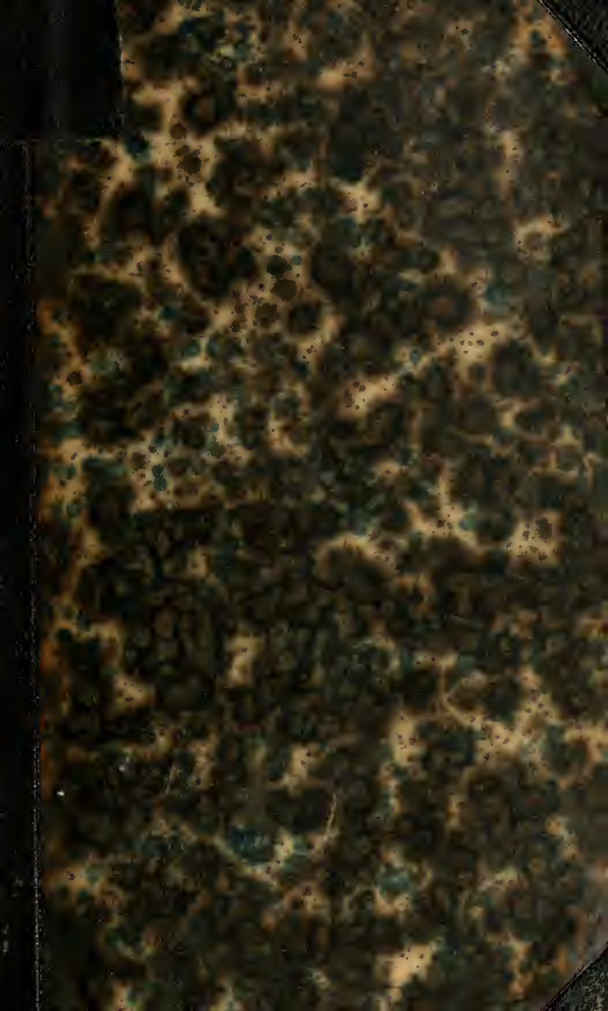
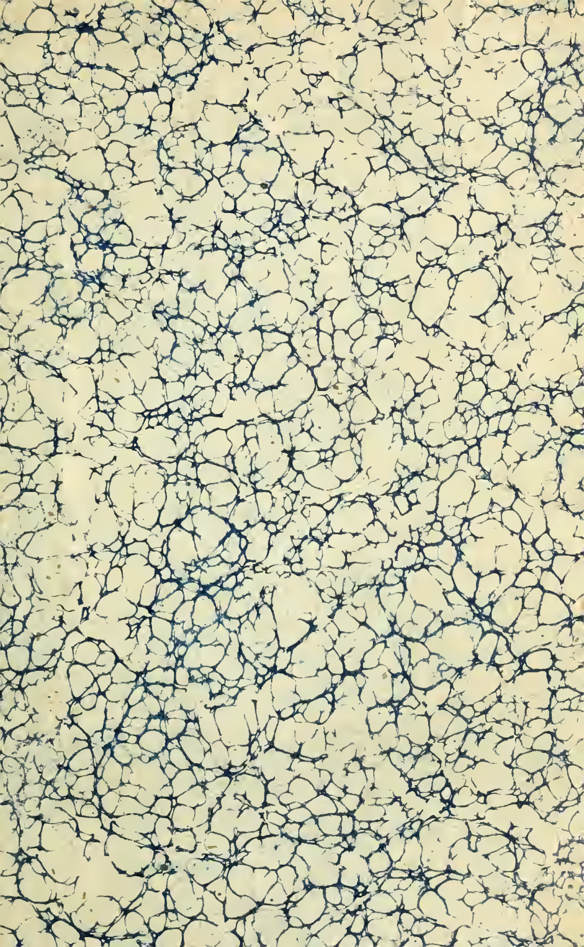



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO



ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE.

TOME I.

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

ŒUVRES

CHOISIES

DE E. SCRIBE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME PREMIER.

CONTENANT

PARIS,

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT,
RUE JACOB, 56.

1845.


LIBRARY
AUG 2 1

UNE NUIT
DE LA GARDE NATIONALE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 novembre 1815.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

PERSONNAGES.

LE CAPITAINE.
SAINT-LÉON, caporal.
DORVAL, garde national.
PIGEON, garde national.
LE PÈRE LAQUILLE, caporal-instructeur.
ERNEST DE VERSAC.
MADAME DE VERSAC, sa femme.
L'ÉVEILLÉ, tambour.
LA MÈRE BRISEMICHE, marchande de petits gâteaux.
UN CAPORAL du poste voisin.
PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, } formant le poste.
UN SERGENT, }

Le théâtre représente l'intérieur d'un corps de garde; à droite un lit de camp et une petite porte qui mène à la chambre du capitaine, à gauche des fusils rangés sur le râtelier; une porte au fond et deux grandes croisées à travers lesquelles on voit ce qui se passe dans la rue : en dehors un réverbère allumé; une guérite à la porte et une sentinelle en faction; sur le premier plan un poêle; sur le second une table, un banc, des chaises; sur la table un chandelier en fer, du papier, des livres, un jeu de dames. Les murs sont tapissés de grandes pancartes sur lesquelles on lit en grosses lettres : GARDE NATIONALE. ORDRE DU JOUR. CONSIGNE GÉNÉRALE, ETC.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LÉON, DORVAL, PIGEON et plusieurs gardes nationaux.

(Au lever du rideau, les personnages sont groupés différemment : Saint-Léon, en dehors, relève un factionnaire; Pigeon et Dorval jouent aux cartes, d'autres jouent aux dames, ou lisent, etc.; quelques-uns sont sur le lit de camp.)

DORVAL.

Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze et la dernière quatre-vingt-douze, quatre-vingt-treize, gagné. Vous êtes capot, monsieur Pigeon.

PIGEON.

Soit! je ne suis pas fâché que la partie soit finie. Je vais dormir.

DORVAL.

Bah ! déjà ?

PIGEON.

Écoutez donc, ma faction est à trois heures du matin ; il est bien naturel que je me repose d'avance. Je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours de faction pendant la nuit, et plutôt deux fois qu'une.

DORVAL.

Quand on est biset...

SAINT-LÉON.

Vous, un riche marchand !

PIGEON.

Air : Oui, je suis soldat, moi.

Oui, je suis biset, moi,
Qu'importe la forme ?
On peut bien aimer son roi
Sans être en uniforme.
Qu'importe dans cet état
Une allure guerrière :
Puisqu'au fait on est soldat,
Sans être militaire.
Oui, je suis biset, moi, etc.

Mais ne vous fâchez pas. Vous savez que je dois être habillé pour la revue : j'ai commandé mon uniforme.

SAINT-LÉON.

A la bonne heure.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

Avec raison chacun s'étonne
Qu'un instant l'on puisse hésiter,
Quand parmi nous il n'est personne
Qui ne soit fier de le porter !
Non, je ne connais pas en somme
D'habit plus noble et plus brillant,
Puisqu'il rassure l'honnête homme,
Et qu'il fait trembler le méchant.

DORVAL.

Et je vous demande si on peut avoir peur d'un héros en habit marron ?

PIGEON.

Ils ont raison ; il est de fait qu'avec un habit marron... j'aurais

mieux fait de prendre ma redingote. La nuit sera froide. (Il se couche.) Ah! ah!

DORVAL, à Saint-Léon.

C'est fort bien, chacun est au corps de garde comme chez soi : M. Pigeon dort, moi je m'ennuie, ces messieurs jouent; et toi, tu rêves sans doute à tes amours, car tu fais une mine...

SAINT-LÉON.

C'est vrai, je suis furieux; et quand un jeune homme honnête se présente pour épouser...

DORVAL.

Il y en a si peu qui se présentent ainsi!

SAINT-LÉON.

Au moins doit-on le refuser poliment. La lettre la plus impertinente! Écoute seulement cet endroit-là, je t'en prie : (Lisant.) « Je n'aime pas les fats, et je crains que ma sœur ne pense comme « moi. Que voulez-vous? c'est un goût de famille. »

DORVAL.

Comment! c'est cette jolie madame de Versac qui écrit ainsi à toi, qui es la modestie même.

SAINT-LÉON.

Que veux-tu? elle a su que j'étais ton ami intime, voilà ce qui m'a perdu.

DORVAL.

Ingrat! cela t'a servi auprès de tant d'autres. D'ailleurs, pourquoi t'adresser à madame de Versac? Parle à son mari, à Versac, qui est notre ami. Il y a deux mois encore qu'il était garçon :

Il saura compatir aux maux qu'il a soufferts!

SAINT-LÉON.

Bah! il est amoureux de sa femme, et il n'ose plus nous voir depuis qu'elle le lui a défendu. (En confidence.) Elle a peur que nous ne débauchions son mari.

DORVAL.

Voilà bien le comble de l'injustice.

LA SENTINELLE, en dehors.

Qui vive?

UN CAPORAL, en dehors.

Patrouille!

LA SENTINELLE, criant.

Halte là! Caporal, hors la garde... reconnaître patrouille.

SAINT-LÉON, à deux gardes qui sortent avec lui.

Allons, messieurs.

PIGEON.

Voilà les rondes qui commencent! Il n'y a rien qui vous réveille comme ça en sursaut.

(On entend chanter au dehors.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LAQUILLE.

LAQUILLE, entrant.

C'est un' bonn' grivoise,
Que ma'm'selle Fanchon,
Alle vous amboise,
Et se rend sans façon.
Un jour à Cythère,
Cupidon disait...

DORVAL.

Eh! voici notre brave instructeur, le vieux père Laquille.

LAQUILLE.

Oui, le vieux père Laquille! qui vous apprend tout ce qu'il sait, et de bien bon cœur encore.

Air : Connaissez mieux le grand Eugène.

Pendant vingt ans, de ma vaillance
Les ennemis ont senti les effets;
Soldat dès ma plus tendre enfance,
J'ai triomphé sous les drapeaux français.
A mon pays, que j'ai servi, que j'aime,
J'ai consacré jusqu'au dernier soupir :
Ne pouvant plus le bien servir moi-même,
Du moins j'enseigne à le servir.

DORVAL.

Vous êtes un brave.

LAQUILLE.

Prendrons-nous leçon ce soir?

DORVAL.

Ma foi non, tantôt. Mais tenez, voilà Saint-Léon qui est amoureux, ça le dissipera.

SAINT-LÉON.

Ma foi non, père Laquille, je ne suis pas en train; plus tard, si vous voulez.

LAQUILLE.

Morbleu, qu'est-ce que ça veut dire? amoureux!

Air : Le briquet frappe la pierre.

Vous, caporal! est-c' possible?
Du désord' donner l'signal.

DORVAL.

Mais, pour être caporal,
Faut-il donc être insensible?

LAQUILLE.

Oui, le service d'abord,
Fût-on mêm' sergent-major.
J'ons brûlé tout comme un autre,
Et des feux les plus ardents;
Car on était de mon temps
Amoureux tout comme au vôtre;
Mais j'nous arrangions chacun
Pour l'être de deux jours l'un.

Ainsi, décidez-vous.

Air : Gai, gai, mariez-vous.

Il faut, c'est là ma loi,
Qu'au service
On obéisse,
Il faut, c'est là ma loi,
Choisir entr' l'Amour et moi.
A ce chef plein de malice,
Dès que vous vous adressez,
Gn'y a plus besoin d'exercice,
L'amour en fait faire assez.
Il faut, etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ, chargé de divers objets qu'il remet à chaque garde national.

L'ÉVEILLÉ.

Air : On dit partout dans l'monde.

A vos désirs fidèle,
J'ai rempli tous vos vœux;
Je vais, grâce à mon zèle,
Vous rendre tous heureux.
(Donnant à l'un le journal.)
Voilà ce qu'on annonce.

(A un autre.)
Voilà votre billet.
(A un autre.)
Voilà votre réponse.
(A M. Pigeon, en lui donnant une volaille enveloppée dans du papier.)
Voilà votre poulet.

TOUS.

A nos désirs fidèle,
Tu remplis tous nos vœux, etc.

PIGEON.

Allons, tu as oublié mon bonnet de coton; tout est conjuré contre mon repos.

SAINT-LÉON.

Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ.

J'avais tant de choses à faire. L'un m'envoie porter une lettre d'excuse à sa maîtresse, l'autre demander de l'argent à sa femme. Savez-vous que pour être tambour de la garde nationale, il faut de la tête et des jambes? et de l'oreille donc?

PIGEON.

C'est juste, faut être musicien.

L'ÉVEILLÉ.

Et il n'y en a pas un pour pincer un roulement comme moi. Ce n'est pas moi qui prendrai un *ffla* pour un *rra;* et ça sans avoir étudié au Conservatoire encore.

DORVAL.

Dis donc, petit joufflu; c'est toi qui portes les billets de garde?

L'ÉVEILLÉ.

Je le crois bien.

DORVAL.

Eh bien! tâche donc de ne pas venir si souvent chez moi. Mon portier ne voit que ton visage.

L'ÉVEILLÉ.

Vous êtes difficile. Il y a bien des belles dames de votre quartier qui me payeraient pour apporter des billets a leurs maris.

DORVAL.

Bah!

L'ÉVEILLÉ.

Air : Du froid avec courage (Gaspard).

Quand l'heureuse missive
Arrive un beau matin,
Crac... l'épouse attentive

L'envoie à son voisin :
Soudain il y regarde
Le jour du rendez-vous;
C'est le billet de garde
Qui sert de billet doux.

On s'en est plaint à la poste. Le facteur du quartier ne fait plus rien : mais moi, c'est différent.

Air du vaudeville de Lantara.

Si monsieur craint ma visite,
Madam' la trouve d'son goût;
L'un m'paierait pour v'nir plus vite,
L'autr' pour ne pas v'nir du tout!
D'sorte qu'j'arrive ou que j'tarde,
Toujours on donne au facteur;
Et pour moi z-un billet d' garde
Est un billet z-au porteur.

SAINT-LÉON, à part.

Parbleu! il me vient une idée. (Haut.) Messieurs, quelle heure est-il?

PIGEON.

Est-ce que vous voudriez vous aller coucher? Pas de ça, au moins.

SAINT-LÉON.

Eh non! soyez tranquille. Est-ce qu'un caporal quitte son poste? (A un garde.) Camarade, voulez-vous me céder la table un instant?

LE GARDE.

Bien volontiers.

(Saint-Léon se met à table, et écrit.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LE CAPITAINE.

L'ÉVEILLÉ.

Dites donc, père Laquille, jouons-nous une partie? la mouche ou la brisque?

LAQUILLE.

J'aime mieux les jeux de combinaison, la drogue, la bataille. (S'adressant au capitaine.) Salut à notre digne capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonjour, mon brave. Mes amis, sommes-nous au complet?

SAINT-LÉON.

Oui, capitaine.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure. (Sévèrement.) Messieurs...

Air du vaudeville de l'Asthénie.

Oui, je vous le dis sans détours,
Dans les heures de l'exercice,
Qu'à son poste l'on soit toujours;
Point d'excuse pour le service.
A la rigueur je suis enclin;
Qu'à ma voix tout le monde tremble!
Ce soir obéissez (riant), demain
Nous déjeûnerons tous ensemble.

SAINT-LÉON.

Je n'ai pas oublié que vous nous avez promis un pâté.

L'ÉVEILLÉ.

Et un pâté solide au poste.

LE CAPITAINE.

Et six bouteilles de vin de Soterne, qui nous attendent en faction.

DORVAL.

Capitaine, si vous renforciez le poste?

LE CAPITAINE.

C'est juste; il y en aura douze. Mais, messieurs, je vous le demande en grâce, des bonnets à poil; il nous en manque encore dans la compagnie. (On entend en dehors:) *Buvez la goutte, cassez la croûte.*

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BRISEMICHE, avec des petits pains.

DORVAL.

Eh! c'est la mère Brisemiche.

MADAME BRISEMICHE.

Allons, mes enfants, buvez la goutte, cassez la croûte. De la bonne eau-de-vie, des bons gâteaux, ils sont tout chauds.

UN GARDE, sur le lit de camp.

Laissez-nous dormir.

LE CAPITAINE.

Bah! elle en a réveillé bien d'autres.

(Pigeon et Laquille prennent de ses petits pains.)

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

Tiens, il faut, à l'instant, porter cette lettre à cette adresse; ça n'est pas loin.

L'ÉVEILLÉ.

Et si le capitaine me demande?

SAINT-LÉON.

Je m'en charge. Va vite; mais ne dis pas que ça vient du corps de garde.

L'ÉVEILLÉ.

Soyez tranquille.

MADAME BRISEMICHE, l'arrêtant.

Dites donc, mon petit, vous ne me prenez rien? Vous savez bien que je donne toujours le treizième par-dessus le marché.

L'ÉVEILLÉ.

Volontiers, la mère, si vous voulez me donner une douzaine de treizièmes.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, hors L'ÉVEILLÉ.

LAQUILLE.

Cette mère Brisemiche; c'est bien la doyenne des marchandes.

MADAME BRISEMICHE, lui versant à boire.

Dame, voilà bientôt dix ans que j'ai ouvert mon commerce de gâteaux.

PIGEON, essayant d'en manger.

En voilà un qui date de l'ouverture.

MADAME BRISEMICHE, versant à Laquille.

Bah! c'est fait d'hier.

LAQUILLE, qui a bu.

Je le vois bien.

MADAME BRISEMICHE.

Eh bien! v'là comme ils sont tous!

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Sur moi la médisanc' s'exerce,
Car, voyez-vous, j'ons des enn'mis;
On veut fair' tort à mon commerce,
Mais de leurs caquets je me ris.
Quand on a d'la conduite et d'l'ordre,
On est au-dessus des propos;
Et j'défions qu'jamais on puiss' mordre
Ni sur moi ni sur mes gâteaux.

LE CAPITAINE.

Au moins, la mère, ça va-t-il comme vous voulez?

MADAME BRISEMICHE.

Oh! nous avons eu un mauvais moment à passer.

Air : Sans mentir (des Landes).

Pendant c'temps pas un p'tit verre,
Et pas un gâteau d'vendus,
On n'faisait rien à Nanterre,
Le commerce n'allait plus;
Maint'nant contre un' présidente
Je n'changerions pas d'emploi;
On dirait qu' la soif augmente,
Et tout l'mond' veut boire, j'croi,
D'puis qu'on boit,
D'puis qu'on boit,
A la santé d'not' bon roi.

LE CAPITAINE.

S'il est ainsi, je me dévoue.

TOUS.

Et nous aussi, nous boirons à la santé du roi!

LE CAPITAINE, qui a bu.

Diable! il faut bien l'aimer.

LAQUILLE, avalant un grand verre.

Bah! l'enthousiasme fait tout passer.

LE CAPITAINE, tirant sa montre.

Eh! eh! messieurs, voilà l'heure de la première patrouille.

MADAME BRISEMICHE.

Adieu, mes enfants, je m'en vas au poste voisin; bonne nuit. *Buvez la goutte, cassez la croûte.*

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, hors LA MÈRE BRISEMICHE.

LE CAPITAINE, lisant la feuille.

Le caporal Saint-Léon, Dorval et cinq hommes.

SAINT-LÉON, à part.

Ah diable! et l'Éveillé, qui n'est pas revenu!

LE CAPITAINE.

Allons, messieurs, il faut vous disposer.

SAINT-LÉON.

Oui, mon capitaine ; allons, messieurs.

DORVAL, à Saint-Léon.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

SAINT-LÉON.

Ce que j'ai ? Sais-tu à qui j'ai écrit ? à Versac.

DORVAL.

A Versac !

SAINT-LÉON.

Oui, un billet doux, un rendez-vous que je lui donne de la part d'une jolie dame de ce quartier, qu'il courtisait avant son mariage.

DORVAL.

Et tu crois qu'il y viendra ?

SAINT-LÉON.

Il se ferait pendre plutôt que d'y manquer. A minuit, une heure, il doit arriver sous les fenêtres de sa belle, qui demeure en face.

DORVAL.

Eh bien ?

SAINT-LÉON.

Eh bien ! eh bien ! tu ne comprends rien ? Nous nous moquerons de lui, et nous lui ferons passer au corps de garde une nuit qu'il croyait mieux employer.

DORVAL, vivement.

C'est charmant ! il nous payera du punch.

SAINT-LÉON.

Et conçois-tu la colère !... les soupçons !... la jalousie de sa femme ?... car elle est jalouse, ah ! c'est une bénédiction !

DORVAL.

Ah ! elle ne veut pas que nous voyions son mari, et elle nous refuse sa sœur !... nous verrons.

SAINT-LÉON.

Et ce l'Éveillé, qui ne vient pas.

LE CAPITAINE, lisant près du poêle.

Eh bien ! messieurs, cette patrouille ?

SAINT-LÉON.

Voilà, voilà, mon capitaine.

Air : Ma belle est la belle des belles.

L'ordre en ce moment vous réclame,
Allons, messieurs, disposez-vous.

(Bas à Dorval.)
Juge du dépit de sa femme,
En ne voyant pas son époux.

DORVAL.

Certes, la vengeance est cruelle.

SAINT-LÉON.

Je dois, pour ne pas être ingrat,
Condamner au veuvage celle
Qui me condamne au célibat.

Allons, messieurs, disposez-vous. M. Pigeon !

PIGEON.

Ce n'est pas encore mon heure de faction.

DORVAL.

C'est une patrouille, entendez-vous ?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, bas à Saint-Léon.

J'ai remis la lettre.

SAINT-LÉON.

A lui ?

L'ÉVEILLÉ.

Non, à la femme de chambre. Monsieur n'était pas rentré, et madame l'attendait avec impatience.

DORVAL.

Et on la lui remettra ?

L'ÉVEILLÉ.

Avant qu'il se couche.

SAINT-LÉON.

Bon ! il ne se couchera pas. Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ.

Le temps de changer. Est-ce que je pouvais y aller en militaire ? J'ai mis ma veste, pour être en habit bourgeois.

LE CAPITAINE, les passant en revue.

C'est bien, fort bien ! Eh bien ! monsieur Pigeon, et votre giberne ? Messieurs, on ne doit pas sortir du poste sans giberne.

DORVAL.

On ne doit même pas les quitter ; c'est de rigueur.

PIGEON, au capitaine.

Eh bien ! et la vôtre ? Ah ! pardon.

SAINT-LÉON, bas à l'Éveillé.

Air : Eh, ma mère!

Surtout le plus grand silence,
Pas un mot, souviens-t'en bien.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en réponds d'avance,
Primo d'abord, je n'sais rien!
Mais ma renommée est faite,
Et l'on sait qu'en fait d'amour
J'sis galant comme un trompette,
Et discret comme un tambour.

DORVAL, bas à Saint-Léon.

Et s'il devançait l'heure, s'il venait avant notre retour?

SAINT-LÉON.

Je vais dire un mot à la sentinelle. Allons, partons.

LE CAPITAINE.

Air du branle sans fin.

Allons, partez tous enfin,
En silence
Qu'on s'avance,
Et que sur votre chemin
Règnent l'ordre et la prudence

SAINT-LÉON.

Versac en ces lieux conduit...
Nous allons tout à notre aise
Passer une bonne nuit,
Et sa femme une mauvaise.

TOUS.

Allons, partons tous enfin,
En silence
Qu'on s'avance,
Et que l'ordre et la prudence.
Règnent sur notre chemin.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

LAQUILLE et L'ÉVEILLÉ, sur le lit de camp; LA SENTINELLE, à la porte du fond; LE CAPITAINE, achevant de lire la feuille.

LAQUILLE.

Allons, je vois qu'ils ne prendront leçon qu'à leur retour... Bonne nuit, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Bonsoir, mon brave.

L'ÉVEILLÉ.

Prends garde au serein, malin.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; ERNEST, passant dans la rue.

LA SENTINELLE.

Qui vive ?

ERNEST.

Bourgeois.

(Ernest est en costume de bal, bas de soie blancs, etc., et la croix d'Honneur.)

ERNEST, entrant.

Salut, camarades. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire qui est-ce qui commande ici ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est le capitaine lui-même.

ERNEST.

Me serait-il permis de lui parler ?

LE CAPITAINE.

C'est moi, monsieur : que puis-je faire pour vous ?

ERNEST.

Monsieur, je viens vous prier... de vouloir bien m'arrêter.

LE CAPITAINE.

Comment, monsieur !

ERNEST.

C'est un service que j'attends de votre obligeance.

LE CAPITAINE.

Enchanté de faire quelque chose qui vous soit agréable ; mais ne puis-je savoir...

ERNEST.

C'est trop juste. Je vous avouerai donc que, quoique je sois militaire, et que j'aie vingt-cinq ans, j'aime prodigieusement à m'amuser.

LE CAPITAINE.

Voilà qui est bien étonnant !

ERNEST.

Mais j'ai une femme.

LE CAPITAINE.

Et cela ne vous amuse pas ?

ERNEST.

Au contraire, monsieur, la plus jolie petite femme! gentille, aimable, spirituelle, qui m'aime, qui m'adore; il y a deux mois que je l'ai épousée.

LE CAPITAINE.

Tant que cela?

ERNEST.

Tout autant. Mais ce qui va bien plus vous surprendre, c'est que moi... Ah çà, je vous demande le plus grand secret. C'est que j'en suis amoureux fou!

LE CAPITAINE.

Bah!

ERNEST.

Mais qui n'a pas eu de faiblesse? Vous-même! les plus grands capitaines! et la mienne va au point que j'ai promis à ma femme de rentrer tous les soirs à neuf heures.

Air du Verre.

Croyez-vous que depuis deux mois,
Moi, jadis léger et frivole,
C'est ici la première fois
Que je lui manque de parole;
Et jugez de son désespoir,
Car, soit amour, soit habitude,
Ma femme, à ce que j'ai cru voir,
Tient beaucoup à l'exactitude.

Elle sera désolée, mais que voulez-vous? Un dîner charmant, du vin de Champagne, de jolies femmes. On dîne si tard à présent! et puis, il y a eu un petit bal.

LE CAPITAINE.

Oh! je me mets bien à votre place.

ERNEST.

Vous voyez, d'après tout cela, que si je ne suis pas arrêté, je suis un homme perdu! tandis que si demain matin on me voit arriver au logis, conduit par deux gardes nationaux!... « Comment! « ce pauvre mari!... il a passé la nuit au corps de garde!... et « moi qui osais l'accuser!... » Elle m'en aimera deux fois mieux.

LE CAPITAINE.

C'est même une spéculation. Mais vous allez passer une mauvaise nuit?

ERNEST.

Bah ! l'autre sera meilleure. D'ailleurs, demain, après-demain, ne puis-je pas être des vôtres?

LE CAPITAINE.

Ah ! vous êtes aussi de la garde nationale ?

ERNEST.

Je m'en fais un devoir.

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Croyez que de votre obligeance
J'aurai toujours le souvenir;
Ah ! pour combler mon espérance,
Que ne puis-je ainsi vous servir !
Si jamais les destins vous mettent
Dans le cas où nous nous trouvons,
Songez que nous nous fâcherons
Si d'autres que moi vous arrêtent.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop bon ! mais je serais charmé de faire plus ample connaissance, et de savoir le nom d'un mari aussi fidèle.

ERNEST.

Ah ! volontiers : je suis... (Il le tire du côté opposé à l'Eveillé et à Laquille, et lui parle bas à l'oreille.)

LE CAPITAINE.

Comment ! je l'ai vue autrefois chez son père. Elle était bien jeune alors ! Mais donnez vous donc la peine d'entrer dans mon appartement.

Air : Nous verrons à ce qu'il dit (de Bancelin.)

Acceptez donc sans façons
L'asile que je vous présente;
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.
Ah ! d'ici je vois
Son joli minois;
Je vois
Sa taille élégante
Et son air fripon,
Et son pied mignon.

ERNEST.

Eh bien !
Vous ne voyez rien.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Acceptez donc sans façons, etc.

ERNEST.

Oui, j'accepte sans façons,
Monsieur, une offre qui m'enchante,
Puisque ma femme est absente,
De ses attraits nous parlerons.

SCÈNE XI.

L'ÉVEILLÉ, LAQUILLE, endormis; ensuite MADAME DE VERSAC.

LA SENTINELLE, à la porte.

Qui vive? qui vive?... qui vive? ou je tire.

MADAME DE VERSAC, paraissant à la porte du corps de garde.

Garde nationale!

LA SENTINELLE.

Comment, garde nationale! Soldat du poste, vous voulez dire?

MADAME DE VERSAC.

Oui, monsieur, soldat du poste.

LA SENTINELLE.

Comment! sans sabre ni giberne? (Vivement à part.) Et cet homme suspect dont parlait le caporal. (Haut.) Entrez vous expliquer.

MADAME DE VERSAC.

Ne vous fâchez pas, je reste... il n'y a que manière de prier.

SCÈNE XII.

LAQUILLE, L'ÉVEILLÉ, endormis; LA SENTINELLE, dans le fond; MADAME DE VERSAC, en habit de garde national.

MADAME DE VERSAC.

Ah! mon Dieu, et ma femme de chambre... (Apercevant Laquille.) Ah! il m'a fait une peur! Non, il dort... Mais qui m'aurait dit que jamais!... aussi, conçoit-on rien à mon aventure! Le perfide! à minuit n'être pas rentré! (Montrant une lettre.) Et il arrive pour lui un rendez-vous, quand peut-être il est déjà à un autre! Cette lettre que m'a donnée ma femme de chambre,... ce n'est pas bien à moi de l'avoir décachetée, c'est vrai! mais enfin, pour qui me trahit-il? pour une madame de Senanges, la plus grande prude, ou plutôt la plus grande coquette. Fiez-vous donc aux femmes!

Que j'aurais eu de plaisir à la confondre, à me trouver à ce rendez-vous! c'est pour cela que j'ai pris l'habit de mon mari; et encore, à peine suis-je descendue de ma voiture, où m'attend ma femme de chambre, que je me trouve arrêtée ici, dans un corps de garde. (Regardant autour d'elle.) Ça n'est pas beau du tout. Des bancs, une table, ah! des cartes, des papiers, des livres. Nos maris ne sont pas si à plaindre qu'ils veulent bien le dire, et s'ennuient moins au corps de garde que nous à les attendre! C'est là sans doute que, tous réunis, ils rient à nos dépens, ou s'occupent peut-être des moyens de nous tromper.

Air du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Hélas, crédules que nous sommes,
Plaignons donc encor nos époux!
Lorsque ces messieurs sont entre hommes,
Dieu sait ce qu'ils disent de nous.
Dans ces lieux où chacun outrage
Notre constance et nos vertus,
Que d'époux se perdraient, je gage...
S'ils n'étaient pas déjà perdus!

Aussi ma sœur ne se mariera pas, et quoi qu'elle en dise, je la forcerai bien à rester fille, et à être heureuse malgré elle.

SCÈNE XIII.

MADAME DE VERSAC, LAQUILLE se réveillant.

LAQUILLE.

Si je n'y avais pas pris garde, j'allais m'endormir. Ah! voilà un camarade. Allons, camarade, voyons la leçon.

MADAME DE VERSAC.

Quelle leçon?

LAQUILLE.

D'exercice, apparemment; est-ce que j'en donne d'autres?

MADAME DE VERSAC.

Comment me tirer de là?

LAQUILLE.

Allons, prenez votre fusil. Eh bien! ne savez-vous pas où est votre fusil? là... avec les autres. Est-ce que vous êtes aussi amoureux? Il n'y a que des amoureux dans la compagnie.

MADAME DE VERSAC.

Allons, de la hardiesse : je ne m'en tirerai peut-être pas plus mal que beaucoup de ces messieurs.

LAQUILLE.

Bien, tenez-vous droit, l'œil fixe, les épaules effacées; rentrez-moi cet estomac. Comme c'est gauche un soldat qui n'a pas vu le feu! Attention au commandement. Portez... (Au commandement de Portez, vous élevez l'arme vivement vers l'épaule gauche; la main gauche sous la crosse, la droite à la batterie.) Portez armes! (Madame de Versac porte armes.) Pas mal, mais ça pourrait être mieux. Ah! j'oubliais de vous dire, ainsi qu'à ces messieurs, que je ne pourrai pas cette semaine aller donner de leçon chez vous.

MADAME DE VERSAC, à part.

Je n'y tiens pas du tout.

LAQUILLE.

Air du Vaudeville de Sophie ou de l'Auberge.

N'allez pas perdre en mon absence
La leçon qu'vous r'cevez ici.

La tête haute.

MADAME DE VERSAC.

Je vous en donne l'assurance;
Je n'oublierai pas celle-ci!

J'enrage!

LAQUILLE.

Jugez pour vous quel avantage,
D'être au poste venu coucher!
Vous n'auriez pas eu d'leçon, j'gage,
Si vous n'étiez venu la chercher.

MADAME DE VERSAC.

Il a raison.

LAQUILLE.

Allons, présentez armes! Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?

MADAME DE VERSAC.

C'est qu'aussi c'est trop lourd.

LAQUILLE.

Bah! vous vous y ferez; et sur le champ de bataille donc! dix coups à la minute! Pif, paf; on tire, on tue, on est tué: la seconde fois on n'y fait pas attention.

LA SENTINELLE.

Qui vive?

SAINT-LÉON, en dehors.

Patrouille rentrante.

LAQUILLE.

C'est notre ronde qui revient avec le caporal ; je vais en prévenir le commandant. (Il entre chez le capitaine.)

MADAME DE VERSAC.

Si je pouvais parler à ce caporal, et obtenir de lui la liberté et le secret. Mais comment répondre aux premières questions? Feignons de dormir.

(Elle s'assied sur une chaise, et tourne le dos à ceux qui arrivent.)

(On relève la sentinelle du fond; les autres déposent leurs fusils, ou se couchent sur le lit de camp.)

SCÈNE XIV.

LA SENTINELLE, SAINT-LÉON, DORVAL, MADAME DE VERSAC, PIGEON, et autres GARDES NATIONAUX qui dorment.

TOUS.

Air des Vendanges du vaudeville.

Nous voilà tous de retour,
Nous avons fini la ronde;
Quand on fait dormir le monde,
On peut dormir à son tour.

DORVAL.

Notre zèle fait merveille,
Et l'on doit être content :
Dans le quartier tout sommeille.

PIGEON.

Moi, je vais en faire autant.

TOUS.

Nous voilà, etc.

LA SENTINELLE, bas à Saint-Léon.

J'ai fait entrer un homme au corps de garde; je ne sais pas si c'est votre homme. Tenez, il est là qui dort.

SAINT-LÉON.

C'est bien. (Bas à Dorval.) Versac est arrêté. (Ils s'avancent tous deux, pas à pas, et aperçoivent madame de Versac, qui dort.) Que vois-je? c'est sa femme !

DORVAL.

Quelle rencontre !

SAINT-LÉON.

Ma foi, je n'y conçois rien. Mais ce tour-ci vaut mieux que le nôtre. Dors, et laisse-moi parler. (Haut.) Voyons donc ce garde national que l'on a arrêté. (Feignant d'apercevoir madame de Versac.) En croirai-je mes yeux !

MADAME DE VERSAC.

Monsieur de Saint-Léon !

SAINT-LÉON, à voix basse les premiers mots.

Quoi ! c'est vous, madame, à la caserne, en uniforme ? Auriez-vous, par hasard, reçu un billet de garde ? Notre sergent-major en envoie à tout le monde, ou plutôt, ce qu'on disait des dames de Paris serait-il vrai ?

Air : Tu vois en nous le régiment (Journée au camp).

Ces dames avaient le projet
De former plusieurs compagnies ;
Pour les commander on devait
Choisir, dit-on, les plus jolies.
Mais je vois que c'est une erreur ;
Si la nouvelle était certaine,
Au lieu d'être simple chasseur,
Madame serait capitaine.

MADAME DE VERSAC.

Vous triomphez, monsieur, vous pouvez m'accabler.

SAINT-LÉON.

Moi ? ah ! vous me connaissez bien mal. (Avec intention.) Et quoique vous n'aimiez pas les fats...

MADAME DE VERSAC, confuse.

Ah ! monsieur, combien je suis honteuse !

SAINT-LÉON.

Non, je sais que vous ne les aimez pas. On ne peut pas disputer des goûts; mais un fat peut quelquefois être utile. Que puis-je faire pour vous ?

MADAME DE VERSAC.

Vous le savez, me faire sortir de ces lieux.

SAINT-LÉON.

Impossible pour le moment, à moins d'en parler au sergent, qui en parlerait au capitaine, qui en parlerait...

MADAME DE VERSAC, avec impatience.

A toute la légion.

SAINT-LÉON.

Non, pas tout à fait, mais qui en ferait son rapport, et vous sentez que demain cela irait à l'état-major. J'aime mieux, sans en rien dire, saisir la première occasion. D'ailleurs, déjà nous quitter, cela n'est pas galant.

MADAME DE VERSAC.

Et comment justifier mon absence aux yeux de mon mari? que lui dire?

SAINT-LÉON.

Mais ce qu'il vous dit lui-même en pareil cas.

MADAME LE VERSAC.

Oh! les maris ne manquent jamais d'excuses; ils s'entendent avec le capitaine; ils disent qu'ils sont de garde, et tout finit par là; mais moi, quel prétexte prendre! Encore, s'il y avait bal de l'Opéra.

SAINT-LÉON.

C'est si commode les bals de l'Opéra!

DORVAL, à part.

C'est la garde nationale des dames.

MADAME DE VERSAC.

E t d'ici là, si quelqu'un de connaissance, si quelqu'un moins discret que vous...

SAÌNT-LÉON.

Il n'y en a pas. Personne ici ne vous connait, à moins cependant que le jeune Dorval... N'avez-vous pas idée...

MADAME DE VERSAC.

Oui, oui, je l'ai vu une ou deux fois en société; et peut-être aura-t-il remarqué ma figure.

SAINT-LÉON.

Il serait difficile qu'il ne l'eût pas fait. Mais rassurez-vous, je vais parer le coup. (Lui frappant sur l'épaule.) Hein, Dorval! Dorval!

MADAME DE VERSAC.

Quoi! vous le réveillez?

SAINT-LÉON.

Ne connais-tu pas madame de Versac?

DORVAL, feignant de s'éveiller.

Oui, parbleu! la plus jolie femme du monde : un peu maligne, un peu prude, un peu...

SAINT-LÉON.

Je te présente M. Dorlis, son frère, un de mes camarades.

DORVAL.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance; comme vous voyez, je suis l'ami de la famille, et je tiens beaucoup à devenir le vôtre.

MADAME DE VERSAC.

Monsieur...

DORVAL, à madame de Versac.

C'est qu'en effet vous ressemblez beaucoup à votre sœur; charmante petite femme, qui ne peut pas me souffrir; c'est le seul défaut qu'on lui reproche dans le monde. Pardi, vous devriez bien nous racommoder avec elle.

SAINT-LÉON.

Je n'osais vous en prier; mais c'est là le plus ardent de mes vœux.

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Dites-lui bien qu'à l'amitié fidèle,
Parfois malin, mais toujours généreux.

DORVAL.

De faux rapports nous ont noircis près d'elle,
Des étourdis ne sont pas dangereux.

SAINT-LÉON.

Daignez, pour nous, employer vos prières,
De vos bontés c'est peut-être abuser,
(Avec intention, et lui prenant la main.)
Mais on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

TOUS TROIS.

Oui, l'on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Silence! voici le capitaine.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Eh bien, messieurs, vous voilà de retour. Qu'avez-vous vu pendant la patrouille?

SAINT-LÉON.

Oh! rien de nouveau, capitaine.

PIGEON.

Excepté la pluie.

LE CAPITAINE.

Encore faut-il que je sache...

SAINT-LÉON.

Oh! très-volontiers.

Walse du Havre.

Je pars,
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.

Chez vous
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.

Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.

Un luron,
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison,
Va frappant à chaque taverne,
La prenant pour sa maison.
J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord;
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.

Je vois
Revenir un grivois
Qui, charmé de sa voix,

Sort gaiement du parterre;
Il chante, et plus content qu'un dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre la financière;
Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est pas un voleur.
Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant;
(A voix basse.)
Car la belle
Peu cruelle
Était celle
Du sergent.
Jugeant
En chef intelligent
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille,
Je rentre, et voici, général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

LE CAPITAINE.

Bien! fort bien!

PIGEON.

Et ce qui m'en plaît, à moi, c'est que, grâce à ma patrouille, mon heure de faction est passée, et que je ne la ferai pas.

DORVAL.

Laissez donc, votre tour va revenir.

PIGEON.

Comment, mon tour va revenir! il y en a donc qui manquent? On devrait avoir l'œil à cela. Je ne monterai pas ma faction qu'on n'ait fait l'appel.

LE CAPITAINE.

C'est juste ; aussi bien je ne l'ai pas encore fait.

MADAME DE VERSAC, à Saint-Léon.

Il va tout découvrir !

LE CAPITAINE.

Vous devez être dix, y compris le caporal.

PIGEON.

Voyez-vous, et je parie que nous ne sommes pas sept.

LE CAPITAINE.

Tambour, réveillez tout le monde.

L'ÉVEILLÉ fait un roulement.

Allons, messieurs, à l'appel ! à l'appel !

Plusieurs GARDES NATIONAUX, sortant de la chambre du capitaine, ou venant du fond.

Présent ! présent !

TOUS.

Présent ! présent !

LE CAPITAINE.

Rangez-vous ; je vais commencer par vous compter.

PIGEON.

On va bien voir.

(Ils se rangent tous sur la même ligne ; Pigeon est à la tête, madame de Versac est à l'extrémité ; après elle Saint-Léon, Dorval, etc. Laquille et l'Éveillé regardent.)

LE CAPITAINE, comptant.

Air : Un bandeau couvre les yeux.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et sept, et huit, et neuf, et dix ;
Ma surprise est extrême,
Sur ma liste j'ai bien compté,
Notre nombre à dix est porté :
D'où vient donc le onzième?

TOUS.

Un onzième !

LE CAPITAINE, qui a examiné madame de Versac.

Et mais !... cela serait trop singulier !

LAQUILLE.

Eh bien ! vous voyez, monsieur Pigeon, il y en a un de trop au contraire. Qu'est-ce que vous disiez donc?

PIGEON.

Je dis... je dis que s'il y en a un de trop, je m'en vais. C'est qu'aussi... qui diable avait vu monsieur? (Montrant madame de Versac.) Je ne l'ai pas encore aperçu.

SAINT-LÉON, faisant signe à l'Éveillé de dire comme lui.

Bah! il y a cinq ou six heures que j'ai causé avec lui.

DORVAL.

Moi de même.

L'ÉVEILLÉ.

Moi de même.

LAQUILLE.

Pardi! je lui ai donné une leçon d'exercice.

LE CAPITAINE, même jeu.

Vous lui avez donné une leçon?

LAQUILLE.

Et bonne encore.

SAINT-LÉON.

C'est monsieur Dorlis.

DORVAL.

Notre ami intime.

LE CAPITAINE, avec surprise.

Dorlis!

PIGEON.

D'ailleurs, s'il est de garde aujourd'hui, son nom doit être sur la feuille; on peut bien voir.

MADAME DE VERSAC, bas à Saint-Léon.

Je suis perdue.

LE CAPITAINE.

Ce n'est pas la peine. Vous dites Dorlis?... Oui, je me le rappelle... c'était le troisième sur la liste; je l'ai vu.

SAINT-LÉON.

Ah! vous l'avez-vu?

LE CAPITAINE.

Oui, j'en suis sûr à présent.

DORVAL, à part, à Saint-Léon.

Il est bon enfant, le capitaine.

LE CAPITAINE.

Oh! oh! voilà le jour qui paraît (A Saint-Léon.) Caporal, je voulais vous prévenir. Il y aura une corvée à faire ce matin: c'est un mauvais sujet, à ce que je soupçonne au moins, qu'il

faut reconduire chez lui; vous l'escorterez, vous et un homme de bonne volonté.

PIGEON.

Ce n'est pas moi, d'abord. (Il se met sur la chaise, et se rendort.)

LE CAPITAINE, montrant madame de Versac.

Mais peut-être pourriez-vous demander à monsieur Dorlis.

SAINT-LÉON, bas à madame de Versac.

Acceptez vite.

MADAME DE VERSAC.

Oui, volontiers, capitaine.

LE CAPITAINE, à part.

Ma foi, je ne m'attendais pas à une semblable aventure.

SAINT-LÉON, bas.

Nous sortons ensemble. Je vous reconduis chez vous; cela vous convient-il?

MADAME DE VERSAC.

A merveille; et je ne sais comment reconnaître...

LE CAPITAINE, à Saint-Léon et à madame de Versac.

Ah çà, je vous prie d'avoir quelques égards pour ce jeune homme; il se peut qu'il m'ait dit la vérité. Imaginez-vous qu'il est amoureux fou de sa femme.

TOUS se rassemblent près du capitaine.

Ah! ah!

LE CAPITAINE.

Et qu'il est venu me prier de l'arrêter... ah!... ah!... afin d'avoir un prétexte pour ne rentrer que ce matin... ah!... ah!... sans être grondé.

TOUS.

Ah! ah!

DORVAL.

Le moyen est délicieux!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ, sortant de la chambre du capitaine.

L'ÉVEILLÉ.

Grande nouvelle! ce monsieur... vous savez bien... ce malin qui est là-dedans, veut avant son départ payer du punch à tout le corps de garde, et je vais en chercher. (Il sort.)

TOUS.

Comment, du punch! du punch!

PIGEON, s'éveillant.

(Se levant.) Présent! présent! qu'est-ce que c'est?

DORVAL.

Bravo! il faut boire à la santé de cet original, et en même temps griser le nouveau camarade.

PIGEON.

C'est ça, il faut le rendre mauvais sujet.

DORVAL.

Air du vaudeville de Haine aux femmes.

Cet air modeste et discret
Ne convient pas à la jeunesse;
Dites bonsoir à la sagesse,
Et devenez mauvais sujet.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Que ce discours vous persuade,
Allons, prenez ce parti-là;
Vous n'y perdrez rien, camarade;
Et tout le monde y gagnera.

TOUS.

Oui, tout le monde y gagnera.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, sortant de la chambre du capitaine, un peu endormi.

ERNEST.

Eh bien, capitaine, vous me laissez là? (A madame de Versac, et à Saint-Léon.) Ah! ce sont ces messieurs qui ont la bonté de me reconduire. (Prenant la main de madame de Versac.) Touchez là, camarade.

MADAME DE VERSAC, le regardant.

Ciel! mon mari!

ERNEST.

Ma femme!

PIGEON.

Tiens, le camarade est sa femme.

Air : On m'avait vanté la guinguette.

Quelle aventure surprenante!
Comment croire que deux époux,

Dans leur ardeur toujours constante,
Se donnent ici rendez-vous?

MADAME DE VERSAC, lui donnant une lettre.

Eh quoi! me tromper de la sorte!

VERSAC, prenant la lettre.

Eh quoi! c'est vous sous cet habit!

MADAME DE VERSAC.

Je devais vous servir d'escorte.

ERNEST.

J'étais vraiment fort bien conduit.

TOUS.

Quelle aventure, etc., etc.

(Pendant la reprise du chœur, Saint-Léon et Dorval ont eu l'air d'expliquer à Versac que ce sont eux qui ont écrit la lettre.)

MADAME DE VERSAC, à son mari.

Si vous étiez chez vous, monsieur, quand il vous arrive des rendez-vous, je ne serais pas obligée d'y aller à votre place.

ERNEST.

Comment, un rendez-vous?

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

Rassurez-vous, ce rendez-vous, adressé à votre mari, était de ma façon.

ERNEST.

Comment, ma bonne amie, vous osiez soupçonner?

MADAME DE VERSAC.

J'avais tort en effet; toute une nuit dehors!

SAINT-LÉON.

Qu'avez-vous à dire, vous l'avez passée ensemble? c'est comme si vous n'étiez pas sortis de chez vous.

MADAME DE VERSAC.

Et qu'en dira-t-on, s'il vous plait?

SAINT-LÉON.

Air du Pot de fleurs.

On dira qu'en soldat fidèle,
Notre ami veillait avec nous,
Et que sa femme, aimable autant que belle,
Vint pour consoler son époux.

LE CAPITAINE.

L'aventure n'est pas moderne,
Et dans l'Olympe, nous dit-on,
Quand Mars était de faction,
Vénus venait à la caserne.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ, avec un bol de punch allumé.

L'ÉVEILLÉ.

Air : Honneur à ce grand sorcier (Bachelier de Salamanque).

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour bannir le chagrin.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

DORVAL, à Ernest.

A toi, je bois le premier verre,
Nous devons te remercier.

ERNEST.

A toi, c'est ça.
C'est toujours, en pareille affaire,
L'époux qui finit par payer.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

SAINT-LÉON, à madame de Versac.

En quittant l'habit militaire,
Daignerez-vous vous souvenir
Des promesses de votre frère?

MADAME DE VERSAC.

C'est à ma sœur à les tenir.

ERNEST.

Bien, ma femme.

CHOEUR.

Qu'ou se mette
Tous en train, etc.

ERNEST, au capitaine.

Air : Bouton de rose.

Mon capitaine,
De vous je m'éloigne à regret,
Un autre sous ses lois m'enchaine;

(Montrant sa femme.)
J'y reste, et voilà désormais
Mon capitaine.

CHOEUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

(On entend le tambour.)

LE CAPITAINE.

Déjà la garde montante! on vient relever le poste. Allons, messieurs, sous les armes.

LAQUILLE, à l'Éveillé, qui est occupé à boire.

Eh bien, joufflu, n'entends-tu pas l'appel? Allons donc, à ton instrument, le chef d'orchestre.

(L'Éveillé, prenant son tambour.)

RONDE.

LAQUILLE.

Air : P'tit bonhomme prend sa hache.

Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ, accompagnant avec son tambour.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

LAQUILLE.

Parfois un buveur sommeille
Près d'un flacon qu'il vida;
Mais quand d'une autre bouteille
Le doux glou glou lui dira :
Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

LAQUILLE.

Au signal que Bacchus donne
Toujours le Français répondra.

TOUS.

Entends-tu, etc.

SAINT-LÉON.

Goûtant, après tant d'alarmes,
Le repos qu'il désira,
Le Français pose les armes;
Mais quand l'honneur lui dira.
Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, lironfa, lironfa.

SAINT-LÉON.

Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra. (*Bis.*)

L'ÉVEILLÉ.

Hier près de nymphe mignonne,
J'm'embarquais dans l'sentiment,
J'triomphais, quand la friponne
Me repousse en me disant :
Entends-tu l'appel qui sonne?
R'lan tan plan, lironfa, lironfa;
Lorsque le devoir l'ordonne,
Faut toujours qu'un tambour soit là. (*Bis.*)

TOUS.

Entends-tu, etc.

(Pendant ce couplet, ils se sont mis sous les armes, et sur deux rangs.)

LE CAPITAINE.

Portez armes!

MADAME DE VERSAC, au public.

A l'appel toujours docile,
Aucun de vous n'y manqua;
Et lorsque du Vaudeville
Le tambourin vous dira :
Entends-tu l'appel qui sonne?

L'ÉVEILLÉ.

R'lan tan plan, rangeons-nous sous ses lois.

MADAME DE VERSAC.

Au signal que l'on vous donne
Daignez répondre quelquefois. (*Bis.*)

TOUS.

Entends-tu l'appel qui sonne?

LE CAPITAINE.

Présentez armes!

(Ils présentent les armes au public. — Roulement. — La toile tombe.)

LE
NOUVEAU POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 fevrier 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

PERSONNAGES.

M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.
NINA, sa fille.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.
JULES, } sous-lieutenants de hussards.
LÉON, }
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie, prétendu de Nina.
M. FUTET, percepteur des contributions.
MADAME FUTET, sa femme.
TIENNETTE, filleule de Nina.
DROLICHON, commis de Futet.
OFFICIERS DE HUSSARDS ET JEUNES GENS DE PARIS.

La scène se passe dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, et plusieurs OFFICIERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.

TOUS, parlant à la fois.

Moi, messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES.

Eh ! messieurs, un peu de silence ; on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE.

C'est à moi de vous expliquer...

JULES.

Non, les amoureux sont trop bavards. (Se levant.) Voici le fait :

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Théodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui ;
Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.

Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

Air : Adieu, je vous fuis, bois charmant.

Eh bien! messieurs, qu'en pensez-vous?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions tous nous-mêmes!

THÉODORE.

Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop.

JULES.

Non, voilà comme nous sommes. Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE.

Pensez-y donc, messieurs; un prétendu de Limoges, et qui se nomme monsieur de Roufignac.

TOUS.

De Roufignac!

JULES.

De Roufignac! Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce?

THÉODORE.

C'est ce qu'on ne sait pas précisément. Mais songez, de grâce, qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JULES.

Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... Non; cela ne vaut rien.

THÉODORE.

Nous pourrions... Oh! ce serait trop fort.

LÉON.

Je le tiens.. Nous n'avons qu'à... Non; cela pourrait compromettre...

JULES.

Allons, voilà de beaux moyens ! Eh ! messieurs, au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de monsieur de Pourceaugnac; voilà nos moyens tout trouvés : les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE.

Laissez donc, c'est trop usé.

JULES.

Bah! avec des changements et des additions, voilà comme on fait du neuf; c'est la mode d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Des Cottins qu'il peignit si bien,
Nous voyons la race renaître;
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos Tartufes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE.

Ma foi! faute de mieux, tenons-nous en donc à Molière. Va pour monsieur de Pourceaugnac!

TOUS.

Va pour monsieur de Pourceaugnac!

JULES.

Adopté à la majorité. Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE.

Comme tu y vas!

Air : Il n'est pas temps de vous quitter.

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas!
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaieté fuir,

D'un jour d'hymen m'offre l'emblème.
C'est encore un jour de plaisir;
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles. Si encore nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse ! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement. Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage ! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices : quelle fête pour lui ! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons; il avait promis de nous seconder. Eh ! qu'entends-je ? le voici !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; FUTET.

FUTET.

Air : Lorsque le Champagne.

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour
Un tour;
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet.
Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drape;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.
Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuir l'humeur noire, etc.

THÉODORE.

Nous vous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET.

Ingrat ! je m'occupais de vous : je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit. Vous m'intéressez d'une manière toute particulière; ce n'est pas à cause des excellents dîners où vous m'invitez : je paye toujours mon écot... en gaieté. Mais vous aimez tant votre cousine; elle est si gentille, votre charmante Nina ! c'est un petit démon, en vérité. Je me suis dit : Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin, je me lève à six heures,

je m'arrache des bras de madame Futet; je selle Coco, et me voilà à Paris, au bureau des diligences; deux ou trois entraient dans la cour. Quel spectacle qu'une descente de diligence !

Air : Pégase est un cheval.

Un monsieur, que je juge artiste,
Demandait le grand Opéra;
Tandis qu'une jeune modiste
Demande le Panorama;
« Corcelet, » crie un gastronome;
Plus loin, d'un air sentimental,
Je remarque un petit jeune homme
Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne, et j'aperçois la diligence de Limoges; je m'informe adroitement du conducteur si monsieur de Roufignac est parmi les voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence bon nombre d'originaux, des têtes toutes particulières, comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups!

Air : Suzon sortait de son village.

Quand j'ai remarqué leur figure,
Je tourne bride vivement;
Et de Coco pressant l'allure,
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres,
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS.

C'est convenu.

FUTET.

Madame Futet nous secondera. C'est une commère... Suffit, je n'en dis rien; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES.

Nous allons t'expliquer...

FUTET.

Songez, pour moi, que je veux, que j'ai droit à un bon rôle. Ah!

je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon, qui n'est pas une bête.

JULES.

Tu seras content... Il s'agit donc...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; TIENNETTE.

TIENNETTE.

Chut ! Eh vite ! retirez-vous.

JULES.

C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET.

Tant mieux. Joli talent. Elle peut nous seconder dans les ingénues, en l'instruisant un peu.

TIENNETTE.

Oh ! j'ai de la bonne volonté. Mais il faut vous retirer. Monsieur le colonel est levé ; il va sortir : il est d'une humeur !...

JULES.

Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE.

Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment.

TIENNETTE.

Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, M. de Verseuil...

JULES.

Ah çà, Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir nos projets.

TIENNETTE.

Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON.

Comment ! tu sais ?

TIENNETTE.

Oui, j'étais là, en sentinelle, et j'écoutais. Oh ! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES.

Futet a raison ; elle a des dispositions.

THÉODORE.

Si donc ces jeunes gens arrivent, tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple. Oh ! mon dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais passer tous dans le jardin, jusqu'à ce que le colonel soit parti ; et s'il les rencontre, ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué ; c'est entendu.

FUTET.

Voyez-vous la petite gaillarde ! Embrasse-moi, mon enfant. Tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet. Allons, messieurs, ne perdons point de temps.

Air du Pantalon.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener,
De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls !

JULES.

Si, venant de son pays
A Paris,
Ce beau-fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles ;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il ?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

TIENNETTE, seule.

Me voilà de la confidence. C'est gentil d'être dans une confidence ! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne ! Que mon papa dise maintenant que je suis une bête !

Air : C'est ma mie, j'la veux.

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête,
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

J'sais que t'voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C'que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce monsieur de Roufignac... Roufignac! il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

SCÈNE V.

TIENNETTE, ERNEST DE ROUFIGNAC, en négligé d'officier de cavalerie *.

ERNEST.

Quel singulier pays! Comment, personne pour me recevoir? Ils ne sont pas curieux du tout. Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

TIENNETTE.

Ah, mon Dieu! voilà déjà quelqu'un!

ERNEST.

Ma belle enfant...

TIENNETTE.

Chut!

ERNEST.

Qu'est-ce que c'est donc?

TIENNETTE.

Chut! vous dis-je. Vous venez de Paris?

* Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes d'uniforme.

ERNEST.

A l'instant même.

TIENNETTE.

Ces messieurs et mademoiselle Nina vous attendent ; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST.

Eh ! pourquoi donc ?

TIENNETTE.

Le colonel n'est pas encore sorti, et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST.

Du prétendu !

TIENNETTE.

Oui. Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST.

Parbleu ! cela va sans dire.

TIENNETTE.

Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer, ce ne serait plus cela.

ERNEST.

C'est juste. Mais, dites-moi, le prétendu, c'est...

TIENNETTE.

Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST.

Ah ! oui, oui, M. de Roufignac.

TIENNETTE.

Justement. Ah bien ! si vous savez déjà...

ERNEST.

Oui, je sais, confusément...

TIENNETTE.

Oh ! nous allons bien nous amuser ! Tous ces messieurs, ces messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futet, le percepteur des contributions, qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux : elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST.

Eh ! quel est ce M. Théodore ?

TIENNETTE.

Air : Mon galoubet.

C'est son cousin,
Qu'elle aima dès son premier âge ;

Et si quelqu'autre avait sa main
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Elle n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST.

C'est charmant !

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence;
Et si la noce s'faisait d'main,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contredanse ?
C'est son cousin.

ERNEST.

Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge.

TIENNETTE.

N'est-ce pas, monsieur ? Il paraît qu'on vous attendait pour commencer. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans ?

ERNEST.

Ma foi, je te l'avouerai; je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer. Tu dis donc que Nina aime Théodore ?

TIENNETTE.

Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes, parce que M. Jules est aussi fort aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison; on a des prévenances, des égards, et on l'accuse d'être coquette. Mais tous les hommes sont jaloux, jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête à tête avec un jeune homme, et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST.

Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE.

Écoutez, c'est, je crois, le colonel; je vais le guetter. Courez vite rejoindre ces messieurs, et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent : Monsieur de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac.

TIENNETTE.

Gnac, c'est ça.

ERNEST.

Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dites-moi, y a-t-il ici un costumier?

TIENNETTE.

Comment donc, monsieur! et un qui vient de Paris, encore! un élève de Babin, dans la grand'rue, à droite, un magasin de masques à côté de l'évêché, tout ce qu'il y a de plus nouveau : des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la Tête de mort. Votre servante, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ERNEST, seul.

Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, et de peur de l'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra. (Écrivant au crayon sur un carnet qu'il tire de sa poche.) M. Théodore, M. Jules; tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. — M. Futet, jaloux. — Madame Futet, vue en carriole dans les environs de Melun, avec un jeune homme; c'est charmant. On vient!... Eh vite! au magasin de masques.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE VERSEUIL, NINA.

LE COLONEL, achevant de donner des ordres.

Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes. Nous attendons le général d'un moment à l'autre; et j'ai prévenu messieurs les officiers de ne point quitter la caserne. Une revue! quel bonheur!

Air : Ça fait toujours plaisir.

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers
Rangés et sous les armes,

Lancer leurs fiers coursiers !
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille, si monsieur de Roufignac arrivait, tu lui diras qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures; mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA.

Mon père, je n'oserai jamais.

LE COLONEL.

Comment, tu n'oseras jamais ? le fils d'un ancien ami! un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!

NINA.

Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que ça fait; vous ferez connaissance. Écoute-moi; j'ai là-dessus un système :

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Oui, sans amour je veux qu'on se marie;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arriva-t-il; et tu l'éprouveras aussi.

NINA.

Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL.

Allons, tu as des préventions contre lui. Parle franchement; il est impossible qu'il ait du mérite par ce qu'il est de Limoges : voilà comme vous êtes, vous autres gens de Paris.

Air : Le briquet frappe la pierre.

Ton erreur est excusable :
A Paris tous les amants
Sont plus vifs et plus galants;
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père;
Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend, au contraire,
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris.

LE COLONEL.

Chimères que tout cela. Tu sais, d'ailleurs, que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis... Allons, rentre.

NINA.

Non, mon père, je veux vous reconduire et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

Air : Ah! quel plaisir!

Dépêchons-nous,
J'entends l'heure qui m'appelle;
Dépêchons-nous,
On m'attend au rendez-vous.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous, etc.

(Ils sortent; Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.)

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE.

Vivat! le voilà enfin parti.

LÉON.

Et nous sommes maîtres du champ de bataille.

(On entend du bruit dans le fond.)

JULES.

Quel est ce bruit? Eh! vois donc quel original!

(On entend crier en dehors.)

SCÈNE IX *.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, habillé grotesquement et parlant à la cantonade.

ERNEST.

Eh bien! quoi? qu'est-ce? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu. Je vous demande la maison de monsieur de Verseuil, oui, du colonel de Verseuil; il n'y a pas de quoi me rire au nez.

THÉODORE.

M. de Verseuil! serait-ce notre homme?

JULES.

Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (*Se tournant et parlant vers le fond.*) Oui, messieurs, qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST.

A la bonne heure, voilà un honnête homme! (*Allant à la porte du fond, et s'adressant, comme Jules, à ceux du dehors.*) Qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

JULES, *même jeu.*

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST, *même jeu.*

C'est vrai. Est-ce que j'ai quelque chose en soi de ridicule?

JULES, *même jeu.*

Le premier qui se moquera de lui aura affaire à moi.

ERNEST, *même jeu.*

Le premier qui se moquera de moi aura affaire à lui. (*Il revient sur le devant du théâtre, et, s'adressant aux officiers.*) Avez-vous vu? parce que je leur dis que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise.

TOUS, *l'entourant.*

Comment! vous venez de Limoges?

ERNEST.

Air : *Ma bouteille est ma brune.*

Oui, vraiment, j'en arrive.
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac; elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.

Me guidait en chemin.
J'dois êtr'marié demain.

THÉODORE.

Quoi, vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi, vous êtes mon cousin?
Ah! pour moi quel heureux destin!

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Bravo! c'est notre cousin!

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Youp, youp, quel heureux destin!

ERNEST.

Mais voyez donc comme ça se rencontre!

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah! ah!

JULES.

Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST.

Oh! oh!

JULES.

Ah! ah! oh! oh! Le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, riant comme d'inspiration.

Eh! eh! eh!

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient. Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE.

Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST.

Oh! mais il faut des farces.

JULES.

Oh! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST.

Oh! Limoges n'est peuplé que de farceurs; les enfants, même hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

JULES.

Je suis sûr que monsieur est un des plus malins.

ERNEST.

Ah! ah! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais il faut se faire des niches, des attrapes. Il n'y a pas de plaisir sans cela.

JULES, THÉODORE, LÉON.

Eh bien! l'on vous en fera, l'on vous en fera.

ERNEST.

Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait, et ne jamais se fâcher. Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, à part.

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même, pour que cela finit plus gaiement, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES.

Très-bien vu.

THÉODORE.

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pas?

JULES.

Va donc pour le grand repas. Mais tremblez, messieurs: avec un adversaire tel que monsieur de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais. Moi, d'abord, je parie pour lui.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FUTET.

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce? Déjeune-t-on aujourd'hui?

JULES, bas à Futet.

C'est notre homme.

FUTET.

Oh ! alors nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (A part, en faisant un geste de surprise.) O ciel ! en croirai-je mes yeux ? Quelle heureuse rencontre ! N'est-ce point là M. de Roufignac ?

ERNEST.

Comment ! monsieur ?

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Roufignac ?

ERNEST.

Mais, monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté ?

ERNEST.

Aux Innocents.

FUTET.

Aux Innocents, c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard. Nous étions là une vingtaine de lurons.

ERNEST, cherchant à se rappeler.

Attendez donc... ah ! oui, oui.

FUTET.

Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Embrassons-nous, je vous prie. (Ils s'embrassent.) (Bas.) Heim ! est-il d'une bonne pâte ! (A Ernest.) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appelez-vous ?

ERNEST.

Ah ! la Redoute. Heim ! le beau bal !

FUTET.

Je n'en manquais pas un. C'était une foule. Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes ?

ERNEST.

Ah ! dame, on en avait souvent, ne fût-ce que pour retenir ses places.

FUTET.

Oui ; mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment! un soufflet? Qui est-ce qui vous a donc dit...?

FUTET.

Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en. Vous voyez que je suis bien instruit. (Bas.) Est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai.

THÉODORE.

Comment! monsieur, vous avez reçu un soufflet?

ERNEST.

Sans doute. Ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (A Futet.) Mais d'où savez-vous...?

FUTET.

Parbleu! je dois bien le savoir, c'est moi...

ERNEST.

C'est vous?

FUTET.

Qui vous l'ai donné.

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST.

Comment! c'était vous? Est-ce heureux de se retrouver ainsi! Eh bien! imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur!

FUTET.

Je crois bien.

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu; et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, mettant son chapeau, et d'un air patelin.

Si, parce que je suis alors obligé de vous en demander satisfaction; et comme ces messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment? comment?

ERNEST, à Théodore.

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES.

Ah! ah! nous allons rire.

FUTET.

Oui, nous allons bien nous amuser : c'est singulier comme je m'amuse !

THÉODORE.

Ah çà ! vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac ?

ERNEST.

Ah, mon Dieu ! non ; mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Limoges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien.

FUTET.

Ah ! mon Dieu !

ERNEST.

Air : Ma commère, quand je danse.

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret ;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis ferme du jarret.
C'est que mon maître en détachait.
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal ? pas si bête !

FUTET, cherchant à se sauver.

Un moment, je suis bien votre serviteur.

LES JEUNES GENS, le retenant.

Restez donc.

ERNEST, aux officiers.

Ah, messieurs ! examinez ce coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte.

THÉODORE.

Je parie pour...

FUTET.

Je ne parie pas.

JULES.

Je parie contre. (Bas à Futet.) Allez, allez toujours. Le plaisanterie est divine : c'est délicieux !

FUTET.

N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? Diable', comme il y va ! Je voudrais bien vous y voir, vous autres. C'est qu'un butor comme cela est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, à Futet.

Allons, en garde. Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, monsieur?

FUTET.

Pourquoi donc, monsieur?

ERNEST.

C'est pour l'oreille.

FUTET.

Comment! pour l'oreille! Non, monsieur, je ne le baisserai point. (Ernest va à lui, et baisse le collet de son habit.) Eh mais! dites donc, monsieur, voulez-vous me laisser? Eh mais! c'est qu'à la fin... voyez-vous... Eh mais!...

ERNEST.

Vous ne voulez pas le baisser? eh bien! je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET.

Monsieur, monsieur, réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST.

Comment! une meilleure occasion! Où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres?

FUTET.

Écoutez : le soufflet était de mon invention, je vous l'avais donné, je vous l'ôte : votre honneur est intact. Ainsi, rengaînez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement. Ah! ah! est-il bête!

ERNEST.

Comment! c'était donc pour rire?

FUTET.

Eh! sans doute.

ERNEST.

Pour vous moquer de moi?

FUTET.

Oui, oui.

ERNEST, remettant son chapeau.

Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main.

FUTET, aux officiers.

Ah çà, quel enragé! Mais est il bête! est-il bête! je vous le demande? (A Ernest.) Je vous déclare, monsieur, que, dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre,

et je ne me battrai pas un mardi gras; demain, si le cœur vous en dit. (Bas à Théodore.) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE.

Comment! vous voulez...?

FUTET.

C'est une affaire qui devient la mienne. Justement, voici ma femme.

ERNEST.

Sa femme!

FUTET.

Soyez à vos rôles. Ça va commencer.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME FUTET.

MADAME FUTET.

Air : Oh! oh! oh! ah! ah! ah!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?
Ah! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu!
Oui, notre sexe est perdu,
Tant qu'existeront les hommes.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?

FUTET.

Heim! joue-t-elle son rôle!

MADAME FUTET.

Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un monsieur de Roufignac?

THÉODORE, montrant Ernest.

Le voici lui-même.

MADAME FUTET.

Ah ! Dieu, c'est bien lui ! c'est trop lui ! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST.

Qu'est-ce qu'elle a donc ?

MADAME FUTET, se relevant.

Ce que j'ai ? perfide ! Tu ne me connais pas ! après la promesse de mariage que tu m'as faite !

Air : Jeunes filles, jeunes garçons.

C'est ta coupable trahison
Qui seule égara ma faiblesse.
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu ma raison ;
J'ai perdu, quelle école !
Le sort qui m'était dû :
J'ai perdu la vertu !

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE.

Comment, monsieur ! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET, bas à sa femme.

C'est bien, c'est bien. (Haut.) Le fait est que si vous avez déjà...

MADAME FUTET.

Parle, perfide ; oserais-tu le nier ? et mon souvenir est-il banni de ta mémoire, après toutes les bontés que j'ai eues pour toi ?

ERNEST.

En effet. Serait-ce possible ? Eh oui ! je crois reconnaître...

FUTET, à part.

Il reconnaît ma femme ! c'est charmant ! est-il bête ! est-il bête !

ERNEST.

C'est vrai ; madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais. Mais je vous ai si peu vue ! Cette carriole était si obscure ; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites.

TOUS.

Comment ! comment !

ERNEST.

J'aime mieux tout vous raconter ; (à Futet) et c'est vous que je prends pour juge. Il y a environ six mois...

MADAME FUTET.

Monsieur...

ERNEST.

Oui, oui, madame, il y a six mois ; j'allais à Melun.

FUTET.

A Melun !...

ERNEST.

Je me trouvai tête à tête, dans une petite carriole, avec une femme charmante, dont je ne pouvais pas distinguer les traits.

FUTET.

Une carriole !

ERNEST.

Je reconnais maintenant que c'est madame.

FUTET.

C'est madame !

ERNEST.

Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut. Mais je vous demande si c'est ma faute. En carriole le sentiment va si vite.

FUTET, à sa femme.

Morbleu ! madame...

ERNEST.

Mais je n'ai rien promis ; dites-le vous-même.

FUTET.

Eh bien ! avais-je tort d'être jaloux ? (A Ernest.) Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi.

ERNEST.

Oh ! moi, je n'ai pas de rancune.

FUTET.

Je vous dis, monsieur, que ça ne peut pas se terminer ainsi ; et nous verrons...

ERNEST.

Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure ? Eh bien, soit ! En garde !

FUTET.

Il ne s'agit pas de cela. Apprenez que madame est mariée ; qu'elle a un mari respectable.

ERNEST.

C'est bien agréable pour lui !

MADAME FUTET, à Ernest.

Mais, monsieur... (A son mari.) Mais, mon ami...

FUTET.

Fi, madame !...

JULES, à Ernest.

Cela n'empêche pas, monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé; il n'épousera pas mademoiselle Nina. Nous allons répandre partout son aventure.

THÉODORE.

Oui, je vais la raconter à tout le monde ; et voici ma cousine elle-même à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; NINA.

THÉODORE.

Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait, et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA.

Je sais tout, j'avais vu madame avant vous.

FUTET.

Oui; mais vous ne savez pas...

NINA, bas à Futet.

C'est très-bien; tout va à merveille.

FUTET.

Mais non, au contraire. Maudit Limousin ! va...

NINA.

J'espère, monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main ?

FUTET.

C'est ça, renvoyez-moi le provincial.

ERNEST.

Ah ! ah, qu'est-ce que ça fait ? on a une inclination, et on se marie ; ça n'y fait rien. Vous le savez bien, puisque vous m'épousez.

NINA.

Comment ! monsieur ?...

ERNEST.

Eh, mon Dieu ! je sais tout. Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué un M. Théodore, un fort joli garçon, que je ne connais pas : fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE.

Monsieur...

NINA.

Et qui a pu vous dire que je l'aimais ?

ERNEST.

On n'a point dit ça : c'est bien lui qui vous fait la cour ; mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, furieux.

Eh bien ! je m'en suis toujours douté.

ERNEST.

Pardi ! c'est connu : tout le monde vous le dira.

NINA.

Quelle indignité !

JULES, bas à Théodore.

Je te jure, mon ami...

THÉODORE.

C'en est assez, monsieur, et vous ne jouirez pas plus longtemps de votre triomphe.

JULES.

Écoute donc, comme il te plaira.

MADAME FUTET.

Mais, messieurs, de grâce...

FUTET, vivement.

Taisez-vous, madame.

Air : Cœur infidèle (Blaise et Babet).

THÉODORE, à Nina.

Cœur trop léger ?

FUTET, à madame Futet.

Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage ?

THÉODORE, FUTET.

Cœur volage !
Ne me parlez pas davantage.

THÉODORE, à Jules.

A demain.

FUTET, à sa femme.

Il n'est point d'excuse.

JULES, à Théodore.

A demain, soit; je vous attends.

FUTET, à part.

Ce Limousin, dont je m'amuse,
S'amuserait à mes dépens!

Ensemble.

FUTET, THÉODORE.

Cœur infidèle, etc.

TOUS LES OFFICIERS.

Dans le fond du cœur je partage
Un tel affront, un tel outrage.

MADAME FUTET, NINA.

Je n'entends rien à leur langage.
Cessons un pareil badinage;
Monsieur, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA.

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela. Oh! je m'en vengerai; et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST.

Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup.

NINA.

Eh bien, monsieur, vous êtes content. Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST.

Ah! dam! ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela? moi, je n'en sais rien.

NINA.

Comment! vous n'en savez rien! quand vous allez justement, leur dire... (A part.) Au fait, il a si peu d'intelligence, qu'il ne se doute pas même... (Haut.) Dites-moi, monsieur de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah! voyez-vous?

NINA.

Répondez-moi donc.

ERNEST.

Pardon, mademoiselle; c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA.

Écoutez : (le faisant reculer) je suis bonne, je suis naturellement douce; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?

ERNEST.

Oui, je le sais : c'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant. Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit; tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage : eh bien, du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi; il m'a semblé qu'un jour nouveau m'éclairait; de nouvelles idées se présentaient à mon imagination, et sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA.

Quel langage!

ERNEST.

Et qu'a-t-il donc de si étonnant? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges? Douteriez-vous de ses miracles? et qui, plus que vous cependant, serait capable d'y faire croire?

Air du vaudeville du Piége.

Ah! d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même;
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime :
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA.

Serait-ce une plaisanterie?

ERNEST.

Qui, moi, plaisanter sur un pareil sujet? j'en suis incapable, et vous aussi, je le parierais. Et si notre mariage vous avait déplu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti; que, loin de me tourner en ridi-

cule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père; que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse. N'est-il pas vrai?

NINA.

Monsieur...

ERNEST.

Jugez donc de ce qui aurait pu arriver si, en voyant un jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter; si ce malheureux vous aimait réellement; si, à votre vue, il n'avait pu se défendre d'un sentiment fatal; si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau!

NINA.

Grand Dieu!

ERNEST.

Rassurez-vous; il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposiez-vous pas en vous livrant ainsi? car enfin vous ne savez pas qui il est; vous ignorez son secret, et il possède le vôtre. Et, s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale?

NINA.

Ah, monsieur!...

ERNEST.

Mais, heureusement, tout dépend de vous. Ma discrétion se règlera sur la vôtre. Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu : ma vengeance se bornera là. Surtout pas le mot à ces messieurs; je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux : restez neutre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA.

Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; TIENNETTE.

TIENNETTE, les apercevant.

Ah, comment ! c'est vous, monsieur ? A la bonne heure ; vous voilà bien déguisé. Vous avez bien trouvé le magasin. Mais ce n'est plus cela : il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, à Tiennette.

Comment ! est-ce que tu connais monsieur ?

TIENNETTE.

Sans doute ; mais ne craignez rien : il est aussi du secret. Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville ; ils s'habillent de ce côté : allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que ça allait mal ; tous ces messieurs étaient brouillés, mais M. Futet les a raccommodés, et les a réunis tous contre l'ennemi commun. C'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur !...

ERNEST, se mettant à une table.

(A part.) Ah, diable ! (Haut.) Attends, je vais le seconder.

NINA.

Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois ! et comment il se fait...

ERNEST.

Oh ! vous en verrez bien d'autres.

TIENNETTE.

Oh ! oui, vous en verrez bien d'autres.

ERNEST, à Tiennette.

Tiens, cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA.

Mais, monsieur ?

ERNEST.

Vous m'avez promis de rester neutre. (A Tiennette.) Le colonel est au château ; il faut trouver, à l'instant, quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE.

Nous avons Jacques, le postillon.

ERNEST.

C'est bon. Passe à la poste.

TIENNETTE.

Oh ! ce n'est pas là qu'on le trouvera : c'est au cabaret du coin, ou chez l'orangère en face. Oh ! ça ne sera pas long. A propos, le prétendu est-il venu ici ? l'avez-vous vu ? est-il bien drôle ?

ERNEST.

Oui, oui ; mais dépêche-toi.

TIENNETTE, courant.

Votre servante, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA.

Que dit-elle ? le prétendu est-il venu ? Est-ce que vous n'êtes pas monsieur de Roufignac? Au nom du ciel ! qui êtes-vous, décidément ?

ERNEST.

Le plus dévoué de vos serviteurs. Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces messieurs.

NINA.

Ah ! je vous le promets.

ERNEST, lui présentant la main.

Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement ?

NINA.

Vous vous méfiez de moi !

ERNEST.

Non ; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre.

(Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.)

SCÈNE XVI.

ERNEST, seul.

Bon ! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups ; heureusement, mes renforts vont arriver. N'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, en robe de médecin.

FUTET, arrêtant Ernest.

Non pas; halte-là. (Bas.) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, se dégageant et voulant s'échapper.

Qu'est-ce que cela veut dire?

DROLICHON, l'arrêtant de l'autre côté.

Vous n'irez pas plus loin.

FUTET.

D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous.

DROLICHON.

Vous nous êtes recommandé.

FUTET.

Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

DROLICHON.

Radicalement guéri.

ERNEST, à part.

Ah! j'y suis. Les médecins... C'est ça, la scène obligée. Sans doute les apothicaires ne sont pas loin. Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

DROLICHON.

Voilà un pouls qui n'est pas bon.

ERNEST.

Je crois déjà les entendre, et je vois d'ici l'arme fatale! Morbleu!

DROLICHON.

Cet homme n'est pas bien.

ERNEST.

Non, c'est vrai. (A part.) Quelle idée! (Haut.) Ça commence même à m'inquiéter, et je ne serai pas fâché de vous consulter, car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (Faisant la grimace.) Ahi!... Mais ils disent comme ça que le neuvième... Ahi!

FUTET.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

ERNEST, faisant la grimace.

Maudit animal!

DROLICHON.

Comment?

ERNEST.

Non, ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière.

FUTET et DROLICHON.

Un chien!

ERNEST.

Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé. Ah bien! oui, pas si bête.

FUTET, reculant.

Enragé!

ERNEST, le retenant.

Vous sentez bien que ça n'est pas vrai; mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution.

FUTET et DROLICHON.

Ah, mon Dieu!

ERNEST, les retenant.

Oh! vous ne me quitterez pas; et je veux que vous me voyiez, parce que depuis quelque temps j'éprouve de moments à autres certaines émotions : mes yeux s'enflamment, mes nerfs se contractent. Eh bien! qu'est-ce que je sens donc? (Il fait plusieurs contorsions.) Je crois que cela me prend.

FUTET.

Grand Dieu!

DROLICHON.

Nous sommes perdus!

(Ernest marche d'un air furieux.)

FUTET, appelant.

Au secours! à moi, messieurs! il est enragé!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; THÉODORE, JULES, LÉON, en médecins, et tous les autres jeunes gens en apothicaires entrent aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant.

Eh bien! messieurs, sommes-nous prêts? Le général va bientôt arriver, et je... (Apercevant les officiers déguisés.) Corbleu! que veut dire cette plaisanterie?

TOUS.

Air : Courons aux Prés Saint-Gervais.

Colonel, vous l'avez vu :
Au devoir nous allions nous rendre;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère
Et ces armes-là? Corbleu!
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu?

TOUS.

Colonel, vous l'avez vu? etc.

FUTET.

Oui, colonel, quand vous saurez que monsieur est enragé.

LE COLONEL.

A l'autre...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS ; TIENNETTE.

TIENNETTE, accourant sans voir le colonel.

Monsieur, les voilà! les voilà!

FUTET.

Qui donc?

TIENNETTE.

Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers! que sais-je. Tout ce que ce monsieur, qui est si farce, a commandé pour le repas que ces messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment! le repas?

TIENNETTE, à Ernest.

Jacques a remis à monsieur le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

LE COLONEL, à part.

Ma lettre, serait-ce celle ?...

TIENNETTE.

Ah, mon Dieu ! le voilà !

LE COLONEL.

Ah çà ! m'expliquera-t-on ce que signifie tout ceci ? Qui diable êtez-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtissiers, des traiteurs ; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas, et qui enfin rendez muet et tranquille un régiment de démons, que j'ai l'honneur de commander ?

ERNEST.

Mon colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir : dans ce moment-ci, ces messieurs s'amusaient à mes dépens.

LE COLONEL.

Eh bien ! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST.

Demandez plutôt à mademoiselle (voyant Nina, qui arrive) qui, mieux que personne, vous dira qui je suis.

NINA.

Qui ? moi ? je craindrais trop de me tromper. C'est Tiennette qui seule vous connaît.

TIENNETTE.

Point du tout. C'est un jeune homme de Paris : c'est un ami de ces messieurs.

FUTET.

A d'autres : c'est le diable !

ERNEST.

Pas tout à fait ; et puisqu'il faut vous le dire...

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Mon père et vous, d'un heureux mariage
Aviez conçu l'espoir flatteur,
Mais j'aurai fait un long voyage
(Montrant Théodore et Nina.)
Pour assister à leur bonheur.
Oui, j'aime mieux, en homme sage,

De ces messieurs pour éviter les traits,
Les divertir avant le mariage,
Que de les amuser après.

LE COLONEL, aux officiers.

Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST.

Est bien permise, colonel : je suis militaire comme ces messieurs. A ce titre, s'ils veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper, la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur, monsieur Futet d'avoir un peu alarmé sa jalousie, vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps, que le dîner de ces messieurs va remplacer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET.

Comment! la carriole de Melun?

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON.

Et le petit chien pas plus haut que cela?

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh quoi, ma femme...!

MADAME FUTET.

Pouvais-tu douter de moi? (A part, regardant Ernest.) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST.

Ah! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries pour les jours gras; et si ces messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS.

Monsieur...

ERNEST.

S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons, ensemble, quelques bons tours pour passer gaiement le carnaval.

Air : Que Pantin, etc.

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire;
Célébrons le carnaval :
Des plaisirs c'est le signal.

MADAME FUTET.

Air : Un soir que, sous son ombrage.

Pauvres humains, dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas, de tours :
La fortune, la folie,
Et plus encor les amours.
En vain, d'avance on se vante
De ne plus être trompé ;
Qu'un minois se présente ;
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles ;
Bientôt l'hymen nous les rend ;
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce,
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille,
L's amants n'songeaient pas à moi ;
J'devins un peu plus gentille :
L'un d'eux me lorgna, je crois.
Maintenant rien ne m'échappe.
D'moi plus d'un est occupé.
A chaqu' grâc' que j'attrape,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter ?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends sans les compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie ;
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

FUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on dispute,
Pour échauffer je suis là.
Hier, dans une dispute,

Certain sot m'apostropha,
Mais voyez le bon apôtre,
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre.
(*Se frottant les mains.*)
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

NINA, *au public.*

A la critique on échappe
Dans ces jours, où tout est bien.
Si la pièce est une attrape,
Silence! n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, d'être attrapé
Et qu'à chacun l'on dise:
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

LE SOLLICITEUR,

OU

L'ART D'OBTENIR DES PLACES,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 7 avril 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET VARNER.

PERSONNAGES.

M. LESPÉRANCE, solliciteur.
MADAME DE VERSAC, jeune solliciteuse.
ARMAND, surnuméraire.
GEORGES, garçon de bureau.
MADAME DURAND, vieille solliciteuse.
ZURICH, Suisse.
SORBET, limonadier.
CRIARDET, huissier.

La scène se passe dans le vestibule d'un ministère.

Le théâtre représente le vestibule d'un ministère. A gauche du spectateur une grande porte vitrée, qui est censée donner sur la cour, au-dessus de laquelle est écrit : *Fermez la porte S. V. P.* Une table à droite, un poêle à gauche, un plan au-dessus de la porte vitrée. A droite, l'entrée des bureaux. Au fond, et faisant face aux spectateurs, un vaste escalier qui est celui du ministre.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, avec une petite table, près le bureau n° 1 ; CRIARDET, en noir, avec une médaille, se promenant au bas de l'escalier du fond ; ARMAND ; MADAME DE VERSAC, sortant du bureau à droite.

MADAME DE VERSAC.

Oui, mon cher Armand, vous avez beau dire, je parlerai pour vous, et je réussirai.

ARMAND.

Je n'en doute point, ma jolie cousine ; mais pourtant je vous prie de n'en rien faire.

MADAME DE VERSAC.

Eh ! pourquoi donc ? Quand on ne demande pas pour soi on est bien hardi. L'entrée de votre ministère m'avait d'abord ef-

frayée; ces grandes portes, ce concierge, ce factionnaire... *Où va Madame? Que demande Madame?* Votre suisse a un air rébarbatif! Mais vos chefs de bureau, c'est bien différent! quel air gracieux! quel ton prévenant! comme le son de leur voix s'adoucit quand ils vous offrent le fauteuil obligé! C'est charmant de solliciter! je ne m'étonne plus si tant de gens s'en mêlent.

ARMAND.

Et voilà justement ce qui me désespère.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

Qu'un intrigant vante ses artifices,
Prône en tous lieux et son zèle et sa foi,
Loin de parler de mes services,
Eux seuls ici doivent parler pour moi.
Oui, l'honnête homme qu'on oublie,
Loin de se plaindre et de solliciter,
Met à servir son prince et sa patrie
Le temps qu'un autre emploie à s'en vanter.

MADAME DE VERSAC.

Entendons-nous cependant : c'est fort bien d'avoir du mérite; mais faut-il que le mérite parle.

Air : Le premier pas.

Il faut parler :
Le talent et le zèle
A la faveur doivent se rappeler.
Des protecteurs la mémoire est rebelle,
Et près des grands, comme auprès d'une belle,
Il faut parler.

Et si vous gardez le silence, le ministre ira-t-il deviner que vous êtes un officier distingué? que vous avez payé de votre personne sur le champ de bataille? que depuis un an vous travaillez gratis dans ses bureaux?

ARMAND.

Quoi! vous voulez que j'aille demander moi-même?

MADAME DE VERSAC.

Non, certes; mais si je prends ce soin, qu'avez-vous à répondre?

ARMAND.

Je répondrai que ce n'est pas le ministre qu'il m'importe le plus de fléchir.

MADAME DE VERSAC.

Que voulez-vous dire?

ARMAND.

Air d'Agnès Sorel.

Il est une personne encore
Qui peut bien plus pour mon bonheur!
Vous la connaissez, mais j'ignore
Si vous voudrez parler en ma faveur.
Loin de croire à la réussite,
Tout espoir est pour moi perdu;
Depuis un an, hélas! je sollicite,
Et n'ai rien encore obtenu.

MADAME DE VERSAC.

Comment! vous sollicitez quelque chose de moi? eh mais! il fallait donc parler. Je suis comme le ministre : je n'entends pas les gens qui se taisent, et ne peux accorder ce qu'on ne me demande pas.

ARMAND.

Pouvez-vous blâmer mon silence? Vous êtes riche; moi, sans état dans le monde, sans place...

MADAME DE VERSAC.

Raison de plus pour en avoir une. Votre chef m'a fait espérer aujourd'hui une audience du ministre; et j'étais si empressée à venir, que je n'ai oublié qu'une chose, assez essentielle : c'est votre pétition, que j'ai laissée sur ma toilette. Vous aviez raison, pour une solliciteuse, je n'ai pas une trop bonne tête. Mais il est encore de bonne heure, et je vais...

ARMAND.

Vous avez le laissez-passer pour rentrer?

MADAME DE VERSAC.

Oh! j'ai tout ce qu'il faut.

Air : Bonsoir, noble dame (Comte Ory).

Prenez confiance
Moi j'ai l'assurance
Que ce projet-là
Nous réussira

ARMAND.

Sans peine on défie
Le sort et ses coups,
Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

ENSEMBLE.

MADAME DE VERSAC.

Oui, c'est mon génie
Qui veille sur vous.

ARMAND.

Quand femme jolie
Veille ainsi sur nous.

(Armand conduit madame de Versac.)

SCÈNE II.

ARMAND, GEORGES.

GEORGES.

Pardon, monsieur, est-ce que cette jolie dame n'aurait pas pu entrer?

ARMAND.

Non, elle avait oublié quelques papiers importants.

GEORGES.

Ah bien! elle est bien bonne; ce n'était pas la peine. Tiens, des papiers avec ces yeux-là! ça vaut un laissez-passer.

ARMAND.

Ah! tu crois?

GEORGES.

Il y en a bien qui n'ont pas ses yeux et qui entrent tout de même; tenez, ce grand monsieur sec, qui sollicite toujours, et qu'on appelle M. Lespérance; malgré le suisse, le concierge et la consigne, il trouve toujours le moyen de passer; je ne sais pas comment il fait son compte, et je m'étonne de ne pas le voir encore.

ARMAND.

Il est de bonne heure; neuf heures, je crois.

GEORGES.

Et vous voilà déjà au bureau? c'est superbe! Été comme hiver je vous vois toujours brûlant du même zèle, et le premier à l'ouvrage. Mais, dame! vous êtes surnuméraire; et comme le chef de division n'arrive qu'à midi, c'est trop juste...

ARMAND.

Allons, Georges, taisez-vous. D'ailleurs, qu'a donc de si triste l'état de surnuméraire?

Air du vaudeville de la Partie carrée.

Sous ce titre sans importance,
On est souvent très-important :
On y gagne de l'influence,
Si l'on n'y gagne pas d'argent.
Oui, ces messieurs ont, d'ordinaire,
Plus de crédit qu'un grand seigneur.

GEORGES.

Ça se peut (à part); mais ils n'en ont guère
Chez le restaurateur.

ARMAND.

D'ailleurs, ça viendra; de la patience.

GEORGES.

De la patience; ça n'est pas cela qui vous manque. A propos, nous aurons tous ces messieurs aujourd'hui, car c'est le jour du payement.

ARMAND.

Qu'est-ce que ça me fait?

GEORGES.

C'est vrai; je n'y pensais pas : le payement, ça ne vous touche pas, ce sont ces messieurs qui touchent, et vous...

ARMAND.

Et moi, je vais me mettre à l'ouvrage. Si cette jeune dame revient, tu la feras entrer; il vaut mieux qu'elle attende dans le bureau qu'ici.

GEORGES.

Oui, monsieur.

SCÈNE III.

GEORGES, seul.

Ces pauvres surnuméraires! Ça viendra, ça viendra. Croyez cela, et buvez de l'eau : c'est le plus clair de leur déjeuner. Ça me fait penser au sien, que j'ai oublié de lui porter, le pain et la carafe d'eau. A cela près, c'est un bel état que celui de surnuméraire : je sais ça, moi, qui l'ai exercé pendant trois ans.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Hormis qu'on travaille pour deux,
Et qu'on se passe de salaire,
C'est au fait l'emploi l'plus heureux

Qu'on puisse avoir dans l'ministère.
En fait de places, ici-bas,
J'vois chacun trembler pour la sienne;
Et, du moins, quand on n'en a pas,
On ne craint pas qu'on vous la prenne.

Mais qu'est-ce qui vient là? Déjà des solliciteurs! Ça commence bien; la journée sera bonne.

SCÈNE IV.

GEORGES, MADAME DURAND, entrant par la gauche.

MADAME DURAND, parlant au suisse.

Oui, monsieur, voilà mon laissez-passer. (A Georges.) Monsieur, la première division, bureau n° 1?

GEORGES.

Il n'y a encore personne.

MADAME DURAND.

Oui, monsieur; mais vous voyez que j'ai un laissez-passer, et ce n'est certainement pas sans peine.

GEORGES.

Je vous dis qu'il n'y a encore personne, excepté un surnuméraire.

MADAME DURAND.

Eh bien! dès qu'il y a quelqu'un.

GEORGES.

Qu'est-ce qui vous parle de quelqu'un? Je vous dis un surnuméraire. Vous arrivez de trop bonne heure.

MADAME DURAND.

Pardon, je croyais qu'on ne pouvait jamais arriver de trop bonne heure. Je vous demanderai alors la permission d'attendre et de me chauffer au poêle?

(Elle prend la chaise du garçon.)

GEORGES.

Eh bien! c'est sans gêne.

MADAME DURAND.

Voyez-vous, c'est un entrepôt de tabac que je sollicite depuis longtemps, et que j'aurais déjà sans mon mari.

GEORGES.

Est-ce qu'il ne voudrait pas?

MADAME DURAND.

Eh, bon Dieu! il n'a jamais eu de volonté, et encore moins à

présent, le pauvre cher homme; mais il n'a jamais su faire les choses à propos. Imaginez-vous qu'il vient de se laisser mourir.

GEORGES.

C'est bien malheureux!

MADAME DURAND.

Oui, sans doute; car sans cela j'avais l'entrepôt de Saint-Malo: on prétend qu'il faut un homme pour remplir cette place. Dieu sait, pourtant, comme le défunt s'entendait à remplir une place! Mais comment trouver un mari? Dites-moi, vous qui voyez tant de monde ici, vous ne pourriez pas m'indiquer...?

GEORGES.

Eh, mon Dieu! attendez; je vois d'ici votre homme; c'est même un concurrent redoutable: M. Lespérance, le plus rude solliciteur.

MADAME DURAND.

Et vous croyez qu'il voudrait?

GEORGES.

Lui? pour obtenir une place, il est capable de tout. Vous ne le connaissez pas.

Air: Je me suis marié.

C'est le roi des furets;
Il guette, il rôde, il trotte:
Son unique marotte
Est de courir après
Ses éternels placets.
Du ministère au Louvre,
Dès que la porte s'ouvre,
Soudain on peut le voir
Avec son habit noir.

Chef de bureau, préfet,
Commis, il vous menace;
Craignez d'entrer en place,
Vous aurez son billet
Avec votre brevet:
Car c'est d'après la Gazette
Qu'il règle sa courbette,
Et son souris flatteur
D'après le Moniteur.

En mai comme en janvier,
Que le ministre change,
Lui, rien ne le dérange:
Il est, sur l'escalier,

Ferme comme un pilier.
Et l'huissier du ministère,
S'il faisait l'inventaire
Ne pourrait l'oublier
Dans notre mobilier.

Dans les mêmes instants
On le voit aux finances,
Il est aux audiences,
Et trouve encor du temps
Pour nos représentants.
En un mot, il se fatigue,
Marche, travaille, intrigue;
Le tout, pour parvenir
A ne rien obtenir.

MADAME DURAND.

Il pourrait finir par arriver, et c'est un rival trop dangereux. Mais dès que vous me promettez de lui parler... Que d'obligations je vous aurai. (Fouillant dans son sac.) Mon Dieu ! je n'ai là que mon mouchoir et ma pétition. Mais je crois entendre sonner dix heures. Je puis entrer, je crois?

GEORGES.

Oh ! sans difficulté; mais une autre fois ayez plus de mémoire, et rappelez-vous qu'on n'entre qu'à dix heures. C'est qu'en venant si tôt, on se presse, et on oublie toujours quelque chose. (A part.) Attrape ça. (Madame Durand entre dans le bureau à droite.) Et moi, n'oublions pas le déjeuner de M. Armand. (Il entre également à droite, avec un petit pain et une carafe d'eau.)

SCÈNE V.

LESPÉRANCE, en bas noirs; habit noir serrant la taille, chapeau sur la tête; il ouvre la porte vitrée à gauche, et regarde autour de lui.

Personne. Si je me suis bien orienté sur ma carte topographique du ministère, voici la grande entrée et l'escalier du ministre; et c'est par là que moi, Félix Lespérance, je prétends enlever l'entrepôt de tabac de Saint-Malo, vacant par décès du titulaire. Ils sont là, par l'entrée ordinaire, trois ou quatre cents personnes à attendre leur tour, chacun son numéro. On appelle nº 1, nº 2, nº 3; et moi, qui ai justement le 399, dès que je voulais me faufiler ou anticiper sur le voisin, ils étaient tous à crier : *à la queue! à la queue!* Et puis les bourrades : vlan ! vlan ! Encore

si ça avait dû me faire avancer, je ne dis pas : parce que dès qu'on avance, le reste n'est rien. Mais quand j'ai vu que c'était en pure perte : je les laisse là, je fais le tour, et j'entre par la grande porte avec Azor, qui ne me quitte pas, et qui connaît tous les ministres comme moi-même. « Monsieur ! monsieur, les chiens n'entrent pas ! » Je ne prends pas ça pour moi ; je continue mon chemin. « Monsieur, votre chien ! » Je ne fais pas semblant de le connaître ; je vas toujours comme s'il n'était pas de ma compagnie ; et pendant que le suisse, en baissant sa hallebarde, poursuit ce pauvre Azor dans la cour, je me glisse imperceptiblement derrière lui, et me voilà ; et il y a des musards qui vous disent : « Mais comment donc faites-vous ? on vous trouve partout. » L'audace ; je ne connais que l'audace, moi. Audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

SCÈNE VI.

LESPÉRANCE, ZURICH, en Suisse, avec le baudrier et la hallebarde.

ZURICH.

Où il être donc c'te petite monsir?

LESPÉRANCE.

Ah, diable !

ZURICH.

Comment havre-fous fait pour entrir, toi?

LESPÉRANCE.

Pardi, par la porte.

ZURICH.

Tairteff ! toi n'entrir pas.

LESPÉRANCE.

Vous voyez bien que si, puisque me voilà.

ZURICH.

Où être la petite feuilleton, le garte de babier pour la passage ?

LESPÉRANCE.

Vous voulez dire ce papier par le moyen duquel on passe sans difficulté? Vous voyez bien qu'il me serait inutile ; ainsi n'en parlons plus.

ZURICH.

J'entendire boint, et être ingorruptible. (Tendant la main.)

LESPÉRANCE.

Mais encore...

ZURICH, tendant toujours la main.

A moins de afoir des motifs brébondérants.

LESPÉRANCE.

Mais quand je vous dis en bon français...

ZURICH.

Je entendire boint le français.

LESPÉRANCE, à part.

Et moi, au contraire, j'entends fort bien le suisse. J'entends bien ce qu'il veut dire avec ses motifs prépondérants; je le comprends mieux que lui; mais si une fois on les habituait à cela, on n'en finirait pas. J'aime mieux prendre le plus long, c'est plus court.

ENSEMBLE.

Air : de Gilles en deuil.

Allons, puisqu'il faut que je sorte.
Solliciteur intelligent,
Gagnons tout doucement la porte,
Disparaissons pour un instant.

ZURICH.

Allons, falloir que monsir sorte...
Je suis un souisse intelligent.
Allons, vite gagnez ta borte,
Et disparaissez à l'instant.

LESPÉRANCE.

Le hasard me sera propice,
Et je n'ai nul désir, vraiment,
D'aller me faire avec un Suisse
Une querelle d'Allemand.

ENSEMBLE.

Allons, puisqu'il, etc.

ZURICH.

Allons, falloir que, etc.

(Lespérance sort.)

SCÈNE VII.

ZURICH, seul.

Il être ponne c'te monsir de fouloir attraber moi, qui hafre été autrefois le loustic de la réchiment, et qui être toujours crantement fine bour le malice. Ce être pien crantement iommache que

j'afre la fue un beu passe, ce être gabable bour empêcher moi de faire mon jemin; n'imborte. Qui fa là?

SCÈNE VIII.

ZURICH, LESPÉRANCE. Il ouvre vivement la porte, et traverse le théâtre d'un air leste et dégagé; il a sur les yeux des lunettes vertes; il est sans chapeau et l'habit ouvert; il a une plume dans la bouche, des papiers sous le bras et un rouleau à la main. Il se dirige vers la porte du bureau.

ZURICH.

Qui fa là?

LESPÉRANCE, parlant avec la plume entre les dents.

Je suis de la maison, je suis de la maison.

ZURICH.

C'est chuste, ce être un employé. Je retourne à mon boste.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LESPÉRANCE, seul.

C'est encore moi. Je suis sûr qu'à ma place un solliciteur ordinaire, un pauvre diable, comme on en voit tant, se serait tenu pour battu. (Prenant son chapeau, qui est attaché sous la basque de son habit.) Mais aussi il faut savoir solliciter. (Articulant.) Il faut savoir solliciter; c'est un art comme un autre, et un art qui a ses principes: pour y exceller, il faut avoir de certaines qualités personnelles; ça ne se donne pas. Par exemple, une jambe taillée pour la course: voilà une jambe à succès. Mais me voilà enfin dans le camp des Grecs; il faut songer à l'attaque. J'ai là ma demi-douzaine de pétitions, jamais moins, quelquefois plus, parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver. Si j'essayais... Justement, voici le garçon de bureau avec lequel j'ai fait connaissance en parlant de la pluie et de la politique.

SCÈNE X.

LESPÉRANCE, GEORGES, sortant du bureau.

LESPÉRANCE.

Si je pouvais me le gagner par quelques familiarités.

(Voyant que Georges prend du tabac, il s'avance derrière lui, et prend une prise dans sa tabatière.)

GEORGES, se retournant.

Eh ! c'est monsieur Lespérance !

LESPÉRANCE.

Moi-même, mon cher Georges. (Le regardant.) Heim ! quelle santé ils ont dans ces bureaux; se porte-t-on comme ça?

GEORGES.

Parbleu ! je parlais de vous tout à l'heure à une dame.

LESPÉRANCE.

Voyez ce brave Georges ! Je te dirai quelque chose tout à l'heure; pour le moment j'ai une affaire indispensable, qui me force à entrer là dedans.

GEORGES.

Non, ça ne se peut pas.

LESPÉRANCE.

Comment ! tu crois qu'il n'est pas possible...?

GEORGES.

Non, à moins qu'un de ces messieurs ne vous fasse entrer : moi, je ne puis prendre sur moi... (Lespérance regarde toujours la porte sans écouter Georges.) Pour en revenir à cette dame, elle voulait vous faire avoir l'entrepôt de Saint-Malo.

LESPÉRANCE, vivement.

Heim ! qu'est-ce que c'est ? de Saint-Malo, celui que je sollicite ?

GEORGES.

Et même elle vous offre sa main.

LESPÉRANCE.

Par exemple, c'est dans ces moments-là qu'on apprécie vivement l'avantage d'être célibataire.

GEORGES.

Si vous consentez à l'épouser, vous n'avez qu'à parler.

LESPÉRANCE.

Il n'y a pas de doute, et dès qu'elle a l'entrepôt...

GEORGES.

Je ne dis pas cela ; je dis qu'elle est sûre de l'avoir dès qu'elle vous aura.

LESPÉRANCE.

Non, non, nous ne nous entendons plus.

GEORGES.

Songez donc qu'il lui faudrait un mari pour avoir l'entrepôt.

LESPÉRANCE.

Au contraire, il faut qu'elle ait l'entrepôt pour avoir le mari.

Diable ! ne confondons pas ; rien d'obtenu, rien de fait. Dis-lui qu'elle sollicite toujours ; si elle est nommée, on verra : mais en attendant, je vais tâcher de... Eh mais ! voilà justement quelqu'un qui sort. C'est aujourd'hui jour de payement, et j'ai remarqué que ces jours-là on est mieux disposé. (Montrant Armand, qui arrive.) Il fait sans doute partie des bureaux ?

GEORGES.

Partie, jusqu'à un certain point.

LESPÉRANCE.

Ah ! je devine... En effet, je ne lui trouvais pas cette gaieté... Au fait, il n'est pas payé pour ça ; c'est égal.

SCÈNE XI.

GEORGES, LESPÉRANCE, ARMAND, auquel Lespérance fait plusieurs salutations.

ARMAND, sans remarquer Lespérance.

Georges, est-ce que madame de Versac n'a point encore reparu ?

GEORGES.

Non, monsieur.

ARMAND.

Allons, je vais profiter de cela pour déjeuner ; car j'ai tant d'ouvrage qu'il m'a encore été impossible...

LESPÉRANCE, à part.

Qu'entends-je ? il n'a pas déjeuné ! C'est un homme à moi. Il n'y a que deux moyens : il faut prendre les gens par les sentiments ou par la faim ; il ne serait pas régulier de commencer par la faim, débutons par les sentiments. (Il tousse pour se faire remarquer, et recommence ses révérences.) Monsieur...

ARMAND, à part.

Quel est cet original ? que me veut-il avec ses saluts ?

LESPÉRANCE, saluant toujours.

Vous devinez sans doute ce qui m'amène ; s'il vous restait la plus légère incertitude... (Il salue de nouveau.)

ARMAND.

Vous saluez avec une grâce, une aisance...

LESPÉRANCE.

C'est la grande habitude : il y a dix ans que j'exerce.

ARMAND.

Je devine que vous sollicitez.

LESPÉRANCE.

Vous l'avez dit; et je compte sur vous, aimable jeune homme : il faut que vous me donniez un coup de main ou un coup d'épaule. Préférez-vous me donner un coup d'épaule? ça m'est parfaitement égal, pourvu que vous me poussiez.

ARMAND.

Songez donc que je ne suis rien dans l'administration.

LESPÉRANCE.

C'est ce qui vous trompe : vous ne recevez point de salaire, c'est fort bien ; vous ne retirez aucun fruit de votre labeur, c'est à merveille ; vous travaillez *gratis, pro Deo*, c'est encore mieux : mais on vous paye en égards, en bienveillance, et, sous ce rapport, vous jouissez d'un fort joli traitement. (A part.) Voilà pour les sentiments, nous verrons après. (Haut.) Parlez-moi des égards, de la bienveillance : cela tient lieu de tout.

ARMAND.

Les égards, la bienveillance, tout cela ne suffit pas.

LESPÉRANCE.

C'est ce que je dis... (A part.) Oh! alors, il faut lâcher le déjeuner. (Haut.) Quand je dis que ça tient lieu de tout, c'est une façon de parler. Je conçois, par exemple, qu'on n'engraisse pas avec de l'estime ; moi qui vous parle, je jouis d'une considération très-distinguée, et cependant... et cependant si je n'avais pas déjeuné... Avez-vous déjeuné?

ARMAND, offensé.

Monsieur!...

LESPÉRANCE, affirmativement.

Vous n'avez pas déjeuné, vous chercheriez en vain à le dissimuler. Vous n'avez pas déjeuné.

ARMAND, souriant.

Monsieur, je ne prends jamais rien.

LESPÉRANCE.

Je sais cela à merveille. Vous autres, vous ne prenez jamais rien, mais vous acceptez quelque chose.

ARMAND.

Monsieur!...

LESPÉRANCE.

Une bavaroise au lait.

ARMAND.

Vous vous moquez.

LESPÉRANCE.

Je vois que vous êtes pour la côtelette ; eh bien ! va pour la côtelette et le carafon. (A part.) Ma foi ! lâchons la côtelette.

ARMAND, avec dignité.

C'est assez plaisanter.

Air : Fils imprudent, etc.

En ces lieux je n'ai point d'empire ;
Si jamais je dois en avoir,
En vain on voudrait me séduire :
Je ferai toujours mon devoir.
Je suis Français, et je fus militaire.
L'honneur, monsieur, jamais ne se paya :
Telle est ma loi.

(Il sort.)

LESPÉRANCE.

Ce garçon-là
Sera toujours surnuméraire.

Allons, c'est jouer de malheur. Tomber sur un surnuméraire qui ne déjeune pas ! Mais c'est égal, il faudra bien... Quelle est cette jeune dame ?

SCÈNE XII.

LESPÉRANCE, MADAME DE VERSAC.

LESPÉRANCE, à part.

Je suis bien sûr qu'une figure comme celle-là ne sera pas refusée. Si je pouvais m'accrocher à elle. (Haut.) Oserais-je m'informer de ce que demande madame ?

MADAME DE VERSAC.

Je cherche quelqu'un qui puisse m'annoncer.

LESPÉRANCE.

Je vois que madame a un laissez-passer ?

MADAME DE VERSAC.

Oui, monsieur.

LESPÉRANCE.

Si j'osais lui offrir mon bras : une femme seule se trouve souvent embarrassée. Comment se reconnaître dans ces corridors, dans ces escaliers ? tandis qu'avec un cavalier...

MADAME DE VERSAC.

Je vous remercie ; je ne veux point abuser...

LESPÉRANCE.

Ça ne me gêne pas du tout, au contraire. S'agit-il d'une place, une réclamation, une pétition? Si je pouvais être utile à madame... J'ose dire que je suis assez connu...

MADAME DE VERSAC, à part.

En vérité, voilà un monsieur bien obligeant. (Haut.) C'est une pétition que je dois donner à son excellence; mais je dois lui être présentée par un chef de division, et je ne sais pas au juste où est son bureau.

LESPÉRANCE.

Voulez-vous me permettre de voir son nom? (Prenant la pétition.) Oui, M. de Saint-Ernest; c'est bien là son bureau. (Gardant la pétition, et offrant son bras à madame de Versac.) Et quand vous voudrez, nous pourrons entrer.

MADAME DE VERSAC.

Mais si vous voulez seulement m'indiquer...

LESPÉRANCE.

Je tiens à vous conduire moi-même.

MADAME DE VERSAC.

Non, décidément, je ne souffrirai pas... Je vous rends mille grâces.

LESPÉRANCE.

Mille, c'est beaucoup; mais quand on en possède autant que vous, on peut, sans se gêner, en accorder une quantité plus ou moins grande; ce qui fait que je vous en demanderai une. Vous refusez ma protection : eh bien, moi! je ne suis pas fier, je vous demande la vôtre.

MADAME DE VERSAC, à part.

Voilà qui est singulier! (Haut.) Certainement, monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais ne vous connaissant pas, il est indispensable...

LESPÉRANCE.

C'est-à-dire indispensable, si l'on veut. Il y a beaucoup de gens qui sollicitent sans savoir précisément ce qu'ils demandent, et même sans savoir au juste pour qui.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; ARMAND.

ARMAND.

Eh quoi, madame! vous êtes là ! moi qui depuis une heure vous attendais pour vous conduire !

LESPÉRANCE, à part.

Maudit surnuméraire! encore une tentative inutile ; je n'arriverai point au ministère. Eh si! vraiment. Quelle idée!... Qu'est-ce que je risque?... il aura toujours de ma prose, et présentée par une jolie main... Allons, en avant le bureau des pétitions...

(Il fouille rapidement dans sa poche de côté, et tire une pétition qu'il présente à madame de Versac à la place de la sienne.)

Air : Quand on sait aimer et plaire.

Puisqu'un autre ici vous donne
Le bras que l'on vous offrait,
A lui je vous abandonne,
Et je vous rends ce placet.

MADAME DE VERSAC.

Croyez qu'au fond de mon âme...

LESPÉRANCE.

Ah! je ne perds pas l'espoir;
Peut-être allez-vous, madame,
Me servir sans le vouloir.

ENSEMBLE.

ARMAND.

Souffrez qu'ici je vous donne
Le bras que l'on vous offrait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

MADAME DE VERSAC.

J'accepte, puisqu'on l'ordonne,
L'offre qu'ici l'on me fait.
A l'espoir je m'abandonne :
J'attends tout de ce placet.

LESPÉRANCE.

Puisqu'un autre ici vous donne, etc.

(Madame de Versac et Armand sortent.)

SCÈNE XIV.

LESPÉRANCE, seul.

Récapitulons un peu. Nous disons donc une entre les mains de cette dame, deux ou trois que j'ai glissées dans la loge du portier, sous l'enveloppe du *Moniteur*, trois ou quatre qui me restent; il faut croire que sur la quantité il y en aura quelqu'une qui arrivera jusqu'au ministre. Où est le mal de faire ses demandes par duplicata? Quand on devrait avoir deux ou trois places au lieu d'une, voilà tout ce qu'on risque. Voyons donc la pétition de cette dame. (Il lit.) Diable! une place d'inspecteur! rien que cela. Le ministre ne peut qu'y gagner, je ne lui demande qu'un entrepôt. Pourtant, si je pouvais parvenir jusqu'à lui, et lui parler moi-même, ça vaudrait encore mieux. (Il ploie la pétition, et la remet dans sa poche de côté.) Allons, Lespérance, un dernier effort. Il faut réussir ou perdre ton nom.

CRIARDET, sur l'escalier.

Le déjeuner de M. le secrétaire général!

GEORGES, allant vers la porte vitrée.

Monsieur Sorbet! le déjeuner de M. le secrétaire général!

LE SUISSE, en dehors.

Le décheuner de la secrétaire chénéral!

LESPÉRANCE.

Mon Dieu! quel bruit! voilà tout l'hôtel en rumeur. Il paraît que c'est une affaire importante, et qu'elle est de celles qui demandent à être expédiées promptement.

SCÈNE V.

LESPÉRANCE, M. SORBET, une serviette sous le bras et un grand plateau chargé d'un déjeuner.

SORBET, entrant.

Me voilà! me voilà! A peine aujourd'hui a-t-on le temps de se reconnaître. A cette heure-ci tout le bureau est au café.

LESPÉRANCE.

Diable! quelle gaucherie à moi de n'avoir pas déjeuné chez lui! Il peut m'être fort utile. C'est décidé, dorénavant j'y fais tous

mes repas. Il ne résistera pas à une consommation un peu active. Dites-moi, monsieur Sorbet, il paraît qu'il y a de l'appétit parmi les employés?

SORBET.

Dieu merci, ça n'est pas la faim qui leur manque; et si ce n'étaient les crédits, ça irait bien. On s'en retire toujours, parce que les jours de payement, aujourd'hui, par exemple, on est là des premiers. (Regardant par la porte vitrée.) Ah, mon Dieu!

LESPÉRANCE.

Qu'est-ce que c'est donc?

SORBET.

Vous ne voyez pas dans la cour ce monsieur?

Air de Partie carrée.

C'est l'employé que toute la semaine
Dans son logis j'ai cherché vainement.
Pour me solder une quinzaine,
Il m'a remis au jour de son paiement.

LESPÉRANCE.

Je parierais qu'il vous redoute.
A grands pas je le vois marcher.
Qu'il est léger!

SORBET.

Ah! plus de doute,
C'est qu'il vient de toucher.

Et s'il passe la porte, je suis perdu, parce que vous pensez bien que le marchand de vin et le propriétaire...

LESPÉRANCE.

Eh bien! courez-y donc, courez vite. (Lui prenant le plateau et la serviette.) Laissez-moi cela.

SORBET.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LESPÉRANCE, seul, tenant le plateau et regardant par la porte vitrée.

Oh! il l'attrapera! il l'attrapera! (Regardant le plateau.) Eh, mais! ma foi, dans la situation où je suis, il n'y a qu'un parti déterminé qui puisse me sauver. (Regardant autour de lui.) Personne. Il faudra bien qu'on laisse passer le déjeuner de M. le secrétaire

général. (Il s'attache autour du corps la serviette de Sorbet, et prend dans ses mains le plateau.) Je l'ai déjà dit : audacieux et fluet, et l'on arrive à tout.

(Il monte par l'escalier du fond : Criardet se range pour le laisser passer; il disparaît.)

SCÈNE XVII.

ARMAND, MADAME DE VERSAC, sortant du bureau à gauche.

MADAME DE VERSAC.

Concevez-vous mon malheur ? le ministre qui ne peut pas nous recevoir aujourd'hui ; il n'a accordé d'audience particulière qu'à deux ou trois personnes dont je viens de voir les noms inscrits : un général, une duchesse, et un M. de la Ribardière que je ne connais point.

ARMAND.

Notre chef de division est désolé de ce contre-temps.

MADAME DE VERSAC.

Et moi j'en suis d'une humeur... Malheur aux personnes qui me feront la cour aujourd'hui !

ARMAND.

Je vois qu'il ne faudrait pas vous demander d'audience particulière.

MADAME DE VERSAC.

Non certainement. Le ministre a des caprices, tout le monde s'en ressentira. Comment ! pas d'audience avant huit jours !

ARMAND.

Il faut espérer qu'une autre fois...

MADAME DE VERSAC.

Et si un autre vous prévient, s'il obtient la place malgré vos droits... Vous voyez bien que si l'on accuse les grands d'injustice, on n'a pas toujours tort.

ARMAND.

On ne peut cependant pas répondre à tout le monde.

MADAME DE VERSAC.

Si, monsieur ; et si jamais je suis ministre, on verra.

ARMAND.

C'est différent. Je vous trouve déjà un air ministériel tout à fait imposant ; et dans le cas de votre nomination, je vous prie de ne point oublier ma pétition.

MADAME DE VERSAC.

La voilà, cette maudite pétition que je n'ai pu présenter ! Mais je pense maintenant à cet original qui voulait à toute force m'offrir son bras. Je commence à le plaindre, depuis que je sais combien il est désagréable de rester à la porte.

ARMAND.

Lui? il n'y restera pas ; il finira par entrer. Il y réussira peut-être plus tôt que vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; LESPÉRANCE.

(Sur la ritournelle de l'air, on voit Lespérance descendre rapidement l'escalier.)

LESPÉRANCE.

Air : Je triomphe ! ah ! quel bonheur !

Ah ! je triomphe ! ah ! quel bonheur !
Je suis nommé, j'ai l'entrepôt.

Eh bien ! vous ne vouliez pas croire à mon crédit.

ARMAND.

Comment ! vous auriez vu le ministre ?

MADAME DE VERSAC.

Malgré la consigne ?

LESPÉRANCE.

Bah ! la consigne ! est-ce qu'il y en a pour moi ? Je ne vous dirai pas comment j'ai franchi l'escalier ; me voilà dans le corridor...

Air : J'ai vu le Parnasse des dames.

Je conçois que de celte enceinte
On connaisse mal les détours :
Moi-même dans ce labyrinthe
J'ai fait, je crois, plus de cent tours.
Vainement on passe, on repasse,
L'on va, l'on vient; peu s'en fallait
Qu'en ces lieux je ne m'égarasse...
J'avais vraiment l'air d'un placet.

J'arrive, sur la pointe du pied, jusqu'à l'antichambre du ministre ; je guette, j'observe ; j'aperçois une vieille face de solliciteur, physionomie féodale, dont les bâillements annonçaient au moins deux heures d'attente. Je prête l'oreille ; il grommelait entre ses dents : « Faire ainsi croquer le marmot à M. de la Ribardière ! »

MADAME DE VERSAC, à Armand.

C'est celui dont je vous parlais.

LESPÉRANCE.

Il avait l'air de méditer sur l'éternité, à laquelle un solliciteur doit toujours croire. Son tour vient ; les deux battants s'ouvrent, et l'huissier annonce, d'une voix de Stentor : « M. de la Ribardière ! » Notre homme cherche à se soulever d'un fauteuil où il avait, pour ainsi dire, pris racine. Embarrassé de sa toux, de son parapluie à canne et surtout de son épée, une faiblesse le fait retomber dans son fauteuil. Je ne perds pas un instant, et, tandis qu'il s'efforce de se redresser, je m'élance comme une flèche : j'étais dans le cabinet du ministre et j'avais déjà fait deux ou trois révérences, qu'il n'était pas encore debout.

MADAME DE VERSAC.

J'avoue que je ne connaissais pas cette manière d'escamoter une audience.

LESPÉRANCE.

Son Excellence témoigne d'abord quelque surprise. Je tire au hasard de ma poche une de mes pétitions ; son excellence daigne la lire en disant : « Ah ! je sais ce que c'est. » Je le crois bien : c'était peut-être la quatrième qu'il recevait. « Je connais les talents de ce jeune homme. » Ce jeune homme ! Votre excellence est bien bonne, ci-devant jeune homme. « D'ailleurs, continue-t-il, c'est une famille de braves. » Je ne sais pas ce qui a pu dire cela à son excellence ; le fait est que j'ai eu un frère conscrit. Alors, après avoir écrit quelques mots de sa main, le ministre a remis la pétition au secrétaire, en disant : « Que le brevet soit expédié sur-le-champ. »

MADAME DE VERSAC.

Comment ! il est possible...

LESPÉRANCE.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Ma pétition est au secrétariat général ; et comme c'est à votre bureau que ça vient, je vous prierai de me faire délivrer cela promptement.

MADAME DE VERSAC.

Et bien ! qu'en dites-vous ?

ARMAND.

Ma foi, si c'est là ce qu'on appelle l'art d'obtenir des places, je risque bien de ne jamais en avoir.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; MADAME DURAND.

MADAME DURAND.

Ah, mon cher Georges ! félicitez-moi.

GEORGES, à Lespérance.

C'est la dame dont je vous ai parlé pour ce mariage.

MADAME DURAND.

Je suis certaine d'avoir l'entrepôt de Saint-Malo ; j'ai la parole formelle du chef.

MADAME DE VERSAC.

Allons, tout le monde réussit, excepté nous.

LESPÉRANCE.

Vous avez la parole, c'est fort bien ; mais moi j'ai la place, et vous sentez qu'alors...

MADAME DURAND.

Ah, mon Dieu ! est-il possible ?

LESPÉRANCE.

Et cet autre qui voulait m'engager à vous épouser ; j'étais joli garçon.

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

Non, c'en est fait, non, plus de mariage;
Je suis placé, je suis heureux :
L'entrepôt me tombe en partage;
J'obtiens enfin l'objet de tous mes vœux.
Depuis dix ans que, malgré mon astuce,
Je cours toujours, je commence à m'user;
On me devait une place, ne fût-ce
Que pour me reposer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS ; SORBET.

SORBET.

Il m'a toujours donné un à compte, mais ce n'est pas sans peine. Où est donc mon déjeuner ?

LESPÉRANCE.

Mon ami, je sais ce que vous cherchez; c'est monsieur le secrétaire général qui s'en occupe dans ce moment.

SORBET.

Qui est-ce qui s'est donc donné la peine de le porter?

LESPÉRANCE.

Que ça ne vous embarrasse pas. (Tirant la serviette de sa poche.) Tenez, voilà toujours la serviette ; c'est trop juste, elle vous appartient.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS ; CRIARDET.

CRIARDET, à Armand.

C'est un ordre que le ministre a mis au bas de cette pétition.

ARMAND.

Et qu'il faut expédier ; c'est bon.

LESPÉRANCE.

Oui, je ne serais pas fâché qu'on m'expédiât.

CRIARDET.

Ah ! c'est monsieur ? (Le saluant.) Je vous en fais mon compliment.

LESPÉRANCE.

Ce que c'est que le vent de la faveur ! ça vous courbe les uns, ça vous redresse les autres. Je suis persuadé que dans ce moment-ci je gagne au moins deux bons pouces.

MADAME DURAND.

L'entrepôt de Saint-Malo donné à un autre, après ce qu'on m'a promis ! Ça n'est pas possible !

LESPÉRANCE.

Signé du ministre, rien que ça. (A Armand.) Donnez-lui en lecture, je vous en prie.

ARMAND.

Volontiers. (Il jette les yeux sur la signature.)

LESPÉRANCE.

Non, lisez dès le commencement ; je ne suis pas fâché qu'on voie comment je rédige une demande.

ARMAND, lisant.

« A son Excellence, etc.

« Monseigneur,

« Jules Armand, ancien lieutenant de chasseurs, a l'honneur de vous exposer... » Que vois-je ?

LESPÉRANCE, l'interrompant.

Quest-ce qu'il lit donc là? Ne faites donc pas de mauvaises plaisanteries ; lisez comme il y a, Benoît-Félix Lespérance.

ARMAND.

Mais non, c'est bien mon nom, Jules Armand ; et plus bas, de la main du ministre : « Accordé. Je me ferai toujours un devoir « de rendre justice au mérite. »

LESPÉRANCE, l'interrompant.

De rendre justice au mérite ! Effectivement, ce n'est pas ça.

ARMAND, continuant.

« Et je connais celui de monsieur Armand. »

MADAME DE VERSAC.

Eh ! mon Dieu ! c'est ma pétition ! qui donc s'est chargé de la présenter ?

LESPÉRANCE, fouillant dans sa poche.

Là, vous verrez que c'est moi-même ; je me serai trompé d'exemplaire.

MADAME DE VERSAC, regardant dans son sac.

Pourtant elle n'est point sortie de mes mains ! Que vois-je ? Benoît-Félix Lespérance !

LESPÉRANCE.

C'est une des miennes ; nous avions changé. (Il montre d'autres pétitions.) Tenez, voilà les pareilles. Eh bien ! voilà la première place que j'obtiens de ma vie, et c'est pour un autre ! (A madame Durand.) Il ne m'appartient pas, madame, de vanter mon crédit ; mais vous voyez ce que je viens de faire pour monsieur, et vous sentez qu'il serait facile, en nous entendant bien...

MADAME DURAND.

Il n'est plus temps, monsieur ; je suis sûre de l'entrepôt, et n'ai plus besoin de mari.

LESPÉRANCE.

C'est différent. J'ai fait là une jolie journée. Jeune homme, vous pouvez vous vanter que votre place m'a donné du mal. C'est égal, il faudra bien que je finisse par en accrocher une.

MADAME DE VERSAC.

Maintenant que j'ai l'honneur de vous connaître, je peux vous y aider, et, si vous le voulez, vous en enseigner le moyen.

LESPÉRANCE.

Comment ! si je le veux !

MADAME DE VERSAC.

Air de Turenne.

Du temps qui fuit se montrant moins prodigue,
Au travail seul consacrer ses instants ;

Ne rien espérer de l'intrigue,
Attendre tout de ses talents.
Loin de chercher à surprendre des grâces,
Les mériter par son zèle et sa foi :
Voilà, monsieur, voilà, sous un bon roi,
Le seul art d'obtenir des places.

LESPÉRANCE.

J'en essayerai. (Tirant sa montre vivement.) Ah, mon Dieu! trois heures et demie! cela ne sera pas fermé à l'intérieur. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

ARMAND, tirant aussi sa montre.

Qu'est-ce que vous dites donc, trois heures et demie? Deux heures et demie.

LESPÉRANCE.

Dans ce cas, je reste. Aussi bien, j'ai encore quelque chose à solliciter. (Tirant une pétition de sa poche, et s'adressant au public.) Messieurs, Benoit-Félix Lespérance a l'honneur de vous exposer que :

Air du Pot de fleurs.

Dans ce pays on rencontre à la ronde
Nombre de gens qui ne sont pas placés,
Pour qu'ici nous ayons du monde,
Envoyez-nous ceux que vous connaissez.
Et s'ils craignent encor quelques disgrâces,
Messieurs, dites-leur de ma part :
Qu'on est chez nous, *à six heures un quart*,
Toujours sûr d'obtenir des places.

LES
DEUX PRÉCEPTEURS,
OU
ASINUS ASINUM FRICAT,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 19 juin 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU.

PERSONNAGES.

M. ROBERVILLE, riche propriétaire.
CHARLES, son fils.
CINGLANT, maître d'école.
LEDRU.
JEANNETTE, jardinière du château, nièce de Cinglant.
ÉLISE, cousine de Charles.
ANTOINE, domestique.
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un château de la Brie.

Le théâtre représente un jardin ; à gauche, un pavillon ; à droite, une charmille et un petit mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, seule, assise et travaillant; ÉLISE, s'avançant sur la pointe du pied, le long de la charmille.

ÉLISE.

Jeannette ! mon oncle est-il là?

JEANNETTE.

Comment? c'est déjà vous, mademoiselle Élise, voilà à peine dix minutes que vous êtes enfermée dans votre chambre.

ÉLISE.

Dix minutes ! il y a au moins une heure que je touche du piano. Écoute donc, on a besoin de repos ; on ne peut pas toujours travailler.

JEANNETTE, quittant son ouvrage.

C'est drôle, malgré ça.

ÉLISE.

Comment! c'est drôle?

JEANNETTE.

Oui; d'puis que monsieur Charles, votre cousin, est venu de Paris, où il avait été pour s'instruire dans son éducation, qui est encore à faire, on ne se reconnait plus au château; votre oncle lui-même, qui était toujours enfoncé dans ses comptes d'arithmétique, ne fait plus que guetter son fils pour l'empêcher de vous voir; si bien qu'il est toute la journée à fermer sa porte, et lui à passer par la fenêtre.

Air du vaudeville de Ninon.

Mais je vois bien qu'il a beau faire,
Tous ses calculs sont en défaut;
En bas s'il vous tient prisonnière,
Il a soin d'l'enfermer là-haut!
C'est en vain qu'il murait la fenêtre,
Que d'grill' il nous f'rait entourer :
On dit qu'l'Amour est un p'tit traître
Qui trouv' partout moyen d'entrer.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; CHARLES, paraissant sur le haut du mur à droite.

CHARLES.

Élise! Élise! c'est moi!

JEANNETTE, l'apercevant.

Qu'est-ce que je disais! Eh bien! v'là des deux côtés des leçons bien apprises.

CHARLES.

Écoute donc, Jeannette, pourquoi mon père veut-il faire de moi un savant?

ÉLISE.

Sans doute; Charles a étudié assez longtemps.

CHARLES.

J'ai dix-sept ans passés, que veut-on que j'apprenne encore?

Air du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Je sais qu'Élise est bien jolie,
Que son cœur se peint dans ses yeux;

Je sais que sa vive folie
Cache les dons les plus heureux ;
Je sais qu'aussi bonne que belle,
Ma cousine m'aime... et je sais
Que je n'aimerai qu'elle.

ÉLISE.

Mon cousin en sait bien assez.

JEANNETTE.

C'est ce que j'entends dire à tout le monde, jusqu'à mon oncle le maître d'école, qui s'y connaît, j'espère, et qui disait l'autre jour à votre père, vous savez bien avec son geste : (Frappant le revers de sa main gauche avec la paume de la main droite.) « J'ai bien peur qu'il n'en sache trop long. »

CHARLES, à Élise.

Tu l'entends, j'en sais trop long ; ainsi, bonsoir à tous les livres ; il faut se divertir, il n'y a que cela d'amusant ; d'ailleurs, on ne peut pas travailler quand on est amoureux.

ÉLISE.

Mais quand on est marié, quelle différence !

CHARLES.

On étudie ensemble.

ÉLISE.

On s'encourage mutuellement.

CHARLES.

Tu ne connais pas ça, toi, Jeannette : ah ! si tu avais aimé !

JEANNETTE.

Allez ! allez ! j'ai passé par là.

CHARLES.

Comment ?

JEANNETTE.

Pardi ! est-ce que je travaille plus que vous, donc ? V'là trois semaines que je suis après ce tablier-là, regardez où il en est ; et tout ça, c'est depuis ce voyage que j'ai fait avec votre tante.

Air : Celui qui sut toucher mon cœur.

Oui, les garçons de ce pays
N'osaient r'garder une fillette :
A Paris, ils sont plus polis
Que les garçons de ce pays.
Voilà comment
J'ai su que j'étais gentillette ;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

Mais les garçons de ce pays,
S'ils aim', aiment toujours leurs belles :
Hélas! ils n'ont pas à Paris
Même défaut qu'en ce pays!
Voilà comment
Je sais qu'il est des infidèles;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

ÉLISE.

Comment! tu ne nous as pas conté cela! était-il jeune? était-il aimable?

JEANNETTE.

Ah dame! ça n'était pas comme nos paysans, il avait un habit doré.

CHARLES.

Un habit doré?

JEANNETTE.

Et un chapeau tout de même.

CHARLES.

Ah! j'entends; c'était un valet de chambre, ou quelque chose d'approchant.

JEANNETTE.

Oui; mais il devait faire fortune. Il disait que son maître, qui avait un hôtel rue du Helder, avait commencé comme lui, et qu'il ne fallait jamais désespérer de rien.

CHARLES.

Eh bien!

JEANNETTE.

Eh bien!... C'est alors que mon oncle vint à Paris pour chercher son diplôme de chef d'école primaire; il me ramena ici avec lui, sans que j'aie pu dire adieu à personne (regardant son ouvrage), et v'là six mois que je ne fais plus que de gros soupirs.

CHARLES.

Cette pauvre petite Jeannette! Va, je te promets, moi, de prendre des informations, et dès que nous serons mariés, tu verras... Mais il faut que je vous fasse part d'une idée que j'ai. (A voix basse.) Il se trame ici quelque chose contre nous.

JEANNETTE.

Ah! mon Dieu!

CHARLES.

Mon père est depuis quelque temps en grande conférence avec le maître d'école.

ÉLISE.

Pourtant, ils ont l'air de moins surveiller nos démarches.

JEANNETTE.

C'est une frime.

ÉLISE.

On aura peut-être eu quelques soupçons sur le petit bal que nous devons donner ce soir.

JEANNETTE.

Non, non, monsieur va toujours dîner en ville; car il a demandé des chevaux pour quatre heures; il y a encore quelque autre manigance.

CHARLES.

Eh bien! formons une ligue offensive et défensive, et nous verrons si à nous trois nous n'avons pas autant d'esprit qu'eux.

Air du branle sans fin.

A nous seuls ayons recours,
Ne nous laissons point abattre;
Le succès attend toujours
La jeunesse et les amours.

JEANNETTE.

J'vais tout guetter comme il faut;
Ruser, pour nous c'est combattre;
Et que j'entende un seul mot,
J'promets d'en deviner quatre.

TOUS.

A nous seuls ayons recours, etc.

CHARLES.

Et surtout, quoi qu'il arrive, n'ayons pas peur, et tenons-nous ferme... Ah! mon Dieu! c'est mon père!

(Élise et Jeannette se sauvent.)

SCÈNE III.

CHARLES, M. ROBERVILLE, retenant Charles par le bras.

M. ROBERVILLE.

Restez, restez, monsieur; voilà donc comme vous vous livrez à l'étude! Croyez-vous que c'est ainsi que j'ai fait ma fortune, et que je suis devenu un des premiers propriétaires de la Brie?

Air du vaudeville de Gusman d'Alfarache.

Demeurer au septième étage,
Ne sortir qu'une fois par mois,
Lire et prier... c'était l'usage
De la jeunesse d'autrefois !
Prenant ses goûts pour des oracles,
Traitant son maître de pédant,
Et faisant son droit aux spectacles,
Telle est la jeunesse à présent !

CHARLES.

Même air.

Ainsi que vous, je rends hommage
A la jeunesse d'autrefois :
Mais permettez que de notre âge
J'ose ici défendre les droits.
Nourrie au sein de la victoire,
Pour son pays prête à donner son sang,
Aimant les beaux-arts et la gloire,
Telle est la jeunesse à présent !

M. ROBERVILLE.

Je vous préviens, monsieur, que je ne me laisserai pas séduire par vos belles paroles; j'ai pris un parti, et vous apprendrez mes résolutions.

CHARLES.

Comment, mon père ! eh ! pourquoi pas tout de suite ?

M. ROBERVILLE.

Oh ! rassurez-vous, cela ne tardera pas; et j'espère qu'aujourd'hui même... Jusque-là, vous avez congé.

CHARLES, à part.

Quand je disais qu'il se tramait quelque chose. Allons retrouver ma cousine, et détachons-leur Jeannette.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. ROBERVILLE, CINGLANT *.

CINGLANT, à la cantonade.

Voyez si je trouverai cette petite fille ! (A M. Roberville.) Pardon, je cherchais ma nièce Jeannette.

* Dans tout le cours de ce rôle, l'acteur doit affecter le tic indiqué par Jeannette dans la scène II : frapper continuellement d'une main sur le dos de l'autre.

M. ROBERVILLE.

C'est vous, monsieur Cinglant; est-ce que votre école est déjà fermée?

CINGLANT.

Oui; (faisant le geste indiqué) j'ai expédié tout cela bien promptement. Et notre affaire, où en est-elle?

M. ROBERVILLE.

Ma foi, je me suis décidé à suivre vos conseils.

CINGLANT.

Il n'y a que ça : la sévérité, la sévérité. Moi, d'abord, dans mon école primaire, je ne connais pas d'autre système d'éducation. Tel que vous me voyez, j'ai été pendant quinze ans correcteur à Mazarin, et j'ose dire qu'on pouvait reconnaître ceux qui avaient passé par mes mains.

Air : Sans mentir.

J'en eus le bras en écharpe,
Tant parfois je frappais fort;
J'ai soigné monsieur Laharpe,
J'ai formé monsieur Chamfort;
J'eus mainte fois l'avantage
De leur donner sur les doigts;
Leurs talents sont mon ouvrage...
Mais maintenant, je le vois,
Ça n'va plus (*bis*) comme autrefois.

N'est-il pas bien ridicule
Qu'oubliant le décorum,
On échappe à la férule,
On déchire nos pensum?
Mais calmons notre colère,
Tout n'est pas perdu, je crois,
Et sur la gent écolière,
Reprenant nos anciens droits,
Ça r'viendra (*bis*) comme autrefois.

Par malheur, votre fils est maintenant trop grand pour qu'on puisse... l'enfermer.

M. ROBERVILLE.

C'est ce que je vois.

CINGLANT.

Il lui faut alors, comme je vous l'ai dit, un bon gouverneur, bien rigide, qui le surveille sans cesse, qui même pour cela habite au château.

M. ROBERVILLE.

Sans doute.

CINGLANT.

Qui dîne tous les jours à votre table.

M. ROBERVILLE.

C'est ce que je me suis dit. Je donne en outre mille écus, et je ne peux pas faire moins pour un homme de mérite, un professeur de l'Athénée!

CINGLANT, stupéfait.

Comment donc? ce n'est pas...

M. ROBERVILLE.

Il arrive aujourd'hui même de Paris; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, depuis que vous m'avez donné cette idée, car c'est à vous que je la dois. Aussi, je ne l'oublierai pas; et vous et votre nièce pourrez toujours compter sur moi. Adieu, mon cher Cinglant.

CINGLANT.

Monsieur... certainement... mon zèle...

SCÈNE V.

CINGLANT, JEANNETTE.

CINGLANT.

Ah, morbleu! j'étouffe de colère!

JEANNETTE, accourant.

Mon oncle! mon oncle! qu'est-ce que vous a donc dit M. Roberville?

CINGLANT.

Il m'a dit... il m'a dit... Que je suis furieux! aussi à l'école chacun s'en ressentira... N'est-ce pas une horreur! la table, le logement et mille écus? Quand, bon an mal an, mon école primaire ne me rapporte pas trois cents livres... Ah! on verra.

JEANNETTE.

Mais, mon oncle...

CINGLANT.

Taisez-vous, mademoiselle; vous êtes bien heureuse qu'il n'y ait pas dans le village une école de petites filles.

JEANNETTE.

Mais je vous demande ce que vous avez.

CINGLANT.

Air du vaudeville de Haine aux hommes.

Il s'en r'pentira bientôt.
C'est une horreur! une infamie!
On verra si je suis un sot.

JANNETTE.

Qu'a-t-il donc fait, je vous en prie?

CINGLANT.

Corbleu! ce qu'il a fait? il va
Faire exprès venir de la ville
Quelque pédant, quelque imbécile...
Comme si je n'étais pas là.

JEANNETTE.

C'est vrai, c'est une injustice.

CINGLANT.

Mais on le verra, ce gouverneur!... D'ailleurs, M. Charles ne pourra pas le souffrir, et m'aidera à le mettre à la porte. Nous serons tous contre lui, n'est-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE.

Allons, encore une conspiration.

CINGLANT.

Avertis-moi seulement dès qu'arrivera ce petit phénomène.

SCÈNE VI.

JEANNETTE, seule.

Soyez tranquille. Mais, voyez donc, qu'est-ce qui se serait attendu à cela! Un philomène! Ah! mon Dieu! M. Charles avait bien raison de craindre quelque malheur!... Mais qu'est-ce que j'entends donc là?

SCÈNE VII.

JEANNETTE, LEDRU.

LEDRU, parlant à la cantonade.

Non, je vous remercie, je n'ai point de malle ni de valise; je n'aime point à me charger en voyage... Est-ce qu'il n'y a personne pour m'annoncer?

JEANNETTE.

Tiens! quel est ce monsieur-là?

LEDRU, d'un air préoccupé, sans regarder Jeannette.

Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de prévenir votre maître qu'un savant distingué, qu'il attend aujourd'hui...

JEANNETTE, le regardant attentivement.

Ah, mon Dieu! Eh mais! c'est lui!

LEDRU.

C'est lui... il n'y a pas de doute, dès que je vous le dis. Annoncez le gouverneur de son fils!

JEANNETTE, troublée, et continuant à le regarder.

Le gouverneur!... Eh mais!... cependant... pardon, monsieur... c'est que je croyais... je pensais... Je vais lui dire que vous êtes là, et que quelquefois... il y a des rencontres... et des ressemblances... Ah, mon Dieu! que c'est étonnant!

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LEDRU, seul.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille? je ne l'ai pas trop regardée; mais il semble étrange qu'elle ait l'air tout étonné de voir un homme comme moi. Allons, Ledru, de l'effronterie! j'ai fait de tout dans ma vie, je ferai bien le savant... D'ailleurs, j'ai les premières notions; je possède, je puis le dire, une certaine littérature d'antichambre, quand ce ne serait que les romans que je lisais autour du poêle, lorsque j'étais laquais; et puis n'ai-je pas été pendant quelques mois au service d'un professeur de l'Athénée et d'un journaliste? ça vous rompt bien au métier. Ne perdons point de temps, et récapitulons :

(Tirant un porte-feuille et quelques papiers de la poche de son habit.)

1° Mon maître avait accepté de M. Roberville la place de gouverneur de ses enfants, quelques petits marmots qu'on mènera comme on voudra.

2° La table, le logement, et mille écus d'appointements; n'oublions point cela.

Mon maître tombe malade, écrit une seconde lettre pour se dégager; c'est moi qui dois la mettre à la poste : au lieu de cela, je la mets dans ma poche; je demande mon compte, et j'arrive ici à sa place en qualité de gouverneur. Il me semble déjà que c'est assez hardi de conception; et pour le reste, je suis sûr que je ne m'en tirerai pas plus mal que beaucoup d'autres. D'abord j'ai une ex-

cellente poitrine, et en fait de dissertation crier fort et longtemps, voilà tout ce qu'il faut. Mais on vient; c'est sans doute le père. Tenons-nous ferme, et jouons serré!

SCÈNE IX.

LEDRU, M. ROBERVILLE.

M. ROBERVILLE.

Où est-il donc ce cher M. Saint-Ange? quel bonheur pour moi de posséder un illustre tel que vous!

LEDRU.

Monsieur...

M. ROBERVILLE.

J'aime beaucoup les savants, quoique je ne le sois guère.

LEDRU.

Monsieur, ça vous plaît à dire.

M. ROBERVILLE.

Non, je me connais.

Air : Un homme pour faire un tableau.

J'ai fréquenté jusqu'à présent
La Bourse plus que le Parnasse;
Mais je sais payer le talent...

LEDRU.

Ah! que ne suis-je à votre place!
Le talent a de quoi flatter;
Mais j'aimerais mieux, à tout prendre,
Être en état d'en acheter
Que de me voir forcé d'en vendre.

M. ROBERVILLE.

Monsieur, je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que, grâce à vous, mon fils va devenir...

LEDRU.

Vous pouvez être sûr que je le servirai... qu'est-ce que je dis donc? que je l'instruirai... à ma manière. Enfin je lui apprendrai tout ce que je sais, et ça ne sera pas long; mais je suis impatient de voir le petit bon homme.

M. ROBERVILLE.

Mais il n'est pas si jeune! je ne vous ai pas dit qu'il avait dix-sept à dix-huit ans.

LEDRU.

Ah! diable, j'aurais mieux aimé le commencer. Il faudra pres-

que qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair, et que nous puissions nous entendre.

M. ROBERVILLE.

Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des muses.

LEDRU.

J'entends bien ; mais je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

M. ROBERVILLE.

Comment donc ? il sait le latin.

LEDRU.

Ah ! il sait le latin ! Alors il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours ça de moins.

M. ROBERVILLE.

Les mathématiques.

LEDRU.

Les mathématiques? Alors il faudrait avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

M. ROBERVILLE.

Mais, j'entends par là perfectionner son éducation.

LEDRU.

Oui : ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

M. ROBERVILLE.

Non, ce n'est pas ça que je veux vous dire : j'entends son caractère.

LEDRU.

J'y suis : qu'il soit poli avec les domestiques ; qu'il ne jure pas après eux.

M. ROBERVILLE.

Oui, c'est fort bien, sans doute ; mais ce n'est pas là l'essentiel.

LEDRU.

Si fait, si fait ; nous autres nous jugeons toujours un homme là-dessus.

M. ROBERVILLE.

A la bonne heure ; mais il est bon de vous apprendre que mon fils est amoureux, et de sa cousine encore. Ce n'est pas que dans quelque temps je ne veuille les unir ; mais vous entendez bien que jusque-là...

LEDRU.

Comment, si j'entends ; et les mœurs donc !

M. ROBERVILLE.

A merveille! Voilà le gouverneur qu'il me fallait. Nous avons ici le chef de l'école primaire, M. Cinglant, auquel je veux vous présenter. C'est celui-là qui sait le latin! et vous allez en découdre; ce sera charmant!

LEDRU, à part.

Ah, diable! je me passerais bien de la présentation. (Haut.) C'est que... la fatigue du voyage... je ne serais pas fâché de me reposer.

M. ROBERVILLE.

Que ne parliez-vous? on va vous indiquer...

(Il tire une sonnette qui tient au pavillon. Au bruit, Ledru se retourne vivement.)

LEDRU.

On y va!

M. ROBERVILLE, étonné.

Comment!

LEDRU.

Je voulais dire : Je crois qu'on y va, car voici justement quelqu'un.

M. ROBERVILLE, à Jeannette, qui arrive.

Montrez à M. Saint-Ange l'appartement du second. Je vais prévenir mon fils de votre arrivée. (A part.) Je suis enchanté de notre précepteur!

SCÈNE X.

LEDRU, JEANNETTE.

JEANNETTE, tenant des clefs à la main, et regardant Ledru.

M. Saint-Ange... je n'en reviens pas!

LEDRU, à part.

Le maître d'école m'inquiète bien un peu; mais le papa n'est pas fort; et comme personne ici ne me connait...

JEANNETTE.

Oh! je n'y tiens plus! et ma foi, à tout hasard... (Elle s'éloigne un peu, et appelle à haute voix :) Jasmin!

LEDRU, se retournant vivement.

Qu'est-ce qu'appelle? (Se reprenant, à part.) Allons, encore! où ai-je donc la tête aujourd'hui?

JEANNETTE.

C'est lui, j'en étions sûre!

LEDRU, la regardant.

Eh ! mais, c'est cette petite qui, il y a six mois... à Paris... Aïe, quelle gaucherie à moi! (Reprenant de l'assurance.) Eh bien qu'est-ce, mon enfant? voulez-vous m'indiquer cet appartement?

JEANNETTE.

Comment, monsieur Jasmin, vous ne voulez pas me reconnaître?... Quand vous étiez laquais rue du Helder...

LEDRU.

Ah! mon Dieu! elle va me compromettre!

JEANNETTE, pleurant.

Vous m'aviez bien dit que vous feriez une fortune; mais ça devait être pour la partager avec moi. Ah! ah! ah!

LEDRU.

Allons, si elle se met à pleurer comme ça, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Jeannette, vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas ce que vous croyez; vous me confondez avec quelque mauvais sujet.

JEANNETTE.

Ah! que c'est bien vous! je vous reconnaissons bien; allez, je ne sommes pas comme vous.

Air de Lisbeth.

Se peut-il que l'ambition,
Monsieur Jasmin, ainsi vous tienne?
D'un jeune homm' de condition,
Vous v'nez faire l'éducation,
Quand vous n'deviez fair' que la mienne.
L'peu qu'vous' m'aviez appris déjà
N'est pas sorti de ma pensée :
La l'çon d'vait-elle en rester là?
Vous l'aviez si bien commencée !

Mais depuis que vous êtes gouverneur, vous m'avez oubliée; et vous ne voulez pas que je soyons gouvernante!

LEDRU.

Qu'est-ce qui se serait attendu à ça? Ce sont toujours les femmes qui m'ont perdu; elles m'empêcheront de faire mon chemin. Dès que je veux me lancer au salon, je trouve toujours des connaissances d'antichambre!

JEANNETTE.

Mais, allez, c'est affreux! tout le monde saura votre perfidie.

LEDRU.

Ah, mon Dieu! si l'on venait... Jeannette, vous me faites expier bien chèrement les erreurs d'une jeunesse orageuse! Mais songez que votre intérêt... le mien... parce que vous sentez que le gouverneur n'étant pas Jasmin... et Jasmin... d'un autre côté... mais croyez que mon cœur... (Jeannette continue toujours à pleurer.) Eh bien! m'y voilà, m'y voilà; je suis à vos genoux!

JEANNETTE.

A la bonne heure, au moins là, je vous reconnais. Vous ne m'avez donc pas oubliée?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; M. ROBERVILLE.

M. ROBERVILLE, apercevant Ledru aux pieds de Jeannette.

Qu'est-ce que je vois là?

(Jeannette pousse un cri, et s'enfuit en laissant tomber ses clefs.)

LEDRU.

Grands dieux! c'est le papa! (Haut.) Je suis sûr que vous avez cru que j'étais à ses genoux; non, vous l'avez cru.

M. ROBERVILLE.

Parbleu! vous y êtes encore.

LEDRU, se relevant.

Le fait est que ça en a l'air; mais c'est pure galanterie : ce sont ces clefs que je ramassais, assez gauchement il est vrai, mais qu'importe?

M. ROBERVILLE.

Ah! vous êtes galant, monsieur le professeur.

LEDRU.

Comment, si je suis galant?

M. ROBERVILLE.

Et cette sévérité de mœurs dont vous me parliez?

LEDRU.

La galanterie n'exclut pas les mœurs. (A part.) Faisons-lui du romantique, ou je ne m'en tirerai jamais.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

Des Grâces, le secours heureux
Ne saurait nuire à mon élève;

Tel un arbuste vigoureux,
Quoiqu'émondé, garde sa séve.
C'est la fleur, enfant des Plaisirs,
Qui s'embellit par la culture,
Et que balancent les Zéphirs
Sur les genoux de la Nature.

M. ROBERVILLE, avec conviction.

Au fait...

LEDRU.

Et beaucoup d'autres considérations que je vous ferais valoir, mais auxquelles peut-être personne ici ne comprendrait rien.

M. ROBERVILLE.

Dame, je ne suis pas de votre force !

LEDRU.

Ça doit être. Vous ne pouvez pas avoir autant d'esprit que moi, puisque c'est vous qui me payez ; c'est une règle générale.

M. ROBERVILLE.

C'est juste.

LEDRU.

Autrement, ce serait moi qui serais obligé de vous donner mille écus, ce qui, pour le moment, me gênerait un peu.

M. ROBERVILLE.

Je venais vous annoncer l'arrivée de M. Cinglant, le chef de l'école primaire, dont je vous ai parlé; mais le voici lui-même. Souffrez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; CINGLANT, CHARLES.

LEDRU, saluant.

Monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

CINGLANT, saluant.

Monsieur... certainement... il n'y a pas de quoi... Maudit professeur !... si je pouvais te faire déguerpir !...

M. ROBERVILLE.

Je vous présente en même temps mon fils, votre nouvel élève.

LEDRU.

Ah ! c'est là lui ?

CHARLES, à part, regardant Ledru.

Allons, Jeannette a raison, il a une tournure originale.

LEDRU, à Charles.

Jeune homme ! vous allez avoir affaire à quelqu'un qui sait ce que c'est que les maîtres !

CINGLANT.

Je présume que monsieur est un partisan des nouvelles méthodes.

LEDRU.

Mais oui... moi, je les aime assez ; et vous, monsieur ?

CINGLANT.

Moi, monsieur, en fait de méthode, la mienne est connue, (faisant le geste indiqué) et je n'en ai point d'autre. Mais je serais curieux d'avoir le sentiment de monsieur sur la question qui, dans ce moment-ci, partage les savants. Monsieur est-il pour ou contre le système de Jean-Jacques ?

LEDRU, à part.

Ah, diable ! il paraît qu'il faut se prononcer. (Haut.) Monsieur, je suis pour ; et au fait, pourquoi pas ?

CINGLANT.

J'aurais dû m'en douter. Il n'appartient qu'à un jeune professeur de défendre une doctrine aussi pernicieuse et aussi nuisible.

LEDRU.

Pernicieuse... moi, je ne vois pas... Pernicieuse... Il faut distinguer...

CINGLANT.

Comment, monsieur ?

CHARLES, à part.

Voilà une dissertation qui peut être curieuse !

LEDRU.

Que diable ! entendons-nous ; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse... Je le veux bien... je vous l'accorde... mais nuisible... non pas... Partageons ça par la moitié, c'est bien honnête... Lisez seulement le chapitre de... de son livre du... où il prouve que... et vous verrez après cela ce qui vous reste à dire !

CHARLES.

Au fait, il n'y a rien à répondre à cela.

CINGLANT.

Rien à répondre...

LEDRU.

Est-ce que vous ne vous rappelez pas le chapitre dont je vous parle ? Allons, je vois que vous ne l'avez pas lu.

CINGLANT, fièrement.

Apprenez, monsieur, que je n'ai lu aucun de ces messieurs, et que je m'en fais gloire!

CHARLES, à part.

Voilà deux savants de la même force!

LEDRU, avec feu.

Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre... ce chapitre que j'ai là présent, comme si je l'avais sous les yeux. C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent : Ça, ça, ça, ça et ça... Alors il les reprend en sous-œuvre, et leur répond : Ah! vous prétendez que... Et alors il prouve ça, ça, ça, ça et ça. Hein, comme c'est écrit! Je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

CINGLANT.

Eh bien! c'est justement là que je vous arrête; c'est sur le paragraphe que vous venez de citer.

LEDRU.

Ah! vous m'attaquez sur le paragraphe!

M. ROBERVILLE.

De grâce, modérez-vous!

LEDRU.

Non, laissez; je veux le pulvériser! et lui citer seulement cet autre... ce monsieur... là... son camarade... ce grand...

CHARLES.

C'est sans doute Voltaire.

LEDRU.

M. Voltaire, c'est cela. Si vous aviez passé comme moi sous le vestibule des Français, deux heures chaque soir, au pied de sa statue, vous pourriez vous vanter de connaître vos auteurs! et je soutiens qu'on doit le mettre entre les mains des enfants, même avant qu'ils sachent lire; ça ne peut pas faire de mal, après, je ne dis pas.

CINGLANT.

Je le nie; et je soutiens qu'il vaudrait mieux... (Faisant le geste indiqué)

LEDRU.

Et les conséquences de votre système! vous ne les sentez pas, vous! Mais dans ce moment-ci, ne sortons pas de la question, savoir : que vous avez tort, et que j'ai raison; ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'ai fait d'une manière vigoureuse!

M. ROBERVILLE.

Le fait est que voilà une discussion qui me paraît diablement savante! Qu'en dis-tu, mon fils?

CHARLES.

Je dis que vous avez raison; que c'est un grand homme! un homme de mérite! et que je ne m'attendais pas à rencontrer un pareil précepteur.

LEDRU, à part.

J'étais sûr que je les mettrais tous dedans!

CINGLANT, à part.

C'est un ignorant.

CHARLES.

Un ignorant? comme vous y allez! Je suis sûr que la moitié des personnes qui disputent sur ce sujet n'en savent pas autant que lui. Monsieur, je prendrai ma première leçon quand vous voudrez, tout de suite même.

M. ROBERVILLE.

C'est bien; je vous laisse : je vais dîner en ville, au château voisin, et ne reviendrai que ce soir. Adieu, monsieur Saint-Ange; je vous confie ma maison.

CINGLANT, à part.

Ma foi, tous ces savants-là, on devrait bien vous les... (Haut.) Je vous baise les mains!

LEDRU.

Je ne baise pas les vôtres.

(Cinglant et M. Roberville sortent par le fond.)

SCÈNE XIII.

LEDRU, CHARLES.

LEDRU.

Eh bien! ça a été mieux que je ne croyais; et mon élève surtout est un charmant jeune homme!

CHARLES, regardant dans le fond.

Bon! mon père s'éloigne; son cheval est prêt : et dans cinq minutes, nous serons les maîtres de la maison... (A Ledru.) Écoute ici.

LEDRU, regardant autour de lui.

Écoute ici! Ah çà, à qui donc parle-t-il?

CHARLES.

Parbleu! à toi, maraud!

LEDRU.

Ah çà, jeune homme, si vous vouliez modérer vos expressions; c'est un ton auquel je ne suis point habitué!

CHARLES.

Tu t'y remettras; Jeannette m'a tout dit.

LEDRU.

Comment, monsieur! que signifie...

CHARLES.

Je sais tout, je le répète. J'avais d'abord dessein de t'assommer, mais j'ai changé d'idée. On me donnerait quelque faquin, autant te garder : ainsi, je consens à t'obéir, à condition que tu seras à mes ordres. Aussi bien, je crois me rappeler maintenant ta figure : je t'ai vu, à Paris, chez Sainval, rue de Cerutti.

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Un effronté coquin...

LEDRU.

Ce n'est pas moi.

CHARLES.

Qui, toute la journée, nous jouait du violon...

LEDRU.

C'est faux.

CHARLES.

C'est ce que je voulais dire; et qui nous écorchait les oreilles.

LEDRU, à part.

C'est juste! (Haut.) Ce n'est pas moi : je suis, j'ose le dire, le Démosthène du violon! J'étais né pour exceller dans les sciences et dans les arts! Je sens ma vocation, on ne garrotte pas le génie!

CHARLES.

Je ne t'empêche pas d'être un homme de génie! et pourvu que tu te conduises en garçon d'esprit, c'est tout ce qu'il nous faut. Mon père doit être parti maintenant; et, en son absence, nous voulons donner bal au château : c'est la fête du village.

LEDRU.

Mais, monsieur...

CHARLES.

Écoute donc, tu es mon gouverneur; c'est à toi à t'arranger pour qu'il n'en sache rien. Mais j'oublie que j'ai des invitations à faire dans le village. Tiens, bats-moi un peu mon habit; je cours mettre ma cravate.

LEDRU.

Mais, monsieur, est-il décent que votre gouverneur... un professeur distingué...

CHARLES, lui jetant son habit en entrant dans le pavillon.

Allons, fais ce que je te dis!

SCÈNE XIV.

LEDRU, seul, brossant l'habit.

Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir la moindre idée des convenances! et il faudra que je lui donne des leçons là-dessus. Mais lui parler dans ce moment-ci...

(Mettant l'habit sur une chaise et le battant.)

Air de la Sabotière.

Pan, pan, quelle poussière!
Pan, pan, comme on rirait;
Pan, pan, de me voir faire,
Pan, pan, maitre et valet!
Bah! moquons-nous des médisants;
Je ne compte que le salaire,
Et vois dans leurs appointements
Le mérite de bien des gens.
Pan pan, c'qu'un pauvre diable
Fait pour cent francs au plus,
Pan, pan, est honorable,
Pan, pan, pour mille écus.

SCÈNE XV.

LEDRU, M. ROBERVILLE.

M. ROBERVILLE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Notre gouverneur qui bat les habits de mon fils!

LEDRU.

Ce n'est rien, ce n'est rien, ne faites pas attention; c'est une suite de mon système d'éducation : comprenez-vous? Je tiens à ce que mon élève soit tenu proprement. Nous autres philosophes, nous regardons la propreté comme le miroir de l'âme.

M. ROBERVILLE.

D'accord; mais il ne fallait pas vous donner ce soin. Le premier domestique...

LEDRU.

Vous n'y êtes pas. Le domestique, c'est moi. Le premier précepte de la sagesse est de savoir se passer des autres, et de se servir soi-même.

(On entend Charles en dehors.)

CHARLES.

Eh bien! voyons donc cet habit? As-tu fini?

LEDRU.

Vous voyez bien, il faut que je le lui porte.

M. ROBERVILLE, le retenant.

Comment donc! Je ne souffrirai pas...

LEDRU.

Si fait; laissez donc. Vous voyez qu'il attend.

M. ROBERVILLE.

Eh bien! qu'il attende : vous resterez. Je veux qu'il apprenne le respect.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; CHARLES, entrant vivement.

CHARLES.

Ah çà! répond-on, quand j'appelle? (Le menaçant.) Je ne sais qui me retient. (A part.) C'est mon père!

LEDRU.

Non, frappez donc, je vous prie. Je veux savoir qui vous en empêche. (A M. Roberville.) Faites-moi l'amitié de me prêter votre canne. (A Charles.) Tenez, ne vous gênez pas. Je vous dirai comme ce général ou ce caporal grec, à qui on voulait donner la schlague : « Frappe, mais écoute! » (A M. Roberville.) Hein! comme il est confondu! Eh bien! voilà comme on les matte, comme on les dompte, comme on leur brise le caractère. Je sais qu'il y a des dangers à courir; mais si on regardait à cela...

M. ROBERVILLE.

Ma foi! je n'en reviens pas!

LEDRU.

Maintenant, jeune homme, que vous êtes en état de m'entendre, voici votre habit; mais ne prenez plus un pareil ton. (L'aidant à mettre son habit.) Je vous le passe encore cette fois-ci; une autre fois, ce serait une autre paire de manches; je vous en avertis. (A M. Roberville.) Hein! quelle leçon!

M. ROBERVILLE.

Ma foi, c'est un précepteur original ! (Bas à Ledru.) J'étais prêt à partir, quand je me suis rappelé une chose essentielle. C'est aujourd'hui la fête du village, et il faut bien empêcher... Mais vous me conduirez jusqu'à la voiture, et je vous donnerai toutes mes instructions. (A Charles.) Adieu, monsieur ; apprenez à respecter le digne professeur que je vous ai donné.

(Ledru et M. Roberville sortent.)

SCÈNE XVII.

CHARLES, ÉLISE.

CHARLES.

Ce pauvre Ledru ! Le ciel ne pouvait pas m'envoyer de gouverneur plus commode. Élise ! Élise ! nous sommes les maîtres de la maison, et la place est à nous. (A un paysan.) Antoine, va avertir le village que je donne à danser au château. Ah ! donne des ordres pour les rafraîchissements. Ah ! aie soin de nous avoir un violon, entends-tu ? je veux que la fête soit complète.

ÉLISE.

Et ce gouverneur si sévère dont on m'a parlé ?

CHARLES.

Oh ! que ça ne t'effraye pas.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; JEANNETTE.

JEANNETTE.

Pour du coup, votre père est bien parti. J'l'ons vu dans l'avenue, Mais vous ne savez pas : au moment de monter en voiture, v'là un petit bonhomme de l'école de mon oncle qui est venu lui apporter une lettre. Votre papa a fait comme ça (faisant un geste d'étonnement) ; il a fait comme ça, puis il a mis la lettre dans sa poche, et il est parti.

CHARLES.

Oh ! Jeannette n'oublie rien.

JEANNETTE.

Dame ! quand on regarde, faut tout voir. Ça n'est pas tout, pendant que monsieur lisait la lettre, Jasmin s'est approché de moi.

CHARLES.

Mon gouverneur, tu veux dire ?

JEANNETTE.

Oui, votre gouverneur ; et il m'a fait ainsi mystérieusement : « Jeannette, il faut que je vous parle, et en secret. Où est votre « chambre ? » C'est singulier une demande comme ça ! Qu'est-ce qu'il veut donc ?

ÉLISE.

Et tu ne lui as pas répondu ?

JEANNETTE.

Pardine, non, ma'm'selle ; mais j'ai fait comme ça (étendant le bras) du côté de la grande serre, où je loge ordinairement.

(On entend une musette.)

CHOEUR.

Air : La séance est terminée (Flore et Zéphyre).

C'est la fête du village !
Qu'chacun s'empresse d'accourir.

ÉLISE.

Quel est ce bruit ?

JEANNETTE.

C'est tout le village qui se rend à votre invitation.

(Jeannette sort ; le chœur continue en dehors.)

CHOEUR.

Air : La séance est terminée.

C'est la fête du village !
Que l'on s'empresse d'accourir.
Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

D'un rien la sagesse s'offense :
Pour nous en donner comme il faut,
Saisissons vite son absence,
Elle revient toujours trop tôt.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; ANTOINE, PAYSANS et PAYSANNES.

CHOEUR.

C'est la fête du village !
Que l'on s'empresse d'accourir.

TOUS.

Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

Allons, en place, mes amis, je danse avec Jeannette.

JEANNETTE.

Eh bien! le violon?

ANTOINE.

Le voilà.

CHARLES.

Qui est-ce qui en jouera?

ANTOINE.

Je ne sais, vous n'avez demandé que ça.

CHARLES.

Les ménétriers?

JEANNETTE.

Ils ont cru que la fête n'aurait pas lieu au château, et ils sont à une lieue d'ici, au bal de la commune.

TOUS.

Comment allons-nous faire?

(On entend du bruit.)

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LEDRU, entrant tout en désordre.

LEDRU.

Aïe! Eh!

CHARLES.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc?

LEDRU.

Rien, c'est une aventure assez plaisante qui vient de m'arriver. Aïe les reins!

CHARLES.

Mais encore...

LEDRU.

Non, non, je vous conterai cela. Aïe! Heureusement, l'on ne m'a pas reconnu, et si le dos est compromis, l'honneur est intact... (Se retournant et apercevant les villageois.) Que vois-je? voilà justement ce que vous a défendu votre père.

CHARLES.

Qu'est-ce que ça fait!

LEDRU.

Songez donc à ma responsabilité ; je ne peux pas voir ces choses-là.

CHARLES.

Eh bien ! ne regarde pas. Ah ! mes amis, quelle idée ! Nous sommes sauvés : voici mon gouverneur, qui est d'une très-jolie force sur le violon ; et comme il n'est point ennemi des plaisirs, je suis sûr qu'il va nous faire danser, pour peu qu'on l'en prie.

TOUS.

Ah ! monsieur !

LEDRU.

Non, messieurs ; ma dignité...

CHARLES, bas à Ledru.

Accepte, ou je t'assomme.

LEDRU.

Ce sera donc avec plaisir.

JEANNETTE.

Tenez, voilà un tonneau pour placer l'orchestre.

LEDRU, bas à Jeannette.

Taisez-vous, perfide !

JEANNETTE.

Tiens ! qu'est-ce qu'il a donc ?

LEBRU, à Charles.

Que diable aussi, il est impossible de plus me rabaisser. Aidez-moi à monter. (Il se place sur le tonneau.) Allons, en place ! (Les contre-danses se forment. Il prend son violon et joue.) Chaîne anglaise !

CHOEUR.

Air du Bouquet du roi.

Amis, pour nous quel honneur !
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur !

CHARLES, à Ledru.

Quelle crainte était la tienne?
A ce coup d'archet, d'honneur,
Je ne crains pas qu'on te prenne
Ici pour un professeur.

CHOEUR.

Amis, pour nous quel honneur !
La science

Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur!

(La danse est très-animée, et Ledru se démène sur son tonneau pour marquer la mesure.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; M. ROBERVILLE, dans le fond, une lettre à la main, et les regardant pendant quelque temps.

M. ROBERVILLE.

A votre aise! ne vous gênez pas! C'est donc avec raison que cette lettre m'annonçait qu'on n'attendait que mon départ. Et vous, monsieur le gouverneur...

LEDRU.

Que voulez-vous que j'y fasse? est-ce ma faute? En vous quittant, je les ai trouvés tous installés. Mais le moyen d'empêcher des petites filles de sauter?

M. ROBERVILLE.

A la bonne heure; mais les faire danser vous-même!

LEDRU.

Ah! ça, c'est différent; c'est ce que j'ai fait de plus sage. Dès que j'ai vu que je ne pouvais m'opposer au désordre, je me suis dit: Au moins je serai là, et certainement j'y étais, et j'y suis encore.

M. ROBERVILLE.

Mais enfin, était-ce la position d'un philosophe?

LEDRU.

Comment, à cause de ce tonneau? Que diable! Diogène en avait bien un; la seule différence, c'est qu'il était dedans, et que j'étais dessus. Vous voyez même que ma position se trouve en quelque sorte plus élevée que la sienne!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; CINGLANT.

CINGLANT.

Où est-il, où est-il, le coquin que j'ai surpris dans la chambre de Jeannette?

LEDRU.

Allons, c'est notre maudit maître d'école; me v'là dedans!

CINGLANT.

Il m'a échappé; mais en se débattant, il a laissé son chapeau.

LEDRU.

Dieu! c'est le mien!

CINGLANT.

Comment, c'est à vous, monsieur le professeur? Que je suis fâché de ces coups de manche à balai que je vous ai donnés!

LEDRU.

Ça n'est rien; le fait est qu'on n'y voyait pas : c'est la faute de M. Roberville, qui devrait faire percer des croisées dans ses mansardes; il n'y a que des jours de souffrance.

CINGLANT.

C'est qu'ils ont dû être bons : parce que la grande habitude... Mais à côté du chapeau était un portefeuille, et nous allons voir...

LEDRU.

Ne l'ouvrez pas : c'est à moi.

CINGLANT.

Du tout, ce n'est pas à vous : c'est à un nommé Ledru.

LEDRU, à part.

Gare les explications!

CINGLANT.

Il y a même une lettre pour monsieur.

M. ROBERVILLE, la prenant.

Une lettre à mon adresse? Que vois-je! M. Saint-Ange refuse la place de précepteur, et c'est vous qui m'apportez cette lettre! Qui donc êtes-vous?

CINGLANT, tenant un autre papier.

Eh, parbleu! le voilà sur ce livret : Ledru, domestique de M. Saint-Ange; et son signalement : nez long, bouche grande, oreille *idem*; on peut collationner.

M. ROBERVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LEDRU.

Que puisque les qualités sont connues, je renonce au professorat; et pour prix de mes services, je vous demande, ainsi qu'à mon ancien confrère, la main de Jeannette.

M. ROBERVILLE.

Ma petite jardinière?

LEDRU.

Je ne suis pas fier, et nous ferons les deux noces ensemble; car

tantôt, dans vos confidences, vous m'avez avoué que votre intention était d'unir M. Charles à sa cousine.

CHARLES et ÉLISE.

Il serait vrai?

M. ROBERVILLE, montrant Ledru.

C'est une trahison!

CHARLES.

Et pour l'en remercier, je me charge de doter Jeannette, et je prends mon gouverneur à mon service.

CINGLANT.

Ah çà, vous n'êtes donc pas un savant?

LEDRU.

Eh, mon Dieu! pas plus que vous; raison de plus pour entrer dans votre famille. J'abandonne la carrière de l'instruction publique: je retourne à l'office, et si j'ai perdu ma rhétorique avec vous, j'espère qu'à la cuisine je ne perdrai pas mon latin.

VAUDEVILLE.

LEDRU.

Air du vaudeville de la Vendange normande.

L'illustre cuisinière
Est mon *vade mecum;*
Du latin, je n'ai guère
Retenu que *vinum;* (*bis.*)
Parmi les bons apôtres
Je fus toujours *primus*,
Et suis, comme tant d'autres,
Pour le reste *asinus.*

CINGLANT.

Ma cohorte enfantine,
Grâce aux *patochibus*,
Avec plaisir décline
Déjà ses noms en *us*,
Asinus ou bien *Dominus;*
Mais toujours ils confondent:
Quand je dis *Dominus*,
Ces marmots me répondent:
Asinus! asinus!

CHARLES.

A la voix haute et fière,
Voyez ce lourd Midas
Crier contre Voltaire,
Que certe il ne lit pas.
Son grand ton fait merveille,

On dit : c'est un *doctus;*
Mais voyant ses oreilles,
On s'écrie : *Asinus!*

M. ROBERVILLE.

Pour la langue française
Et pour le *latinum*,
Je fus, ne vous déplaise,
Toujours *ignorantum ;*
Mais les gens d'esprit glissent
Au temple de Plutus;
Ceux qui le mieux gravissent,
Ce sont les *asinus!*

JEANNETTE, au public.

L'auteur, loin d'être un maître,
Ne s'piqu' pas d'grand savoir;
Mais il s'en croirait p't'être,
S'il vous amusait c'soir.
A vous plaire il aspire;
Ah! messieurs, en *chorus*
De lui n'allez pas dire :
Asinus! asinus!

UNE

VISITE A BEDLAM,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 avril 1818.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

PERSONNAGES.

ALFRED DE ROSEVAL.
AMÉLIE, sa femme.
LE BARON DE SAINT-ELME, son oncle.
CRESCENDO, compositeur italien.
TOMY, jardinier du baron.

La scène se passe auprès de la nouvelle maison de fous de Bedlam, aux portes de Londres.

Le théâtre représente un parc à l'anglaise, fort élégant, orné de statues et d'arbres exotiques; dans le fond, un jardin formé d'un grillage, avec une porte également en treillage; à gauche, sur le premier plan, un pavillon; au troisième plan, l'entrée du parc; sur le devant du théâtre, à droite, un saule pleureur, avec un banc de gazon au pied.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, AMÉLIE, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Oui, signora, de l'âme, dou sentiment, de la méthode et de la voix, voilà tout ce qu'il faut pour la mousique italienne, et vous possédez tout cela dans la perfection.

AMÉLIE.

Je crains que votre écolière ne vous fasse pas honneur.

CRESCENDO.

Point du tout. Il n'y a pas à dix lieues à la ronde oune de nos ledys qui puisse soutenir la comparaison.

LE BARON.

Savez-vous, signor Crescendo, que je m'étonne toujours de voir un talent tel que le vôtre rester en Angleterre.

CRESCENDO.

Que voulez-vous ?

Air : Un homme pour faire un tableau.

Sur les beaux-arts et les talents
Peu de gloire est ici semée ;
Paris seul dispense en tout temps
Les palmes de la renommée.
Des talents faits pour l'illustrer
Il est l'asile tutélaire...
En France on sait les admirer,
Mais on les paye en Angleterre.

D'ailleurs le grand homme est de tous les pays... Je vous réserve aujourd'hui un petit air d'opéra que j'achève en ce moment.

Barbar amor ! crudel tiran !

Car je compose, tel que vous me voyez ; ce qui ne m'empêche point d'aller à droite et à gauche donner des leçons dans les châteaux voisins.

LE BARON.

J'entends : *I virtuosi ambulanti.*

CRESCENDO.

C'est cela même. Je déjeune le matin à Bedlam, je dîne à Southwarck, et je soupe à Tudor-Hall : le génie mange partout. Moi, je ne suis pas fier, et j'affectionne surtout votre château, monsou le baron. Quoique Français, vous savez apprécier le macaroni ; et l'on trouve ici les égards, les attentions, une voix délicieuse, une couisine française et une mousique italienne. C'est un séjour enchanté !

LE BARON.

Je suis charmé qu'il vous plaise. Mais est-ce que nous ne continuons pas la leçon ?

CRESCENDO.

La signora a l'air fatigué. Je vais avant le dîner revoir la romance que votre charmante nièce m'a permis de loui dédier. Un mot encore : comment mettrai-je pour la gravoure ? A madame, ou à madamigelle ?

LE BARON.

Qu'est-ce que cela fait ?

CRESCENDO.

Oh ! c'est très-essentiel. Voyez-vous en gros caractère : Dédié

par son très-humble serviteur Crescendo... à, *et cætera, et cætera.*

Air du vaudeville du Printemps.

Que j'inscrive ici votre nom !
Du succès je réponds d'avance ;
Et vous regarde avec raison
Comme l'auteur de la romance.

AMÉLIE.

C'est l'être à bon compte, en effet.

CRESCENDO.

Eh ! mon Dieu ! que d'autres, je gage,
Qui sont auteurs, et qui n'ont fait
Que mettre leur nom à l'ouvrage !

Mais il y a une difficoulté : c'est que depuis un mois que je donne des leçons à la signora, je n'ai pas encore pu savoir si elle était madame ou madamigelle.

LE BARON.

Était-ce bien nécessaire à connaître pour lui enseigner des roulades et des cadences ?

CRESCENDO.

Noullement, et je vous prie d'excouser mon indiscrétion.

LE BARON.

Ce n'en est pas une ; et vous pouvez mettre hardiment...

CRESCENDO.

A madamigelle ?

LE BARON.

Au contraire : à madame, madame la comtesse Amélie.

CRESCENDO.

Ah ! madame ! c'est différent ; je m'en étais toujours douté. C'est qu'il est étonnant que nous n'ayons pas encore vou monsieur le comte. Il doit s'estimer bien heureux monsieur le comte ; et il faut que madame se soit mariée bien jeune... Mais, pardon ; c'est que, voyez-vous, l'amour et la jeunesse...

L'amor e la gioventù...

J'ai un rondeau là-dessus. (Se frappant le front.) Attendez : c'est la fin de mon grand air. Depuis deux jours je la guettais.

Crudel tiran !... ah ! ah ! ah ! ah !

J'y souis ; je cours profiter de l'inspiration.

AMÉLIE.

Prenez garde qu'elle ne vous mène trop loin.

CRESCENDO.

Soyez tranquille, je ne passerai pas l'heure du dîner.

(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE II.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Allons, et lui aussi va faire des commentaires sur la conduite de mon mari, et s'étonner de ce que monsieur le comte...

LE BARON.

C'est qu'en effet il y a de quoi s'étonner.

AMÉLIE.

Eh! pourquoi donc, mon oncle? je trouve tout naturel qu'un mari reste éloigné de sa femme.

LE BARON.

Oui; mais qu'il y reste pendant huit ou dix mois! On m'a assuré cependant qu'il t'aimait éperdument.

AMÉLIE.

Mon oncle, vous n'étiez pas à Paris lorsqu'on m'unit à M. Alfred de Roseval; ainsi, vous ne pouvez savoir...

LE BARON.

Non; mais sans le connaître, je sais que c'est le plus étourdi, le plus aimable et le plus brave de tous les officiers français.

AMÉLIE.

Un véritable enfant, qui se croyait le plus heureux des hommes quand il était paré de son grand uniforme, ou qu'il montait son cheval de bataille; et qui aurait tout sacrifié au bonheur de passer son régiment en revue!

LE BARON.

Vrai? Eh bien! il me semble impossible qu'un homme comme celui-là ne soit pas charmant.

AMÉLIE.

En vérité, mon oncle, vous me donneriez de l'humeur!

LE BARON.

Non; mais avec un tel caractère on doit être gai, franc, incapable de tromper; on doit aimer sa femme, et quoi que tu en dises, il faut qu'il y ait un peu de ta faute, et tu ne m'as pas tout avoué.

AMÉLIE.

Moi, mon oncle! Grand Dieu! si on peut dire... Soyez notre juge : on nous maria; il disait qu'il m'aimait, je voulus bien le croire : ils le disent tous, et l'on est convenu de ne pas disputer là-dessus. Pendant huit jours, je dois pourtant lui rendre cette justice, il parut beaucoup plus occupé de moi que de ses chevaux, et même de son uniforme! Il fallut partir pour une mission importante; il en fut désolé, rien n'égala sa douleur; moi-même, par compassion, je daignai en être touchée! Au bout de huit jours il devait m'écrire, quinze se passent! Enfin la lettre arrive; elle a été retardée par une foule d'événements plus ou moins extraordinaires; vous sentez qu'on n'est pas dupe de tout cela. Je réponds très-froidement. On me récrit, mais d'un ton, vous en auriez été indigné! je ne réponds pas, comme vous vous en doutez bien : j'attends qu'on me fasse des excuses, qu'on me demande pardon; eh bien! point! un mois, deux mois se passent, aucune nouvelle! Vous sentez que, ma vie en eût-elle dépendu, je ne serais point revenue la première. A cette époque, vous passez en France; vous me proposez de quitter Paris, dont le séjour me paraissait insipide, de venir habiter avec vous un château que vous avez au bord de la Tamise, près du nouvel établissement de Bedlam; j'accepte avec joie, et c'est dans cet asile enchanteur, au sein des arts et de l'amitié, que vous croyez que je puis conserver quelques regrets ou former quelques désirs! Non, mon oncle, rassurez-vous, je ne regrette rien; je n'aime rien que vous seul, et je jouis, grâce au ciel, d'une tranquillité et d'une indifférence que rien ne pourra troubler.

LE BARON.

Le ton dont tu me le dis me persuade, et je ne conserve plus aucun doute. Il y a bien dans ton récit quelques petits détails que tu ne m'avais pas racontés; mais c'est égal, tu as raison, complétement raison. Et que fait Alfred maintenant?

AMÉLIE.

J'ai appris indirectement que sa mission était terminée, et qu'il voyageait pour son plaisir.

Air de la Robe et les Bottes.

On prétend qu'il parcourt le monde;
Qu'éblouissant toutes les cours,
Il va, promenant à la ronde

Son or, son faste et ses amours.

LE BARON.

En tous lieux s'il est infidèle,
C'est qu'il veut connaitre par là
La plus aimable et la plus belle...
Je suis sûr qu'il te reviendra.

AMÉLIE.

Lui ! quelle idée ! En tous cas ce serait inutile, car mon parti est pris ; je vous le dis sans humeur, sans colère : je ne le reverrai jamais ! jamais je ne rendrai ma tendresse ni mon estime à quelqu'un qui, volontairement, a pu vivre une année entière éloigné de moi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; TOMY.

LE BARON.

Eh bien ! que nous veut Tomy ?

TOMY.

Ah ! c'est vous, not' maître ? tant pire.

LE BARON.

Pourquoi tant pire ?

TOMY.

C'est que j'ai quelque chose à vous demander.

LE BARON.

Eh bien ! imbécile ?

TOMY.

Pas tant... Dans le fond, c'est bien à vous ; mais je m'entends : c'est à madame que je voulais d'abord m'adresser, parce que quand c'est madame qui parle on est toujours sûr d'obtenir.

AMÉLIE.

Vraiment ! je ne me croyais pas tant de crédit.

TOMY.

Oh ! tout le monde ici le sait bien, allez.

AMÉLIE.

Eh bien ! voyons donc, monsieur Tomy ?

TOMY.

Madame, c'est que je viens de la taverne du Grand-Amiral.

LE BARON.

J'aurais dû m'en douter !

TOMY.

Imaginez-vous que je trouve là un beau jeune homme qui

arrivait en poste; six chevaux, trois postillons; clic, clac; tout était sens dessus dessous pour le recevoir... « Holà ! la fille, les « garçons, toute la maison; qu'on me donne à déjeuner! » On voulait lui servir de ce bon porter que j'aime tant! car il y en a d'excellent à la taverne de l'Amiral. Ah bien, oui ! du champagne, du bordeaux, du vin de France; vive la France! Aussi faut-il lui rendre justice, il les a traités en compatriotes. Vous voyez que je ne vous passe rien.

AMÉLIE.

Oh ! Tomy conte bien.

TOMY.

Ah çà, pendant qu'il déjeunait et qu'il avait derrière lui deux grands laquais... « Madame l'hôtesse, est-il possible de visiter la « nouvelle maison royale de Bedlam? je suis étranger, et je vou-« drais voir en détail ce bel établissement. » On lui dit alors que ça n'est pas public, et qu'à moins d'un mot de recommandation d'un des propriétaires des environs...« Eh ! qui diable voulez-vous « qui me recommande, je ne connais personne. » Alors, monsieur, je me suis avancé : je lui ai dit que s'il voulait permettre j'allais m'adresser à mon maître.

LE BARON.

Ah! nous y voilà!

TOMY.

Qui était un riche et brave seigneur.

LE BARON.

Et tu lui as promis ta recommandation auprès de moi!

TOMY.

Dame, oui, monsieur : le désir d'obliger, vu surtout qu'il m'a donné une pièce d'or, et que je suis sûr qu'il m'en donnera encore autant. Vous ne voudriez pas me faire perdre cela?

AMÉLIE.

D'ailleurs, il ne faut pas compromettre le crédit de M. Tomy!

LE BARON.

Je vois bien qu'il a eu raison de compter sur ta protection.

(Il ouvre la porte du pavillon, et écrit.)

TOMY.

D'autant plus que monsieur connaît le directeur de la maison des fous, et qu'ainsi il n'a besoin que d'griffonner un mot. (A Amélie, pendant que le baron écrit.) Pour en revenir à not' jeune seigneur, je

l'ai laissé arrangeant sa cravate devant une glace, et cajolant miss Jenny, cette jolie petite fille...

AMÉLIE.

C'est bon, c'est bon.

TOMY.

Air du ballet des Pierrots.

Il d'mand' son compte, on l'lui présente,
Il pay' sans en r'garder l'montant;
Et puis il parle, il rit, il chante,
Et tout ça dans le même instant.
Il faut voir comme il se démène;
Franchement, Bedlam lui convient;
Et loin d'croire qu'il y va, morguenne!
On croirait plutôt qu'il en vient.

LE BARON, ayant achevé d'écrire.

Et sait-on quel est cet original?

TOMY.

Ma fine, oui, car un de ses gens l'a nommé devant moi, et je crois qu'il a dit le comte de... de Roseval?

LE BARON.

Roseval!

AMÉLIE.

Alfred! grands dieux! (Elle court vers le côté par où Tomy est entré.)

LE BARON.

Eh bien! où vas-tu?

AMÉLIE, revenant.

Mon oncle, je ne reste pas ici : je ne veux pas m'exposer à le rencontrer.

LE BARON.

Bon! quel enfantillage! je ne vois rien là dedans qui puisse t'effrayer; ce n'est pas ici qu'il vient.

AMÉLIE, cherchant à se remettre.

Vous avez raison, ce n'est qu'une aventure fort ordinaire.

LE BARON.

Oh! fort ordinaire! (A part.) Quel événement! Alfred dans ce pays! Alfred si près de nous! ne laissons point échapper cette occasion! mais par quel moyen? Eh! sans doute! (A Tomy.) Tiens, porte-lui cette lettre; propose-lui de le conduire toi-même à Bedlam.

TOMY.

Pardine! je sais bien où c'est; la maison des fous, à deux pas d'ici.

LE BARON.

Oui, mais alors... (Il lui parle bas à l'oreille.)

TOMY.

Comment, monsieur? mais il n'y a pas de conscience.

LE BARON.

Fais ce que je te dis, et surtout...

TOMY.

Ah! soyez tranquille... ma foi, ça sera drôle; car je n'y comprends rien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mais, mon oncle, quel est votre dessein? et que prétendez-vous faire?

LE BARON.

Ne t'inquiète pas.

AMÉLIE.

Je vous l'ai dit; vous savez ce que je pense, ce que j'ai juré; je ne le verrai pas; je ne le verrai jamais.

LE BARON.

A la bonne heure; toi, tu ne peux pas seulement l'envisager, c'est trop juste; mais moi, je n'ai pas fait de serment; et la tendresse qu'on doit à sa famille...

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Je dois accueillir sur sa route
Un neveu qui m'est inconnu,
Qui visite, sans qu'il s'en doute,
Un oncle qu'il n'a jamais vu.
Auprès d'un parent qu'il ignore,
Crains-tu qu'il ne reste toujours,
Lorsque avec les gens qu'il adore
A peine reste-t-il huit jours?

AMÉLIE.

Ah! quel plaisir j'aurais à le voir à mes pieds! et à le désespérer!

LE BARON.

Eh bien! tout cela est très-possible.

AMÉLIE.

Comment?

LE BARON.

Rentre au château : je vais aller te rejoindre et t'expliquer mon projet.

AMÉLIE.

Vous ne tarderez pas, n'est-ce pas, mon oncle ?

LE BARON.

Donne-moi au moins le temps de le recevoir.

AMÉLIE.

Si vous me le disiez tout de suite ?

LE BARON.

On vient...

AMÉLIE.

Non, mon oncle; je vous assure que ce n'est personne.

LE BARON.

Et si vraiment, te dis-je!

AMÉLIE.

Mon Dieu! que c'est impatientant! me voilà maintenant d'une inquiétude ! on avait bien besoin de recevoir ici ce mauvais sujet !
(Elle sort en regardant plusieurs fois le côté par lequel Alfred doit venir.)

SCÈNE V.

LE BARON, ALFRED, conduit par TOMY.

TOMY.

Par ici, monsieur, par ici.

ALFRED, dans le fond.

L'entrée est fort bien, c'est un séjour fort agréable que Bedlam ; on ne se douterait jamais qu'on est dans une maison de fous ! (Montrant le baron.) C'en est un que j'aperçois.

TOMY.

Non, monsieur, c'est le maître de la maison.

ALFRED.

Ah ! oui, le directeur... C'est bon, laisse-moi. Tiens, voilà pour boire à ma santé ; je te remercie de m'avoir conduit à Bedlam.

TOMY.

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

ALFRED.

Dis à ton maître que le comte de Roseval demande la permission de lui présenter ses respects avant de quitter ce pays.

TOMY.

Oui, Monsieur... (A part.) V'là de l'argent bien gagné !...
(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, à part.

Ses respects ! c'est un garçon fort honnête que mon neveu.

ALFRED.

C'est au docteur Willis que j'ai l'honneur de parler ?

LE BARON.

Monsieur...

ALFRED.

Voici une lettre qui vous est adressée ; daignez, je vous prie, en prendre connaissance.

LE BARON, à part.

Je pourrais m'en dispenser. (Haut.) Hum ! hum ! On m'engage à vous faire voir l'intérieur de la nouvelle maison de Bedlam. Monsieur, vous n'aviez pas besoin de recommandation ; un gentilhomme tel que vous est toujours sûr d'être bien reçu. Je suis fâché cependant que vous veniez aujourd'hui : nous avons plusieurs parties de l'établissement qui ne sont pas visibles ; et je ne puis même que dans un instant vous conduire dans l'intérieur de la maison.

ALFRED.

Comment donc, monsieur ! je suis à vos ordres, et j'attendrai tant qu'il vous plaira. Vos jardins seuls méritent d'être vus ; il y règne un goût, une variété... en honneur, j'en connais peu d'aussi beaux.

LE BARON, à part.

S'entendre dire cela à soi-même ! un propriétaire ! c'est charmant !

ALFRED.

Air du Verre.

A vos fous il ne manque rien,
Ils sont les plus heureux du monde ;
En France on traite moins bien ;
Chez nous pourtant l'espèce abonde ;
Que j'aime ces ombrages frais !
Si chez vous... (cela m'intéresse)

La Folie habite un palais,
Comment loge-t-on la Sagesse?

On doit se trouver trop heureux de passer sa vie dans un séjour semblable. Parbleu! vous devriez bien me permettre de m'y établir.

LE BARON.

Y pensez-vous? nous n'avons ici que des gens dont la tête...

ALFRED.

Eh bien, justement : je vous jure que je n'y serais pas plus déplacé que beaucoup d'autres.

LE BARON.

Auriez-vous par hasard quelques chagrins?

ALFRED.

C'est selon, voyez-vous; si j'y pensais, j'en aurais de très-grands... Tel que vous me voyez, je suis marié; vous ne vous en douteriez pas, ni moi non plus. Une femme charmante qui m'aurait fait mourir de douleur, si je n'y avais pris garde.

LE BARON.

Vraiment! et où est-elle en ce moment?

ALFRED.

Vous allez rire; vrai, je n'en sais rien. Je présume cependant qu'elle est à Paris, au milieu des plaisirs et des adorateurs; nous sommes brouillés à mort. Une légèreté, un caprice, ce serait trop long à vous raconter. D'ailleurs, tout est fini; je l'ai juré!

LE BARON.

Vous l'avez juré!

ALFRED.

Oui, monsieur. Cependant j'ai fait les avances; j'ai écrit, on ne m'a pas répondu, ma conscience est tranquille.

LE BARON.

Et vous ne fîtes pas de reproches?

ALFRED.

J'en eus d'abord envie; mais c'était déjà si singulier d'être mari, et puis un mari qui se plaint, comprenez-vous, on en voit partout : soit dépit, soit amour-propre, je préférai une vengeance plus digne de moi. J'allai au bal, je me lançai dans toutes les sociétés; il faut bien se faire une raison! C'est ce que je me dis depuis un an! aussi les voyages, les bals, les concerts, les spectacles, je ne sors pas de là. Enfin, monsieur, vous voyez l'homme le plus malheureux!

LE BARON.

Croyez, monsieur, que je compatis bien sincèrement... (A part.) Allons, je m'en doutais, ce n'est qu'un étourdi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; TOMY, paraissant et appelant par signes le baron.

TOMY.

St, st, st, monsieur le baron!

LE BARON, à part.

Diable! il faudrait prévenir ma nièce.

(Tomy sort.)

ALFRED.

Eh bien! qu'attendons-nous pour commencer notre visite?

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

Allons, hâtons-nous, je vous prie,
Et daignez combler mon espoir.

LE BARON.

Vous serez surpris, je parie,
De tout ce que vous allez voir.

ALFRED.

Parmi tant de monde, je gage,
Qui bientôt doit m'environner,
Ce qui va le plus m'étonner,
C'est de me trouver le plus sage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; CRESCENDO.

CRESCENDO, tout hors de lui.

Crudel tiran... ah! ah!

Monsou le baron, monsou le baron, mon air est achevé...

LE BARON, à part.

Ah! diable! notre musicien! je n'y avais pas songé.

ALFRED.

Quel est cet homme?

LE BARON, bas à Alfred.

C'est un fou, mais de ceux qui ne sont pas dangereux, et à qui on laisse la liberté. Vous ne croiriez jamais: c'est un grand personnage, un chancelier de l'échiquier, qui a la manie de se croire un grand compositeur, et qui ne parle que musique. Tenez, re-

gardez-le. Il voit partout des protecteurs, et moi-même il me prend pour un baron à qui il veut dédier un opéra.

ALFRED.

Ah! ah! ah! le pauvre homme!

LE BARON, bas à Crescendo.

C'est un prince russe, grand protecteur des beaux-arts, et qui raffole de la musique italienne.

CRESCENDO.

Che gusto!

LE BARON, à Alfred.

Je vous demande encore un instant. (A part.) Allons retrouver ma nièce. Je reviens au plus vite.

SCÈNE IX.

ALFRED, CRESCENDO.

CRESCENDO.

Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects? Combien nous devons nous tenir honorés d'oune semblable visite!

ALFRED, le regardant.

Voilà bien la figure la plus originale! Qui diable reconnaitrait là un chancelier? (Haut.) C'est moi, monsieur, qui suis trop heureux de faire connaissance avec un aussi grand talent. Vous dites que vous vous appelez?

CRESCENDO.

Il signor Crescendo.

ALFRED.

Ma foi, signor Crescendo, je trouve bien étonnant que l'amour de la composition vous ait fait tout à fait oublier vos anciennes fonctions.

CRESCENDO.

Non pas : je me rappelle, j'ai été chef d'orchestre à Turin et maitre de chapelle à Florence; mais l'intrigue, la cabale... Bah! à quoi bon les places? Vive le vrai compositor! l'artiste indépendant qui n'obéit qu'à son génie.

Air du vaudeville du Jaloux malade.

Quel art plus noble et plus sublime!
Qui sait chanter doit tout savoir :
La nature à sa voix s'anime,
Et tout reconnait son pouvoir.

Les morts s'élancent de l'Érèbe;
Et ce fut jadis un rondo
Qui fit bâtir les murs de Thèbe
Et tomber ceux de Jéricho.

ALFRED.

Ah! ah! il est très-amusant.

CRESCENDO.

A propos de cela, mon prince.

ALFRED.

Me voilà prince, à présent...

CRESCENDO.

J'oubliais de vous chanter mon grand air:

Crudel tiran... ah! ah! ah!

Mettez-vous dans la situation. C'est le jeune héros qui marche au soupplice, et qui, avant de monter à l'échafaud, commence en mi bémol...

ALFRED.

Le morceau me paraît déjà bien placé.

CRESCENDO.

C'est que je vois que vous ne connaissez pas mon opéra. Que c'est heureux pour vous! je m'en vais vous le chanter. Il est en répétition dans ce moment au grand théâtre de Londres. Ce n'est pas sans peine! des passe-droit, des injustices, quinze mois à l'étoude, ça ne serait pas pire à l'Opéra de Paris. L'ouvertoure, maestoso!

Tra la, la, la, la, tra la, la, la...

Et l'oboé qui se fait entendre :

Pon, pon, pon, pon, pon, pon...

Mais quand j'y pense... quelle idée! ah! mon prince! si ce n'était pas abuser des bontés de Votre Altesse, je lui demanderais...

ALFRED.

Vous n'avez qu'à parler.

CRESCENDO.

D'accepter la dédicace de mon opéra.

ALFRED.

Avec plaisir. C'est servir la cause des beaux-arts que d'être utile à un compositeur aussi distingué.

CRESCENDO.

Ma fortoune est faite!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; LE BARON.

CRESCENDO, au baron, qui arrive.

Ah ! monsou le baron ! il est enchanté de mon opéra ; il ne l'a pas entendou ; il en a accepté la dédicace : me voilà connou à Saint-Pétersbourg ! Je cours écrire mon grand air, et nous l'exécouterons après le dîner. Votre Altesse, monsou le baron, croyez que jamais je n'oublierai... Récitatif...

Che veggio... qual spettacolo !
Suona l'orribil tromba !
Crudel tirar... ah ! ah ! ah ! ah !

(Il sort en chantant et en gesticulant.)

SCÈNE XI.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED.

Ah ! ah ! ah ! j'avoue d'abord que je le plaignais ; mais, ma foi, je n'ai pu y résister. Ce pauvre chancelier ! savez-vous que c'est un fou très-divertissant ?

LE BARON.

Vous allez en voir bien d'autres : venez.

(On entend un prélude.)

ALFRED.

Écoutez donc.

AMÉLIE, en dehors.

Air : Combien j'ai douce souvenance.

Il est parti loin de sa mie,
Loin du beau ciel de sa patrie ;
Mais en vain l'ingrat tous les jours
M'oublie,
Serai fidèle à mes amours
Toujours.

ALFRED, avec émotion.

Quelle jolie voix !

LE BARON.

Chut ! c'est notre jeune comtesse. Venez de ce côté ; gardons-nous de la troubler.

ALFRED.

Un instant, je vous prie.

LE BARON.

Non pas, c'est l'heure de sa promenade. Elle aime à être seule, et nous respectons sa douleur.

ALFRED, regardant vers la droite.

Oui, elle s'avance dans cette allée, elle s'arrête; à sa démarche et à sa taille, je parierais qu'elle est charmante.

LE BARON.

C'est le mot. Une femme bien estimable et bien à plaindre, qui a eu le malheur d'épouser un mauvais sujet.

ALFRED.

Voyez-vous cela!

LE BARON.

Et à qui la mauvaise conduite de son mari a fait perdre la raison.

ALFRED.

Vous m'avouerez que c'est indigne.

LE BARON.

Oui, monsieur, elle est folle d'amour.

ALFRED.

Ah! pas possible! (Dans ce moment Amélie paraît dans le jardin du fond; elle ouvre la grille, et vient s'asseoir sous le saule.) Je vous en supplie, laissez-moi lui parler. Pauvre petite! folle d'amour! Et vous dites qu'elle est jolie! Je ne la dérangerai pas de sa promenade; mais permettez-moi de la voir.

LE BARON.

Songez donc que mon devoir me réclame.

ALFRED.

Eh bien! cher docteur, ne vous gênez pas; faites vos affaires, je vous rejoins dans l'instant!

(Il pousse le baron dehors par la gauche.)

SCÈNE XII.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, la tête couverte d'un grand chapeau à la Paméla.

DEUXIÈME COUPLET.

Il est parti l'ami que j'aime!
Ai tout perdu, le bonheur même,
N'en est pour moi qu'avec celui
Que j'aime!
Tout est chagrin, tout n'est qu'ennui
Sans lui!

ALFRED.

Cette voix ! quelle illusion ! mais non, c'est impossible.

AMÉLIE.

Enfin, me voilà seule. (Otant son chapeau.) Oui, seule ici, seule dans le monde.

ALFRED, qui s'est approché.

Ciel ! c'est elle... Quel changement dans ses traits ! Mais c'est bien elle, c'est Amélie, plus jolie que jamais.

AMÉLIE.

Amélie !... qui m'a appelée ? que veut cet étranger ?

ALFRED.

Elle ne me reconnaît pas !... Amélie !

(Il lui prend la main.)

AMÉLIE.

Laissez-moi ; votre vue me fait mal.

ALFRED.

Et c'est moi qui suis la cause...

AMÉLIE.

Non, ne t'éloigne pas ; tu pleures, tu as du chagrin... Écoute : est-ce que tu as été trahi, abandonné ?

ALFRED.

J'ai perdu tout ce que j'aimais.

AMÉLIE.

Reste alors, reste en ces lieux. Et moi aussi j'ai tout perdu... Tu ne sais donc pas... Il est parti, il s'est éloigné.

ALFRED.

Comment se fait-il que sa raison se soit ainsi... Amélie ! reviens à toi, reconnais-moi, je suis Alfred.

AMÉLIE.

Alfred, dites-vous ?... Oui, Alfred, c'était son nom... Où est-il ?

ALFRED.

Auprès de toi.

AMÉLIE.

Air de M. Frédéric Kreubé.

Serait-ce l'ami que sans cesse
Je désirais ?
Voilà sa voix enchanteresse,
Voilà ses traits.
Mais non, une flatteuse ivresse
M'abuse ici !

Et les yeux ont trop de tendresse :
Ce n'est pas lui !

ALFRED.

Même air.

J'avais quitté mon Amélie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

J'avais méconnu mon amie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

Mon cœur n'a brûlé que pour elle :
J'en jure ici !

AMÉLIE.

Quoi ! ton cœur fut toujours fidèle ?
(Douloureusement.)
Ce n'est pas lui !

Je savais bien que vous me trompiez. Alfred ne doit pas revenir. Mais c'est lui que je plains ; oui, monsieur, je le plains.

Air : A Paris et loin de sa mère.

Ce n'est point par coquetterie,
Mais je crois entendre souvent
Dire que je suis embellie,
Et mon miroir m'en dit autant.
Que ce soit ou non un prestige,
Je ne suis pas si mal encor!...
Voyez pourtant ce qu'il néglige ;
Dites, dites-moi, n'a-t-il pas grand tort ?

ALFRED.

C'est qu'en effet elle est charmante !

AMÉLIE.

Et puis... (Mystérieusement.) c'est un secret au moins, il ne faut pas lui en parler !... à son retour, je voulais le surprendre par mes progrès. Avec quel plaisir j'étudiais !... c'était pour lui !... (Avec gaieté.) Vous ne savez pas ?... j'ai fait son portrait... si j'étais sûre que vous ne lui dissiez point, je vous le montrerais... (Regardant autour d'elle.) Tenez, regardez vite ; n'est-il pas ressemblant ?...

ALFRED.

Ah ! je n'y tiens plus ; j'en mourrai de douleur !

AMÉLIE.

Je ne vous parle pas de ma harpe, de mon piano !... mais vous

savez comme il aimait la valse?... eh bien! monsieur, je valse à ravir.

ALFRED.

Elle valse à ravir! est-on plus malheureux! Quelle femme j'avais là!

Air de M. Doche.

(Amélie fait quelques pas de valse sur la ritournelle.)

Quel charme heureux, quelle grâce légère
Semble animer ses yeux déjà si doux?
(Amélie s'arrête et le regarde.)
Daigne un instant écouter ma prière :
C'est ton amant qui tombe à tes genoux.

AMÉLIE le regarde tendrement, et recommence à valser.

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, laire,
Tra la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

ALFRED, tombant à ses genoux.

C'est Alfred... c'est ton époux, qui n'a jamais cessé de t'aimer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; CRESCENDO.

CRESCENDO, paraissant dans le fond, un papier de musique à la main.

Che veggio! qual spettacolo.

AMÉLIE, qui était prête à se trahir, aperçoit Crescendo, pousse un grand cri, et s'enfuit en fermant la grille sur elle.

Ah!

CRESCENDO.

Son Altesse aux pieds de mon écolière!

ALFRED.

Elle a disparu! (Prenant Crescendo au collet.) Malheureux! c'est ta présence qui l'a fait fuir!... où est-elle, dis-moi, tu m'en répondras?

CRESCENDO.

Mon prince... (A part.) A qui en a-t-il?

ALFRED.

Eh bien! que fais-je?... je suis aussi insensé que lui; mais vit-on jamais un malheur égal au mien? (Regardant le portrait.) Amélie! bonne Amélie!

CRESCENDO.

Mon prince... c'est ce fameux air en mi bémol.

ALFRED.

Eh! laisse-moi tranquille... Dis-moi plutôt... connais-tu cette jeune dame qui, tout à l'heure?...

CRESCENDO.

Sans doute.

ALFRED, avec feu.

Tu la connais, tu la vois souvent? Ah! je t'en prie, parle-moi d'elle.

CRESCENDO.

C'est la comtesse Amélie.

ALFRED.

Oui...

CRESCENDO.

C'est la nièce de M. le baron, du maître de ce château, du possesseur de cette maison de plaisance... de celui que vous avez vu.

ALFRED.

Allons, le château, le baron... Voilà sa tête qui se perd... Aussi, où m'avisais-je d'aller lui demander des renseignements?...

CRESCENDO.

C'est mon écolière : c'est moi qui lui montre la musique... et une voix!... une méthode!...

ALFRED.

Eh! au nom du ciel, laissons là la musique! Rappelez-vous que vous n'êtes pas plus musicien que moi.

CRESCENDO.

Comment! pas musicien?

ALFRED.

Eh, non! monsieur le chancelier.

CRESCENDO.

Moi, chancelier!... rabaisser ainsi un compositeur distingué!...

ALFRED.

Allons, je ne m'en tirerai pas!... Morbleu! laissez-moi.

CRESCENDO.

Non... l'on a abusé Votre Altesse; mais elle va connaître il signor Crescendo! Voici les lettres les piou flatteuses qui m'ont été adressées par des princes et des directeurs de spectacles; voici des lettres de recommandation pour les piou grands personnages qui doivent être en ce moment en Angleterre; pour M. l'ambassadeur de France, pour M. le marquis de Valmont, M. le comte de Roseval...

ALFRED.

De Roseval, dis-tu?

CRESCENDO.

Oui, monsieur, lui-même.

ALFRED, lui arrachant la lettre et la décachetant.

Qu'est-ce que ça signifie?

CRESCENDO.

Monseigneur est sans façons...

ALFRED.

Eh, oui!.. c'est pour moi; c'est le chevalier de Forlis, mon ami intime... lisons.

« D'après ta dernière lettre, tu dois être à Londres dans ce « moment. Je t'adresse et te recommande il signor Crescendo, « mon maître de musique...

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

« Un original.

CRESCENDO.

C'est moi.

ALFRED, continuant.

« Qui ne manque pas de talent. » C'est daté d'hier... Comment! il serait vrai?... vous seriez réellement?... Et ce château... Amélie, le baron...

CRESCENDO.

Sont réellement ce que je vous ai dit.

ALFRED, vivement.

Quel bonheur! Oh! oui, c'est cela... c'est cela même, mon cœur a besoin de le croire.. Je cours m'informer, achever de m'éclaircir... cette jolie Amélie!... son oncle!... Ah! vous voulez me donner des leçons!... Morbleu! je leur rendrai!... Tant d'idées se croisent, se confondent dans ma tête... Mon cher Crescendo!

CRESCENDO.

Monseigneur, vous allez entendre mon grand air?

ALFRED.

Va toujours, je t'écoute.

CRESCENDO.

Tra, la, la, la.

ALFRED, à part.

Mais j'aperçois Amélie et le baron... Ne perdons pas de temps.

(Il s'enfuit par la gauche.)

SCÈNE XIV.

CRESCENDO, LE BARON, AMÉLIE, entrant avec précaution par la droite.

CRESCENDO, continuant.

Tra, la, la, la... Mille pardons, il y a des notes de passées.

(Il corrige au crayon.)

AMÉLIE.

Mon oncle, il n'est plus là!

LE BARON.

Aussi, tu le quittes sans attendre mon arrivée; ce n'est pas cela dont nous étions convenus.

AMÉLIE.

C'est ce Crescendo qui tout à coup m'a effrayée.

CRESCENDO.

Tra, la, la... Votre Altesse, mon prince! Eh bien! où est-il donc?

AMÉLIE.

Quel dommage! si vous aviez vu son trouble, son désespoir, le désordre de ses traits; c'était charmant!...

LE BARON.

Je vois que tu es moins irritée contre lui.

AMÉLIE, sévèrement.

Plus que jamais, mon oncle; comme s'il suffisait d'un instant de repentir pour effacer tous les torts du monde.

CRESCENDO.

Dites-moi, êtes-vous bien sûr que notre prince rousse soit dans son bon sens?

LE BARON.

Comment?

CRESCENDO.

Oui, que sa tête ne soit pas... là... un peu. Pendant un quart d'heure, il me parle d'un tas de balivernes où l'on ne conçoit rien; et, lorsque je veux commencer mon grand air, il part comme un éclair, zest!...

LE BARON, bas à Amélie.

Ça n'est pas si dépourvu de bon sens.

(On entend du bruit.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; TOMY, arrivant en désordre.

TOMY.

Ah! madame!... ah! messieurs!... qui l'aurait cru... ce pauvre jeune homme!

AMÉLIE.

Eh bien! qu'as-tu donc? Lui serait-il arrivé quelque chose?

TOMY.

La tête n'y est plus.

CRESCENDO.

Là, quand je vous le disais.

TOMY.

Il faut que quelque révolution subite ait par trop troublé sa cervelle; mais il est fou... fou à lier!

AMÉLIE.

Mon mari... où est-il? conduis-moi de ce côté.

CRESCENDO.

Son mari! allons, à l'autre à présent... ah çà! tout le monde perd donc la tête aujourd'hui?

TOMY.

Il est dans une fureur, qu'il a déjà ravagé deux plates-bandes et brisé nos cloches à melons.., Il demande sa femme, il la voit partout, il lui demande pardon, il s'accuse, et il casse tout!

AMÉLIE.

Mon Dieu! qu'avons-nous fait là... vous voyez, mon oncle, avec votre stratagème : ce pauvre Alfred! j'étais bien sûre qu'il m'aimait! mais en perdre la raison!... Mon oncle, je vous en supplie, envoyez chercher des secours.

LE BARON.

Parbleu! je vais moi-même voir un peu ce dont il s'agit... Ce pauvre jeune homme!... aussi avec une tête comme la sienne...

AMÉLIE.

Eh! allez donc.

LE BARON.

Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LE BARON.

TOMY.

Il s'avance de ce côté... retirez-vous, il est furieux !

CRSCENDO.

Ohime furioso ! Madame, rentrons, je vous le conseille.

AMÉLIE.

Non, quel que soit le danger, je reste ici, je ne le quitte plus.

CRESCENDO.

Moi, je me sauve. (Il rencontre Alfred, et s'enfuit de l'autre côté.)

ALFRED, dans la coulisse à gauche.

Laissez-moi ! laissez-moi !

(Il entre d'un air égaré; ses vêtements sont en désordre; Crescendo, Tomy poussent un grand cri et se sauvent.)

SCÈNE XVII.

ALFRED, AMÉLIE.

(Alfred parcourt le théâtre en furieux; Amélie se retire derrière un arbre.)

ALFRED.

Oui, cet Alfred est un monstre ! c'est à lui que j'en veux !

AMÉLIE, timidement.

Mon Dieu ! qu'il a l'air méchant ! Alfred, c'est moi, ne me faites pas de mal.

ALFRED.

Qui êtes-vous ?... approchez.

AMÉLIE.

Vous ne me ferez pas de mal ?

ALFRED.

Vous le savez bien; c'est Alfred seul qui mérite ma colère.

AMÉLIE.

Il faut dire comme lui pour l'apaiser. Oui, sans doute, c'est un mauvais sujet, un méchant caractère, qui fait de la peine à tout le monde; mais, si vous m'aimez, faites comme moi, ne lui en voulez plus; il a pressé ma main sur son cœur !

ALFRED.

Connaissez-vous Amélie ?

AMÉLIE, timidement.

Oui, je la connais.

ALFRED, avec feu.

Vous la connaissez.

AMÉLIE, s'enfuyant.

Ah! mon Dieu! (Tremblante.) Non, monsieur, non, je ne la connais pas. Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va toujours être comme cela?

ALFRED.

Non, vous ne la connaissez pas?

AMÉLIE, disant comme lui.

Non, non, je ne la connais pas.

ALFRED.

Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez comme moi. Si vous saviez quelle fut ma conduite, surtout depuis que je suis éloigné d'elle; je veux tout vous raconter.

AMÉLIE.

Quelle situation! une femme écouter les confidences de son mari! Dieu sait combien je vais en apprendre.

ALFRED.

Quand j'arrivai à Vienne, vous savez bien, jamais la cour n'avait été si brillante. Une foule de femmes charmantes...

AMÉLIE.

Ah! mon Dieu!

ALFRED.

Air de M. Mélesville.

Une surtout, fraiche et jolie,
Au fin sourire, au doux minois,
Des Français vantait la folie,
La grâce et les galants exploits.

AMÉLIE.

Et vous disiez à cette belle...

ALFRED.

Je disais, en amant fidèle...
Tra la, tra la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Comment! monsieur, vous disiez... Mais c'est très-bien.

ALFRED.

Oh! ce n'est pas tout. Vous rappelez-vous, à Berlin, cette jeune et jolie comtesse; bonne et estimable femme!

Même air.

Aux doux plaisirs ainsi qu'au monde
Elle voulait me rappeler.

AMÉLIE.

Et malgré sa douleur profonde,
Monsieur se laissa consoler.

ALFRED, d'un air égaré.

Devoirs, égards dans mon délire,
Oubliant tout, j'osai lui dire...
(Gaiement.)
Tra la, tra la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE.

Et moi qui l'accusais! Mais c'est un modèle de fidélité conjugale.

ALFRED.

Et vous-même, vous êtes bien jolie! je n'ai jamais rencontré rien de plus attrayant! eh bien! vous tenteriez en vain de me séduire.

AMÉLIE.

J'ai bien envie d'essayer. (Tendrement.) Alfred, si j'avais été abusée; si, vous retrouvant fidèle, mon cœur vous pardonnait.

ALRFED, faisant un mouvement qu'il réprime.

Non! je ne puis vous écouter.

AMÉLIE.

Mon Dieu! il va m'être trop fidèle à présent. Et si j'étais cette Amélie que vous regrettez?

ALFRED, avec feu.

Amélie, dites-vous? Êtes-vous bien sûre que ce soit elle?

AMÉLIE.

Je vous jure que c'est moi.

ALFRED.

Écoutez, n'espérez pas m'abuser; je le saurai bien. Amélie, d'abord, ne m'aurait pas dit : *vous*.

AMÉLIE.

Eh bien! Alfred, je te le jure.

ALFRED.

Amélie me donnait un nom plus doux.

AMÉLIE.

Eh bien! mon ami, mon Alfred! (A part.) Il faut bien faire tout ce qu'il veut.

Air : Quand toi sortir de la case (Paul et Virginie).

ALFRED.

Amélie, hélas ! moins fière,
Regardait plus tendrement.

AMÉLIE.

Ai-je donc l'air si sévère ?

(A part.)

Je crains qu'à chaque moment
Il ne se mette en colère.

ALFRED, la regardant.

Oui, c'est son regard charmant,
Je m'en souviens à présent.
Mais je me souviens qu'Amélie,
Loin, hélas ! de me résister,
M'abandonnait sa main jolie...

(Il lui baise la main.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*Bis*.)

Deuxième couplet.

ALFRED.

Oui, ce moment me rappelle
Des souvenirs bien plus doux !

(Il la serre dans ses bras.)

AMÉLIE, émue.

Quelle contrainte cruelle !
Mais, Alfred, y pensez-vous ?

ALFRED.

S'il est vrai que ce soit elle,
Ne suis-je plus son époux ?

AMÉLIE.

Mais, au fait, c'est mon époux.

ALFRED, vivement.

Non, non, jamais mon Amélie
Si longtemps n'eût pu résister
A son amant qui la supplie.

(Il l'embrasse.)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*Bis*.)

(Alfred tombe à ses genoux.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, CRESCENDO, TOMY dans le fond.

AMÉLIE.

Mon oncle ! n'approchez pas ! il n'y a que moi...

ALFRED, se relevant.

Venez, venez, mon cher oncle.

Air du Pot de Fleurs.

Non, vous n'avez plus rien à craindre.
(Montrant Amélie.)
Son cœur n'étant plus courroucé,
A mon tour je cesse de feindre,
Allez, mon accès est passé.
Sur ma parole qu'on se fonde,
A ce baiser je dois ma guérison ;
Et ce qui me rend la raison
La ferait perdre à tout le monde.

AMÉLIE.

Comment ! monsieur ?

ALFRED.

C'était le seul moyen de te fléchir. M'en veux-tu d'avoir perdu la tête ?

LE BARON.

Bah ! est-ce qu'une femme ne pardonne pas toujours les folies qu'on fait pour elle ! mais ce que je ne te pardonne pas, ce sont mes plates-bandes et mes cloches de melons.

CRESCENDO.

Ah çà ! messieurs, puisque vous avez tous recouvré la raison, si vous entendiez mon air ?

LE BARON.

Après dîner.

CRESCENDO.

Au moins un petit allegro.

VAUDEVILLE.

Air de M. Mélesville.

Enfin donc un ciel plus doux
Pour vous succède aux orages ;
Plus de courses, de voyages,
Ah ! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Enfin donc, etc.

LE BARON.

De vos voisins, chaque jour,
Français, votre humeur légère
Vous fait prendre tour à tour
Le costume et la manière.
Chaque pays a ses goûts :
Pour quoi renoncer au nôtre?
La France en vaut bien un autre.
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Chaque pays a ses goûts, etc.

TOMY.

Ne courons point le pays :
Car souvent plus d'un orage
Nous menace hors du logis.
Et quand dans votre ménage
On vous dira, tendre époux,
Que l'air vous est nécessaire,
Croyez votre ménagère,
Mais restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Si l'on vous dit, tendre époux, etc.

ALFRED.

Étrangers, qu'un sort jaloux
Tient loin de votre retraite,
Bientôt enfin puissiez-vous
(Ah! mon cœur vous le souhaite!)
Goûter le bonheur si doux
De retrouver votre amie;
Rentrez dans votre patrie,
Et restez toujours chez vous*.

CHOEUR.

Goûtez le bonheur si doux, etc.

CEESCENDO.

Dans un somptueux hôtel,
Lorsque l'appétit me gagne,
A cinq heures j'entre; ô ciel!
Monsieur est à la campagne.
Vous dont les mets sont si doux,
Dont on vante la cuisine,

* Ce couplet fut chanté en 1818, lorsque la France était encore occupée par les armées étrangères.

Vous enfin chez qui l'on dîne,
Ah! restez toujours chez vous.

CHOEUR.

Vous dont les mets sont si doux, etc.

AMÉLIE, au public.

Deux époux, que met d'accord
Une double extravagance,
Pour être heureux, ont encor
Besoin de votre indulgence.
Messieurs, tournant contre nous
Le refrain qu'on vous adresse,
Quand on donnera la pièce,
N'allez pas rester chez vous.

CHOEUR.

Messieurs, tournant contre nous, etc.

LA SOMNAMBULE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 décembre 1819.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

PERSONNAGES.

M. DORMEUIL,
CÉCILE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE LUZY.
GUSTAVE DE MAULÉON.
BAPTISTE, valet de Gustave.
MARIE, femme de chambre de Cécile.
UN NOTAIRE.
PARENTS ET AMIS DE M. DORMEUIL.

La scène se passe dans le château de M. Dormeuil.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant ; des croisées au fond donnant sur un jardin ; une table à droite des spectateurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

M. DORMEUIL, tenant à la main plusieurs billets d'invitation.

Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit! comme c'est moulé! et cet hymen qui tient un flambeau! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah çà! où est mon gendre, le capitaine?

MARIE.

Votre gendre? est-ce qu'il peut rester en place? A chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de mademoiselle.

M. DORMEUIL.

Je le reconnais bien là. (A Cécile.) Il pense toujours à toi.

MARIE.

Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au haut

de la montagne si on ne découvrait rien ; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

M. DORMEUIL.

Comment! à la chasse aujourd'hui ?

MARIE.

Sans doute : c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre.

M. DORMEUIL.

Singulier... En quoi ?

MARIE.

Air : Ces postillons.

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde.

M. DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

MARIE.

Rien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

M. DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux.

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse.

M. DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité.

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre ni bécasse.

M. DORMEUIL.

C'est par humanité. (*Bis.*)

MARIE.

Et, en outre, un garçon d'une raison...

M. DORMEUIL.

Sa raison, sa raison; je n'ai jamais parlé de sa raison : mais à cela près, c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric ! jeune, aimable, spirituel; à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie! (A Cécile.) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis : il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête ; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je t'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vînt à manquer ; mais enfin, nous y voilà. Notre cousin le notaire vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

CÉCILE, timidement.

Mon père !

M. DORMEUIL.

Eh bien ! hâtons-nous : toute la société attend au salon.

MARIE, bas à Cécile.

Allons, mademoiselle, du courage : c'est le moment, ou jamais.

CÉCILE.

Mon père, je voudrais vous parler.

M. DORMEUIL.

Me parler ! Ah ! j'entends : dans un pareil moment on a toujours quelques petits secrets à confier. Marie, laisse-nous.

(Marie sort.)

SCÈNE II.

M. DORMEUIL, CÉCILE.

M. DORMEUIL.

Eh bien ! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire ?

CÉCILE.

Ah ! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

M. DORMEUIL.

Un jour comme celui-ci ! le jour de ton mariage !

CÉCILE.

Eh bien ! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

M. DORMEUIL.

Comment, morbleu ! ce n'est pas là mon intention.

Air : Voilà bien ces lâches mortels.

Te complaire est ma seule loi ;
Tu fais mon bonheur, ma richesse :
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir seul n'est rien ; je veux
Qu'au plus vite l'hymen t'engage,
Pour qu'à t'aimer nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

CÉCILE.

Oh ! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

M. DORMEUIL.

Comment, si cela m'est égal ? Lorsque les bans sont publiés, lorsque tout le monde est invité !... Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi

d'enfant ; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai contrariée en rien : mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour...

CÉCILE.

Moi, de l'amour ! moi... Mon Dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour : mais, en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

M. DORMEUIL.

Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric ?

CÉCILE.

Eh non ! ce n'est pas lui ; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite : mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste ; et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

M. DORMEUIL.

Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric : avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue ; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

CÉCILE.

Sans doute : parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric ; que je lui ai donné mes gants, mon éventail ; que je l'accablais de marques d'amitié : car j'étais d'une humeur... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute ? Le lendemain, M. Gustave a été encore plus assidu auprès de sa nouvelle conquête : il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main ; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu : il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien : j'étais si en colère ! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Alors par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit ;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprît.
Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

M. DORMEUIL.

Que ne le disais-tu donc plus tôt? Maintenant, réfléchis au scandale d'une pareille rupture ; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE.

Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

M. DORMEUIL.

Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

CÉCILE.

Oh ! je l'espère bien ; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

M. DORMEUIL.

Rassure-toi : tu n'as rien à craindre.

Air : Femmes, voulez-vous éprouver.

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime ;
Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un l'amour fuit sans retour,
Quand, chez l'autre, il se fortifie ;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même. Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue parler tout haut; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé ; et ce

n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

CÉCILE.

Ah ! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE.

MARIE, accourant.

Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

M. DORMEUIL.

Nous y allons. (Donnant la main à sa fille.) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre.

(Ils sort par la droite.)

MARIE, bas à Cécile.

Eh bien, mademoiselle?

CÉCILE.

Rien n'est changé ; mais n'importe... J'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille ; suis-moi.

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, paraissant aux croisées du fond; GUSTAVE, BAPTISTE.

FRÉDÉRIC tient à la main un fusil et une carnassière, qu'il jette à terre en entrant.

Holà ! hé ! quelqu'un ! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (A Gustave et à Baptiste, qui entrent.) Eh ! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur : vous êtes chez moi.

GUSTAVE.

Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas !

FRÉDÉRIC.

Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE.

Non, il n'y a pas de quoi : quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau !

FRÉDÉRIC.

Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut

de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route, et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE.

Je le vois encore d'ici : deux cents toises de profondeur !

FRÉDÉRIC.

Non : mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier ; j'étais à soixante pas de vous ; impossible de vous arrêter à temps : je glisse une balle dans mon fusil ; j'ajuste le cheval du postillon : je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous à terre, mais de plain pied, et sur le plus beau gazon du monde ! un endroit fait exprès pour verser.

BAPTISTE.

Oui ; un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC.

C'est égal, le coup était bon : à soixante pas, juste à l'épaule ; c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE.

Et moi qui étais dessus ; je vous demande.

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr de mon coup. Enfin si tu veux, je le recommence ; remets Baptiste.

BAPTISTE.

Non pas, non pas.

Air du Ménage de Garçon.

Je crains quelque balle indiscrète.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis,
Mais qui tirent sur tout le monde,
Et qui font feu sur leurs amis.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah çà ? tu ne me quittes pas : songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conterai cela tout à l'heure...

C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie! il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici; laissez-nous, et allez à l'office.

BAPTISTE.

J'y allais, monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre... (A Gustave.) Je te demande pardon, mon ami; vois-tu, un maître de maison... Écoute, Baptiste... la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner?... c'est que tout est pris! Ah! notre pavillon! parbleu! le pavillon du jardin : un endroit charmant! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches...; mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE.

Oh! absolument.

FRÉDÉRIC.

Air d'Arlequin musard.

Un mien grand-oncle a rendu l'âme.

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,
Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE.

Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté!

FRÉDÉRIC.

Va pour le pavillon. (A Baptiste.) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, à Gustave.

Et moi, monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de continuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC.

Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard?

BAPTISTE.

Moi, monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon

maître ; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves : quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui !

GUSTAVE.

C'est bon, laisse-nous.

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ce cher Gustave ! quel bonheur de le trouver ! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor : car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand-chose. Toi, c'est différent : tu as toujours valu mieux que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes, et qui m'as sauvé je ne sais combien de coups d'épée, sans compter ceux que tu as reçus pour moi ; et ceux-là, vois-tu bien (*mettant la main sur son cœur*), ils sont là ; ça ne s'oublie pas. Mais, dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe ; je m'ennuie : et si ce n'était pas payer tes services d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi ; ça va te faire rire : moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue : je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

FRÉDÉRIC.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah ! certes, la folie est grande ;
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour ;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés ;
Enfin, un amant diplomate
Qui croit à la foi des traités.

GUSTAVE, *souriant*.

Tu as raison ; je suis un extravagant ; mais il ne s'agit pas ici

de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur : c'est le moyen de me les faire oublier ; il paraît que tu es dans une situation...

FRÉDÉRIC.

Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE.

Oui; tu jouais de malheur : des duels, des rivaux...

FRÉDÉRIC.

Et le chapitre des informations : il y a des parents curieux, qui veulent tout savoir : c'était cela qui me faisait toujours du tort; mais enfin je suis tombé sur un beau-père raisonnable; il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système; et c'est ce soir que nous signons le contrat... Une fille unique, cinquante mille livres de rente, et je l'aime !... comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne : c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

Air des Maris ont tort.

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le Champagne et le Bordeaux.
A quoi bon toutes ces querelles ?
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE.

Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite de ton mariage.

FRÉDÉRIC.

Oh ! il n'est pas encore fait, et il y a bien des choses à dire. Tu sais que quelquefois je joue ?

GUSTAVE.

Quelquefois ! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC.

Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu. L'hiver dernier, j'ai eu un bonheur admirable... près de soixante mille francs que j'ai gagnés. C'est dans ce moment-là que je me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté ; mais j'étais si content de me marier,

que j'ai joué encore par passe-temps; car c'est toujours ma ressource quand j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE.

Eh bien!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! tu ne devines pas? (En riant.) J'ai tout perdu, et il ne me reste rien : ça n'est pas pour moi, ça m'est égal, je connais ces positions-là; mais c'est le beau-père, un brave homme qui m'avait accepté plus pour moi-même que pour ma fortune; une jeune personne charmante, qui m'adore, oui, qui m'adore, c'est le mot; tu sais que là-dessus je ne m'en fais pas accroire... Et des présents de noce..., une corbeille superbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop comment payer. Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE.

Comment, morbleu! ne suis-je pas là? Et si une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

FRÉDÉRIC, le serrant dans ses bras.

Air de Préville et Taconnet.

Mon ami, mon dieu tutélaire.

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsque avec moi tu partageais en frère?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce temps je me souvien,
De ce temps-là je me souvien.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé,
Moi, les défauts et les dettes que j'ai;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble :
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE.

Et quelle est ta future?

FRÉDÉRIC.

Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand elle y habitait. C'est la fille d'un riche négociant, monsieur Dormeuil.

GUSTAVE.

Comment! Cécile Dormeuil?

FRÉDÉRIC.

Oui, Cécile; c'est elle-même.

GUSTAVE.

En effet, je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (Tirant son portefeuille.) Tiens, voilà toute ta somme.

FRÉDÉRIC.

J'espère que cela ne te gêne pas? Eh bien! qu'as-tu donc?

GUSTAVE.

Rien, mon ami; rien du tout, je te jure. Mais je fais réflexion que la famille de ton père est très-nombreuse; que tu as sans doute beaucoup de parents à loger.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'importe? n'es-tu pas mon ami? ça vaut bien un cousin : d'ailleurs, il me faut un témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire. Ils seront enchantés de te voir. Il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie!... holà! quelqu'un : c'est que je suis le maître ici; il faut bien qu'on m'obéisse... Marie!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; MARIE.

FRÉDÉRIC.

Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que M. Gustave de Mauléon...

MARIE.

Ah, mon Dieu! Comment! c'est monsieur qui... que... certainement... Monsieur... Je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme; une fille d'esprit quand elle n'a pas de distractions. Voici M. Dormeuil et sa fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC.

Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

M. DORMEUIL, saluant sans le regarder.

Certainement, monsieur... (Levant les yeux.) Grand Dieu!

CÉCILE, qui a fait une révérence, le regarde à son tour, et fait un geste de surprise.

C'est lui !

FRÉDÉRIC, à Gustave.

Ah çà! décidément tu as la physionomie malheureuse ; on ne peut pas t'envisager !

M. DORMEUIL, balbutiant.

A coup sûr... L'honneur que nous recevons... Nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC.

Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases. Eh ! sans doute, vous ne l'attendiez pas, puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

M. DORMEUIL.

Qui nous procure donc l'avantage... ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! parbleu ! c'est moi qui l'amène. Sans moi, il passait son chemin ; j'ai le coup d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... je vous conterai cela. Ah çà ! j'espère que tu vas embrasser la mariée ?

M. DORMEUIL, l'arrêtant.

Non pas, non pas ; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure ! parce que, vois-tu, les grands parents... l'étiquette... ; c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies : moi, ça ne me regarde pas ; j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande ; il ne connaît ici personne que vous ; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher M. Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié, je ne vous reconnais pas ; maintenant, d'ailleurs, sa présence est indispensable ; c'est mon témoin.

M. DORMEUIL.

Comment ? votre témoin !

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu ! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

Air de Lantara.

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modéré mes sens trop étourdis ;
Avec succès je le présente
A mes amis comme à mes ennemis.

Heureux témoin! sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur;
Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

M. DORMEUIL.

Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! n'est-il pas le mien? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes? Cette parenté-là en vaut bien une autre. Vous mettrez sur le contrat : Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au-devant de mon coureur.

MARIE.

Eh! monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

FRÉDÉRIC.

Ma corbeille est arrivée! Allons la déballer. C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée; et tu verras quelle élégance, quel goût.

Air : A soixante ans.

Des fleurs, des dentelles, des chaines,
Des bijoux du plus bel effet;
Deux cachemires indigènes,
Plus chers que quatre du Thibet.

M. DORMEUIL.

C'est trop... Combien cela vous coûte!

FRÉDÉRIC.

Eh mais! beau-père, il le fallait;
J'ai fait ce que je dois sans doute.
(Bas à Gustave.)
Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas froissé en route. Ah! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

M. DORMEUIL.

Et monsieur, que nous laissons?

FRÉDÉRIC.

Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE.

Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse?

FRÉDÉRIC.

Eh bien! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (Entraînant M. Dormeuil.) Eh! venez donc, je meurs d'impatience.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, après un moment de silence.

Me sera-t-il permis, mademoiselle, de vous offrir mes félicitations?

CÉCILE.

Oui, monsieur, je les reçois.

GUSTAVE.

Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

CÉCILE.

J'en suis persuadée, monsieur; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis longtemps, votre silence nous l'avait appris; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE.

Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse!

CÉCILE.

Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver? Frédéric m'aime beaucoup, monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE.

Eh! mademoiselle, est-ce donc une raison?

CÉCILE.

Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur, il ne se fera point un jeu de trahir ses serments.

GUSTAVE.

Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette. Je le désire, mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE.

Que vous n'avez pas su rencontrer?

Air : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait.
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est ni défiant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

GUSTAVE.

Même air.

Ainsi que vous, je veux, mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mon hommage et mes vœux.
(Avec un dépit très-marqué.)
Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce,
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

CÉCILE.

Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, monsieur, pour l'aimer.

GUSTAVE.

Pas plus qu'à vous, mademoiselle, pour aimer Frédéric; car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

CÉCILE.

Comment! il vous l'a dit?

GUSTAVE.

Oui, mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins, maintenant : j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage.

CÉCILE, avec dépit.

Monsieur... (Se reprenant.) Eh bien! oui, monsieur; il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi; et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (A part.) On vient, ah! tant mieux : car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, M. DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE, LE NOTAIRE ; PARENTS ET AMIS*.

(Ils saluent M. Dormeuil, et lui font des compliments : une partie des dames s'asseyent à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.)

FRÉDÉRIC.

Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes !... mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai ?... Un peu timide, un peu troublée ?... Mais un jour comme celui-ci... moi-même je ne sais pas trop où j'en suis... Je te présente une partie de notre famille. (Tout le monde salue.) (A part, à Gustave.) Heim, qu'en dis-tu ?

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit.
(A part.)
Que t'en semble ? quelles tournures !
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

M. DORMEUIL, faisant avancer la table.

Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC.

Sans doute ; signons, signons, c'est le point essentiel : parce que tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (A Gustave.) Tu sais, moi surtout qui suis difficile à marier.

LE NOTAIRE, à la table.

Quels sont les témoins ?

FRÉDÉRIC.

Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

* Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : Gustave est le premier à gauche du spectateur, puis Frédéric, Cécile, M. Dormeuil, le Notaire devant la table, Marie de l'autre côté de la table, les parents derrière le Notaire.

LE NOTAIRE, le regardant attentivement.

Ah ! c'est monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet ?

LE NOTAIRE.

Mais non.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! vous êtes le premier : car mon beau-père, ma femme, toute la maison... Mais vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir : vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, avec emphase.

C'est notre devoir.

FRÉDÉRIC, traversant le théâtre et allant vers la table.

Quand je te disais... le beau-père le premier, c'est trop juste... à moi, maintenant... Permettez donc... laissez-moi faire mon paraphe : le défaut de paraphe entraine nullité, n'est-il pas vrai, cousin? et je veux que rien n'y manque. (A Cécile, en lui présentant la plume.) Ma chère Cécile, c'est à vous; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot*.

Fragment du finale de l'Auberge de Bagnères, arrangé par M. Doche.

M. DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

Ensemble.

CÉCILE, traversant à son tour, et allant à la table.

Ah ! que mon âme est émue !
Oui, ma main tremble malgré moi.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

M. DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.

(Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.)

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi.

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, à Gustave.

C'est à ton tour, je croi.

* Il revient à sa première place.

GUSTAVE, allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.

Je signe, et jamais, sur mon âme,
Je n'ai signé de plus grand cœur;
Car c'est l'acte de ton bonheur;
(A Cécile.)
Recevez donc mon compliment, madame,
Oui, madame;
Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.
(Il reprend sa place.)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin... je suis donc marié.

M. DORMEUIL, FRÉDÉRIC, LE CHŒUR.

Ensemble.

Ah! que { mon / son } âme est émue!
Non, rien n'égale { mon / son } bonheur.

CÉCILE.

Ah! que mon âme est émue!
Non rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue:
Non, rien n'égale ma douleur.

(Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques arrivent tenant des flambeaux.)

FRÉDÉRIC, à M. Dormeuil et à Gustave.

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,
Car mon ami reste avec nous, beau-père,
Il couche ici, je viens de l'engager.

M. DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures;
Il aime à voir les revenants de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

BAPTISTE, effrayé, bas à son maître.

Grands dieux!
Nous sommes perdus tous les deux

CHOEUR.

Bonsoir, monsieur, à demain.

M. DORMEUIL.

Demain, de grand matin,
La noce se fait à la ville ;
En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

FRÉDÉRIC.

Il le faut bien ; chacun chez soi.
Mais demain, demain... Adieu, Cécile.
(A Gustave.)
Tout est signé, tout est écrit,
L'amour a couronné ma flamme :
Me voilà donc enfin mari sans contredit,
A moins que cette nuit
Le diable n'emporte ma femme.

CHOEUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit,

ENSEMBLE.

Ah ! que mon âme est émue ! etc.

(Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parents par les portes de droite et de gauche. Cécile, M. Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon ; à droite et a gauche, des panneaux, sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravant ; entre le paravant et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, appelant Gustave.

Monsieur ! monsieur ! trois heures du matin !

GUSTAVE.

Parbleu ! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE.

Est-ce que monsieur ne se couche pas?

GUSTAVE.

Non; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE.

C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et puis, s'il arrivait quelque chose à monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

GUSTAVE.

Poltron!

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estime;
Car je suis brave par penchant :
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, sans l'écouter.

Éloigne cette table.

BAPTISTE, lui parlant, et s'appuyant sur la table.

Encore, si l'on pouvait attendre des secours du château. Autrefois, il existait une communication qui au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela; mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver. Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE.

Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE.

Oh! monsieur, cela me paraît prouvé; car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répéteront : j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE.

Eh bien! voyons, où en veux-tu venir?

BAPTISTE.

Eh bien! monsieur, ils disent donc que chaque nuit le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans

la muraille : et hier, Thomas, le jardinier, l'a vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE.

Ah çà ! j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas ; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

BAPTISTE.

Ou demain je te chasse... (Emportant la table, et la plaçant à la gauche du spectateur.) Dieux ! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres ! car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

Air de Julie.

Mais j'ai fermé porte et fenêtre ;
Partout j'ai fermé les verrous.
(S'arrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.)
Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous.
Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien,
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,
Et qui s'éveillent quelque chose !...
. . . . Quelque chose...

(Il s'endort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, seul.

Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi !... Et je resterais demain au château ! Non ; le dessein en est pris, j'enverrai cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

Air : Tendres échos errants dans ces vallons.

Elle a trahi ses serments et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi ;
Eh bien, j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur ! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,

Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas! ne me trahirez pas.

(Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur.)

(On entend une ritournelle.)

Ciel!... qu'entends-je!... Quel est ce bruit?

SCÈNE III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon près du fauteuil s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple; elle a les bras nus, et sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé; elle tient un flambeau à la main, et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.)

GUSTAVE.

Qu'ai-je vu?... Cécile!...

CÉCILE.

J'ai cru qu'ils me poursuivaient; qu'ils voulaient encore me faire signer... Non, je ne veux plus, surtout s'il est là.

GUSTAVE.

Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois?

CÉCILE, d'un air suppliant.

Mon père!... oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse! C'est fini... je suis mariée!... (Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parure.) Oui, c'est moi qui suis la mariée, car les voilà tous qui viennent me complimenter. (D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.) Merci, merci, mes amis; oui, des vœux pour mon bonheur!... Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer!

GUSTAVE.

Grands dieux!

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Pourquoi m'a-t-on menée à ce bal?... Un bal... Vous savez que je n'aime plus le bal; que je ne veux plus y aller... (Traversant le théâtre, et allant à droite.) Oui, nous y voilà... (Elle salue, et s'assoit sur la chaise qu'occupait Gustave.) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas! (Faisant un geste de surprise.) C'est lui! je l'ai

aperçu! mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi : ce n'est qu'avec mademoiselle de Fierville.

GUSTAVE, vivement.

Mademoiselle de Fierville!...

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! comme mon cœur bat! Il s'approche de nous... (Froidement, et comme pour répondre à une invitation.) Avec plaisir, monsieur... (Vivement.) Il m'a invitée! Que va-t-il me dire, et que lui répondre? Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je voudrais que la contredanse ne commençât jamais... Ah, mon Dieu! je crois entendre... Oui, voilà le prélude! (L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre. Elle se lève de dessus le fauteuil, et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras comme pour arranger ses gants, et présente la main comme si un cavalier la lui tenait*.)

GUSTAVE.

Ah! profitons de son erreur! (Il lui prend la main.)

CÉCILE.

Sa main a pressé la mienne! N'importe, soyons aussi sévère... (D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.) Comment, monsieur?... (Ayant toujours l'air d'écouter.) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable... S'il savait quel bien il me fait!... Quoi! monsieur, vous ne l'aimez pas? Ah! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde?... Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (Elle danse toute une figure; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur : sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse : la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'assoit toujours sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire une place à côté d'elle à Gustave; puis a l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.) Vous êtes heureux... et moi donc!... Combien je suis contente que nous soyons raccommodés!... Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

* Pendant tout le temps qu'est censée durer la contredanse, l'orchestre joue *pianissimo*, et avec des sourdines, l'air de la contredanse de *Nina*.

GUSTAVE, douloureusement.

Pauvre Cécile!

CÉCILE.

Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE.

Ah! malheureux que je suis!

Air : Dormez donc, mes chères amours.

Hélas! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.
(Il retire l'anneau du doigt de Cécile, et le met au sien.)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

GUSTAVE.

Ah! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Oui, mon cœur gardera toujours
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

CÉCILE.

Mon Dieu, la soirée est déjà finie;... il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon châle.... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (Baissant les épaules comme pour mettre un châle.) Adieu, Gustave; vous viendrez nous voir demain. (Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son châle, et faisant en même temps le geste de tenir sa pelisse.) Adieu. (Elle fait quelques pas dans le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée; elle s'assied sur le fauteuil, et s'endort paisiblement. Musique. Baptiste, qui vers la fin de la scène précédente a déjà étendu les bras et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile, qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.)

BAPTISTE.

Mons...ieur...eur...

GUSTAVE.

Tais-toi.

SCÈNE IV.

BAPTISTE, étendu par terre; CÉCILE, endormie sur le fauteuil; GUSTAVE, entre eux; FRÉDÉRIC, en dehors, frappant à la porte.

FRÉDÉRIC.

Gustave! Gustave! ouvre-moi.

GUSTAVE.

Grands dieux! c'est la voix de Frédéric. (A Baptiste.) Sur ta tête, ne profère pas une seule parole, ou tu es mort.

FRÉDÉRIC, toujours en dehors.

Eh bien! m'ouvriras-tu?

GUSTAVE.

Oui; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (A part.) Quel parti prendre? que devenir?... Elle est perdue!.. Ah! ce paravent... (Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours couché.) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation.

(Il va ouvrir à Frédéric.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC, en grande parure de marié.

(La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.)

FRÉDÉRIC.

Eh, mon Dieu! faut-il tant de cérémonies? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE.

Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi donc?

GUSTAVE.

C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc? Eh mais! en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE.

On l'aurait à moins.

FRÉDÉRIC.

On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée charmante ; moi, je n'en ai jamais d'autres : c'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien ! qu'as-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE.

Si, vraiment... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai donné ordre de servir ici une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames. Gustave ! eh bien ! où es-tu donc ?

GUSTAVE.

Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisions un tour de jardin. (Il veut l'emmener.)

BAPTISTE, se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.

Messieurs, je ne vous quitte pas ; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire ? (Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes de se taire.) Eh, mais ! qu'as-tu donc aussi ?... je n'avais pas remarqué d'abord ; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (En riant.) Est-ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard ?

GUSTAVE, troublé.

Allons donc, tu veux plaisanter.

(Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.)

FRÉDÉRIC.

Parbleu ! tu es bien heureux ! et tu devrais me dire, par grâce (regardant Baptiste), comment il était, et de quel côté il a disparu.

(Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc ; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et, montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.)

Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces en cherchant bien.

(Il se dirige vers le paravent.)

GUSTAVE, l'arrêtant par le bras.

Frédéric!... au nom du ciel, daigne m'écouter!... et ne me condamne pas!... Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

BAPTISTE.

Oui, monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile : voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC.

Eh ! qu'importe ? fût-ce le diable...

GUSTAVE, voulant le retenir.

Non ; je ne le souffrirai pas !

FRÉDÉRIC, se dégageant et se précipitant vers le paravent.

Il le faudra bien.

Air final de l'Amant jaloux.

GUSTAVE.

Grands dieux !

FRÉDÉRIC, ouvrant le paravent et regardant.

Eh bien !

Je ne vois rien.

BAPTISTE.

Parbleu ! il sera parti par où il était venu.

(Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.)

Ensemble.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère ?
D'où venait ta frayeur ?

GUSTAVE.

Ah ! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, à Baptiste.

Tais-toi, tais-toi.

Ensemble.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère ?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah ! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure !
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux ?

Ensemble.

GUSTAVE.

Grands dieux ! quelle aventure !
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grands dieux ! quelle aventure !
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux !

FRÉDÉRIC.

Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête... Écoute donc, jusqu'à ce jour, tu avais été trop sage, trop raisonnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde-moi... Ah çà ! j'espère que tu vas t'habiller ; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur.. Je ne te donne que cinq minutes.

GUSTAVE, très-ému.

Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi... (A part.) Allons, il faut partir !

(Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, seul, le regardant partir d'un air surpris.

Ma foi... Eh bien ! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier... Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien. (Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et qu'elle y a laissé.) Eh, mais ! si fait... cependant... Je n'avais pas vu... (Prenant le fichu, et étouffant un éclat de rire.) C'est charmant ! (Déployant le fichu.) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

Air de la Sentinelle.

Tissu charmant! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne!
Gage d'amour! se peut-il, en ces lieux,
Que sans égards ainsi l'on t'abandonne?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes!
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être? La petite baronne, ou la femme du notaire! (Se reprenant.) Oh! la femme d'un notaire!... cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous... Personne ne se lève donc aujourd'hui? Eh! voilà le beau-père.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, M. DORMEUIL, tenant par la main CÉCILE, qui est en grande parure de mariée.

FRÉDÉRIC.

Allons donc, papa, allons donc.

M. DORMEUIL.

Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée : mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre...; mais aussi, j'espère... Hein! comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC.

Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là! Je ne parle pas de votre gendre; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes enfants, pour leur dire : Soyez heureux! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous; mais on ne peut pas cumuler. Ah çà! les voitures sont-elles prêtes?

M. DORMEUIL.

Pas encore.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? ça vous regarde.

Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner? (Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin; il fait grand jour.) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires, que je ne sais en vérité... (A Cécile.) Ah! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu?

CÉCILE, le regardant.

C'est à moi.

FRÉDÉRIC.

Comment! c'est à vous?

CÉCILE.

Oui, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé?

FRÉDÉRIC, troublé et balbutiant.

Où je l'ai trouvé? Mais là-bas dans le salon; parce que, peut-être ne savez-vous pas... (A part.) Parbleu! Je rirais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

M. DORMEUIL.

Eh bien! venez-vous?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

Air: Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas;
A ma voix il faut qu'on réponde:
Un jour de noce on ne dort pas.
(A part.)
Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

M. DORMEUIL, FRÉDÉRIC.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

SCÈNE VIII.

CÉCILE, seule.

Je suis encore si émue, si troublée! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

Air : Jeannot me délaisse (de Jeannot et Colin).

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe,
Hélas ! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux;
Quel bonheur! quelle fête!
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur.
Allons, séchons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

SCÈNE IX.

CÉCILE, GUSTAVE, sortant de l'appartement à gauche.

GUSTAVE.

C'est elle. (Cécile le salue froidement.) Ah! quelle différence! Mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (Haut.) Hier, madame, je croyais avoir l'honneur d'assister...; mais des événements inattendus...

CÉCILE.

Vous serait-il arrivé quelque chose? Quel changement dans vos traits!

GUSTAVE.

Non, non, je vous remercie; ce n'est rien, j'ai peu dormi.

CÉCILE, à part.

Et moi!

GUSTAVE.

En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée. Partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, troublée.

Cette nuit!

GUSTAVE.

Air : Il reviendra (de Romagnesi).

J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devais être uni :
Au bal j'étais placé près d'elle.

CÉCILE, cherchant à rappeler ses idées.

Mon rêve commençait ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouvais', je l'ignore;
Pourtant je croi,
Que, malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, à part.

C'est comme moi.

GUSTAVE.

Il semblait que vous m'aviez pardonné; car vous saviez la vérité : vous saviez que jamais mademoiselle de Fierville...

CÉCILE.

Comme dans mon rêve !

GUSTAVE.

Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours aimée (presque hors de lui), et que j'aime encore !

CÉCILE.

Comme dans mon rêve !... (Tendrement.) Gustave !...

GUSTAVE.

Adieu ! adieu ! je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais ; mais je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu.

CÉCILE, cherchant à son doigt.

Que voulez-vous dire ?

GUSTAVE.

Ah ! ne cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains ; vous ne pouviez plus le garder, et moi il ne me quittera de la vie !

GUSTAVE.

Air : Dormez donc, mes chères amours.

Pour jamais, il me faut vous fuir !

CÉCILE.

Dieux ! qu'entends-je ! et quel souvenir !

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire fidèle
Quels instants cette voix rappelle !

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours !
Adieu donc, mes seules amours !

ENSEMBLE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours ;
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

SCÈNE X.

CÉCILE, seule.

Il s'éloigne ! il me quitte ! Gustave !... Je ne le reverrai plus ! (Elle tombe sur le fauteuil qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.)

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE, portant une valise; M. DORMEUIL, qui entre un instant après. Ils sont tous dans le fond.

FRÉDÉRIC, tenant Gustave par le bras.

Comment, morbleu ! qu'est-ce que ça signifie? tu t'en allais ?

GUSTAVE.

Non, mon ami... non... certainement.

FRÉDÉRIC.

Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés ? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue.

CÉCILE, à demi-voix.

Gustave ! Gustave !...

FRÉDÉRIC.

Qu'entends-je ?

M. DORMEUIL, voulant aller vers elle.

Ma fille !

FRÉDÉRIC, l'arrêtant.

Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, s'avançant.

Mais, mon ami...

FRÉDÉRIC, le prenant par la main, qu'il garde dans la sienne.

Silence! te dis-je, et écoutez-tous!

(Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile; et dans ce moment Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.)

CÉCILE.

Il est parti!.. Oh! ce n'est plus là mon rêve!... Il me semblait entendre Frédéric; il me pardonnait : il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père, il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui nous disait...

FRÉDÉRIC, qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant :

Mes enfants, je vous unis!

CÉCILE, regardant autour d'elle.

Mon père!... Frédéric!... Gustave près de moi! (Fermant les yeux, et éloignant tout le monde de la main.) Ah! ne m'éveillez pas!

FRÉDÉRIC.

Non, ma chère Cécile, non, ce n'est point un rêve. J'avais juré à votre père de faire votre bonheur; n'ai-je pas tenu mon serment? (A M. Dormeuil.) Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE.

Ah! mon ami! comment reconnaitre jamais ce généreux sacrifice?

FRÉDÉRIC.

Laisse donc; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué. Et de cinq...

VAUDEVILLE.

M. DORMEUIL.

Air du vaudeville de Gusman d'Alfarache.

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protége en secret.
Par dépit, tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait!
Notre folie à tous est pareille;
Ce bonheur, que l'on désire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant!

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,
Chaque jour voit croître avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant!

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffa,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent,
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts, madame est un peu vive,
Et monsieur est un grave érudit.
Pour un bal, crac! madame s'esquive,
Et monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraiche et gentille,
Et monsieur voit en se réveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment, le bien vient en dormant!

CÉCILE, au public.

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le bénir;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque *bravo* me réveille,
Je dirai : Le bien vient en dormant!

L'OURS ET LE PACHA,

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 10 février 1820.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. SAINTINE.

PERSONNAGES.

SCHAHABAHAM, pacha, *souverain absolu et crédule.*
MARÉCOT, son conseiller, *premier ministre et imbécile.*
ROXELANE, sultane favorite.
ZÉTULBÉ, sa suivante.
TRISTAPATE, époux de Roxelane, *honnête homme et bête.*
LAGINGEOLE, son associé, *commerçant etranger... aux principes.*
ALI, premier eunuque.
LE GRAND ESTAFIER.
PLUSIEURS SULTANES, ESCLAVES, DERVICHES ET MUSICIENS.

La scène se passe dans la demeure du pacha.

Le théâtre représente une espèce de cour du sérail ; une grille au fond. A droite, au-dessus d'une porte, est écrit : *Appartement des femmes;* à gauche, une voliere dont le treillage est doré, et sur laquelle est écrit : *Petite ménagerie.* A la suite de la ménagerie un mur qui ferme le théâtre, et près duquel est un arbre. A droite, sur le premier plan, le trône du pacha.

Au lever du rideau, Roxelane, Zétulbé et plusieurs autres sultanes sont dans l'attitude de la douleur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉTULBÉ, ROXELANE.

ZÉTULBÉ, à Roxelane.

Comment ! on n'a point de ses nouvelles ?

ROXELANE.

Le dernier bulletin annonçait du mieux ; mais le médecin du sérail vient d'arriver, et nous sommes toutes dans une anxiété...

ZÉTULBÉ.

Ce n'est pas rassurant.

ROXELANE.

Savez-vous que cette perte-là serait affreuse ?

ZÉTULBÉ.

Oui, pour le pacha, qui ne peut se passer de son favori...

17.

ROXELANE.

Et pour nous surtout, car enfin cet ours était assez bonne personne; il ne méritait peut-être pas la place importante qu'il occupait, mais on ne peut pas dire qu'il ait abusé de sa faveur, et on ne peut pas lui reprocher une seule injustice, ni un acte arbitraire.

ZÉTULBÉ.

C'est bien vrai.

ROXELANE.

Et puisqu'il faut absolument que le sultan ait un favori, sait-on qui lui succédera?

ZÉTULBÉ.

Mais cette perte devrait vous effrayer moins que toute autre, madame; on sait quel rang vous tenez dans le cœur du pacha, et il se pourrait...

ROXELANE.

Qu'oses-tu dire? Ne sais-tu pas que je ne suis plus à moi, et que le souvenir de mon époux... ce pauvre Tristapatte!

ZÉTULBÉ, apercevant Marécot.

Ah! mon Dieu! que nous veut Marécot, et d'où lui vient cet air consterné?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; MARÉCOT.

MARÉCOT, arrivant tout effrayé.

Mesdames, c'en est fait!...

ROXELANE.

Comment! il n'est plus?

MARÉCOT.

Vous l'avez dit; l'ours a vécu... Il n'a pas même voulu attendre la visite du médecin:

ROXELANE.

On a beau dire, cet ours-là n'était pas sans intelligence.

MARÉCOT, d'un air détaché.

Oui, c'est une grande perte pour la ménagerie; car, à la cour, on peut s'en passer.

ROXELANE, surprise.

Comment, Marécot, vous qui l'aimiez tant!

MARÉCOT.

Je l'aimais, je l'aimais comme tout le monde, quand le pacha

était là. Je ne l'aurais pas dit de son vivant; mais c'était bien le plus vilain animal! et des caprices, beaucoup de caprices. Moi qui étais attaché à sa personne, j'ai été à même de l'apprécier, et, Dieu merci, j'en dirais long, si ce n'était le respect qu'on doit aux gens qui ne sont plus en place.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Il joignait l'air d'un intrigant
A l'astuce d'un diplomate,
Et, quoiqu'il fît le chien couchant,
Donnait souvent des coups de patte.
Taciturne, il grognait toujours,
Et dans sa fierté monotone,
Sous prétexte qu'il était ours,
Monsieur ne parlait à personne. (*Bis.*)

ROXELANE.

Ce qui n'empêche pas que voilà tout le sérail en deuil.

MARÉCOT.

Le moyen de faire autrement? pour peu que le seigneur Schahabaham se désole, il faudra bien faire comme lui, et ce n'est pas gai; mais dans notre état, le maître avant tout.

Air : A soixante ans on ne doit pas remettre.

Dès qu'il va mal, ma santé se dérange;
Dès qu'il est gai, moi je ris aux éclats;
S'il n'a pas faim, je ne bois ni ne mange;
S'il a sommeil je ronfle avec fracas. (*Bis.*)
Mais l'ours est mort, jugez donc quelles scènes
Dans ce sérail nous allons essuyer;
Je sens déjà mes deux yeux se mouiller,
Car vous savez que dans toutes ses peines
C'est toujours moi qui pleure le premier.

Le plus terrible, c'est que le seigneur Schahabaham ignore la mort de son favori, et je me confie, mesdames, à votre discrétion.

ROXELANE.

Il faudra pourtant bien la lui annoncer.

MARÉCOT.

Oui, mais s'il est une fois de mauvaise humeur, c'est fait de nous tous : le danger commun doit nous réunir.

ROXELANE.

Comment le distraire et l'empêcher d'y penser?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS ; ALI.

Seigneur Marécot, deux marchands européens viennent de se présenter à la porte du sérail; ils prétendent que vous leur avez accordé audience pour ce matin.

MARÉCOT.

Eh ! justement, il ne pouvaient arriver plus à propos ; ce sont des commerçants ambulants, qui vendent, brocantent et achètent des raretés et des curiosités. J'ai à leur vendre une fourrure superbe. (A Ali.) Faites entrer ces négociants estimables, et priez-les d'attendre.

(Ali sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ALI.

MARÉCOT.

Air : Sortez, croyez-moi, sortez (du Château de mon Oncle).

Oui, mesdames, cherchons bien,
Nous trouverons un moyen
Qui plaira,
Conviendra
A notre excellent pacha.
Il s'agit de le duper,
Il s'agit de l'attraper ;
Vous voyez, entre nous,
Que je compte un peu sur vous.
(A Roxelane.)
Mais soyez discrète,
Je vous le répète;
Taisons-nous aujourd'hui
Sur la mort du favori;
Si sa déconv'nue
Des grands était sue,
Que de gens qui déjà
D'mand'raient sa place au pacha !

CHOEUR.

Oui, mesdames, cherchons bien, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LAGINGEOLE, TRISTAPATTE.

LAGINGEOLE.

Eh bien! entre donc, Tristapatte; il n'y a rien à craindre. Nous sommes près de l'appartement des femmes; as-tu peur qu'elles te mangent?

TRISTAPATTE.

Non; mais je ne puis entrer dans un endroit où il y a des femmes sans penser à la mienne. Je l'aimais tant...

LAGINGEOLE.

Il est vrai que nous l'aimions bien.

TRISTAPATTE.

Aussi, c'est ta faute.

LAGINGEOLE.

Comment, ma faute?

TRISTAPATTE.

Sans doute. Sans toi je n'aurais pas été jaloux; si je n'avais pas été jaloux, je ne l'aurais pas fait partir en avant; si je ne l'avais pas fait partir en avant... Les maudits corsaires!... Enfin nous serions encore ensemble.

LAGINGEOLE.

C'est vrai; mais aussi, où diable vas-tu t'aviser d'être jaloux de ton meilleur ami?... Il n'y a pas que moi de bel homme dans le monde... La perte de ta femme me fait pour le moins autant de peine qu'à toi.

TRISTAPATTE.

Oh! non.

LAGINGEOLE.

Oh! si.

TRISTAPATTE.

Je sais bien comme j'aimais ma femme.

LAGINGEOLE.

Je sais bien comme je l'aimais aussi. Mais ne songeons maintenant qu'à notre fortune.

TRISTAPATTE.

Oui, elle est en bon train notre fortune.

Air : Vive une femme de tête !

D'un coup d'commerc' tu me tentes,
Tous deux nous entreprenons
D'réunir des bêt's savantes,
Et nous nous associons.
De peur de la concurrence,
Nous abandonnons Paris,
Et pour doubler not' finance
Nous am'nons dans ce pays
L'ours savant et plein d'adresse,
L'chat savant qui miaule en *ut*,
Bref, des savants d'toute espèce,
C'était pis qu'un institut ;
Mais des gens de c'l'importance
Mangeaient tous soir et matin ;
Ne pouvant viv' de science,
En route ils sont morts de faim.
Lors avec eux, j'm'en accuse,
J'ai calmé mon appétit,
Et j'ai la science infuse
Sans en avoir plus d'esprit.
Pour dernier coup, à notre âne
Nous v'nons de fermer les yeux,
Et de tout' la caravane
Il ne reste que nous deux.

LAGINGEOLE.

Et ne nous reste-t-il pas nos talents, notre industrie ? Avec de l'esprit, et j'en ai, de l'effronterie, et tu en as, on se tire de tout.

TRISTAPATTE.

Voilà que je suis un effronté maintenant.

LAGINGEOLE.

Enfin, n'est-ce pas toujours toi qui te mets en avant?

TRISTAPATTE.

C'est-à-dire que tu me mets toujours en avant, et je commence à en avoir assez. S'il y a quelque danger à courir, quelques coups de bâton à recevoir, c'est toujours pour moi. Voilà mes profits : nous devrions au moins partager.

LAGINGEOLE.

Tout peut se réparer. Si nous pouvions faire ici quelque bonne opération de commerce.

TRISTAPATTE.

Mais je te répète que nous n'avons plus rien.

LAGINGEOLE.

Justement, c'est comme cela qu'on commence. Si nous avions seulement avec nous cette petite baleine qu'on a pêchée dernièrement, dans le *Journal de Paris*, sur les côtes du Holstein... C'était là un joli cadeau à faire au pacha, si nous l'avions !

TRISTAPATTE.

Oui, mais ne l'avant pas...

LAGINGEOLE, cherchant à deviner ce qu'a dit Tristapatte.

Comment dis-tu ?

TRISTAPATTE.

Je dis : Ne l'avant pas...

LAGINGEOLE.

Si tu vas parler comme ça devant le pacha, on aura une belle opinion de nous ! Mais silence ! on vient. Dis toujours comme moi, et tenons-nous prêts à profiter des bonnes occasions.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MARÉCOT.

MARÉCOT, à part, sans voir les deux amis.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour assoupir la fatale nouvelle, et, grâces au prophète, le pacha ne se doute encore de rien. Je l'ai laissé occupé à regarder des petits poissons rouges qui se remuent dans un bocal, et en voilà au moins pour une bonne heure. (Apercevant les deux marchands.) Ah ! ce sont ces marchands européens...

TRISTAPATTE, à part, à Lagingeole.

Oui, marchands... sans marchandises.

LAGINGEOLE, à part, à Tristapatte.

Veux-tu te taire? (Haut.) Il est vrai de dire que nous possédons un assortiment complet d'animaux curieux, de bêtes savantes, d'animaux les plus rares.

MARÉCOT.

Cela se rencontre à merveille... nous qui voulons donner au pacha une petite fête, un divertissement.

LAGINGEOLE.

Une fête ! j'ai ce qu'il vous faut. (Montrant Tristapatte.) J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade, qui danse fort bien sur la corde.

TRISTAPATTE, bas à Lagingeole.

Mais tais-toi donc, ce n'est pas vrai.

LAGINGEOLE, de même.

Eh! mon ami, avec un balancier tu t'en tireras tout comme un autre.

MARÉCOT.

Ce n'est pas cela que j'entends; je veux dire quelque rareté en fait d'animaux. (Lagingeole frappe sur l'épaule de Tristapatte, et a l'air de le présenter à Marécot.) Eh bien! c'est bon. Il faut vous dire que le pacha aime beaucoup les bêtes savantes, et nous avions ici un ours blanc qui faisait ses délices.

TRISTAPATTE, à part.

Un ours! nous qui en possédions un si beau!

LAGINGEOLE, vivement, après avoir rêvé.

Un ours, dites-vous? J'ai justement ce qu'il vous faut.

TRISTAPATTE, bas à Lagingeole.

Mais tu sais bien qu'il est mort.

MARÉCOT.

Comment! il serait possible! vous auriez notre pareil?

LAGINGEOLE.

Oh! exactement semblable, excepté, par exemple, qu'il est noir; mais en fait de talents, la couleur n'y fait rien, et je vous livre celui-là pour le premier ours du monde. Il a fait l'admiration de toutes les cours et ménageries de l'Europe. En ce moment il arrive directement de Paris, où il avait été appelé par souscription pour remplacer l'ours Martin qui était indisposé; mais l'indisposition n'a pas eu de suites. Cet ours, dans le séjour qu'il a fait à Paris, a pris les belles manières et les gentillesses des habitants de cette grande ville. Il boit, il mange, pense et raisonne comme vous et moi pourrions faire.

MARÉCOT.

C'est admirable!

LAGINGEOLE.

Il joue, il danse comme une personne naturelle de l'Opéra. Je n'ai pas encore pu lui apprendre à chanter; cela viendra; mais en revanche il pince de la harpe divinement, et il a manqué de figurer dans une représentation à bénéfice pour le doyen des ours.

MARÉCOT, enthousiasmé.

Ah! mon ami, mon cher ami, nous sommes sauvés! Je prédis à vous et à votre ours le sort le plus brillant. Par exemple, si

celui-là ne devient pas le favori du pacha !... Mais ce n'est pas tout : le pacha aime aussi les poissons ; il nous faudrait donc un poisson extraordinaire.

TRISTAPATTE.

Je vous comprends bien : vous ne voulez pas un roquet de poisson, un goujon, par exemple.

LAGINGEOLE.

J'y suis, monsieur voudrait un beau poisson, un poisson comme on n'en voit pas beaucoup.

MARÉCOT.

Un poisson comme on n'en voit guère.

LAGINGEOLE, *froidement.*

J'ai votre affaire : prenez mon ours.

MARÉCOT.

Je pourrais fort bien m'arranger de votre ours ; mais...

TRISTAPATTE, *à Lagingeole.*

Tu n'entends donc pas ce que te dit monsieur ?

LAGINGEOLE.

Comment ?

TRISTAPATTE.

Tu dis à monsieur : Prenez mon ours.

LAGINGEOLE.

Eh bien ?

MARÉCOT.

Eh bien ?

TRISTAPATTE.

Eh bien ? qu'est-ce que monsieur t'a demandé ?

MARÉCOT.

Qu'est-ce que j'ai dit à monsieur ?

LAGINGEOLE.

Qu'est-ce que j'ai répondu ? Prenez mon ours.

TRISTAPATTE.

Prenez mon ours... Il ne sortira pas de là.

MARÉCOT.

Votre ours fera donc le poisson ?

LAGINGEOLE.

C'est son état ; c'est un ours marin.

MARÉCOT, *stupéfait.*

Un ours marin ! Ah ! le pacha en perdra la tête. Mon ami, notre fortune est faite, la vôtre et la mienne.

LAGINGEOLE, bas à Tristapatte.

Entends-tu, notre fortune? (Haut.) Et dites-moi, seigneur Marécot, votre pacha est-il bon homme?

MARÉCOT.

Il est d'une douceur et d'un laisser-aller qui vous étonneront.

Air : Un jour il est agriculteur.

Il a bon ton, il a bon air,
Pourtant, malgré sa bonhomie,
De son cousin le dey d'Alger
Il a quelquefois la manie :
Tout à coup lui prend un accès,
Pour un rien il s'emporte, il gronde,
Il vous tue!... et l'instant d'aprés
C'est le meilleur homme du monde.

LAGINGEOLE.

Je conçois ça, c'est la maladie du pays.

MARÉCOT.

Mais surtout, il n'aime pas à attendre... Ainsi, hâtez-vous d'amener votre ours. Schahabaham donne aujourd'hui même une tête à la sultane favorite, qui justement est Française; et puisque vous et votre ours l'êtes aussi, ça lui fera plaisir. On aime à voir ses compatriotes... J'ai encore un autre marché à vous proposer, mais nous en parlerons dans un autre moment. Le pacha ne peut tarder à paraitre; hâtez-vous de quitter ces lieux.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

TRISTAPATTE, LAGINGEOLE.

TRISTAPATTE.

Ah çà! mon ami Lagingeole, dis-moi, si par hasard tu n'as pas perdu la tête d'aller promettre au pacha un ours qui joue et qui danse; et où veux-tu que nous trouvions une bête comme celle-là?

LAGINGEOLE.

Comment, tu ne devines pas qui est-ce qui est la bête?

TRISTAPATTE.

Ma foi, non.

LAGINGEOLE.

Et bien! mon ami, c'est toi.

TRISTAPATTE.

Comment, je suis la bête?

LAGINGEOLE.

Eh oui! c'est toi qui es la bête; car il ne comprend rien. Ne te rappelles-tu pas que nous avions un ours?

TRISTAPATTE.

Oui, mais il est mort, et il ne nous en reste plus que la peau.

LAGINGEOLE.

Eh bien! je te mets dedans.

TRISTAPATTE.

Tu me mets dedans, je comprends bien ça; voilà positivement ce que je ne veux pas. Tu n'en fais jamais d'autres!

LAGINGEOLE.

Songe donc que tu es justement de sa taille, que tu danses, que tu pinces de la harpe. Que diable! je t'avais en vue, et le rôle est dessiné pour toi.

TRISTAPATTE.

C'est possible; mais un autre le jouera.

LAGINGEOLE.

Songe d'ailleurs...

TRISTAPATTE.

Tu as beau dire, je ne serai pas ours; je ne veux pas être ours. Diable! ça sent trop le bâton.

LAGINGEOLE.

Pense donc à notre fortune!

TRISTAPATTE, se fâchant.

Je me moque bien de la fortune, moi; je méprise la fortune. Je suis philosophe, et je ne veux pas être ours.

LAGINGEOLE.

Eh! mon ami, l'un n'empêche pas l'autre.

(On entend préluder sur un instrument.)

Silence! on chante. (Tous deux écoutent.)

ROXELANE, en dehors.

Air de Montano.

Amour! (*Bis.*)
Que ton doux pouvoir nous enflamme!
Amour! (*Bis.*)
Pour nous descends dans ce séjour.

TRISTAPATTE, ému.

Quel trouble dans mon âme!
Je connais ces accents :
Oui... c'est ma femme!
C'est elle que j'entends.

LAGINGEOLE, entendant le chœur.

Accompagnée de plusieurs autres.

CHOEUR.

Amour! etc.

TRISTAPATTE, transporté de joie.

Ah! mon ami c'est bien elle, c'est ma femme!

LAGINGEOLE.

Quel bonheur! embrassons-nous!

TRISTAPATTE.

Mais il me semble qu'elle parlait d'amour.

LAGINGEOLE.

C'est qu'elle pensait à nous.

TRISTAPATTE.

A nous? à moi.

LAGINGEOLE.

A nous.

TRISTAPATTE.

A moi. Je ne sais pas, quand il s'agit de ma femme, pourquoi tu te mets toujours de moitié.

LAGINGEOLE.

Je parle comme ton associé, ton ami; et je me félicite de ce qu'elle nous est rendue.

TRISTAPATTE, ayant l'air de se parler à lui-même.

Pas encore. Comment pourrons-nous pénétrer auprès d'elle?

LAGINGEOLE, ayant réfléchi, frappe sur l'épaule de Tristapatte qui lui tourne le dos.

Ah! mon ami!

TRISTAPATTE, effrayé, jette un cri.

Ah! qu'est-ce que c'est donc?

LAGINGEOLE.

Une idée sublime, admirable!

TRISTAPATTE, se remettant.

Cet être-là me fait des peurs à mourir. Eh bien! quelle idée?

LAGINGEOLE.

Mets-toi en ours.

TRISTAPATTE.

Encore? tu vas recommencer ta scène?

LAGINGEOLE.

C'est le seul moyen de te rapprocher de ta femme sans danger, et de t'en faire reconnaître.

TRISTAPATTE.

Comment! tu veux qu'elle me reconnaisse quand je serai en ours?

LAGINGEOLE.

Sois donc tranquille : je me charge de causer avec elle et de la prévenir en particulier.

TRISTAPATTE.

Tu lui diras donc : Il y a quelque chose là-dessous.

LAGINGEOLE.

Sans doute. Tu ne peux pas tout faire; je suis trop juste pour l'exiger. (On entend une brillante musique un peu dans le lointain.) Mais j'entends le bruit des fanfares; partons, et revenons au plus vite.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

SCHAHABAHAM, MARÉCOT, ROXELANE, ZÉTULBÉ;
SUITE D'ESCLAVES, DE MUSICIENS ET DE FEMMES.

CHOEUR.

Air de Joconde.

Quelle fête
Ici s'apprête!
Mes amis, crions tous, crions : Alla!
Chantons notre auguste maître;
Dans ces lieux il va paraître...
Gloire, honneur, honneur à notre pacha!
A ce pacha si juste et si bon.

SCHAHABAHAM.

C'est bon. (*Six fois.*)

CHOEUR.

Quelle fête, etc.

SCHAHABAHAM.

(Il va s'asseoir sur le trône. Roxelane se place près de lui; un esclave lui apporte une pipe à la turque.)

Ainsi donc, il est censé que nous sommes ici pour nous amuser; en conséquence, je déclare que le premier qui ne s'amusera pas sera empalé de suite.

(Danse et ballet des esclaves.)

MARÉCOT, s'inclinant à l'orientale.

Premier rayon de la lumière éternelle, je viens t'offrir mon hommage et me précipiter à tes sacrés genoux pour baiser la poussière de tes souliers, c'est-à-dire de tes bottes.

SCHAHABAHAM, lui présentant un pied.

Baise, mon ami, baise...

MARÉCOT.

L'autre, s'il vous plait.

SCHAHABAHAM, lui donnant son autre pied à baiser.

Mais sois gai, c'est l'ordre du jour. Ne m'as-tu pas promis que nous aurions une bête curieuse?

MARÉCOT.

Oui, seigneur, un ours marin. (Allant au-devant de Lagingeole.) Voici son conducteur, que j'ai l'honneur de présenter à Votre Grandeur. Il parle...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LAGINGEOLE.

SCHAHABAHAM.

J'aime beaucoup les ours, moi ; ainsi, soyez le bienvenu, mon garçon.

ROXELANE, à part.

Dieux ! me trompé-je ! c'est Lagingeole, une connaissance de mon époux, l'intime de la maison.

MARÉCOT, à Lagingeole.

Vous pouvez commencer, brave homme.

LAGINGEOLE.

L'ours incomparable amené des forêts du nord dans Paris, et de Paris dans ces augustes lieux, pour les plaisirs du grand, du puissant, du vertueux, du... (Il cherche à se rappeler le nom.)

MARÉCOT.

Allons, allons ; peut-on oublier un si beau nom ? Schahabaham...

LAGINGEOLE.

Du généreux Schahabaham...

SCHAHABAHAM, à part.

Il est très-honnête.

LAGINGEOLE.

Va paraître à ses yeux.

ROXELANE, à part.

Qu'est devenu Tristapatte ?

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit point ici, messieurs et mesdames, comme tant d'autres pourraient vous le faire voir, d'une chèvre qui danse sur la corde, ou d'un chien savant qui joue aux dominos, ou fait des comptes d'arithmétique...

SCHAHABAHAM.

Comment ! des chiens mathématiciens ! Est-ce qu'il y en a ?

LAGINGEOLE.

J'en attends, et j'aurai l'honneur de vous les offrir. Je vais commencer par vous distribuer le programme des exercices.

SCHAHABAHAM.

A la bonne heure ; car je n'entends jamais rien à un concert quand je n'ai pas le programme.

LAGINGEOLE, après en avoir distribué, en donne un à Roxelane, et lui dit tout bas :

Lisez.

ROXELANE.

Que vois-je ? (Lisant.) « L'ours est votre époux. » (A part.) Dissimulons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS ; TRISTAPATTE, en ours, conduit par un esclave.

CHOEUR.

Air : Dis-moi, cher Jeannot.

J'admire, vraiment,
Ce spectacle étrange ;
J'admire, vraiment,
Cet ours étonnant.

ROXELANE, à part.

Grands dieux ! quoi ! c'est lui !
Comme ça le change ;
Qui croirait qu'ici
Je vois mon mari ?

CHOEUR.

J'admire, vraiment, etc.
(Pendant ce temps, l'ours danse avec un bâton.)

LAGINGEOLE.

Si Sa Grandeur daigne lui commander, il obéira.

SCHAHABAHAM.

Animal surprenant, dites-moi... (A part.) Ma foi, je ne sais quoi lui dire moi-même. (Haut.) Dites-moi, animal surprenant, surprenant animal... (A l'ours, qui s'approche trop près de lui.) Éloignez-vous donc, vous pourriez me dévorer, mon cher. (A Lagingeole.) Je suis curieux de l'entendre griffer sur la harpe un morceau de sa composition, comme on me l'a promis.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous allez être satisfait.

SCHAHABAHAM.

La musique est-elle vraiment de sa composition?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur, lisez le programme.

SCHAHABAHAM.

On l'aura sans doute un peu retouchée. Enfin nous allons en juger.

LAGINGEOLE.

Mesdames et messieurs, la plus grande attention; l'ours va commencer.

(Un esclave apporte une harpe; l'ours griffe l'air :)

J'ai du bon tabac dans ma tabatière, etc.

LAGINGEOLE.

Admirez cet air prisé par tous les amateurs.

SCHAHABAHAM.

On a beau dire, il n'y a que les Européens pour ces choses-là; un ours turc n'en ferait jamais autant. Dites-moi, l'homme, comment vous y êtes-vous pris pour instruire cet animal d'une manière aussi surprenante? Si vous me répondez juste, je vous nomme gouverneur de mes enfants.

LAGINGEOLE.

Seigneur, vous prenez un ours; il faut pour cela qu'il soit jeune; cependant il serait vieux, que ce serait absolument la même chose. Vous l'élevez comme il faut, je dis comme il faut, car là-dessus chacun a sa manière, et je n'en puis fixer aucune particulièrement. Vous lui donnez de l'éducation, et il se trouve instruit s'il profite de vos leçons.

SCHAHABAHAM.

Parbleu! vous m'étonnez autant que votre ours. Mais comment diable avez-vous pu le rendre musicien?

LAGINGEOLE.

Seigneur, je lui ai appris la musique.

SCHAHABAHAM.

Cet homme-là s'exprime avec une clarté, une facilité, qui me surprennent! Votre ours danse-t-il, mon ami?

LAGINGEOLE.

Oui, seigneur. Allons, Rustaut, allez inviter deux de ces dames.

(L'ours va vers Roxelane.)

SCHAHABAHAM.

Il invite Roxelane, c'est admirable!

LAGINGEOLE.

Ne craignez rien, mesdames, c'est un mouton.

(L'ours danse une allemande avec Roxelane et Zétulbé; au moment du baiser, il se détourne et presse Roxelane dans ses bras.)

ROXELANE, bas.

Quelle imprudence!

SCHAHABAHAM, descendant du trône.

Assez! assez! Que tout le monde se retire; tout le monde, excepté vous, l'homme aux bêtes. Qu'on promène cet ours dans les jardins du palais; allez.

ROXELANE.

Ciel! protége mon époux et mon innocence!

REPRISE DU CHOEUR.

Air de Joconde.

Quelle fête
Ici s'apprête! etc.

(Tout le monde sort; l'ours s'échappe des mains de l'esclave qui le conduit, et court après Marécot, qui se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XII.

SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE.

LAGINGEOLE, à part, et regardant Schahabaham.

Que signifie cela? se douterait-il...

SCHAHABAHAM, mystérieusement.

Ils n'y sont plus. Je voulais vous prévenir d'une chose; c'est qu'il m'est venu une idée.

LAGINGEOLE.

Vrai?

SCHAHABAHAM.

J'ai d'autres ours dans ma ménagerie, car je ne vous cache pas que je les affectionne singulièrement; j'en ai un surtout, mon ours de la mer Glaciale, que j'ai fait élever d'une façon toute particulière. D'abord il y a en lui d'excellents principes, il aime beaucoup les jésuites.

LAGINGEOLE.

Vraiment?

SCHAHABAHAM.

Il a mangé les deux derniers que je lui avais donnés pour gouverneurs.

LAGINGEOLE.

Pauvre bête!

SCHAHABAHAM.

J'ai même peur que ça ne lui fasse mal, parce qu'il paraît que c'est difficile à passer.

LAGINGEOLE.

C'est ce que tout le monde dit.

SCHAHABAHAM.

Alors, pour aider à la chose, je voudrais aujourd'hui faire danser mon ours avec le vôtre. Voilà mon idée; je me disais tout à l'heure que deux ours qui danseraient l'allemande, ce serait bien plus gracieux et bien plus singulier, parce que des femmes ça dépare. Est-ce que vous ne pourriez pas donner à mes ours quelques leçons de danse?

LAGINGEOLE, à part.

Ah, diable!

SCHAHABAHAM.

Mais moi je suis pressé de m'amuser, et si vous voulez commencer sur-le-champ, on va vous enfermer avec eux, rien qu'une petite demi-heure, cela suffira toujours pour les premières positions.

LAGINGEOLE.

Ah, mon Dieu!

SCHAHABAHAM.

Mais il faut vous dépêcher, parce que, voyez-vous, je suis naturellement la douceur même; mais quand mes gens me fâchent ou m'impatientent...

LAGINGEOLE.

Eh bien! quel parti prenez-vous?

SCHAHABAHAM.

Dame, je leur fais tout bonnement couper la tête.

LAGINGEOLE.

C'est un moyen; mais...

SCHAHABAHAM.

Moi je trouve que cela tranche les difficultés.

LAGINGEOLE.

D'accord; mais s'il m'était permis là-dessus de vous présenter mon système d'économie politique...

SCHAHABAHAM.

Comment donc! présentez-le, je vous en prie.

LAGINGEOLE.

Vous savez sans doute ce que c'est que l'économie politique?

SCHAHABAHAM.

Allez toujours, allez toujours.

LAGINGEOLE.

Tenez, c'est moi qui serai l'exemple d'économie politique; croyez-vous que mes animaux ne soient pas aussi difficiles à conduire? mais si je leur faisais couper la tête, où diable serait l'économie, je vous le demande?

SCHAHABAHAM.

C'est vrai. Cet homme-là est étonnant.

LAGINGEOLE.

Je me contente de leur faire administrer la bastonnade, une forte bastonnade, encore pas à tous, car il faut aller proportionnellement, et vous sentez que si je la faisais donner à mes serins savants... mais je respecte en eux leur âge et leur faiblesse, et je ne leur donnerais pas même une croquignole.

SCHAHABAHAM.

Comment une croquignole?

LAGINGEOLE.

Oui, une croquignole. (Il fait un geste du doigt.)

SCHAHABAHAM.

Ah! vous voulez dire une pichenette?

LAGINGEOLE.

Non, croquignole est le mot.

SCHAHABAHAM.

Pichenette est plus usité.

LAGINGEOLE.

Tenez, voilà ce qui a tout brouillé en politique; on a cessé de s'entendre sur les mots, et alors...

SCHAHABAHAM.

On dit pichenette.

LAGINGEOLE.

On doit dire croquignole.

SCHAHABAHAM, apercevant Marécot.

Voici justement mon conseiller intime qui s'avance vers nous; nous allons le prendre pour juge.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; MARÉCOT.

MARÉCOT, d'un air effaré.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Il ne s'agit pas de cela.

MARÉCOT.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tais-toi, tais-toi, te dis-je, et réponds. (Il lui donne une pichenette sur le nez.) Comment appelle-t-on ça?

MARÉCOT.

Ça?

LAGINGEOLE.

Ne l'influencez pas. (Il lui donne une croquignole de l'autre côté.) Oui, ça?

MARÉCOT, à Schahabaham.

Aïe! Eh bien! il ne se gêne pas.

SCHAHABAHAM.

Je lui en ai donné la permission.

MARÉCOT.

Eh bien, cela s'appelle une chiquenaude.

LAGINGEOLE.

Oh! alors, croquignole, pichenette, chiquenaude; il y a un langage différent pour toutes les classes de la société.

MARÉCOT.

Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Tu peux parler maintenant.

MARÉCOT.

D'après vos ordres, on avait laissé l'ours de monsieur se promener en liberté, et on vient de le surprendre...

SCHAHABAHAM.

Où ça?

MARÉCOT.

Vous ne le devineriez jamais... aux pieds de la belle Roxelane.

SCHAHABAHAM.

C'est admirable! Un ours aux pieds de Roxelane! Et avait-il bon air?

MARÉCOT.

Mais l'air de quelqu'un qui fait une déclaration. Il parait que c'est un animal bien caressant.

SCHAHABAHAM.

Ah! il se lance dans la déclaration! C'est miraculeux. Je n'en ai jamais fait autant.

Air du vaudeville de Catinat.

Ainsi donc aujourd'hui, je voi
Qu'à cette beauté si sévère,
Cet animal, bien mieux que moi,
A trouvé le moyen de plaire.
A Roxelane, tous les jours,
En vain je peignis ma tendresse,
Il ne fallait pas moins qu'un ours
Pour adoucir une tigresse.

MARÉCOT.

Du reste, je l'ai fait conduire dans la petite ménagerie, ici près.

LAGINGEOLE, à part.

Grand Dieu! dans la ménagerie! pauvre Tristapatte!

MARÉCOT.

Oh! je présume que l'on peut compter sur sa sagesse; car il n'y a dans cette ménagerie que des oiseaux, des singes, des bipèdes enfin.

LAGINGEOLE.

Je respire. (Apercevant dans la ménagerie, à droite, Tristapatte qui lui fait des signes.) C'est lui!

SCHAHABAHAM.

Je n'y tiens plus; il faut absolument que je le voie aux prises avec mon ours de la mer Glaciale. (Tristapatte et Lagingeole se font des signes d'intelligence.) Je donne douze mille sequins s'ils dansent ensemble la gavotte.

LAGINGEOLE, regardant Tristapatte.

Douze mille sequins! (Tristapatte lui fait signe de refuser.) Seigneur...

SCHAHABAHAM.

Ah! il le faut, ou je me fâche. Eh bien, Marécot! que vous ai-je dit? Allez me chercher la grande ourse de la mer Glaciale, et l'amenez ici pendant que je vais avertir ces dames du spectacle qui va avoir lieu. (Revenant à Lagingeole.) Croyez-vous réellement qu'ils pourront danser la gavotte?

LAGINGEOLE.

Mais, seigneur...

SCHAHABAHAM.

Je l'ordonne d'abord. Ainsi, arrangez-vous; si je n'ai pas de gavotte, je fais trancher la tête aux deux danseurs, ainsi qu'à vous, messieurs, (s'adressant à l'orchestre du théâtre) et à tous les musiciens. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

MARÉCOT, LAGINGEOLE.

MARÉCOT.

C'est qu'il est homme à le faire. Et quel parti prendre ?

LAGINGEOLE, à part.

Par exemple, si je sais comment me tirer de là, moi et le pauvre Tristapatte.

MARÉCOT.

Ah ! seigneur Lagingeole, vous me voyez dans un embarras...

LAGINGEOLE, à part.

Parbleu ! il n'y est pas plus que moi. (Haut.) Votre ours de la mer Glaciale est donc bien méchant ?

MARÉCOT.

Le pauvre animal ne fera jamais de mal à personne ; il est mort ce matin.

LAGINGEOLE.

Mort, dites-vous ?

MARÉCOT.

Eh, oui ! et c'est sa peau que je voulais vous vendre. Le pacha qui compte sur lui pour danser la gavotte ! Ah ! je suis un homme perdu !

LAGINGEOLE.

Ah ! mon ami, que c'est heureux ! Attendez... une idée lumineuse. Dansez-vous un peu la gavotte ?

MARÉCOT.

Ce que vous me demandez là est très-déplacé. Vous me voyez au désespoir, et vous venez me dire... comme si je pouvais avoir le cœur à la danse.

LAGINGEOLE.

Il ne s'agit pas de cela. Vous dansez la gavotte ?

MARÉCOT.

Dame! la gavotte, le rigodon... autrefois je ne m'en tirais pas mal.

LAGINGEOLE.

Eh bien! nous voilà tirés d'affaire. Le pacha est bon enfant dans sa férocité, et avec lui, le premier moment une fois passé... Venez, je vais vous expliquer... présidez à votre toilette, et je cours après avertir le pacha que ses ordres sont exécutés, et que le bal va commencer.

MARÉCOT.

Comment? qu'est-ce que vous dites donc là?

LAGINGEOLE.

Oh! ne craignez rien de mon ours; j'en réponds, et je ne le quitterai pas.

ENSEMBLE.

Air : Finale du 2e acte d'Honorine.

Dépêchons-nous
Notre / Votre } maitre
Va paraitre;
Dépêchons-nous,
C'est ici le rendez-vous.

(On entend du bruit dans la ménagerie.)

LAGINGEOLE.

Mais quel est ce bruit, s'il vous plait?

MARÉCOT.

Sans doute quelque perroquet,
Quelques-uns de nos animaux
Qui se disent quelques gros mots.

ENSEMBLE.

Dépêchons-nous, etc.

TRISTAPATTE, dans la ménagerie à droite, et se disputant avec les animaux.

Finirez-vous!
Ils viennent me prendre en traitre;
Finirez-vous!
Je vais vous étrangler tous.

(Ils sortent.)

SCÈNE XV.

TRISTAPATTE, seul.

(Il sort par-dessus le mur de la petite ménagerie; il est en désordre, a la tête de l'ours sous le bras, et descend le long d'un arbre.)

Pchit! pchit! Ah! le maudit animal! Il croit peut-être qu'il me fera peur, et que je me laisserai faire. Il m'a joliment mordu malgré ça; mais c'est en traître. Ah! mon Dieu! quel état que celui d'ours, puisqu'on ne peut même pas se faire respecter d'un singe. J'étais là dans un coin, et je ne lui disais rien, quand il est venu m'attaquer. D'abord, le ciel est témoin que ce n'est pas moi qui ai commencé; je suis connu, quand même; mais malgré ma candeur naturelle, je me suis dit : Je suis ours, enfin, et il faut que chacun tienne son rang. Je lui ai allongé un coup de griffe, et il m'a mordu. Aïe! c'est qu'il a emporté la peau. (Il montre un morceau qui pend de la peau d'ours.) Faites donc l'ours, après cela, pour vous faire mordre, vous faire bâtonner! Je vous demande s'il n'y a pas de quoi perdre la tête, et dans le désespoir où je suis, je ne sais pas trop qu'est-ce qui pourrait me la remettre. (Regardant à gauche.) Mais on vient. Dieu! que vois-je? c'est la grande ourse de la mer Glaciale. Remettons ma tête; il ne me fera peut-être pas de mal, me prenant pour son égal. (Il remet sa tête d'ours.)

SCÈNE XVI.

TRISTAPATTE, en ours noir; MARÉCOT, en ours blanc.

MARÉCOT, à part.

Le projet est bouffon; mais s'il pouvait réussir... (Apercevant Tristapatte.) Eh bien! que vois-je donc là? c'est l'ours du seigneur Lagingeole. Il m'avait promis de ne pas le quitter. Si je pouvais l'attraper pas sa chaîne.

TRISTAPATTE, à part.

Aïe! il s'avance vers moi. Oh! oh! oh! (Il tâche d'imiter l'ours.)

MARÉCOT, à part.

Miséricorde! il se fâche.

TRISTAPATTE, à part.

Où fuir? il va me dévorer.

MARÉCOT, reculant.

Mais il est sauvage. Oh! oh! oh! (Il imite l'ours.)

(Tous deux cherchent à s'éviter; ils parcourent le théâtre dans le même sens, se heurtent en voulant se fuir, et leurs têtes d'ours tombent du côté opposé à leur personne.)

TOUS DEUX, stupéfaits.

Ah! bah!

TRISTAPATTE.

Comment! c'est vous! Je vous reconnais. Vous êtes donc aussi dans les ours?

MARÉCOT, le regardant.

Je ne me trompe pas; c'est l'associé de Lagingeole. Ah! c'est donc vous, marchand européen? Venez donc un peu ici que nous causions. (Les deux ours vont s'asseoir sur le divan qui sert de trône à Schahabaham.) Comment se fait-il? (On entend des fanfares.) Ah! mon Dieu! voici le pacha! Vite à notre poste, ou nous sommes perdus.

(Ils ramassent précipitamment leurs têtes et les troquent sans s'en apercevoir.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; SCHAHABAHAM, LAGINGEOLE, ROXELANE, ZÉTULBÉ, SUITE DU PACHA.

LAGINGEOLE, au pacha.

Oui, seigneur, vous allez être satisfait, et...

SCHAHABAHAM, apercevant les ours qui ont changé de tête.

Mais que vois-je?

LAGINGEOLE, à part.

Oh! les maladroits! qu'ont-ils fait!

CHOEUR.

Air du Bachelier de Salamanque.

Grands dieux! la singulière chose!
Et par quel inconnu pouvoir
Cet ours, dans sa métamorphose,
Est-il moitié blanc, moitié noir?

LAGINGEOLE, aux femmes.

Je vais être leur interprète;
Oui, vos beaux yeux, sur mon honneur,
Peuvent faire tourner la tête.

SCHAHABAHAM.

Mais non la changer de couleur.

CHOEUR.

Grands dieux! etc.

SCHAHABAHAM.

Au fait, comment se fait-il que mon ours blanc ait la tête noire, et mon ours noir la tête blanche?

LAGINGEOLE.

C'est la chose la plus aisée à comprendre. (A part.) Que le diable les emporte!

SCHAHABAHAM.

Aisée à comprendre; c'est aisé à dire. Expliquez-vous donc.

ROXELANE, à part.

O ciel! comment reconnaître mon époux dans ce chaos d'ours?

LAGINGEOLE.

Messieurs et mesdames, vous n'êtes pas sans avoir lu M. de Buffon et le traité d'Aristote sur les quadrupèdes?

SCHAHABAHAM.

Certainement nous les avons lus; néanmoins, comment se fait-il qu'un ours qui avait la tête noire l'ait blanche maintenant?

LAGINGEOLE.

Vous allez me comprendre de suite, parce que, Dieu merci, je ne parle pas à une buse, mais au grand Schahabaham, le prince le plus éclairé de l'Orient.

SCHAHABAHAM.

Vous êtes bien bon. Voyons.

LAGINGEOLE.

Cet animal fidèle sait qu'il a changé de maître, et vous êtes beaucoup trop instruits pour ne pas connaître l'effet de la douleur sur les âmes sensibles. On a vu des personnes naturelles qui, dans l'espace d'une nuit, voyaient blanchir leurs cheveux à vue d'œil.

SCHAHABAHAM.

Ça c'est vrai, je comprends; mais cet autre qui est blanc et qui a la tête noire?

LAGINGEOLE.

Ah! pour celui-là, je vous avoue que je suis fort embarrassé, et je ne crois pas... à moins cependant qu'il n'ait pris perruque, ce que je n'ose affirmer.

SCHAHABAHAM.

C'est impossible! Je sais qui est-ce qui peut me rendre compte... (Appelant.) Marécot!

MARÉCOT, se retournant vivement.

Plaît-il?

SCHAHABAHAM, étonné.

Il me semble qu'un des deux ours a parlé.

LAGINGEOLE.

C'est impossible.

SCHAHABAHAM.

Je l'ai bien entendu peut-être. Je veux savoir lequel m'a répondu.

LAGINGEOLE.

Vous voyez qu'ils ne vous répondent pas.

SCHAHABAHAM.

C'est qu'ils y mettent de l'obstination; mais je vais leur apprendre à parler, moi : qu'on leur coupe la tête.

ROXELANE, effrayée.

Ah, seigneur ! qu'allez-vous faire? au nom de Mahomet...

SCHAHABAHAM.

Que ces femmes sont coquettes! parce qu'on a surpris un de ces ours à ses pieds. Mais je ne sais rien vous refuser, je vous permets d'en sauver un : point de pitié pour l'autre.

ROXELANE, bas.

Que faire, comment le reconnaître? Seigneur Lagingeole, lequel est mon mari?

LAGINGEOLE.

Ma foi, je n'y suis plus.

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses. »

ROXELANE.

Je n'ose.

SCHAHABAHAM.

Mon grand estafier, tranchez le différend; apportez-moi leurs têtes.

MARÉCOT et TRISTAPATTE, déposant leurs têtes d'ours aux pieds du pacha.

Voilà les têtes demandées.

SCHAHABAHAM, surpris.

Qu'est-ce que c'est que ça? mon conseiller en ours! Et quelle est donc cette autre bête?

ROXELANE.

Seigneur, c'est mon époux.

SCHAHABAHAM, d'un air furieux.

Qu'entends-je? Ainsi donc tout le monde me trompait? Ces ours n'étaient pas des ours; et madame, qu'on m'avait donnée pour demoiselle... Vengeance!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Air : Grâce, grâce pour elle.

Grâce, grâce, grâce, de grâce. (*Bis.*)

SCHAHABAHAM, en riant.

Mais laissez-moi donc avec vos grâces! c'est bien mon intention, mais vous m'en ôtez le mérite. Il faut que je m'amuse aussi en leur faisant peur.

TOUT LE MONDE.

Que de bontés!

LAGINGEOLE.

Seigneur, quand me payera-t-on mes émoluments comme gouverneur de vos enfants?

TRISTAPATTE.

Et moi comme ours?

SCHAHABAHAM.

Il est encore bon celui-là, il m'en fait gober de toutes les couleurs,

« Et sa tête à la main demande son salaire. »

Partagez les douze mille sequins.

VAUDEVILLE.

SCHAHABAHAM.

Air du vaudeville de Farinelli.

Tu m'as rendu ma belle humeur
Lorsque je t'ai vu ventre à terre,
Ce trait t'assure ma faveur :
Je te nomme grand secrétaire.

MARÉCOT.

Cela m'était bien dû, d'ailleurs :
Si j'en crois nos grands diplomates, (*Bis.*)
Il faut, pour grimper aux honneurs, } *Bis.*
Savoir aller à quatre pattes. }

LAGINGEOLE.

J'ai vu des chats musiciens,
J'ai vu des chevaux héroïques,
Des dogues mathématiciens,
Et des ânes grands politiques.
Depuis nos écrivains payés,
Jusques aux chèvres acrobates,
Grand Dieu! que de sots à deux pieds
Et de savants à quatre pattes!

TRISTAPATTE, à Marécot, l'invitant à passer devant lui pour parler au public.

Monsieur, c'est à vous de passer.

MARÉCOT.

Monsieur, c'est à vous, ce me semble.

TISTAPATTE.

Monsieur, vous devez commencer.

MARÉCOT.

Eh bien, donc, commençons ensemble.

TOUS DEUX, au public.

Je crains que plus d'un trait malin
Sur mon collègue et moi n'éclate; (*Bis.*)
Mais vous pouvez, d'un coup de main, } *Bis.*
Nous sauver plus d'un coup de patte. }

(Ballet; les ours, les sultanes et le pacha dansent ensemble.)

LE SECRÉTAIRE

ET

LE CUISINIER,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 janvier 1821.

EN SOCIETÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-PHAR.
ÉLISE, sa fille.
LE VICOMTE DE SAUVECOURT.
ALPHONSE, son fils.
ANTOINE, intendant de M. de Saint-Phar.
SOUFFLÉ, cuisinier.
MARMITONS, AIDES DE CUISINE, VALETS.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de M. de Saint-Phar. Portes de fond, porte de côté à droite, et sur le premier plan à gauche, une grande cheminée avec un bon feu. A droite du spectateur, sur le premier plan, une table avec un carton et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, tenant un paquet de lettres, et à la cantonade.

Je vous le répète, dites que je n'y suis pas. Que diable aussi, le comte de Saint-Phar, mon maître, avait bien besoin de se faire donner l'ambassade de Copenhague! Depuis que nous sommes nommés, je crois que la tête tourne à toute la maison : chacun veut monter.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Chacun s'donne un air de grandeur.
Jusqu'à la bonne et la nourrice
Qui veul't être dames d'honneur,
Et nos marmitons, chefs d'office;
Le jockey veut être courrier;
Enfin, changeant son frontispice,
Sur sa loge, notre portier
Vient de mettre : PARLEZ AU SUISSE.

Sans compter les nouvelles places, moi qui, en ma qualité de factotum... qu'est-ce que je dis donc ? d'intendant, suis chargé des nominations, ai-je reçu des sottises et des lettres de recommandation ! Soixante-douze seulement pour la place de valet de chambre ! ce n'est pas étonnant, valet d'un grand seigneur, ce sont de ces places que tant de gens peuvent remplir ! Enfin, je n'en ai plus que deux, celle de secrétaire et celle de cuisinier : ah, par exemple, pour ces deux-là... prenons garde.

Air du Ménage de garçon.

Pour ces deux places je me flatte
De bien choisir mes postulants ;
C'est, dit-on, pour un diplomate
Deux hommes vraiment importants !
Plus d'un grand talent qu'on révère
A dû son esprit tout entier,
Le matin, à son secrétaire,
Et le soir, à son cuisinier.

Qu'est-ce qui vient déjà me déranger ?

SCÈNE II.

LE PRÉCÉDENT ; LE VICOMTE DE SAUVECOURT.

LE VICOMTE, entrant et repoussant un valet qui veut l'empêcher d'entrer.

Ventrebleu ! je me moque de la consigne, j'en ai forcé bien d'autres. (A Antoine.) M. le comte de Saint-Phar ?

ANTOINE.

Monsieur, il travaille dans ce moment.

LE VICOMTE.

Ah ! il travaille, c'est différent ; un grand seigneur qui travaille, il ne faut pas le déranger ; vous lui direz que c'est le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

Comment, celui à qui jadis il dut sa fortune ?

LE VICOMTE.

Oui, son ancien ami, qui ne l'a pas vu depuis dix ans, et qui désire lui parler pour une affaire très-importante ! Quand part-il pour son ambassade ?

ANTOINE.

Demain matin ; ses malles et celles de mademoiselle Élise sont déjà faites.

LE VICOMTE, à part.

Ah ! sa fille l'accompagne ; voilà qui me confirme encore ; il n'y a pas de temps à perdre. (Haut.) Quel est son homme d'affaires ou son intendant ?

ANTOINE.

Vous les voyez tous les deux ; je suis l'un et l'autre.

LE VICOMTE.

C'est-à-dire que vous cumulez ; c'est bien, ça fait moins de monde dans une maison ; mais si jamais, c'est une supposition que je fais, l'intendant vient à être pendu, je vous demande ce que deviendra l'homme d'affaires.

ANTOINE.

Monsieur...

LE VICOMTE.

Ce sont les vôtres, j'entends bien ; ça ne me regarde pas, je voulais seulement vous prévenir qu'il se présentera ici dans la matinée un jeune homme de bonne tournure, de bonne façon, qui viendra vous demander une place de secrétaire, afin de partir demain avec monsieur l'ambassadeur.

ANTOINE.

Allons, encore une recommandation !

LE VICOMTE.

Je vous prie de l'arrêter.

ANTOINE.

C'est-à-dire que monsieur s'intéresse au jeune homme, et voudrait qu'il eût la place.

LE VICOMTE, en colère.

Qu'est-ce que c'est ? Je voudrais bien voir... (A part.) Par exemple, mon fils secrétaire et jockey diplomatique ; il ne manquerait plus que cela. (Haut.) Non, monsieur, non, je ne veux pas qu'il ait la place ; mais je veux que vous le reteniez ici jusqu'à ce que je sois revenu et que j'aie parlé à M. de Saint-Phar ! Quand croyez-vous qu'il soit visible ! Attendez... A quelle heure déjeune-t-il ?

ANTOINE.

A onze heures.

LE VICOMTE, tirant sa montre.

Dans une heure, c'est bien. Vous ferez mettre mon couvert.

Air de Lantara.

Pour les affaires c'est à table
Que je les traite, et je soutien

Que c'est là l'instant favorable,
Nos gens d'état le savent bien !
Tous ceux[1], morbleu ! qu'un bon repas rassemble,
Quels qu'ils soient deviennent amis;
Et quand on boit le même vin ensemble,[1]
On est bientôt du même avis.

Ah çà ! vous tâcherez que le déjeuner soit un peu corsé; ce sont de ces particularités auxquelles je tiens beaucoup. A propos ; a-t-il un bon cuisinier ?

ANTOINE.

Mais...

LE VICOMTE.

Diable, il faut qu'un ambassadeur en ait un. Attendez donc ! attendez donc ! ce coquin que, dans un moment de dépit; j'ai renvoyé dernièrement... Je m'en charge, j'ai son affaire. Ainsi, c'est convenu ; serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ANTOINE, seul.

Là, je vous le demande, quelle rage de protection ! moi qui voulais choisir moi-même... C'est égal, je vais me rejeter sur le secrétaire; pour celui-là, par exemple, je veux au moins que ça soit quelqu'un que je connaisse. Chut ! c'est mademoiselle Elise, notre jeune maîtresse.

SCENE IV.

ANTOINE, ÉLISE.

ÉLISE.

Ah ! vous voilà, Antoine, j'ai quelque chose à vous demander.

ANTOINE.

Comment donc, mademoiselle, je suis trop heureux...

ÉLISE.

Ne s'est-il pas présenté ce matin quelqu'un pour la place de secrétaire ?

ANTOINE, à part.

Nous y voilà, je ne pourrai pas en donner une. (Haut.) Non, mademoiselle, personne encore, quoique j'aie déjà plusieurs demandes.

ÉLISE.

C'est qu'on m'a fortement recommandé un jeune homme, qui doit se présenter aujourd'hui...

ANTOINE.

Un jeune homme? attendez donc, n'est-il pas de la connaissance de M. le vicomte de Sauvecourt?

ÉLISE.

Grands dieux! qui a pu vous dire?... Oui, oui, je crois qu'il le connait. Est-ce qu'on vous en aurait rendu un compte défavorable?

ANTOINE.

Mais, oui; on me priait même de le refuser tout net.

ÉLISE.

Gardez-vous en bien; on se sera trompé assurément; le caractère le plus doux, le plus aimable... très-instruit, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans.

ANTOINE.

Vingt-deux ans! c'est bien jeune!

ÉLISE, vivement.

Il en a trente, monsieur Antoine, il en a trente.

ANTOINE.

Mademoiselle le connaît?

ÉLISE, se reprenant.

C'est-à-dire, non; on m'en a beaucoup parlé.

Air : Voulant par ses œuvres complètes.

Oh! c'est un très-bon secrétaire;
Que d'esprit, quel doux entretien!
A tout le monde il saura plaire;
Il peint, chante l'italien.
Que sa voix est douce et légère!
Surtout, monsieur, si vous saviez
Comme il danse bien!... Vous voyez
Qu'il doit convenir à mon père.

Et vous me désobligeriez beaucoup...

ANTOINE.

Du moment que mademoiselle le recommande... (A part.) Allons, il n'y aura pas moyen; et monsieur le vicomte aura tort. (Haut.) C'est que monsieur l'ambassadeur est très-pressé; et s'il ne se présentait pas aujourd'hui...

ÉLISE.

Il se présentera, monsieur Antoine, il se présentera. (A part.) Il devrait être ici.

ANTOINE.

Et quel est le nom du jeune homme?

ÉLISE.

Son nom? (A part.) Ah! mon Dieu! Alphonse ne m'a pas dit le nom qu'il prendrait. (Haut.) Son nom, je l'ai oublié; mais d'après tout ce que je vous ai dit, vous le reconnaîtrez aisément; (Fausse sortie.) et, en attendant, des égards, des ménagements...

Air de l'Paris et le village.

Recevez-le de votre mieux;
Je dois moi-même la première
Lui faire oublier, si je peux,
Qu'il n'est encor que secrétaire;
Il n'est pas né pour cet emploi;
Aussi dites-lui bien, de grâce,
Qu'il ne dépendra pas de moi
Qu'il n'ait une meilleure place.

Adieu, monsieur Antoine.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ANTOINE, seul; puis un VALET.

ANTOINE, s'inclinant.

Certainement, mademoiselle... Allons, puisque notre jeune maîtresse le veut... Mais quel peut être ce secrétaire, pour lequel il y a tant de recommandations pour et contre?

LE VALET.

Monsieur Antoine! monsieur Antoine!

ANTOINE.

Un moment! me voilà!

LE VALET.

M. l'ambassadeur vous demande.

ANTOINE.

J'y vais. Allons, vous autres, rangez un peu cette salle. Ah! diable! et notre secrétaire? (Au valet.) S'il vient un jeune homme me demander, tu le prieras de m'attendre un moment; et tu viendras m'avertir sur-le-champ.

DES VOIX, en dehors.

Monsieur Antoine! monsieur Antoine!

ANTOINE, sortant.

On y va, on y va. On ne peut pas être partout à la fois.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

SOUFFLÉ, d'un autre côté, dans la coulisse.

Je vous dis que c'est pour affaire. (Entrant.) Ah, bien oui! parlez au suisse, parlez au suisse; c'est le moyen de ne parler à personne. (Regardant le salon et les valets.) Oh! oh! il paraît que ceci est du grand numéro. Une livrée magnifique! style d'hôtel! Heureusement que j'ai endossé le véritable Elbeuf.

LE VALET.

C'est monsieur, sans doute, qui veut parler à notre intendant?

SOUFFLÉ, à part.

Monsieur... (Tâtant son habit.) Voyez-vous déjà l'effet de l'Elbeuf? (Haut.) Oui, je voudrais parler à l'intendant.

(Les valets sortent.)

SCÈNE VII.

SOUFFLÉ, seul.

Eh bien! sont-ils honnêtes pour des habits galonnés. Allons, Soufflé, mon ami, te voilà lancé, le premier pas est fait. Je sais bien qu'il y a de la hardiesse à venir, sans protection et sans recommandation, enlever d'assaut la place de premier cuisinier d'une excellence, mais c'est une espèce d'audace qui ne messied pas au talent; et puis, rien ne donne du cœur comme d'être sur le pavé, et j'y suis. Certainement j'avais une bonne place chez le vicomte de Sauvecourt! Un homme marié qui vivait en garçon; car je n'ai jamais vu ni sa femme ni son fils. C'était un amateur, un connaisseur, et j'avais de l'agrément avec lui. Mais, l'autre semaine, il se fâche, sous le prétexte qu'il avait faim et que je le faisais attendre. Je l'ai fait attendre, c'est vrai; que diable, le talent n'est pas à l'heure. Moi, je raisonne mes plats, et c'est parce que je raisonnais trop qu'il m'a mis à la porte. O perversité du siècle!

Air: J'ai longtemps parcouru le monde (de Joconde).

Partout on connait le mérite
De mes soufflés, de mes salmis;
Et cuisinier cosmopolite

Travaillant pour tous les pays,
Léger en cuisine française,
Profond dans la cuisine anglaise,
Partout j'ai changé mes ragoûts
Selon l'appétit et les goûts.

Mais quelle injustice profonde!
Le génie, hélas! reste à jeun :
J'ai, dans mon talent peu commun,
Fait des diners pour tout le monde,
Et je n'en puis pas trouver un!
Quoi! votre fierté me rejette!
Quoi! votre mémoire est muette,
Vous que mon mérite a lancés,
Vous tous qu'aux honneurs j'ai poussés!
Vous surtout qu'avec la fourchette
Sur le Parnasse j'ai placés!

C'est une honte pour notre art
De vouloir me mettre à l'écart;
Car
Partout on connait le mérite
De mes soufflés, de mes salmis,
Et cuisinier cosmopolite, etc., etc.

CANTABILE.

Heureux cent fois le cuisinier vulgaire
Qui, loin des cours que je veux oublier,
Poursuit en paix sa modeste carrière,
Et fait sauter, chez quelque bon rentier,
L'humble omelette et l'anse du panier!

Que dis-je! et quelle erreur nouvelle!
Moi qu'en tous les lieux on appelle
Le César de la béchamelle
Et l'Alexandre du rosbif!
Invoquons mon génie actif;
Reprenons cet air insolent,
Noble apanage du talent;
Car
Partout on connait le mérite
De mes soufflés, de mes salmis, etc., etc.

Tout ce qu'il me faut, c'est que monsieur l'ambassadeur soit un homme de goût et d'appétit, qui veuille bien m'attacher à l'ambassade. Et dans ce cas-là, qu'est-ce que je lui demande? huit cents francs par an, et de la considération, et certainement il y gagne plus que moi. Mais on vient, tenons-nous ferme; il ne s'agit pas ici de s'endormir sur le rôti.

SCÈNE VIII.

SOUFFLÉ, ANTOINE, LE VALET.

LE VALET, à Antoine, montrant Soufflé.

Oui, monsieur, le voilà.

ANTOINE.

C'est bon. (Le valet sort.) Oserai-je vous demander, monsieur, quel est votre nom?

SOUFFLÉ.

Monsieur, l'on m'appelle Soufflé.

ANTOINE.

Où étiez-vous avant de venir ici?

SOUFFLÉ.

Je ne sais pas trop si je dois m'en vanter. Je sors de chez M. le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE.

C'est cela même. Je l'ai vu ce matin; il m'a parlé de vous.

SOUFFLÉ.

Il m'en veut joliment, n'est-ce pas?

ANTOINE.

Mais il n'est pas de vos amis.

SOUFFLÉ.

Je m'en doutais bien.

ANTOINE.

Il paraît qu'il savait que vous deviez venir, car il m'a défendu de vous placer; et comme c'est l'intime ami de notre maître...

SOUFFLÉ.

Allons, encore un de ces estomacs ingrats dont je parlais tout à l'heure. Je vois bien qu'il faut...

(Reprenant son chapeau.)

ANTOINE.

Heureusement pour vous, mademoiselle Élise, la fille de monseigneur, vous porte beaucoup d'intérêt.

SOUFFLÉ.

Mademoiselle Élise! c'est singulier. Ah! j'y suis maintenant: elle m'aura vu en venant dîner chez M. de Sauvecourt.

ANTOINE.

Apparemment; elle vous a recommandé elle-même, et vous sentez bien que je n'ai pu refuser. Ainsi, dès ce moment vous pouvez vous regarder comme attaché à la maison.

SOUFFLÉ, reposant son chapeau.

Enfin !...

ANTOINE.

C'est ici que vous travaillerez.

SOUFFLÉ.

Ici? je ne vois pas trop comment. (A part.) Il n'y a pas seulement un fourneau.

ANTOINE.

Quant à vos honoraires...

SOUFFLÉ, à part.

Mes honoraires! style d'hôtel; moi, j'aurais dit mes gages. (Haut.) Vous dites donc que mes honoraires...

ANTOINE.

Se monteront à cinq mille francs.

SOUFFLÉ, stupéfait.

Cinq mille francs ! ! ! Quelle maison !

ANTOINE.

De plus, vous mangerez à la table de son excellence.

SOUFFLÉ.

Par exemple! voilà qui est trop fort, ça ne se doit pas. Passe pour les cinq mille francs, je les prendrai; mais dîner avec son excellence!

Air du vaudeville des Landes.

Il m'louerait toujours à table,
Ça f'rait rougir ma pudeur.

ANTOINE.

Un éloge est agréable
Dans la bouche d'un seigneur.

SOUFFLÉ.

Ça n'est pas ça qui me touche;
J'suis bien sûr, dans mon emploi,
De lui faire ouvrir la bouche,
Et dans la place où je m'voi
Je prévoi (*bis*)
Qu'il n'pourra vivre sans moi.

ANTOINE.

Enfin, vous êtes entretenu, habillé aux frais de son excellence.

SOUFFLÉ.

Ça, ce n'est pas le plus cher, car, dans notre état, on n'use pas; et si ce n'était les taches...

ANTOINE.

Oui, quand on écrit sous la dictée ! Ah çà ! vous trouverez là tout ce qu'il vous faut, des plumes, de l'encre, du papier.

SOUFFLÉ, à part.

Eh bien, par exemple ! voilà une batterie de cuisine d'une nouvelle espèce ! (Haut.) Dites-moi un peu quelle est au juste la place que mademoiselle Élise a demandée pour moi ?

ANTOINE.

Eh bien ! celle de secrétaire.

SOUFFLÉ.

De secrétaire ! Comment ! je suis secrétaire ?

ANTOINE.

Est-ce que vous n'êtes pas content ?

SOUFFLÉ.

Si fait, si fait. J'avais bien autre chose en vue, mais dès que mademoiselle Élise a demandé pour moi la place de secrétaire et cinq mille francs de traitement... (A part.) On m'avait bien dit qu'avec des protections on arrivait à tout.

ANTOINE.

On va vous conduire à votre appartement. Je vous engage à faire un peu de toilette. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut habit, veste, culotte.

SOUFFLÉ, sortant.

Oh ! pour des vestes, j'en ai.

ANTOINE, le reconduisant.

Je vous salue. (Lui parlant pendant qu'il est dehors.) Eh bien ! où allez-vous donc? vous descendez. Ce n'est pas cela, c'est au premier ; bien, vous y voilà. Si je l'avais laissé faire, il allait tout droit à la cuisine. Je suis fort content de notre secrétaire ; mon coup d'œil ne me trompe jamais ; c'est un homme du premier mérite. Allons, allons, grâce à moi, voilà la maison de l'ambassadeur qui se monte joliment; il ne nous manque plus que notre cuisinier ; et quand monsieur le vicomte voudra nous présenter son protégé...

SCÈNE IX.

ANTOINE, ALPHONSE.

ALPHONSE, à part.

Voilà sans doute l'intendant dont Élise m'a parlé.

ANTOINE.

Qu'y a-t-il pour votre service?

ALPHONSE.

Monsieur, on me nomme Duval; je viens pour la place...

ANTOINE.

Quelle place?

ALPHONSE.

La place vacante.

ANTOINE.

Ah! ah! vous arrivez un peu tard; nous avons déjà un candidat fortement recommandé.

ALPHONSE, vivement.

Monsieur, j'ai aussi des protecteurs; le marquis de Limoges, le duc de Valmont.

Air du Piége.

Vous connaissez, j'en suis certain,
La main du marquis de Limoges?
Lisez, et vous verrez soudain
Combien il me donne d'éloges.
Sans doute ils doivent être grands,
(A part.)
Car, avec une audace extrême,
J'ai fait ce que font tant de gens,
Je les ai dictés moi-même.

ANTOINE, qui a décacheté une des lettres.

Comment donc! monsieur le marquis, un de nos plus joyeux gastronomes, je l'ai vu souvent chez monseigneur.

« Je vous recommande le porteur de cette lettre, comme un « homme du plus grand mérite et pour lequel j'ai une estime par- « ticulière. »

Diable! voilà qui est embarrassant. M. le vicomte de Sauvecourt qui a aussi son protégé.

ALPHONSE, à part.

Mon père! qu'est-ce que cela veut dire? (Haut.) Monsieur, je vous en conjure, ayez égard à la recommandation de monsieur le marquis. Dans le doute, vous devez au moins admettre la concurrence; et si des considérations personnelles pouvaient vous déterminer...

(Lui glissant une bourse dans la main.)

ANTOINE.

Comment donc! voilà un homme qui a servi dans les grandes maisons. (Haut.) Monsieur, je vois que vous avez du mérite; mon-

sieur le vicomte dira ce qu'il voudra, des fonctions aussi délicates ne s'accordent qu'au talent, et non pas à la faveur. Nous allons vous prendre à l'essai; et si vous continuez à vous bien conduire, on vous gardera.

ALPHONSE.

Quel bonheur!

ANTOINE.

Je vais commencer par vous conduire à l'office.

ALPHONSE.

C'est inutile, je n'ai pas faim.

ANTOINE.

Permettez; il ne s'agit pas ici de votre faim, mais de celle de monseigneur. C'est un déjeuner ordinaire; ainsi, arrangez-vous là-dessus. Il n'y a, je crois, que trois couverts, monseigneur, le vicomte, et M. Soufflé, son nouveau secrétaire.

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites donc! son nouveau secrétaire?

ANTOINE.

Oui, un jeune homme qui vient d'entrer en fonctions, et qui part avec nous pour le Danemark.

ALPHONSE, à part.

Ah! mon Dieu, je suis venu trop tard. (Haut.) Et pour qui me prenez-vous donc?

ANTOINE.

Eh, parbleu! pour le chef d'office qui nous manque. N'êtes-vous pas venu vous-même me demander la place vacante?

ALPHONSE.

Oui, sans doute, la place vacante, parce que je croyais... (A part.) Et l'on part demain! et aucun moyen de prévenir Élise de l'accident qui nous arrive!

(On entend sonner.)

UN VALET, en dehors.

Le chocolat de mademoiselle! mademoiselle demande son chocolat!

ANTOINE.

On y va dans l'instant. (A Alphonse.) Allons, mon ami, vite, à la besogne; le déjeuner de monseigneur est encore éloigné; mais le chocolat de mademoiselle, vous allez le faire tout de suite, et le lui porter.

ALPHONSE.

Lui porter ! Comment donc ! avec plaisir.

(A part.)

Air : Quand une Agnès.

C'est une assez folle entreprise,
Mais après tout il le faut bien ;
Pour m'approcher de mon Élise
Je ne vois pas d'autre moyen.
Suis-je malheureux ! me contraindre
A faire ce déjeuner-là !
Je ne connais de plus à plaindre
Que celle qui le mangera.

ANTOINE, au valet.

Montez ici la chocolatière, et dépêchez !

LE VALET.

Oui, monsieur ; j'oubliais de vous remettre ce papier, que m'a donné monseigneur.

ANTOINE, l'ouvrant.

C'est un rapport à faire ; nous avons le temps.

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTOINE, SOUFFLÉ, habillé à la française, l'épée au côté, perruque bien poudrée.

ANTOINE.

Ah ! voilà notre nouveau secrétaire.

ALPHONSE, à part.

Comment ! cet original-là ? quelle singulière tournure !

SOUFFLÉ, à Antoine.

Quel est ce monsieur ?

ANTOINE.

C'est un cuisinier que je viens d'arrêter.

SOUFFLÉ.

Ah ! c'est un cuisinier ! c'est drôle que je ne le connaisse pas ; et on le nomme ?

ANTOINE.

Duval.

SOUFFLÉ.

Duval, mais c'est un nom inconnu ; et on ne peut pas confier une place comme celle-là à un homme sans réputation.

ANTOINE.

Il dit qu'il a du talent.

SOUFFLÉ.

Je le crois bien, ils le disent tous; mais il faut voir cela à la poêle; soyez tranquille, je vais l'interroger, et je vous dirai ce qui en est. (Traversant le théâtre, et, s'adressant à Alphonse.) Il n'y a pas longtemps, je crois, que monsieur exerce?

ALPHONSE.

Non, monsieur.

SOUFFLÉ.

Et puis-je demander où monsieur a commencé.

ALPHONSE, à part.

Il paraît que je vais soutenir un interrogatoire dans les formes. (Haut.) Monsieur, j'ai étudié chez Véry.

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Je m'en doutais; ils ont tout dit quand ils ont prononcé ce nom-là; mais, voyez-vous, il n'y a pas pour les jeunes gens de plus mauvaise école que la cuisine publique; on s'y gâte la main, et voilà tout. (Haut.) Et monsieur n'a pas encore travaillé chez le particulier?

ALPHONSE.

Si, monsieur, dans deux grandes maisons et dans un ministère.

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Ça, c'est différent, il a pu se former; mais je vais bien voir. (Haut.) Vous ne devez pas craindre alors un examen détaillé; et je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions.

ALPHONSE.

Comment donc, monsieur... (A part.) Par exemple, me voilà bien!

ANTOINE, à part.

Diable! notre secrétaire est un homme de mérite; il a sur tous les sujets des connaissances fort étendues.

SOUFFLÉ, d'un air d'importance, et après s'être essuyé les lèvres.

Monsieur, je ne vous interrogerai pas sur les fricassées, les blancs-mangers, les suprêmes, et autres plats vulgaires qui sont l'ABC du métier; je ne vous attaquerai pas non plus sur les cardons à la moelle, les caisses de foies gras, les soupes de perdreaux et les pâtés de macaroni, parce que là-dessus il y a des règles établies, et que la routine peut tenir lieu de talent.

ALPHONSE, à part.

En vérité, ce monsieur a une érudition gastronomique qui est effrayante.

SOUFFLÉ.

Mais je vous demanderai, pour vous faire une question digne de vous, comment vous entendez *les ortolans à la provençale.*

ALPHONSE.

Les ortolans à la provençale?

SOUFFLÉ.

Oui, quel est là-dessus votre système? Le champ est ouvert aux innovations; le génie peut se donner carrière.

ALPHONSE.

Ma foi, monsieur... (A part.) Que le diable l'emporte!

SOUFFLÉ, bas à Antoine.

Vous voyez qu'il se trouble; il croyait qu'il se jouerait de moi, mais il se trompe. (Haut.) Je vous demanderai, monsieur, si vous faites cuire l'ortolan dans sa barde ou dans la truffe elle-même?

ALPHONSE, embarrassé.

Dans sa barde; mais je crois...

SOUFFLÉ, à Antoine.

Il ne s'en doute pas. (A Alphonse.) Écoutez-moi; nous prenons, c'est-à-dire, vous prenez une truffe d'une dimension... à peu près... la plus grosse qu'on pourra trouver; vous l'évidez comme il faut, et y placez l'ortolan enveloppé d'une double barde de jambon cru, légèrement humectée d'un coulis d'anchois. Il y en a qui mettent des sardines; mais c'est une erreur, une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine. Vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foies gras et de moelle de bœuf pour entretenir un onctueux et prévenir le dessèchement : feu modéré dessus et dessous; vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur, et vous servez chaud. Voilà, monsieur, comme on traite l'ortolan à la provençale.

ALPHONSE.

Monsieur, tout cela n'est rien en théorie; c'est par la pratique qu'il faut juger les gens, surtout quand il s'agit de chimie culinaire et expérimentale. (A part.) Allons donc, je m'en vais aussi lui lâcher les grands mots, moi.

SOUFFLÉ.

Permettez; j'ai parlé de cuisine, et non pas de chimie.

Air : Adieu, je vous fuis, bois charmants.

(S'animant.)
C'est au feu qu'il faudra vous voir.

ALPHONSE.

Vous m'y verrez bientôt, j'espère.

SOUFFLÉ, à Antoine.

On aurait dû le recevoir
Tout au plus comm' surnuméraire !
(A part.)
Ça n'a pas l'ombre de talent,
Et ça veut marcher sur nos traces !
C'est une horreur ! Voilà pourtant
Comme on donne à présent les places.

ANTOINE.

C'est bon, c'est bon, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir ; mais finissons, car il faut qu'il prépare le déjeuner de mademoiselle ; et vous, voilà un rapport que monseigneur m'a envoyé, et qui maintenant vous regarde.

SOUFFLÉ, embarrassé.

Ah ! un rapport ?

ANTOINE.

Oui, expédiez cela avant déjeuner, ça ne fera pas mal, parce que ça donnera à monseigneur un échantillon de vos talents ; mettez-vous là ! Ah ! voici la chocolatière. Messieurs, je vous laisse chacun votre affaire.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

SOUFFLÉ, assis devant la table, et ALPHONSE, auprès de la cheminée.

SOUFFLÉ.

Ah ! il faut que je fasse un rapport ! (Cherchant à épeler.) Oui, je vois bien... Ra...pport. Pour la lecture, ça va encore ; c'est la partie de l'écriture qui est autrement difficultueuse.

ALPHONSE, tenant la chocolatière d'une main et le chocolat de l'autre.

Je ne sais pas trop comment m'y prendre ; j'a bu mille fois ma tasse de chocolat sans songer comment cela se faisait : je crois qu'on le râpe ; essayons toujours.

SOUFFLÉ.

C'est dommage que dans l'état de secrétaire on soit obligé d'écrire, car sans ça... (Regardant du côté d'Alphonse.) Eh bien ! qu'est-

ce qu'il fait donc! je crois qu'il râpe son chocolat. (Haut.) Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, c'est l'ancienne manière; le chocolat à l'italienne, en morceaux.

ALPHONSE.

Je vous remercie.

SOUFFLÉ, à table.

Ma foi, je sais signer mon nom, et j'assemble mes lettres; ainsi avec de l'audace... (Regardant Alphonse.) En trois ou quatre morceaux, ça suffit; bien, comme cela. (Prenant une plume.) Diable de plume, c'est fin comme des pattes de mouche! moi qui n'écris qu'en gros. (Regardant Alphonse.) Est-il maladroit! (Criant.) Est-il maladroit! pas comme ça, pas comme ça. (Se levant.) Car ça veut se mêler, et ça ne se doute seulement pas... (Lui prenant la chocolatière, et roulant entre ses mains.) Tenez, tenez, voyez-vous, jusqu'à ce que la mousse s'élève; alors vous versez dans la tasse, voilà ce qu'on appelle à l'italienne.

ALPHONSE.

Je comprends bien; mais ça demande une perfection.

SOUFFLÉ.

Vous verrez que je serai obligé de faire son chocolat pour lui. Tenez, mettez-vous là-bas à cette table, et achevez ce que j'ai commencé.

ALPHONSE.

Mais il n'y a rien encore.

SOUFFLÉ.

Il n'y a rien? Eh bien! alors, commencez, ce ne sera que plus facile; je voudrais bien qu'ici ce fût comme cela, car je suis obligé de réparer...

ALPHONSE, montrant le papier.

C'est ce rapport...

SOUFFLÉ.

Oui, ce rapport. (A part.) A-t-il la tête dure! il est bien heureux que je fasse son ouvrage, car sans cela...

(Tournant toujours, mettant de l'eau chaude, ou versant dans la tasse, etc.)

Air du Renégat.

ALPHONSE, écrivant.

Travaillons donc, puisque j'y suis.

SOUFFLÉ, faisant le chocolat.

Ça lui f'ra d'l'honneur; quelle mine!
V'là l'monde : *sic vos, non vobis* ;
Comm' dit le latin de cuisine.

SCÈNE XII.

SOUFFLÉ, se baissant pour mettre le chocolat au feu; ALPHONSE, à la table, écrivant avec attention; LE VICOMTE, dans le fond, sa montre à la main.

LE VICOMTE.

Du déjeuner voici l'instant, je crois.
(Apercevant son fils.)
Eh! mais, grand Dieu! c'est mon fils que je vois!
(A part.)
Oui, c'est bien lui, la chose est claire,
Il est même en train d'exercer.
Morbleu! monsieur le secrétaire,
Moi je m'en vais vous dénoncer!

Ensemble.

LE VICOMTE, sans être vu et toujours dans le fond.

Avec Saint-Phar courons m'entendre
Pour confondre ce coquin-là.
Et vous qui pensiez me surprendre,
Bientôt on vous destituera.

SOUFFLÉ, faisant le chocolat.

Quel service je vais lui rendre,
Quoiqu' ça soit au-dessous d'mon état!
Mais le vrai talent peut s'étendre
Mêm' dans un' tasse d'chocolat!

ALPHONSE, écrivant.

Ah! quel service il va me rendre
En se chargeant de mon état!
Tâchons au moins de le surprendre
Et de payer son chocolat.

(Le vicomte entre dans l'appartement en face.)

SCÈNE XIII.

SOUFFLÉ, ALPHONSE.

SOUFFLÉ.

Je crois que je me suis surpassé. (Haut.) C'est fini; et vous?

ALPHONSE.

Je n'ai plus que deux mots et je termine; ce travail était une plaisanterie, rien n'était plus facile à faire.

SOUFFLÉ.

Je ne vous en dirai pas autant, car j'en sue à grosses gouttes; voilà votre chocolat.

ALPHONSE.

Voici votre rapport.

SOUFFLÉ.

Attendez donc, attendez donc; ça ne se présente pas ainsi; le petit pain, le verre d'eau, le plateau d'une main; tenez...

(Il arrange la tasse, le verre d'eau, le petit pain, sur le plateau, et montre comment il faut le porter.)

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Il faut le porter avec grâce,
La serviette sous le bras droit.

ALPHONSE, impatienté.

Je sais ce qu'il faut que je fasse.

SOUFFLÉ.

C'est plus difficil' qu'on ne croit.
Cet art de porter ou de prendre
La serviette ou le tablier,
Il faut bien du temps pour l'apprendre,
Il n'faut qu'un jour pour l'oublier.

(Il arrange la serviette sur le bras d'Alphonse, et lui donne le plateau pendant la fin du couplet.)

ALPHONSE, à part.

Je vais donc voir Élise! pourvu qu'elle n'éclate pas de rire en m'apercevant, voilà tout ce que je crains.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE.

ANTOINE.

Allons donc, allons donc! Ce chocolat est-il prêt? mademoiselle s'impatiente.

ALPHONSE.

J'y vais. (Il sort précipitamment.)

SOUFFLÉ, le suivant des yeux.

La, la, il va comme un fou, il va tout renverser; donnez-vous donc du mal après ça; il y a des gens avec qui l'on perdrait son latin.

SCÈNE XV.

SOUFFLÉ, ANTOINE.

ANTOINE.

Et vous, avez-vous fini?

SOUFFLÉ, lui donnant le rapport.

Je crois bien; ce travail était une plaisanterie, rien n'était plus facile à faire.

ANTOINE.

Je vais le mettre sous les yeux de monseigneur. Le voici qui se dirige de ce côté, avec le vicomte de Sauvecourt. Je vais vous présenter.

SOUFFLÉ.

Non, non; j'aime mieux dans un autre moment, parce que, voyez-vous, M. le vicomte de Sauvecourt est un peu vif, et alors nous nous sommes séparés vivement, ce qui fait que je craindrais encore quelques vivacités. J'aime mieux attendre qu'il soit parti.

ANTOINE.

Comme vous voudrez; je ne vous présenterai qu'après son départ.

(Soufflé entre dans le cabinet.)

SCÈNE XVI.

M. DE SAINT-PHAR, LE VICOMTE, ANTOINE, qui se tient à l'écart.

LE VICOMTE.

Oui, mon cher, c'est lui-même, je l'ai parfaitement reconnu.

M. DE SAINT-PHAR.

Quelle peut être la cause de ce déguisement?

LE VICOMTE.

Oh! je m'en doute bien. Il était depuis un an à Strasbourg, où il avait une place superbe.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est là où il aura vu ma fille; elle y a passé un mois chez une de ses tantes.

LE VICOMTE.

Je comprends; et le coquin sera devenu amoureux sans notre permission. Mais ce qui est bien pis encore, c'est que j'avais arrangé pour lui un mariage superbe, la plus riche héritière du département. Tout était convenu avec les parents.

Air de M. Guillaume.

Quand j'apprends par une estafette
Que le futur a disparu,
Qu'il s'est sauvé sans tambour ni trompette,
Et qu'à Paris il s'est rendu !...
Mais dans Paris, comment donc, sans encombre,
Chercher un fou qui vient de s'échapper?
La ville est grande, et sur le nombre
On pourrait se tromper.

Aussi, je crois qu'il serait parti avec toi, si le marquis de Limoges n'était pas venu me confier qu'il lui avait donné une lettre de recommandation pour se présenter chez toi en qualité de secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR.

Serait-il possible !

LE VICOMTE.

Rien n'est plus vrai, et dans ce moment il est installé dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PHAR.

En effet, voilà une escapade qui passe la plaisanterie. Antoine?

ANTOINE, s'avançant.

Monseigneur?

M. DE SAINT-PHAR.

Vous avez vu le nouveau secrétaire?

ANTOINE.

Oui, monseigneur, et voici déjà le rapport que vous l'aviez chargé de faire.

M. DE SAINT-PHAR.

C'est bon. (Le donnant au vicomte.) Connais-tu cette écriture?

LE VICOMTE, le lui rendant.

Oh! c'est bien la sienne.

M. DE SAINT-PHAR, à Antoine.

Et qui vous a engagé à le recevoir?

ANTOINE.

Est-ce que j'ai mal fait, monseigneur? ce n'est pas ma faute, c'est mademoiselle elle-même qui me l'a recommandé, et très-vivement.

M. DE SAINT-PHAR.

Ah! c'est ma fille! (Froidement.) Vous avez bien fait, Antoine. (Bas au vicomte.) Dis donc, mon ami, c'est ma fille...

LE VICOMTE.

J'entends bien. Qu'est-ce que nous ferons?

Air du vaudeville de Partie carrée.

M. DE SAINT-PHAR.

J'avais aussi des projets sur ma fille,
Et cet amour va les déranger tous;
Commençons donc, en pères de famille,
Par nous fâcher.

LE VICOMTE.

Oui, morbleu! fâchons-nous.

M. DE SAINT-PHAR.

Puis, pour punir une telle escapade,
Pour nous venger, unissons-les,
Et commençons mon ambassade
Par un traité de paix.

LE VICOMTE.

Tu crois? à la bonne heure!

M. DE SAINT-PHAR.

Pourvu que ton fils me convienne, cependant. Mais où diable est donc mon secrétaire? (A Antoine.) Comment ne l'ai-je pas encore vu?

ANTOINE, s'approchant.

Il attend pour se présenter que M. le vicomte soit parti, parce qu'il craint, m'a-t-il dit, de se trouver avec lui.

LE VICOMTE.

Je le crois bien; je vous le chapitrerais d'importance.

M. DE SAINT-PHAR.

Je m'en charge; et pour cela, fais-moi le plaisir d'aller te promener dans le jardin.

LE VICOMTE.

Comment diable! c'est que j'ai une faim d'enfer, et le grand air va encore l'augmenter.

M. DE SAINT-PHAR.

Nous déjeunerons en famille, cela vaut bien mieux. Antoine, vous soignerez le déjeuner en conséquence.

LE VICOMTE.

Oui, oui; mais puisque nous commençons tard...

Air du vaudeville du Bouquet du roi.

(A Antoine.)
Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner!

(A M. de Saint-Phar.)
Dieu! quelle bonne fortune!
Réunir ainsi chacun
Nos deux familles en une;
Et les deux repas en un.

ENSEMBLE.

Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner!

M. DE SAINT-PHAR et ANTOINE.

Il faut que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Il faut que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner!

(Le vicomte sort.)

SCÈNE XVII.

M. DE SAINT-PHAR, ANTOINE.

M. DE SAINT-PHAR.

Antoine, va me chercher le jeune homme, et amène-le-moi.
(Pendant qu'Antoine entre dans le cabinet, il parcourt le rapport qu'il a à la main.)
Comment donc! c'est fort bien; de la clarté, de la chaleur, un choix d'expressions; c'est parbleu bien raisonné, et moi-même je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue. Allons, allons, mon gendre est un homme de mérite.

SCÈNE XVIII.

M. DE SAINT-PHAR, SOUFFLÉ, ANTOINE, amenant Soufflé.

ANTOINE.

Voilà, monseigneur.

(Antoine sort.)

(Soufflé s'incline.)

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous salue, monsieur. (Le regardant.) Ma foi, il a raison d'avoir du talent, car il n'est pas beau; et je ne sais comment ma fille s'est laissé séduire.

SOUFFLÉ, à part.

Il paraît que ma figure lui revient assez.

M. DE SAINT-PHAR.

J'ai lu votre rapport, et je l'ai trouvé bien.

SOUFFLÉ.

Cependant, monseigneur, pour ce qu'il m'a coûté... je peux bien dire que je l'ai fait sans m'en apercevoir !

M. DE SAINT-PHAR.

Tant mieux, cela prouve de la facilité ; il y a là même quelques idées hardies, qui sont en contradiction avec les miennes.

SOUFFLÉ.

Certainement, monseigneur, c'est sans le vouloir. (A part.) C'est cet autre qui aura fait quelques bêtises.

M. DE SAINT-PHAR.

Ne vous en défendez pas, j'aime beaucoup que l'on ne soit pas de mon avis. Mais voyons un peu comment vous soutiendrez votre opinion.

SOUFFLÉ.

Mon opinion !

Air : Ces postillons.

Ah ! monseigneur, vous n'me connaissez guère,
Je n'y fais pas tant de façons ;
Être entêté n'est pas mon caractère ;
Et voyez-vous, en fait d'opinions,
Tant d'gens en ont trois ou quatre de suite,
Qu'c'est gênant pour les arranger ;
Moi j'n'en ai pas, et ça m'évite
La peine d'en changer.

M. DE SAINT-PHAR.

Je vous comprends, et je vous sais bon gré de votre générosité ; vous craignez d'engager une discussion où vous sentez bien que j'aurais le désavantage.

SOUFFLÉ.

Mais...

M. DE SAINT-PHAR, souriant.

Avouez-le, vous n'approuvez pas la distinction que j'ai faite sur le droit des gens ?

SOUFFLÉ.

Hum !..

M. DE SAINT-PHAR.

Vous pensez peut-être que l'espèce dont il s'agit est tout à fait du ressort du droit civil ?

SOUFFLÉ, d'un air approbatif.

Hum! hum!

M. DE SAINT-PHAR.

Allons, dites-le franchement.

SOUFFLÉ, souriant.

Mais, puisque vous m'y forcez, c'est du droit civil.

M. DE SAINT-PHAR.

A la bonne heure. Vous voyez que je sais entendre la vérité. Touchez là. Je vous estime, et je vois que nous finirons par nous comprendre.

SOUFFLÉ, à part.

Ça ne fera pas mal, car jusqu'à présent... Mais c'est égal, me voilà en faveur; et autant qu'on peut juger quelqu'un sans l'entendre, ça m'a l'air d'un brave homme. (Voyant Antoine, qui est entré et qui lui fait des signes.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE.

SOUFFLÉ, à part.

Qu'est-ce que me veut l'intendant avec sa pantomime?

(Antoine lui montre une lettre en lui faisant signe de se taire.)

Hein! un billet. Hé bien! apportez-le; je ne peux pas le lire d'ici.

ANTOINE, à part.

Le maladroit!

M. DE SAINT-PHAR.

Quoi! qu'est-ce que c'est? Antoine, quelle est cette lettre? d'où vient-elle? répondez à l'instant.

ANTOINE.

Je prie monseigneur de ne pas m'en vouloir; c'est mademoiselle Élise qui m'a donné ce billet pour le remettre en secret à monsieur le secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR, prenant la lettre.

Un billet de ma fille! Quoi! monsieur, vous osez...

SOUFFLÉ.

Ce n'est pas pour moi, monseigneur; il se trompe. Diable de facteur!

M. DE SAINT-PHAR.

Si, monsieur, c'est pour vous. C'est ma fille qui vous a recommandé à mon intendant.

SOUFFLÉ.

Ça, c'est la vérité ; mais pour le reste...

M. DE SAINT-PHAR.

Ne prétendez pas me tromper : je sais tout. Vous n'êtes secrétaire que par hasard ; ce n'est pas là votre état.

SOUFFLÉ.

Eh bien ! oui, monseigneur ; c'est la vérité.

M. DE SAINT-PHAR.

Ce n'est rien encore. Vous vous êtes fait aimer de ma fille ?

SOUFFLÉ.

Pour ça, je peux vous assurer...

M. DE SAINT-PHAR, lisant.

Oui, monsieur, elle vous aime ; elle l'avoue elle-même.

SOUFFLÉ, à part.

Là, qu'est-ce que j'ai fait à mademoiselle Élise ? Au moment où ça allait si bien : j'étais lancé...

M. DE SAINT-PHAR, froidement.

Je veux savoir, monsieur, si vous êtes encore digne de mon estime ? Êtes-vous capable de sacrifier votre amour et de renoncer à ma fille ?

SOUFFLÉ, avec feu.

Dieu ! tout ce qui peut vous faire plaisir, tout ce qui peut vous être agréable. (Se mettant à genoux.) Pourvu que je conserve vos bonnes grâces, qui me sont bien autrement précieuses.

M. DE SAINT-PHAR.

Relevez-vous, ma fille est à vous.

SOUFFLÉ, se relevant et hors de lui.

Par exemple, celui-là est trop fort ; et il a juré que je n'en reviendrais pas ! Comment ! monsieur, vous daigneriez ?

M. DE SAINT-PHAR, avec intention.

J'y mets cependant une condition. Vous êtes encore mon secrétaire, et j'ai une lettre à vous faire écrire. C'est la lettre d'un fils soumis et respectueux qui veut fléchir le courroux de son père. Vous devez m'entendre ?

SOUFFLÉ.

Non, le diable m'emporte !

M. DE SAINT-PHAR.

Si fait, je veux que vous m'entendiez.

SOUFFLÉ.

Alors, si ça peut vous faire plaisir... Mais c'est que vraiment,

aux termes où nous en sommes, je peux vous avouer ça : je ne sais pas trop comment je pourrai...

M. DE SAINT-PHAR.

Soyez tranquille, je vous la dicterai moi-même; mais je veux que vous l'écriviez, et vous l'écrirez.

SOUFFLÉ, à part.

Je l'écrirai, je l'écrirai, ça lui est bien aisé à dire. Mais c'est égal; dans les bonnes dispositions où est le beau-père, ça n'est pas une lettre de plus ou de moins qui peut faire manquer le contrat.

(A M. de Saint-Phar.)

Je vous suis, monseigneur.

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XX.

ANTOINE, puis ALPHONSE.

ANTOINE.

Par exemple, si je me serais jamais douté que c'était moi qui ferais le mariage de notre jeune maîtresse! (Apercevant Alphonse.) Ah! vous voilà, monsieur le chef. Qu'êtes-vous donc devenu depuis une demi-heure?

ALPHONSE.

Morbleu! je suis d'une colère... Je porte le chocolat jusqu'à l'appartement de mademoiselle; là, une espèce de gouvernante me le prend des mains et ne veut pas me laisser entrer. J'ai eu beau faire, il n'y a pas eu moyen.

ANTOINE.

Eh! sans doute; qu'aviez-vous besoin de le donner vous-même? Mais il ne s'agit pas de cela; vous allez avoir de l'ouvrage, et voilà une belle occasion de fonder votre réputation; d'abord le déjeuner de ce matin, je présume que vous vous en êtes occupé; et puis demain, peut-être, un repas de noce. Hein! la maison est bonne?

ALPHONSE.

Qu'est-ce que vous dites? un repas de noce?

ANTOINE.

Oui, mademoiselle Élise se marie; elle épouse le jeune secrétaire que vous avez vu tout à l'heure, et qui n'est pas...

ALPHONSE.

Comment! qui n'est pas...

ANTOINE, riant.

Qui n'est pas plus secrétaire que vous et moi. C'est un amant déguisé.

ALPHONSE, furieux.

Un amant déguisé! l'on m'aurait joué à ce point!

Air : On m'avait vanté la guinguette.

ANTOINE.

Allons, v'là l'autre qui s'en mêle.

ALPHONSE, hors de lui.

Mais qu'il redoute mon courroux,
Je cours lui brûler la cervelle
S'il prétend être son époux.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; LE VICOMTE.

(Le Vicomte et Alphonse se trouvent nez à nez.)

ALPHONSE, parlant.

Mon père!

LE VICOMTE, de même.

Mon fils!

(L'air continue.)

LE VICOMTE.

Mon fils en ces lieux! quelle honte!
Tu vas entendre mon sermon.

ANTOINE, confondu.

Le cuisinier fils d'un vicomte!
Dieux! quel honneur pour la maison!

Ensemble.

ALPHONSE.

Daignez calmer votre colère,
N'écoutez plus votre dépit;
Pour sauver celle qui m'est chère
Aidez-moi de votre crédit.

ANTOINE.

Quoi! vraiment vous êtes son père?
Est-il bien sûr de ce qu'il dit?
Quelle rencontre singulière!
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

LE VICOMTE.

Oui, ventrebleu! je suis son père,
Du moins on me l'a toujours dit;
Je sens redoubler ma colère
Presque autant que mon appétit.

LE VICOMTE, retenant Alphonse, qui veut se sauver.

Non, morbleu! tu ne m'échapperas pas; et si M. de Saint-Phar est assez bon pour oublier sa colère, moi je me souviens de la mienne, et je ne peux pas l'oublier, pas plus que le déjeuner que j'attends depuis deux heures.

ALPHONSE.

Que dites-vous! M. de Saint-Phar consentirait à me pardonner?

LE VICOMTE.

Oui, monsieur; il pardonne, et il consent.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SAINT-PHAR, ÉLISE.

M. DE SAINT-PHAR, qui a entendu les derniers mots.

Au contraire, mon cher vicomte, c'est que je ne consens point.

LE VICOMTE.

En voici bien d'une autre? N'est-ce pas vous qui tout à l'heure...

M. DE SAINT-PHAR.

Oui; mais j'y avais mis pour condition que votre fils me conviendrait, et d'après la conversation que nous venons d'avoir...

ALPHONSE, étonné.

Que nous venons d'avoir!

M. DE SAINT-PHAR.

Il est bien heureux d'être votre fils; sans cela je l'aurais fait sauter par les fenêtres; et en attendant je l'ai mis à la porte.

LE VICOMTE.

Comment, mon fils... (Montrant Alphonse.) Eh mais! le voilà.

M. DE SAINT-PHAR.

Lui?

ÉLISE.

Eh! sans doute, c'est Alphonse.

M. DE SAINT-PHAR.

Mais alors, quel est donc celui à qui je parlais tout à l'heure? un sot, un impertinent, qui ne sait seulement pas signer son nom, et qui m'a tenu les discours les plus extravagants.

ALPHONSE.

C'est le monsieur de ce matin, un amant déguisé.

M. DE SAINT-PHAR.

Impossible.

LE VICOMTE.

Alors, c'est un aventurier.

ANTOINE.

Un intrigant qui cherchait à surprendre des secrets d'État; il faut le retrouver vite.

ALPHONSE.

Oui, courons.

LE VICOMTE.

Un instant; je demande que les perquisitions ne commencent qu'après le déjeuner. Antoine, fais servir. Eh bien! d'où vient cet air d'effroi?

ANTOINE, montrant Alphonse.

Ma foi, adressez-vous à monsieur, que j'ai pris pour le maître d'hôtel; c'est lui qui en était chargé.

LE VICOMTE, à son fils.

Comment, malheureux, tu as osé...? Je suis perdu!

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Dieux! à quel saint avoir recours!
Passe pour être secrétaire!
Mais le déjeuner de ton père...
Je crois qu'il en veut à mes jours!
Il a manqué par son absence
Me faire mourir de chagrin,
Et le coquin, par sa présence,
Va me faire mourir de faim!
(Ritournelle du chœur suivant.)

LE VICOMTE.

Qu'entends-je!

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; PLUSIEURS DOMESTIQUES, apportant une table richement servie.

(Soufflé, en bonnet de coton, tablier de cuisine, couteau au côté, arrivant le dernier avec un plat qu'il porte gravement.)

CHOEUR.

Air de M. Jean (Jean de Paris).

De monseigneur que le dîner s'apprête,
Des vins choisis et des mets délicats;
Que la gaieté soit aussi de la fête;
Sans la gaieté jamais de bons repas!

M. DE SAINT-PHAR, reconnaissant Soufflé.

Eh mais! c'est mon coquin de tout à l'heure...

ANTOINE.

Notre nouveau secrétaire !

LE VICOMTE.

Mon ancien cuisinier !

SOUFFLÉ.

Lui-même. C'est vous qui l'avez nommé.

LE VICOMTE, levant sa canne.

Comment ! c'est toi qui causes ici tout ce tapage ? Je vais, morbleu...

SOUFFLÉ, froidement.

Frappez (montrant le plat qu'il tient), mais goûtez.

LE VICOMTE.

Hein ! qu'est-ce qu'il tient là ? Dieu me pardonne, ce sont des ortolans à la provençale, mon mets favori.

SOUFFLÉ.

Juste. (A M. de Saint-Phar.) J'ai bien senti, monseigneur, que cette maudite lettre que je n'ai pas pu écrire m'avait fait du tort à vos yeux ; car, vous en conviendrez vous-même, vous m'estimiez avant la lettre. J'ai voulu alors vous prouver, avant de vous quitter, que je n'étais pas tout à fait indigne de vos bonnes grâces, et que si dans votre cabinet j'étais un sot, je pouvais être un homme de mérite en descendant d'un étage. Je suis rentré dans mes fourneaux, dont je n'aurais jamais dû sortir, vu que la nature m'avait fait homme de bouche, et non pas homme de lettres ; et je viens soumettre à votre appétit dégustateur cet échantillon de mes talents, d'après lequel je consens à être jugé, parce que, comme a dit le Sage : *On connaît l'homme à ses actions, et le cuisinier à ses ragoûts.*

LE VICOMTE.

Et il les fait bons, je l'atteste ! C'est mon ancien cuisinier, que j'avais renvoyé dans un moment d'humeur, et que je voulais placer chez toi.

SOUFFLÉ.

C'est pour cela aussi que je suis venu.

M. DE SAINT-PHAR, riant.

Comment ! c'est là l'emploi que tu sollicitais ?

LE VICOMTE, qui s'est mis à table, et qui a goûté le déjeuner.

Tu peux le lui accorder, je te le jure, il vient de faire ses preuves. Soufflé, nous te chargeons du repas de noce ; et en attendant, ce déjeuner-là sera celui des fiançailles. Allons, Allons, que chacun s'asseye. Monsieur le secrétaire, ici à table, à côté de moi.

SOUFFLÉ.

Et moi derrière : voilà chacun à sa place ; ce n'est pas sans peine.

(Ils se mettent tous à table.)

CHOEUR.

Air : Honneur à la musique.

D'un repas délectable
Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

SOUFFLÉ, la serviette sous le bras, et s'adressant au public.

Air de Marianne.

Daignez excuser mon audace
(Car les artistes en ont tous),
J'ose ici vous prier en grâce
De v'nir parfois dîner chez nous !
On vous r'cevra,
On vous fêt'ra.
(Au vicomte ; qui lui demande une assiette.)
Pardon, monsieur, j'suis à vous ; me voilà !
(Il lui donne une assiette, et revient au public.)
Quelque convive
Qui nous arrive,
Jamais le nombre ne nous effraiera ;
Mais ce dîner où j'vous invite
Dépend de vous seuls en ce jour,
Car il suffit d'un souffle pour
Renverser la marmite.

CHOEUR.

D'un repas délectable
Savourons la douceur ;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

FRONTIN MARI-GARÇON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 janvier 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

LE COMTE ÉDOUARD.
LA COMTESSE, sa femme.
FRONTIN, domestique du comte.
DENISE, sa femme.
LABRANCHE, domestique du comte.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
UN COCHER.

La scène se passe en province, au château du comte Édouard.

Le théâtre représente un parc élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène. A gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de deux vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, parlant dans le fond à la cantonade.

Oui, madame la comtesse. (S'inclinant respectueusement.) Je souhaite un bon voyage à madame la comtesse. Eh bien! eh bien! Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux! C'est ça... Fouette, cocher... Les voilà en route!

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Frontin, ma femme est-elle partie?

FRONTIN.

Oui, monsieur. Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD.

Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante; il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agreable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur ; elle l'a dit en partant.

ÉDOUARD.

Elle est charmante ma femme ! bonne, aimable, spirituelle, et jolie ! Sais-tu, Frontin, que j'en suis toujours amoureux ?

FRONTIN.

Vous, monsieur !

ÉDOUARD, froidement.

Comme un fou ! Et depuis six mois que nous sommes enfermés tête à tête dans cette campagne...

FRONTIN.

Trois mois, monsieur.

ÉDOUARD.

Tu crois ? Qu'importe ? le temps n'y fait rien. Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable ! Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu !... Si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé ! Pauvre petite femme !

Air : Je loge au quatrième étage.

Ma femme a vraiment du mérite.

FRONTIN.

C'est ce qu'on répète en tous lieux.

ÉDOUARD.

Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.

FRONTIN.

Ah ! vous ne pouviez faire mieux.
Chacun bénit ce mariage,
Qui doit, dit-on, fixer enfin
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

ÉDOUARD.

Ah ! pour ça, je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi, Frontin, qu'est-ce que nous allons faire pendant son absence ? Moi, je ne sais que devenir.

FRONTIN.

Il me semble que monsieur est habillé et prêt à sortir.

ÉDOUARD.

Oui ; mais faut-il que je sorte ?

FRONTIN.

Comment donc, monsieur, ça vous distraira.

ÉDOUARD.

Eh bien, à la bonne heure; je vais me promener quelques instants.

FRONTIN.

Ah!

ÉDOUARD.

Frontin, je rentrerai peut-être un peu tard; il serait même possible que... Dans tous les cas, qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN.

Ah! ah! (En confidence.) Suivrai-je monsieur?

ÉDOUARD.

Non (gaiement); non, non : j'aime autant que tu restes. Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le salon de ma femme; tu sais comme elle le désirait : des vases de fleurs, des candélabres. Ah! tu auras soin aussi de lui avoir une femme de chambre, dont elle a besoin, afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise, et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN.

Ah! monsieur, vous êtes le chef-d'œuvre des maris!

ÉDOUARD.

Adieu, Frontin. J'aurai peut-être besoin de tes services. Tu es garçon, toi; tu es célibataire : on peut se fier à toi. Allons, allons, nous verrons.

Air du vaudeville des Deux Matinées.

Ici, de ma confiance
Reçois un gage nouveau;
Je permets qu'en mon absence
Tu commandes au château.

FRONTIN.

Je suis donc propriétaire...

ÉDOUARD.

Te voilà maître aujourd'hui
De la maison tout entière.

FRONTIN.

La cave en est-elle aussi?

ÉDOUARD, souriant.

Allons, la cave en est aussi.

Ensemble.

ÉDOUARD.

Je pars, etc.

FRONTIN.

Ici de sa confiance
J'obtiens un gage nouveau :
Il permet qu'en son absence
Je sois maître du château.

(Édouard sort.)

SCÈNE III.

FRONTIN, seul.

Maître du château! ma foi, une belle propriété! madame est absente; monsieur est parti (se frottant les mains); je me doute, à peu près, pour quel motif : en conscience, il était temps. Ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien, et j'avais déjà demandé celle d'intendant; mais, heureusement, cela s'annonce bien. Et cette petite Denise qui n'arrive pas! A ce battement de cœur précipité, on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (Regardant autour de lui.) Ma femme! Ah! mon Dieu, si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres, ce serait fait de ma fortune! Est-ce étonnant, moi qui, dans ma vie, n'avais jamais eu de goût pour le mariage? Depuis le jour où mon maître me l'a défendu, impossible de résister.

Air de Julie.

Malgré son ordre et mes justes alarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes!
Nous sommes tous enfants d'Adam!
Moi je le suis, et Dieu sait comme,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être fripon... cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

Par bonheur, je suis seul aujourd'hui; j'ai mon château et mes gens. Je peux recevoir Denise chez moi, et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari. Cette petite fille, qui n'est jamais sortie de son village, ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre! (On frappe au dehors.) Voilà le signal! C'est Denise! (Il va ouvrir la porte.)

SCÈNE IV.

FRONTIN, DENISE.

DENISE.

Ah ! c'est bien heureux !

Air : Del senor Baroco.

Depuis une heure entière
Je suis au rendez-vous.
J'viens toujours la première
D'puis qu'il est mon époux.
Avant le conjungo,
Oh !
Vous n'étiez pas comm' ça.
Ah !
Mais changez au plus tôt,
Oh !
Ou sans ça l'on verra,
Ah !

FRONTIN.

Qu'est-ce que c'est donc, on verra ?

DENISE.

Dame ! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est mariée pour de vrai...

FRONTIN.

Allons, embrasse-moi, et faisons la paix.

DENISE.

Non, monsieur.

FRONTIN.

Tu ne veux pas m'embrasser ?

DENISE.

Du tout ; je suis fâchée contre vous. Tenez, je viens de chez le petit notaire bossu, qui est au bout du village ; il m'a délivré ce papier, qui prouve comme quoi je suis votre femme.

FRONTIN.

Ah ! notre contrat. (Le mettant dans sa poche.)

DENISE.

Ah çà, n'allez pas le perdre, au moins : ce serait à recommencer.

FRONTIN.

C'est bon.

DENISE.

Il dit aussi que l'usage est de le faire signer à tous nos parents et connaissances.

FRONTIN.

Oui, excellent moyen quand on veut qu'un mariage soit secret.

DENISE.

Mais ce secret-là, ça ne peut pas tenir. Ma tante et moi nous avions d'abord promis de nous taire, parce que nous ne savions pas à quoi nous nous engagions; mais v'là tout à l'heure huit jours que ça dure : j'en tomberai malade. La langue me démange, et j'allons mettre tout le village dans la confidence.

FRONTIN.

Je te le demande, de quoi te plains-tu? Je t'aime à la fureur!

DENISE.

Bel amour, ma foi! qui me force à m'ennuyer d'un côté, tandis que monsieur s'amuse de l'autre. Enfin, depuis not' mariage, j'sommes, tout juste, comme la lune et le soleil : je n'pouvons plus marcher de compagnie. Arrangez-vous; je n'ai pas épousé un homme en place pour rien. J'veux loger au château, moi, et jouir, comme vous disiez, des prérogatives de mon rang!

FRONTIN.

Voyez-vous l'ambition?

DENISE.

Air du Lendemain.

Je n'veux plus d'ce mystère
Qui m'tient toujours loin d'ici.
J'vous épousai pas, j'espère,
Pour me trouver sans mari!
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre app'ler *ma'm'selle*,
Quand all' n'l'est plus.

FRONTIN.

Ah! voilà le grand mot lâché! Songe donc qu'il y va de notre fortune. Monsieur le comte Édouard, mon maître, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rente, à la seule condition de rester à son service et de ne jamais me marier.

DENISE.

C'est drôle! il déteste donc les femmes?

FRONTIN.

Lui? pas du tout; il les adore! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE.

Comment se fait-il donc que lui-même soit marié?

FRONTIN.

Il l'a bien fallu : une femme charmante! soixante mille livres de rente : il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien; qu'il devient négligent, paresseux.

DENISE.

Ah çà! monsieur Frontin, il n'a pas tort : il est sûr que depuis notre mariage vous êtes bien plus...

FRONTIN.

Enfin, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever : j'ai la promesse d'être son intendant, et tu sens bien qu'alors...

DENISE.

Oui, oui. Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune?

FRONTIN.

Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt mois.

DENISE.

Tant que ça?

FRONTIN.

Je sais bien qu'il y a des intendants qui font fortune en moins d'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE.

Et aurons-nous un carrosse?

FRONTIN.

Sans doute.

DENISE.

Moi, d'abord, je veux aller en carrosse avant d'mourir.

FRONTIN.

Eh bien! tu iras dès aujourd'hui.

DENISE.

Vrai?

FRONTIN.

Nous dînerons ici, au château, en tête-à-tête, et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin, dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur-le-champ.

DENISE, sautant de joie.

Dans la calèche ! c'est-i possible ! Queu plaisir !

FRONTIN.

Mais j'espère que tu feras un peu de toilette pour donner le bras à un intendant !

DENISE.

J'crois bien. J'vas me requinquer.

FRONTIN.

Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clef de cette porte, et surtout dépêche-toi.

(Il lui donne une clef.)

DENISE.

Air : Courons aux Prés Saint-Gervais.

J'vas mettr' mes plus beaux habits ;
J'veux éclipser tout le village.
Dans peu vous verrez qu'j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's fill's du voisinage
Autour d'moi vont s'empresser...
Ah ! j'voudrais dans c'léquipage
Me voir passer !

Ensemble.

FRONTIN.

Oui, mets tes plus beaux habits ;
Mais ne va pas, suivant l'usage,
Prendre les airs qu'à Paris
On prend avec certains maris.

DENISE.

J'vas mettr' mes plus beaux habits, etc.

(Denise sort par la petite porte.)

SCÈNE V.

FRONTIN, LABRANCHE, LE MAITRE-D'HOTEL, LE COCHER.

FRONTIN, appelant.

Holà ! quelqu'un ! Viendra-t-on, quand j'appelle ? Qu'ils se permettent de faire attendre mon maître, à la bonne heure ; mais moi... Ah ! vous voilà, c'est bien heureux ! Approchez, j'ai des ordres à vous donner.

LABRANCHE.

Mais, monsieur Frontin, puisque M. le comte est parti...

FRONTIN.

Eh bien ! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs ? Ainsi, point de murmure, point de révolte d'antichambre, ou morbleu !...

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Moi je suis au fait du service;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse,
Qu'on commence par mon dîner.

LABRANCHE.

Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, sans rien oublier,
C'que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.

Je serai servi le dernier.

Du tout, messieurs; j'entends qu'on me serve bien. Oh ! c'est que je suis ferme sur la discipline domestique. Vous, monsieur le chef... Eh mais ! c'est le nouveau cuisinier ?

LE MAITRE-D'HÔTEL.

Oui, monsieur, je suis entré d'hier.

FRONTIN.

C'est bon. Eh bien, mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat; deux couverts, vous entendez ? Il est essentiel que je m'assure de votre capacité : je vous ferai subir un examen très-détaillé. (Au cocher.) Pour vous, maître Lapierre...

LE COCHER.

Je suis en train de nettoyer la grande berline.

FRONTIN.

La berline ? Non, je ne m'en servirai pas aujourd'hui : je vais faire un tour à la fête de l'endroit; ainsi...

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

Allons vite, qu'on se dépêche...
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans ?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche...
Lorsque, l'on est contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS.

Mais, monsieur Frontin...

FRONTIN.

Pas de réflexions! Le dîner dans deux heures; la calèche au bas du perron : ce sont les ordres de monseigneur, et si l'on réplique, je le lui dirai.

ÉDOUARD, en dehors.

C'est bon, attache mon cheval.

LABRANCHE.

Justement, je l'entends. A notre poste.

(Ils sortent.)

FRONTIN, déconcerté et regardant à droite.

Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire? Oui, ma foi : c'est bien lui! Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. Qui diable peut le ramener sur ses pas! Allons, de l'aplomb, et faisons bonne contenance.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN.

Comment, monsieur! déjà de retour?

ÉDOUARD, d'un air agité.

Oui, je l'avoue, jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité; et tu ne te douterais pas...

FRONTIN.

Si fait, monsieur; je connais déjà votre secret : quelque nouvelle passion qui vous met en campagne.

ÉDOUARD.

Une passion? non; mais c'est très-singulier : un minois charmant, que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, à part.

Une intrigue à conduire, bonne affaire pour moi! (Haut.) Voyons, monsieur, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

Air : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

Je veux m'informer, en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits;
Par moi-même je veux connaître
Si ses vertus méritent mes bienfaits;

Je veux savoir si son cœur est fidèle ;
Je veux surtout... mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle,
Expliquer tout ce que je veux.

Mais, avant tout, il faudrait la joindre, et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village ; je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation : eh bien ! mon cher, je n'ai trouvé personne ! et j'avais presque envie d'envoyer Labranche dans tous les environs.

FRONTIN.

Comment, monsieur ! employer Labranche dans une affaire aussi délicate ? Je n'ai rien fait pourtant pour démériter de monsieur...

ÉDOUARD.

Sois tranquille : tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune, jolie taille, un air de candeur...

FRONTIN.

J'y suis. (A part.) C'est la femme du receveur : depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur, et revient aujourd'hui même. Haut.) Eh bien ! monsieur, je vous en réponds !

ÉDOUARD.

Comment ! mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN.

Mon plan est là. (A part.) Ce brave receveur, je ne serais pas fâché... (Haut.) Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé, sans vous en rien dire.

(La petite porte s'ouvre ; Denise entre, la referme, et paraît interdite en voyant le comte.)

ÉDOUARD.

Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service : vingt-cinq louis si tu me l'amènes ici !

FRONTIN.

C'est comme si je les avais.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; DENISE.

ÉDOUARD, voyant Denise.

Qu'ai-je vu ? Frontin ! mon cher Frontin ! (Tirant une bourse et la lui donnant.) Tiens, ils sont à toi.

FRONTIN.

Eh bien, monsieur! qu'est-ce que vous avez donc?

ÉDOUARD.

Ne le vois-tu pas? C'est elle, mon ami, c'est elle!

FRONTIN, voyant Denise.

Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là?

DENISE, interdite.

Air du Renégat.

M'sieur Frontin, j' v'nons vous avertir,
(A Édouard.)
Excusez la liberté grande.

ÉDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir,
Mais c'est moi seul qui vous demande.
(A part.)
Quel doux minois! quel air simple et discret!

FRONTIN, bas à Denise.

C'est monseigneur, songe à notre secret.

Ensemble.

ÉDOUARD, à part.

Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt, je croi,
De l'amour que son cœur ignore
Lui révéler la douce loi. (*Bis.*)

FRONTIN, à part.

On dirait dejà qu'il l'adore.
Pour un époux le bel emploi!
Ça commence mal, et j'ignore
Comment ça finira pour moi...
Pour un époux le bel emploi!

DENISE, à part.

Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n'reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n'reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD.

Comment vous appelle-t-on?

DENISE.

Denise, monseigneur, nièce de ma tante, la veuve Gervais, qui demeure au bout du village, pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD.

Ah! la veuve Gervais? je la connais beaucoup : une pauvre femme?

DENISE.

Non, monseigneur : elle est riche.

ÉDOUARD.

C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé un place au château.

DENISE.

C'est égal, monseigneur : on est riche, et on demande.

ÉDOUARD.

C'est trop juste. Eh bien, mon enfant, cette place, il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce, et nous vous garderons au château. Voyons, Frontin, où la placerons-nous? Ah! pour inspecter la lingerie : cette place vous conviendra parfaitement.

(Frontin lui fait signe de dire non.)

DENISE, imitant le signe de Frontin.

Non, non, monseigneur; j'y entends rien.

ÉDOUARD.

Ah! et l'office?

(Même signe.)

DENISE, de même.

Ah! encore moins.

ÉDOUARD.

C'est malheureux. Et que savez-vous donc faire, charmante Denise?

DENISE, suivant toujours les signes de Frontin.

Rien, monseigneur, absolument rien.

ÉDOUARD.

A quoi passez-vous donc votre temps?

DENISE.

Dame, monseigneur, je bats le beurre, et je fais des petits fromages à la crème.

ÉDOUARD, vivement.

Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler. (A Frontin.) Comme c'est heureux qu'elle sache faire des petits fromages! Tu les aimes, Frontin, n'est-ce pas?

FRONTIN.

Du tout, monseigneur; je ne peux pas les souffrir.

ÉDOUARD.

Moi, j'en suis fou. C'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie.

DENISE.

Mais, monseigneur...

ÉDOUARD.

Nous allons arranger tout cela. N'est-ce pas, belle Denise, vous consentez à rester avec nous?

DENISE, toujours embarrassée.

Dame, monseigneur, faut que je consulte ma tante : v'là justement l'heure de son dîner (voulant sortir), et j'vous demanderai la permission...

ÉDOUARD, la retenant.

Eh! mon Dieu, quel dommage! si j'avais eu à dîner au château, je vous aurais retenue.

FRONTIN.

Y pensez-vous, monseigneur? une paysanne à votre table!

ÉDOUARD.

Oui, c'est d'un bon exemple : cela encourage la vertu, la sagesse; mais on ne m'attendait pas, et rien n'est disposé.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LABRANCHE.

LABRANCHE.

Monsieur Frontin, le dîner est prêt.

ÉDOUARD.

Comment, le dîner?

FRONTIN, à part.

Ah! le butor!

LABRANCHE.

Oui : un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de monseigneur; tout ce qu'il y a de plus délicat et deux couverts.

ÉDOUARD, à Frontin.

Deux couverts! Toi qui tout à l'heure blâmais... Par exemple, mon ami, voilà une surprise, une attention!... (A part.) Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (Haut.) C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne me refuserez pas?

DENISE.

Mais, monseigneur, et ma tante?

ÉDOUARD.

Je vous reconduirai chez elle. (A Labranche.) Que l'on tienne la calèche prête, aussitôt après le diner.

LABRANCHE.

Elle l'est, monseigneur.

ÉDOUARD.

Comment?

LABRANCHE.

Monsieur Frontin avait fait atteler par ordre de monseigneur.

ÉDOUARD, stupéfait d'admiration.

Ah çà! Frontin, c'est trop fort; je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui-là. (Lui donnant une autre bourse.) Tiens, mon garçon.

FRONTIN, à part.

Dieu! quelle situation! (Il met la bourse dans sa poche, d'un air de désespoir.) Mais, monsieur, que va penser la tante de cette petite fille? Elle la croira perdue, enlevée ou quelque chose comme cela. Moi je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD.

Tu as parbleu raison, mon ami; tu vas sur-le-champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille; que sa nièce...

FRONTIN, troublé.

Moi, monsieur, pourquoi pas plutôt... (Regardant un autre domestique.)

ÉDOUARD.

Oh! tu t'expliqueras mieux; toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN.

Comment! monsieur...

ÉDOUARD.

Air du vaudeville de la Belle Fermière.

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien!... ne m'entends-tu pas?...
Obéis, quand je le commande.

FRONTIN, à part.

Par quelque nouvel assaut,
Mettons mon maître en défaut...
Le péril presse... Allons, il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(Il sort en faisant des signes à Denise.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD.

C'est un usage que je veux adopter : tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (Lui prenant la main.) Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, à part.

Est-ce que par hasard monseigneur voudrait m'en conter? ça s'rait bien fait : ça apprendrait à c'glorieux d'Frontin, qui ne veut pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD.

Dites-moi, Denise, est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village?

DENISE.

Dame, faudra bien.

ÉDOUARD.

Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison ma femme vous emmène avec elle.

DENISE.

Comment, monseigneur! vous croyez que je pourrai aller à Paris?

ÉDOUARD.

Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

Air de Saphira.

Séjour
D'amour,
Et de folie,
Ce charmant pays
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours
Trop courts
L'éclat varie;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore
Qui vient d'éclore
Déjà colore

Vos légers rideaux;
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son landau,
Pour déjeuner on vole à Bagatelle.
Vos forêts
Ne sont rien auprès :
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemire
Les tributs
Ou les fins tissus.
Partout
Le goût
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner
L'heure du dîner
Que vos attraits vont orner.
Festin
Divin
Dont le Champagne
Double les douceurs,
Quand l'amour, d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles!
Là... sans obstacles,
Vous entrez!... déjà...
Chacun s'écrie :
Qu'elle est jolie!...
Et l'on oublie
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit;
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui, du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse.
Dans ces lieux,

De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En valsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.
A ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous verriez
Chacun à vos pieds ;
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait, entre nous,
Rien d'aussi joli que vous.

DENISE.

Ah ! monseigneur, je ne croirai jamais à tant de belles choses.

ÉDOUARD.

Si je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (Il lui baise la main.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; FRONTIN, entrant, le voit, et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.

FRONTIN, une serviette sous le bras, aux domestiques.

Aïe ! prenez donc garde. Les maladroits !

(On place la table sous le berceau.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN, tout troublé.

Le... le dîner que je vous annonce.

ÉDOUARD.

Comment ! te voilà déjà de retour ?

FRONTIN.

J'ai réfléchi que vous auriez besoin de moi pour servir à table : dans ce cas-là, il faut un homme de confiance.

ÉDOUARD.

Oui, il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

FRONTIN.

C'est ce que je me suis dit, et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (A part). Le cheval de monseigneur était encore sellé, et fouette, postillon ; mon messager doit être déjà arrivé.

(Pendant cet aparté, Denise et le comte se sont mis à table ; Frontin s'approche, la serviette sous le bras.)

DENISE.

Ah ! mon Dieu ! à table avec monseigneur ! Si ça se savait dans le village, ça ferait de fières jalousies !

ÉDOUARD, découpant et servant Denise.

Eh bien, Denise ! vous ne mangez pas ?

DENISE.

Oh ! monseigneur ! j'ose pas : la joie me coupe l'appétit.

FRONTIN, à part.

Quelle humiliation ! Me voir là, la serviette sous le bras, quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD.

Frontin, à boire.

FRONTIN.

Voilà, monsieur. (A part.) O soif insatiable des richesses ! (Il verse.)

DENISE.

A votre santé, monsieur Frontin, sans vous oublier, monseigneur.

ÉDOUARD, à Frontin.

Eh bien Frontin, comment la trouves-tu ?

FRONTIN, à demi-voix.

Hum ! au premier coup d'œil, elle a assez d'éclat, mais après...

ÉDOUARD, bas.

Qu'est-ce que tu dis donc ? Le minois le plus piquant, un sourire...

FRONTIN.

Un peu niais.

ÉDOUARD.

Des yeux...

FRONTIN.

Qui ne disent rien.

ÉDOUARD.

Pour toi, c'est possible, mais pour nous autres...

LABRANCHE, à Frontin.

Monseigneur a raison ; elle est charmante !

FRONTIN, à part.

Détestable flatteur ! (Haut.) Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place ; sortez, et songez au service.

(Labranche sort.)

ÉDOUARD.

Belle Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE.

Monseigneur veut se gausser de moi ; mais, tout d'même, j'ons des bouffées d'ambition. On sait ce qu'on vaut, et quelquefois... (Regardant Frontin en dessous) je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai.

FRONTIN, à part.

Merci.

ÉDOUARD.

Voyons, parlez franchement : combien avez-vous d'amoureux ?

DENISE.

Vous me croirez si vous voulez : je n'en ai qu'un.

ÉDOUARD.

Aimable ?

DENISE, imitant le ton de Frontin.

Au premier coup d'œil, mais après...

ÉDOUARD.

Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, à part.

J'en ai peur.

ÉDOUARD.

Jaloux peut-être ?

DENISE.

Comme un Turc ! Je suis sûre qu'il m'espionne, et je n'ai qu'à bien me tenir. Quand nous serons seuls, il me fera une scène...

FRONTIN, à part.

Ah ! sans les douze cents livres de rentes, morbleu ! (Frappant du pied.)

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que c'est ?

FRONTIN.

Une crampe... qui m'a pris.

DENISE.

Monsieur Frontin, je vous demanderai une assiette.

ÉDOUARD.
Air de Marianne.

Vraiment on n'est pas plus jolie,
J'en perdrai la tête...

FRONTIN, à part.
Grand Dieu !

ÉDOUARD, à Frontin.
Mon cher, je l'aime à la folie...

FRONTIN, à part.
Pour un pauvre époux, quel aveu !
Ah ! je me meurs...
(Au comte.)
Songez d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...

ÉDOUARD.
Hein... que dis-tu ?

FRONTIN.
Oui, la vertu,
Car j'en ai toujours eu...
A cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.
Si vraiment.
Nous la ferons rosière.

FRONTIN, à part.
Rosière ! je suis perdu ! (Hors de lui.) Eh bien, monseigneur ! puisqu'il faut tout vous dire...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; LABRANCHE, DEUX VALETS.

LABRANCHE.
Monseigneur, la voiture de madame vient d'entrer dans la cour.

ÉDOUARD, troublé.
Comment ! ma femme ? qui peut la ramener ?

FRONTIN, s'essuyant le front.
Je suis sauvé ! il était temps.

LABRANCHE.
Madame la comtesse monte l'escalier de la terrasse.

ÉDOUARD.

Il serait vrai ! Déjà de retour ! j'en suis enchanté ! Eh bien, Labranche ! vous restez là ? Allez donc au-devant de votre maîtresse. (Aux deux valets.) Vous, cachez vite cette table. (Labranche sort; les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent.) (A Denise.) Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante ; mais l'on va vous accompagner. (S'approchant de la petite porte, à Frontin.) Eh bien ! comment s'ouvre cette porte ?

DENISE.

Ah ! mon Dieu ! la clef sera restée en dehors.

ÉDOUARD, à Frontin.

Et la tienne, bourreau ?

FRONTIN, troublé.

Moi, la mienne ? je ne l'ai pas.

ÉDOUARD, vivement.

Et comment veux-tu que je fasse ? Quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes, comment justifier aux yeux de la comtesse la présence de cette petite fille ? On vient de ce côté. Il n'y a pas d'autre moyen : entrez dans cet appartement.

(Denise entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; LA COMTESSE.

LA COMTESSE, avec empressement.

Ah, mon ami ! que je suis contente de vous voir ! J'avais beau presser les postillons, je craignais toujours d'arriver trop tard. (Avec intérêt.) Eh bien ! comment vous trouvez-vous ?

ÉDOUARD, étonné.

Comment je me trouve ?

LA COMTESSE.

Oui. Il paraît que cela va mieux, et que c'est passé.

ÉDOUARD.

En vérité, je ne vous comprends pas !

LA COMTESSE.

Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné ? Vous voyez bien que je suis instruite ; on m'a tout dit : on a eu la bonté de me prévenir.

ÉDOUARD.

Par exemple!

LA COMTESSE.

Voyez plutôt ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Vous m'avez fait une peur...

ÉDOUARD, lisant.

« Ne perdez pas de temps, madame : votre mari est en ce mo-
« ment dans le plus grand danger. »

(Pendant ce temps Frontin donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire.)

Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé? et d'où vous vient cet avis charitable?

LA COMTESSE.

Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie; et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

ÉDOUARD, déconcerté.

Frontin, y comprends-tu quelque chose?

FRONTIN, bas.

Moi, monsieur? je m'y perds.

LA COMTESSE, avec intérêt.

J'en étais sûre.

Air de Caroline.

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez-moi de me le dire.

FRONTIN.

Ah! pour cela, madame la comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE.

Heureusement ce n'était qu'un léger accès.

ÉDOUARD.

De migraine, ah! mon Dieu! pas autre chose, et cela ne valait pas la peine qu'on vous avertît.

FRONTIN.

Si fait, si fait : ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez. Vous rappelez-vous, monsieur, il y a eu un mo-

ment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus. J'ai eu peur.

ÉDOUARD, impatienté.

Allons, brisons là. (*A la comtesse.*) Voulez-vous faire un tour de promenade?

LA COMTESSE.

Non; je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, à part.

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD, bas à Frontin.

Frontin, tire-moi de là.

FRONTIN, se mettant devant la porte.

Je suis sûr que madame la comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement? La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, à Édouard.

Une femme chez moi! en mon absence?

FRONTIN.

C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

ÉDOUARD, bas à Frontin.

C'est bien. (*Haut.*) Comment! vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie? Quelle est cette femme?

FRONTIN.

La mienne, monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Que veut-il dire?

FRONTIN.

Oui, monsieur, ma propre femme, que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir. Je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD.

Eh bien?

FRONTIN.

J'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue et fort riche; un bon parti : la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village. Je l'avais amenée ici en l'absence de madame; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de

chambre, puisque madame en a besoin d'une; et que monsieur, qui prévient tous les désirs de madame, m'avait chargé d'y pourvoir. Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de madame, et surtout l'approbation de monsieur.

ÉDOUARD, à part.

Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE.

Quoi! mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre? Vous pensez à tout.

Air du vaudeville d'une Visite à Bedlam.

Mon ami... quel soin touchant;
Quelle tendresse constante;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, à part.

Malgré tous mes droits acquis
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude que je puis
Être l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel soin, etc.

(La comtesse entre dans son appartement; Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître.)

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, seul.

En vérité, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là! on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire fort à propos; car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant à quoi tient une réputation de bon mari! Il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la maladresse des circonstances. Réellement, nous en sommes toujours les victimes.

Air du vaudeville des Maris ont tort.

Par des serments que l'on s'engage,
La circonstance les rompra;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...

Pauvres époux, combien de chances
Contre nous conspirent, hélas !
Sans compter d'autres circonstances
Dont nos femmes ne parlent pas.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! mon ami, je suis enchantée ! vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD.

Vraiment ? vous croyez qu'elle pourra vous convenir ?

LA COMTESSE.

Sans doute. Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD.

Oui, je crois l'avoir vue, il n'y a pas longtemps : elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE.

Charmante ! Et puis ce ménage a l'air si uni...

ÉDOUARD.

Hein ?

LA COMTESSE.

J'aime à voir des ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

ÉDOUARD.

Comment ! madame ?

LA COMTESSE.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Oh ! Frontin est vraiment galant,
Il vous charmerait, sur mon âme.
Comme il a l'air d'aimer sa femme !
Comme il est tendre et complaisant !
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

ÉDOUARD, à part.

Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, mystérieusement.

Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi, j'ai vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, surpris.

Quoi! madame, vous avez vu...?

LA COMTESSE.

Qu'il l'embrassait. Où est le mal?

ÉDOUARD.

Et vous avez souffert...

LA COMTESSE.

Vouliez-vous que j'interposasse mon autorité? J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

ÉDOUARD.

Voilà ce que je ne permettrai pas.

LA COMTESSE.

Comment, à son mari!

ÉDOUARD.

Son mari, son mari... tant que vous voudrez; ce n'est pas une raison. Je trouve bien extraordinaire... (Il appelle.) Frontin!

LA COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD.

Mais c'est que vous ne savez pas que ce maraud serait capable de profiter... et avec moi, d'abord, les mœurs avant tout. Frontin!... Laissez-moi, ma chère amie; j'ai à le gronder.

LA COMTESSE.

Pour cela?

ÉDOUARD.

Non: pour des occasions où il s'est oublié d'une manière...

LA COMTESSE.

Eh bien, à la bonne heure; mais de l'indulgence. Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement.

ÉDOUARD.

A côté de votre appartement, vous avez raison.

(La comtesse sort.)

SCÈNE XV.

FRONTIN; ÉDOUARD, se retournant et apercevant Frontin.

ÉDOUARD.

Ah! vous voilà, monsieur. Y a-t-il assez longtemps que je vous appelle?

FRONTIN, à haute voix.

Pardon, monsieur, j'étais avec ma femme (avec sa voix ordinaire), avec Denise.

ÉDOUARD, se contenant.

Ah! vous étiez avec Denise? et vous lui disiez...

FRONTIN.

Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisît de ses devoirs, et certainement ce n'aurait pas été monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, avec une colère concentrée.

Frontin, j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton.

FRONTIN.

Comment, monsieur! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

ÉDOUARD.

J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité. Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN.

Monseigneur, je peux vous jurer...

ÉDOUARD.

Et ce baiser de tout à l'heure?

FRONTIN.

Comment? ce baiser! (A part.) Qui diable a pu lui dire?

ÉDOUARD.

Oh! tu vas encore mentir : j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien; mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN.

Eh bien! oui, monsieur, c'est la vérité; je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt : j'ai vu que madame la comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service. Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons; j'ai pris alors un parti désespéré : je l'ai embrassée en dissimulant; c'était la meilleure manière de cacher notre jeu; et ce baiser que j'ai donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maitres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD.

Si fait, si fait; je trouve au contraire que ton zèle t'emporte

trop loin, et j'ai quelque arrière-pensée que tu dissimulais pour ton compte.

FRONTIN.

Moi, monsieur !

ÉDOUARD.

Je vais, du reste, m'en assurer. Denise vient de ce côté ; je serai là (*montrant le bosquet*), à portée de te voir et de t'entendre, et je saurai au juste, fidèle serviteur, où vous en êtes avec elle.

FRONTIN.

Quoi, monsieur ! vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence ; mais enfin, si le hasard voulait qu'elle me fît des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD.

Sois tranquille ; ce n'est pas cela que je redoute. Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de dissimuler avec elle, je t'assomme et je te chasse.

(*Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps.*)

SCÈNE XVI.

FRONTIN, DENISE.

FRONTIN.

Dieux ! quelle pénible alternative : d'un côté, ma place ; de l'autre, ma femme ! Ma femme et ma place !

DENISE.

Ah ! vous voilà. Que madame la comtesse est donc bonne et avenante, et que je suis contente d'être a son service ! Et puis, ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, *à part.*

Hein ! qu'est-ce qu'elle dit donc là ?

(*Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes.*)

DENISE.

Hé bien, monsieur Frontin, qu'est-ce que vous avez donc ? vous ne répondez pas ? Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari ?

FRONTIN.

Votre mari, votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE.

Comment! jusqu'à un certain point? Puisque c'est devant monsieur le comte et madame la comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN.

C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire, enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE.

Eh bien, par exemple! qu'est-ce qui y manque donc?

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

De nous qu'dira-t-on à la ronde?
V'là c'que c'est que de se cacher;
Quand on n'fait pas comme tout l'monde,
Ça finit toujours par clocher!
Ce que j'croyais avoir m'échappe...
J'm'embrouille avec tout's ces frim's-là...
Et j'veux mourir si l'on m'rattrape,
A me marier encor comm' ça.

FRONTIN.

Mais, Denise...

DENISE, pleurant.

Qu'est-ce que va dire ma tante? C'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah bien! oui, un mari pour rire, on n'est pas en peine d'en trouver.

(Elle fait un pas pour sortir.)

FRONTIN.

Eh bien! il ne manquait plus que cela. Denise, écoutez-moi. (Haut, de façon que son maître l'entende.) Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (Haut à Denise.) Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites, d'autant plus que monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité, qui fait que... Enfin, vous devez me comprendre.

DENISE.

Pas tout à fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin; aussi j'oublie tout, car je suis trop bonne. Allons, monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, à part.

Dieu! Dieu! quel parti prendre?

ÉDOUARD, à part.

Ah çà! je ne la reconnais plus.

DENISE.

Comment! monsieur, vous refusez de vous raccommoder, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas! (Pleurant.) Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à monseigneur.

ÉDOUARD.

Par exemple, c'est trop fort!

DENISE.

Et il me fera rendre justice, car il me le disait encore tout à l'heure, en me baisant la main.

FRONTIN, à part.

Hein? comment?

DENISE.

Mais c'est que lui, il est galant, il est aimable.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh bien, mes enfants! qu'est-ce que c'est donc? on se querelle ici?

DENISE.

Oui, madame, c'est lui qui a tort.

FRONTIN.

Mais non, madame; c'est que je veux...

DENISE.

Au contraire, c'est qu'il ne veut pas.

LA COMTESSE.

Comment?

DENISE.

Oui, madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination?

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin? faire pleurer votre femme? c'est très-mal. Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez-la.

FRONTIN.

Certainement, vous voyez... (Du côté du bosquet.) Eh bien, Denise, je te demande pardon (il l'embrasse), et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, sautant de joie.

Ah, madame! que je suis contente!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; ÉDOUARD.

ÉDOUARD, sévèrement.

Vous voilà encore ici, monsieur Frontin! vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, à part.

C'est fait de moi!

DENISE.

Comment, monseigneur! vous renvoyez mon mari?

ÉDOUARD, à part.

Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE.

Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon?

ÉDOUARD.

Pour des raisons... des raisons très-graves, que je ne puis pas vous dire; mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN.

Moi, monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... Et je vous atteste, madame la comtesse...

LA COMTESSE, bas à Frontin et à Denise.

C'est bon. Vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain sans doute il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (Au comte.) Vous leur permettrez bien au moins de passer cette nuit au château?

ÉDOUARD.

Quoi! vous voulez...

LA COMTESSE.

Vous ne me refuserez pas cela. Allons, mes enfants, à demain. Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, pleurant.

Oui, madame; nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD.

Comment, madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE.

Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est trop. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE.

Ils ne sont pas mariés?

ÉDOUARD.

Non, madame. Laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? Il ne sait donc pas...

(Frontin lui fait signe de se taire.)

LA COMTESSE.

Comment! cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu... Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD.

L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler; sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup, moi je tenais à Frontin; mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN.

Comment! monsieur, il n'y a pas d'autres raisons? Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

ÉDOUARD.

Oui, encore une histoire.

FRONTIN.

Oh! monsieur, celle-là est authentique (tirant le contrat de sa poche), car elle est par-devant notaires (le lui donnant); lisez plutôt.

ÉDOUARD.

Que vois-je? « Par-devant Martin et son confrère sont comparus « Marie-Fidèle-Amand-Constant Frontin. »

FRONTIN.

Mes noms et qualités!

ÉDOUARD, lisant toujours.

« Intendant de M. le comte de Granville. » (Le regardant.) Intendant! « Et Angélique-Denise Gervais. »

(Regardant à la fin de l'acte.)

Suivent les signatures et celles des témoins. Ah çà! est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité?

FRONTIN.

Il y a commencement à tout, monseigneur. (Bas.) Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous au contraire qui alliez sur les miennes.

ÉDOUARD, bas.

Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette sous le bras. Ah! ah!

FRONTIN, haut.

Oui, monseigneur; je n'attendais qu'un moment favorable, je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le comte et madame la comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

ÉDOUARD.

J'entends, afin de ratifier ta nomination à la place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE.

Vous la lui aviez promise.

ÉDOUARD.

En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (Regardant Denise.) Et puisque sa femme et lui vont habiter le château... Qu'est-ce que je demandais, moi? que les convenances fussent respectées. Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE.

Ah çà! cette fois-ci, est-ce pour tout de bon?

FRONTIN.

Oui, madame Frontin.

VAUDEVILLE.

Air du vaudeville de Turenne.

De père en fils tous mes ancêtres
Furent heureux, quoique laquais :
Quelquefois le destin des maîtres
Ne vaut pas celui des valets.
Oui, de ce corps j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siégeait au salon,
Et le plaisir à l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménag' vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car v'là toujours ce qui nous fait du tort :
Sans y penser, si le valet de chambre

En conte à maint et maint tendron...
C'n'est pas sa faut'; mais celle du salon,
(Regardant Édouard.)
Qui s'trouv' trop près de l'antichambre.

ÉDOUARD.

De l'Amour redoutons les armes,
Au hasard il lance ses traits...
Telle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette a bien quelques attraits;
Maint grand seigneur parfumé d'ambre,
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, au public.

Des grands tableaux esquissant la copie,
Le vaudeville, en ses légers essais,
Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français :
Depuis janvier jusqu'en décembre,
Vous, messieurs, qui donnez le ton,
Daignez parfois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.

L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE,

OU

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er février 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

PERSONNAGES.

JOLIVET, ancien procureur.
DERVILLE, jeune avoué.
FRANVAL, garçon, riche négociant.
DUBELAIR, maître clerc de Derville.
AUGUSTE, deuxième clerc.
VICTOR, troisième clerc.
PIEDLÉGER, dernier clerc de l'étude.
ROSE, domestique de Derville.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une étude d'avoué : plusieurs tables dans le fond ; à gauche, sur le devant le bureau du maître clerc, en acajou ; à droite, un poêle d'une forme élégante. Au fond, deux corps de bibliothèque en acajou, contenant des dossiers. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de Derville ; a droite, en face, une porte donnant sur l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, un balai et un plumeau à la main.

La... je n'ai plus que l'étude à nettoyer ; mais il n'est encore que huit heures, et d'ici à ce que ces messieurs arrivent, j'ai encore du temps devant moi. (S'appuyant sur son balai.) Faut avouer qu'à présent c'est agréable d'être domestique : d'abord on est son maitre, tandis que dans les anciennes études, à ce que me disait ma tante Madelaine, ça allait bien mal.

Air : A soixante ans.

Mais à présent, ça va bien mieux, j'espère ;
  C'est tous les jours bal ou festin.
  Monsieur s'amus' la nuit entière,
Et rentr' souvent à cinq heures du matin ;
  Les valets ont, dans c'te demeure,

Ben plus d'profits qu'i n'en avaient
D'puis qu'les avoués se couch'nt à l'heure
Où les procureurs se levaient.

Et M. Derville, v'là un maître agréable... Hier, par exemple, il est rentré au milieu de la nuit; et je suis bien sûre qu'à présent... (L'apercevant.) Ah bien! le voilà déjà sur pied!

SCÈNE II.

ROSE; DERVILLE, en robe de chambre et des papiers à la main.

DERVILLE.

Bonjour, Rose; tu es matinale, à ce que je vois.

ROSE.

C'est plutôt vous, monsieur.

DERVILLE.

Oui; voilà une heure que je travaille.

ROSE.

Et pourtant vous êtes rentré si tard!

DERVILLE.

Raison de plus; la nuit est à moi, et je peux l'employer comme je veux : mais le jour est à mes clients.

ROSE.

Avec ce train de vie-là, vous vous tuerez.

DERVILLE.

Laisse donc; deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

Air de Marianne.

Quand les affaires me demandent,
Dès le matin j'ai l'œil ouvert,
Le soir, tous les plaisirs m'attendent :
Le festin, le bal, le concert,
Un jeu d'enfer,
Où chacun perd,
L'humble employé comme le duc et pair.
Dans le salon,
C'est le bon ton,
L'on voit de tout.

ROSE.

Même plus d'un fripon!

DERVILLE.

Quelques plaideurs, d'humeur moins franche,

Qu'on a rançonnés tout le jour,
Et qui s'efforcent à leur tour
De prendre leur revanche.

Mais ça m'est égal, moi, je gagne toujours.

ROSE.

Il est de fait que vous êtes heureux.

DERVILLE.

Encore avant-hier, j'ai passé treize fois de suite à l'écarté ; c'est cinq cents francs, je crois, que j'ai mis dans ma poche.

ROSE.

Cinq cents francs! savez-vous, monsieur, que ça augmente joliment les profits de l'étude?

DERVILLE.

Je crois bien... A propos de cela, quand tu auras fini ton ouvrage, tu porteras ces vingt-cinq louis à Belval, mon confrère. (Il lui donne un rouleau.) Tu lui diras que c'est d'hier au soir ; il saura ce que c'est.

ROSE.

Comment, monsieur, vous auriez...

DERVILLE.

Oui, une mauvaise veine... On peut bien une fois par hasard... Et puis, quoique avoué, on ne peut pas toujours prendre.

ROSE.

J'entends : il faut rendre.

DERVILLE.

Ah! mon Dieu, oui; le chapitre des restitutions est le plus difficile. Ah! attends, encore autre chose. Nous avons ce soir un petit bal ; mon maître clerc a envoyé les invitations, mais tu porteras toi-même celle-ci. Quoiqu'elle soit adressée à madame de Vermeuil, tu tâcheras de la remettre à mademoiselle Élise, sa jolie nièce.

Air : Ma belle est la belle des belles.

C'est pour elle, il faut qu'on lui donne ;
Surtout ne va pas l'oublier.

ROSE.

J'entends... Parlant à sa personne,
Comm' dit quelquefois votre huissier.
Souvent, quand il porte un' requête,
Vous savez comme il r'vient le soir ;
Il faut que monsieur me promette
Que j'n'aurai rien à recevoir.

DERVILLE.

Et si par hasard elle voulait faire une réponse par écrit, vois-tu, Rose, tu attendrais.

ROSE.

Oui, monsieur, je comprends. Et il se pourrait bien que le bal fût donné à cause de cette seule invitation-là. Mais est-ce que vous ne comptez pas en parler à M. Jolivet, votre ancien...

DERVILLE.

Oui, tu as raison. Il est arrivé depuis quelques jours de la campagne : je lui ai donné un logement dans la maison, et il serait malhonnête de l'oublier. D'ailleurs, j'ai des ménagements à garder avec lui. *Primo :* je lui dois ma charge, qui n'est pas encore payée, il s'en faut; ensuite, c'est le subrogé tuteur d'Élise, et il a une influence... Je vais monter l'inviter.

ROSE.

Ce n'est pas la peine. J'entends gronder dans l'antichambre : ce doit être lui.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; JOLIVET.

JOLIVET.

La belle maison, et le bel exemple! Personne dans l'étude! Morbleu! si j'étais là, je commencerais par renvoyer tous mes clercs.

DERVILLE.

Ce ne serait pas le moyen de les faire venir. Allons, Rose dépêche-toi d'achever ton ouvrage, et fais toutes mes commissions. Eh bien! tu t'en vas, et tu n'as seulement pas mis de bois dans le poêle. Tu veux donc que ces jeunes gens se morfondent?

ROSE.

Monsieur, il y a trois bûches.

DERVILLE.

Eh bien! mets-en six, et qu'ils aient chaud.

JOLIVET, indigné.

Six bûches au mois de novembre!

DERVILLE.

Et puis je voulais te recommander aussi... Tâche donc que le

dîner soit un peu mieux... la... un plat de plus, quelque friandise, quelque chose qui relève l'appétit.

(Rose sort.)

JOLIVET, se levant.

Ventrebleu ! je vous admire ; mettez tout au pillage : redoublez vos folles profusions !

DERVILLE.

C'est-à-dire qu'il faut que mes clercs ne mangent pas.

JOLIVET.

Oui, monsieur; ça n'en serait que mieux. Mais enfin, puisqu'on ne peut pas les en empêcher, où est la nécessité de leur donner de l'appétit? Des clercs de procureur en ont toujours assez, monsieur; ce sont les vampires d'une étude!

Air de l'Écu de six francs.

A chaque instant ils imaginent
Quelques moyens pour nous gruger ;
Ce n'est pas pour manger qu'ils dînent,
Mais c'est pour nous faire enrager.
Or, dans cette guerre intestine,
De se défendre il est permis,
Et nos clercs sont des ennemis
Qu'on ne réduit que par famine.

Aussi je ne sustentais les miens qu'à mon corps défendant : le bouilli et la soupe, la soupe et le bouilli; et les jours de fête, du persil autour : je ne sortais pas de là. Six bûches dans un poêle ! Apprenez, monsieur, que dans mon étude il n'y avait pas de poêle, il n'y avait pas de bûches : on soufflait dans ses doigts, ou l'on était obligé d'écrire pour s'échauffer; c'était tout profit pour la maison.

DERVILLE.

Et que gagniez-vous à ces belles économies? D'être bafoués, montrés au doigt; car de votre temps, c'était à qui s'égayerait sur le compte des procureurs.

JOLIVET.

Vous allez voir, monsieur, qu'on respecte les avoués.

DERVILLE.

Mais oui ; un peu plus.

JOLIVET.

Et pourquoi donc? Est-ce parce qu'ils ont des fracs à l'anglaise et des bolivars, et qu'on ne sait jamais à leur costume s'ils vont au bal ou au Palais? Et surtout nous ne courions pas les affaires en cabriolet.

DERVILLE.

Où est le mal? Cela va plus vite; et pourvu que les clients n'en souffrent pas, pourvu qu'ils ne soient pas rançonnés comme de votre temps...

JOLIVET.

Je les rançonnais, c'est vrai; mais je ne les éclaboussais pas. Et à tout prendre, il vaut encore mieux écorcher les clients que de les écraser.

DERVILLE.

Ma foi, je n'en sais rien; au moins nous crions *gare*.

JOLIVET.

Est-ce ainsi que vous acquitterez vos dettes? car enfin votre charge n'est pas encore payée : vous me devez cent mille francs.

DERVILLE.

Ne m'avez-vous pas donné trois ans pour cela?

JOLIVET.

C'est le tort que j'ai eu. On a beau vendre les charges horriblement cher, c'est égal; il se trouve toujours des jeunes gens qui vous les achètent sans avoir un sou vaillant.

DERVILLE.

Qu'importe, monsieur? je puis m'établir : je suis garçon...

JOLIVET.

Est-ce que sans cela je vous aurais vendu? Mais alors dépêchez-vous de vous marier, de faire un bon mariage.

DERVILLE.

Eh bien, monsieur! il ne tient qu'à vous. J'aime une jeune personne charmante : vous pouvez me la faire épouser.

JOLIVET.

Comment donc, mon garçon? avec plaisir.

DERVILLE.

C'est Élise de Franval, qui est presque voire pupille.

JOLIVET.

Du tout, du tout; cela ne vous convient pas.

DERVILLE.

Eh quoi! n'a-t-elle pas tout réuni? les grâces, la bonté, la douceur...

JOLIVET.

Oui; mais elle n'a que soixante mille francs; et dans votre position, mon cher, il vous faut une femme de cinquante mille écus : je ne vous laisserai pas marier à moins.

Air : Quand on ne dort pas de la nuit.

Soyez épris, je le permets,
De quelque riche mariée.

DERVILLE.

Si la future a peu d'attraits...

JOLIVET.

Elle en aura, je m'y connais,
Si votre charge est bien payée.

DERVILLE.

Si son caractère est méchant...

JOLIVET.

Ah! c'est le mari qui s'en charge;
Épousez, nous aurons l'argent.

DERVILLE, parlant.

Eh bien! et moi...

JOLIVET.

Vous aurez (*bis*) la femme et la charge.

DERVILLE.

Cependant, quand vous prétendez qu'Élise n'a que soixante mille francs...

JOLIVET.

Oui, monsieur; je puis vous donner les renseignements les plus exacts. Son père, qui était un de mes clients, est décédé le 6 mai 1814 : ledit jour, apposition de scellés; le 14 du même mois, ouverture du testament, par lequel il nomme tuteur de la jeune personne, mineure, M. Isidore Franval, son oncle paternel.

DERVILLE.

Et quel est ce Franval?

JOLIVET.

Ledit Franval, négociant à Hambourg, déclara, par une lettre du 2 juin, qu'il acceptait avec plaisir la tutelle de sa nièce; mais son commerce ne lui permettant pas de quitter sa résidence, c'est moi, le subrogé tuteur, qui, depuis six ans, ai liquidé et administré tous les biens de sa succession. Ainsi, je crois que je m'entends un peu en affaires; et quand je dis qu'elle a soixante mille francs, c'est tout au plus si ça va là.

DERVILLE.

Eh bien! qu'importe? soixante mille francs, c'est assez pour payer une partie de ma charge : avec le temps nous acquitquitterons le reste. Vous pouvez attendre, vous qui êtes riche.

JOLIVET.

Je suis riche! jusqu'à un certain point : je n'ai pour tout bien que ma charge, que vous me devez.

DERVILLE.

Et ce petit domaine que vous avez acheté dernièrement : le domaine de Villiers, une affaire superbe! disiez-vous.

JOLIVET.

Mon ami, c'est une horreur! j'ai été trompé.

DERVILLE.

Bah! un vieux procureur comme vous!

JOLIVET.

Les plus fins y sont pris. L'affaire était si avantageuse que je ne l'ai pas examinée. Celui qui m'a vendu était bien le possesseur, mais possesseur temporaire : vu que le comte Durfort, qui en était le propriétaire, est disparu depuis vingt-neuf ans, et qu'on ignore ce qu'il est devenu. Je sais bien qu'il ne faut plus qu'un an pour qu'il y ait prescription, et alors je ne risquerai plus rien; mais si d'ici là le véritable comte Durfort ou ses héritiers s'avisaient de revenir, ça ferait un fameux procès.

DERVILLE.

Ah, que c'est heureux! vous me le donneriez.

JOLIVET.

Du tout : je l'exploiterais moi-même.

DERVILLE.

Vous auriez tort, vous savez bien que les procureurs prennent encore plus cher que les avoués, si c'est possible. Adieu, je vous quitte : j'ai quelques affaires très-pressées, et il faut que j'aille au Palais. J'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, et qu'aujourd'hui vous me ferez le plaisir de venir passer la soirée chez moi.

SCÈNE IV.

JOLIVET, seul.

C'est ça! une soirée! une fête! et sa charge n'est pas payée! O dissipation! dissipation! et quel faste! quel scandale! Je vous demande si on ne se croirait pas ici dans un boudoir, plutôt que dans une étude? Jusqu'au bureau du maître clerc qui est en acajou! et un feu d'enfer : le poêle en est rouge! (Se chauffant.) Par

exemple, je ne suis pas fâché de cela : parce qu'il fume chez moi; ce qui est cause que je ne fais jamais de feu. (Regardant sur le poêle.) Qu'est-ce que je vois là? il donne aussi dans le luxe des journaux! passe pour les *Petites Affiches*, c'est utile; mais fournir ainsi à ses clercs des sujets d'amusement... (Regardant le titre du journal.) Allons, allons, c'est la *Quotidienne*; le mal n'est pas si grand. Voyons un peu l'article *Nouvelles*. (S'asseyant auprès du poêle.) J'ai toujours peur d'y rencontrer le nom du comte Durfort : ce diable d'homme me poursuit partout ! C'est qu'il est capable de revenir exprès pour me ruiner. Ah! mon Dieu, quel tapage!

SCÈNE V.

JOLIVET, au poêle; AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER ET DEUX AUTRES CLERCS.

CHOEUR.

Air du Pas des Trois Cousines.

A l'étude il faut tous nous rendre;
Travaillons du matin au soir :
Jamais je ne me fais attendre
Lorsque m'appelle le devoir.

VICTOR, à Auguste.

Te voilà?

PIEDLÉGER.

Quelle exactitude!

AUGUSTE.

Je ne me fais jamais prier,
Et je viens toujours à l'étude
Quand je passe dans le quartier.

TOUS.

A l'étude il faut tous nous rendre,
Etc., etc.

TOUS.

Bonjour, monsieur Jolivet; bonjour, monsieur Jolivet; comment vous portez-vous?

JOLIVET.

Enfin voilà l'étude qui arrive!... c'est bien heureux! il ne manque plus que le maître clerc.

DUBELAIR, entrant avec des papillottes.

Eh bien! qu'est-ce, messieurs? nous arrivons bien tard aujourd'hui.

VICTOR.

Tiens! lui qui parle, le voilà qui descend.

DUBELAIR.

Du tout; je suis venu de très-bonne heure à l'étude, et j'étais remonté pour affaire indispensable : M. Letellier m'attendait.

JOLIVET.

Qu'est-ce que c'est que ce client-là?

DUBELAIR, tenant un dossier.

C'est mon coiffeur; je vous conseille de le prendre, vous en serez content. Où est ce jugement à signifier? Surtout pour les faux toupets.

JOLIVET.

O temps! ô mœurs! un maître clerc en papillottes!

Air : de la Catacoua.

Chez nous, c'était une autre antienne
Et l'on venait coiffer, je crois,
Le procureur chaque semaine
Et les clercs une fois par mois.
Oui, pour décorer notre nuque,
La cadenette suffisait,
Ça se tenait
Sous le bonnet.

PIEDLÉGER.

Eh! mais, chez vous, en effet,
L'on voyait
Bien plus de têtes à perruque,
Et chez nous bien plus de toupet.

DUBELAIR.

Messieurs, il faut travailler aujourd'hui; nous sommes accablés d'ouvrage. Voilà un jugement dont il faut quinze copies.

AUGUSTE.

Je m'en charge.

VICTOR.

Laisse donc; j'en prendrai la moitié, ce sera plus tôt fait; je m'y mets sur-le-champ. Rose, à déjeuner.

TOUS LES AUTRES.

C'est juste, c'est juste; à déjeuner.

AUGUSTE.

Moi, j'aime assez le déjeuner, parce que ça repose et ça coupe la matinée.

JOLIVET.

Oui, avec cela que vous avez bien gagné votre matinée...
(Pendant ce temps Rose apporte d'une main un paquet de lettres et de journaux qu'elle jette sur le poêle, et de l'autre des couteaux, du pain et du vin. Tout le monde est au milieu de l'étude, excepté le maître clerc, qui est à son bureau, et Piedléger à la table en face, qui travaille sans relâche.)

AUGUSTE.

Air de Partie carrée.

Allons, allons, il faut nous mettre à table;
Mais vraiment nous sommes transis.
Mets une bûche. Il fait un froid du diable...

JOLIVET.

Une de plus! on vient d'en mettre six!

AUGUSTE, à Victor, qui prend les journaux pour allumer le feu.

Eh mais, Victor! que viens-tu donc de faire?
Comment, tu prends nos journaux?

VICTOR.

Oui, morbleu!
Ils font ici comme à leur ordinaire,
Ils allument le feu.

Tiens, vois plutôt comme ça prend déjà!

AUGUSTE, caressant Rose.

Ah, ma petite Rose! tu es bien gentille; qu'est-ce que tu nous donnes là?

ROSE.

Un pâté de Lesage.

JOLIVET, se levant en colère.

Un pâté de Lesage!

VICTOR.

Il n'y a que cela? Tu ne nous as pas fait quelque chose de chaud?

ROSE.

Non, ma foi, je n'ai pas le temps, je suis obligée de sortir pour des commissions.

AUGUSTE.

Allons!... allons à table. (Coupant le pâté.) M. Dubelair, vous n'en êtes pas?

DUBELAIR, d'un air d'importance.

Non, messieurs; je ne prends jamais rien à jeun.

VICTOR.

Eh bien! il est bon celui-là.

DUBELAIR, tirant sa montre, à part.

Sans compter... que j'ai à onze heures un déjeuner de garçons chez le maître clerc de Bernard.

AUGUSTE.

Et vous, monsieur Piedléger?

JOLIVET.

Quel est celui-là?

AUGUSTE.

C'est le coureur de l'étude.

JOLIVET.

Oh! le petit saute-ruisseau.

AUGUSTE.

Piedléger, veux-tu déjeuner?

PIEDLÉGER.

Sans doute; mais apportez-moi ma part, j'ai là de l'ouvrage qui doit être fini ce matin.

JOLIVET, pendant que tous les autres mangent, regardant Piedléger.

En voilà donc un de la vieille roche! c'est dans ce coin-là que se sont réfugiés les principes. (Ils sont groupés différemment, les uns à la table, les autres debout, mangeant sur le poêle.) C'est qu'ils ne mangent pas, ils dévorent... et du vin! du vin dans une étude!... et autant que j'en puis juger, ça m'a l'air d'un excellent ordinaire.

VICTOR, la bouche pleine.

Dites donc, monsieur Jolivet, si vous n'aviez pas déjeuné...

AUGUSTE.

Si vous vouliez être des nôtres, sans façon.

JOLIVET.

Parbleu! je veux voir par moi-même jusqu'à quel point... (Haut.) J'ai bien là-haut mon café; mais, pour avoir le plaisir de déjeuner avec de la jeunesse...

(Victor et Jolivet aident à débarrasser la table; en ôtant les papiers et les plumes, et ne sachant où en poser une, Jolivet la place par habitude sur son oreille.)

VICTOR.

A merveille; place à notre doyen. Tenez, monsieur Jolivet, à votre santé!

AUGUSTE.

Quel spectacle! la nouvelle et l'ancienne basoche qui trinquent ensemble.

Air de la Sentinelle.

Salut, messieurs, salut à notre ancien,
Qu'on vit jadis l'honneur de la basoche!
De son étude intrépide soutien,
Il fut sans peur et presque sans reproche;
Avec ses clercs, que sa voix ralliait,
Du Béarnais imitant la coutume,
Lui-même au combat les guidait,
Et chaque plaideur pâlissait
Aussitôt qu'il voyait sa plume.

JOLIVET s'incline, et boit à leur santé; puis, après avoir bu, fait une grimace d'indignation.

Quel scandale! c'est du Bourgogne, du Bourgogne le plus pur. (Le goûtant encore.) Quel dommage! un vin qui aurait supporté l'eau. (Regardant le verre.) J'aurais mis là dedans les deux tiers... et ça aurait encore eu du corps et de la couleur... *O abondance* de l'âge d'or, où es-tu?

VICTOR, rangeant la table.

C'est que j'aurais encore bu une fois... et qu'il n'y a plus de vin. Rose! Rose!

AUGUSTE.

Ce n'est pas la peine, elle a laissé la clef à l'armoire.

VICTOR, ouvrant l'armoire.

Oh! messieurs, messieurs, une découverte.

TOUS, se levant.

Qu'est-ce que c'est?

VICTOR.

Un panier de vin de Frontignan.

JOLIVET, se cachant la tête dans les mains.

Pauvre Frontignan! c'est fait de lui.

AUGUSTE.

Je sais ce que c'est. On l'a monté parce que notre patron donne aujourd'hui à dîner.

VICTOR.

Oh bien! alors, pas de bêtises; je remets le panier.

JOLIVET, stupéfait.

Comment! il en réchappe?

AUGUSTE.

Sans doute; il n'y a pas de farces, puisque l'avoué est bon enfant.

JOLIVET.

Ah bien! de mon temps il y aurait joliment passé.

VICTOR, se mettant à écrire.

Allons, allons, maintenant ça va aller vite. (Ils sont tous à leurs bureaux et travaillent avec ardeur.)

JOLIVET.

Les voilà tous à l'ouvrage! ce n'est pas sans peine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE, habillé et sortant de son cabinet.

DERVILLE.

Monsieur Dubelair, voilà un acte qu'il faut porter à l'enregistrement.

DUBELAIR.

Oui, monsieur. (Il le donne à un des clercs, et dit à un autre :) Et vous, allez à la justice de paix. (Les deux clercs sortent.)

DERVILLE.

Y a-t-il des lettres?

VICTOR, les prenant sur le poêle et les lui donnant.

Voilà, monsieur.

DERVILLE, en ouvrant une.

Air : Ces postillons sont d'une maladresse.

C'est pour dîner chez un de mes confrères.
(Ouvrant une autre.)
Ça, c'est un bal chez l'avocat du roi!
Que de plaisirs nous donnent les affaires!
On n'a vraiment pas un instant à soi.
C'est chaque jour un dîner qui s'apprête.
Hommes d'affaire! hommes d'état!
Ont à présent moins besoin de leur tête
Que de leur estomac.

Et celle-ci... Ah! mon Dieu, c'est de ce pauvre Dermont! Un peintre dont on va saisir les meubles; j'y cours sur-le-champ. (Allant pour jeter la dernière lettre qui lui reste dans la main.) Que vois-je? c'est d'Élise! (S'avançant sur le devant du théâtre, et regardant si Jolivet ne l'examine pas.) (Lisant.)

« Mon ami,

« M. Franval, mon oncle et mon tuteur, ce brave et riche né-« gociant dont vous avez peut-être entendu parler, vient d'arriver « aujourd'hui même à Paris. Enhardie par ses bontés, je lui ai « tout confié : notre amour et nos espérances. J'ai vu que, quelle

« que fût la fortune, il aurait facilement consenti à mon mariage « avec toute autre personne qu'avec un avoué : mais il a une si « grande prévention contre les gens d'affaires, qu'il ne veut seu- « lement pas en entendre parler. Cependant, ému par mes prières, « il m'a promis qu'il chercherait à s'assurer par quelque épreuve, « et que... » Quel est ce domestique?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE, *en livrée.*

LE DOMESTIQUE.

N'est-ce pas ici que demeure M. Derville, un homme de loi?

JOLIVET.

Le voici.

LE DOMESTIQUE, *s'adressant à Derville.*

Monsieur, c'est de la part de mon maître.

DERVILLE.

Et quel est votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un banquier étranger, qui a de l'argent et un procès, et qui voudrait vous parler pour... Enfin... il vous expliquera cela lui-même; et il m'a dit de vous demander un rendez-vous pour aujourd'hui onze heures.

DERVILLE, *toujours préoccupé.*

C'est bon... qu'il vienne.

LE DOMESTIQUE.

Alors, je vais tâcher de me souvenir de votre réponse. Messieurs, et toute la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(*Il sort.*)

AUGUSTE.

Le jockey du banquier étranger m'a l'air d'un malin.

Air : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Oui, l'on dirait, je m'y connais,
D'un jockey hollandais;
Sur sa figure, on peut le voir,
Il a (rien ne lui manque)
Les grâces du comptoir
Et l'esprit de la banque.

VICTOR.

Oui, il a plus d'esprit qu'il n'en montre.

DERVILLE.

Ah! mon Dieu, je lui ai donné rendez-vous à onze heures!... Et la saisie de ce pauvre Dermont!

JOLIVET.

Eh bien! il faut la laisser là : un client qui ne paye pas ne vaut pas un riche banquier à qui le ciel envoie un bon procès.

DERVILLE.

Air du vaudeville des Maris ont tort.

Songez donc que Dermont m'appelle.

JOLIVET.

Ce riche plaideur qu'on attend!
Tous deux ont droit à votre zèle;
Chacun d'eux est votre client.

DERVILLE.

A moi pour que je les assiste,
Tous les deux se sont adressés :
L'un est banquier, l'autre est artiste;
Commençons par les plus pressés.

(A Dubelair.) Monsieur Dubelair, vous le recevrez, et nous en causerons plus tard; je vous prie en même temps de surveiller l'étude. Adieu, mon cher Jolivet, à ce soir : adieu, messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ DERVILLE.

JOLIVET.

Négliger ses plus belles affaires! il ne sait donc pas que tout dépend du commencement, et qu'un proces bien entamé peut en rapporter deux ou trois autres.

DUBELAIR.

Diable! ce monsieur qui va venir à onze heures! et mon déjeuner de garçons qui est justement à cette heure-là.

Air : De sommeiller encor, ma chère.

J'ai promis d'être leur convive,
Et m'y trouver est un devoir;
Ma foi, si le banquier arrive,
Auguste peut le recevoir.
Il reviendra, cela n'importe guères.
Il est d'ailleurs, si je sais raisonner,

Mille instants pour parler d'affaires;
Il n'en est qu'un pour déjeuner.
(A Auguste, lui parlant bas à l'oreille.)

Vous comprenez? vous garderez l'étude.

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

(Dubelair prend son chapeau, et s'en va.)

SCÈNE IX.

JOLIVET, AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER, toujours travaillant.

AUGUSTE, à part.

Ah! il sera sorti toute la matinée; ma foi, cela se trouve bien: ma cousine, qui m'a recommandé de lui donner une loge dans la pièce nouvelle; j'ai envie de profiter de l'occasion. (A Victor.) Dis donc, Victor, je reviens dans l'instant; tu garderas l'étude. (Il prend son chapeau, et sort.)

SCÈNE X.

JOLIVET, VICTOR, PIEDLÉGER.

VICTOR.

Sois tranquille, je suis au poste. Ah! mon Dieu, maintenant j'y pense, c'est aujourd'hui mercredi, et j'ai donné rendez-vous à deux ou trois de mes amis pour aller au *Panorama de Jérusalem*; ça ne se voit que le matin.

Air : Vers le temple de l'hymen.

Oui tous les gens comme il faut
Doivent aujourd'hui s'y rendre;
Je ne puis les faire attendre,
Je travaillerai tantôt.
Toi, qui de l'exactitude
A toujours eu l'habitude,
Piedléger, garde l'étude,
Un quart d'heure seulement;
Vers le Jourdain je chemine,
Je parcours la Palestine
Et je reviens dans l'instant.

PIEDLÉGER, occupé et travaillant.

Oui... oui... c'est bon.

(Victor sort.)

SCÈNE XI.

JOLIVET, PIEDLÉGER.

JOLIVET.

A merveille ! Ainsi donc tout le fardeau des affaires retombe sur ce petit malheureux, qui est le seul exact, le seul studieux ! Voilà le modèle de la cléricature, l'espoir de la basoche ! *Spes altera Trojæ !* Est-il laborieux ! depuis qu'il est là, il n'a pas cessé un instant... Quelle tête d'étude !

PIEDLÉGER, fredonnant entre ses dents.

Le ciel vous donna ses attraits,
Et j'en rends grâce à la nature...

JOLIVET.

Il travaille en chantant : ça le distrait.

PIEDLÉGER, se croyant seul, et frappant vivement sur son papier.

Oui, Suzon, vous m'aimerez,
Ou bien, morbleu ! vous direz,
Vous direz,
Vous direz,
Tra, la, la, la, la, la.

C'est cela.

(Prenant une voix de femme.)

Non, non, je ne puis vous entendre,
N'achevez pas !

JOLIVET.

Qu'est-ce donc que cette manière de grossoyer ?

PIEDLÉGER.

J'aurais dû donner cela au théâtre du Gymnase.

Air : On dit que je suis sans malice.

Quel succès aurait eu ma pièce !
Que l'ingénue a de finesse !
Oui, c'était un effet certain,
Surtout pour madame Perrin *.

* Charmante actrice qui a fait les beaux jours du Vaudeville et du théâtre du Gymnase. Je lui ai dû le succès de la *Visite à Bedlam*, de la *Somnambule*, du *Colonel*, etc. Une figure ravissante et expressive, un jeu plein de grâce et de finesse ; et souvent ce charme inexprimable dont mademoiselle Mars seule offre le constant modèle : telles étaient les qualités qui distinguaient madame Perrin ; elle est morte à vingt et un ans !!!

JOLIVET, s'approchant.

Mais quel est donc ce nouveau style?
Dieux, il griffonne un vaudeville!
Je crois même, *o dies iræ!*
Qu'il l'écrit sur papier timbré.

PIEDLÉGER.

Mais j'ai lecture au Vaudeville; par exemple, il est impossible qu'on ne reçoive pas celle-ci: ils en reçoivent tant d'autres!... Eh! mon Dieu, l'on m'attend à onze heures au comité de lecture. Dites donc, monsieur Jolivet, si vous vouliez garder l'étude?

JOLIVET.

Eh bien! par exemple...

PIEDLÉGER.

Voyez-vous, c'est pour une affaire qui ne peut pas se remettre; je lirai très-vite. (Cherchant son chapeau.) Oh! ils me recevront, j'en suis sûr, moi qui vais tous les jours causer au foyer, qui ce soir encore vais voir *monsieur sans gêne*; ils doivent faire quelque chose pour moi. Eh bien! et mon manuscrit. (L'attachant avec une ficelle.) D'ailleurs, je n'en serais pas embarrassé: je le donnerais aux Variétés pour mademoiselle Pauline. Adieu, monsieur Jolivet, je m'en rapporte à vous.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

JOLIVET, seul.

Je ne sais plus où j'en suis!... lui que j'estimais, c'est le pire de tous! Quel avenir nous prépare la génération actuelle!... Enfin si ce petit-là devient un jour maître clerc, je frémis d'y penser! en attendant, il paraît que dans ce moment c'est moi qui représente l'avoué et toute l'étude. J'aime à voir une étude; j'aime l'odeur des vieux dossiers. (S'asseyant à la place du maître clerc, et portant ses mains sur tous les papiers qui l'environnent.) Quel bonheur! des requêtes! des assignations! cela me rappelle mon bon temps et mes anciens exploits. (Prenant une plume.) En attendant, si j'essayais de grossoyer. Tiens! qui vient là?

SCÈNE XIII.

JOLIVET, FRANVAL.

FRANVAL.

Comment, morbleu! personne ici pour m'annoncer?

JOLIVET.

Je crois bien.

FRANVAL.

Où est M. le maitre clerc?

JOLIVET.

Voilà.

FRANVAL, à part.

Ah, ah! il n'est pas de la première jeunesse; et si son avoué lui ressemble, ma nièce a là une singulière inclination. Monsieur, je voudrais parler à l'avoué.

JOLIVET.

Voilà, c'est-à-dire voilà, par *interim*, vu qu'il est absent.

FRANVAL.

Absent! et il y a une demi-heure qu'il m'a donné rendez-vous.

JOLIVET, sortant de son bureau.

J'y suis. Monsieur est le banquier étranger qui l'a fait prévenir?

FRANVAL.

Justement.

JOLIVET, à part.

Voyez-vous comme il manque ses plus belles affaires? Un banquier étranger!... Ah! si sa charge était payée, comme je l'arrangerais!

FRANVAL.

Et M. Derville, votre avoué, a-t-il toujours la même exactitude?

JOLIVET.

Du tout, monsieur, du tout... Diable! celui-là entend son affaire! et s'il n'est pas chez lui dans ce moment, c'est qu'il a deux ou trois procès à la fois, et qu'il mourrait à la peine, plutôt que d'en laisser échapper un seul.

FRANVAL, à part.

Cela m'annonce qu'il est intéressé.

JOLIVET.

Un jeune homme rangé, économe, et instruit!... il vous poursuivra une affaire jusque dans les dernières ramifications.

FRANVAL, à part.

J'entends; un chicaneur.

JOLIVET.

Air de Calpigi.

Il trouve toujours dans le Code
Quelque article qui l'accommode;
Pour mettre les gens en défaut,
Je crois qu'il en ferait plutôt.
C'est un gaillard dont rien n'approche,
Un homme de la vieille roche;
Enfin, pour mieux vous dire encor,
Un procureur de l'âge d'or.

FRANVAL, à part.

Il ne manquait plus que cela; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur son compte.

JOLIVET.

Si monsieur veut me mettre au fait de l'état de ses affaires.

FRANVAL.

Ça ne sera pas long.

Air : De la folie après Regnard.

Toujours modeste en mes souhaits,
Je prends ce que le ciel me donne;
Chez moi, je vis toujours en paix
Et ne trouble jamais personne.
Pour des amis, j'en ai ce qu'il me faut;
Pour des dettes je n'en ai guères;
Pour de l'or, hélas! j'en ai trop.
Voilà l'état de mes affaires.

JOLIVET.

Alors, pourquoi venir chez un procureur, et lui demander un rendez-vous?

FRANVAL.

Pourquoi? pourquoi? (A part.) C'est que je voulais prendre des informations qui me paraissent déjà assez concluantes.

JOLIVET.

Mais il n'est pas que vous n'ayez un procès?

FRANVAL.

Un procès!

JOLIVET.

Cherchez bien ; vous en avez un.

FRANVAL, à part.

Mais où diable trouver un procès, moi qui n'en ai jamais eu ? Eh parbleu ! j'ai cette ancienne créance que j'ai toujours regardée comme perdue ; cette cession qu'on m'a faite. Parbleu, s'ils en tirent quelque chose, ils seront bien habiles. (Haut.) Monsieur, voici de quoi il s'agit...

JOLIVET.

Je vous écoute.

FRANVAL.

Je suis Français et négociant ; mais ma principale maison de commerce n'est pas en France. Il y a quinze ou dix-huit ans que je prêtai une trentaine de mille francs à un de mes compatriotes ; qui est mort sans me les rendre.

JOLIVET.

Il vous les doit !

FRANVAL.

Sans contredit. Et comme c'était un honnête homme, il me laissa par son testament, afin, disait-il, de s'acquitter envers moi, un petit domaine qu'il avait en France, et qui ayant été abandonné pendant vingt-cinq ans et plus, appartient peut-être en ce moment à une douzaine de personnes.

JOLIVET.

Eh bien ! c'est une douzaine de procès en expropriation forcée.

FRANVAL.

Et si cela doit ruiner d'honnêtes familles...

JOLIVET.

L'équité avant tout. Votre titre est réel ; il faut le faire valoir, sinon vous courez risque de voir contre vous une prescription acquise, si même elle ne l'est pas déjà.

FRANVAL.

D'accord ; mais je vous avoue cependant que si cela pouvait s'arranger...

JOLIVET.

Du tout, monsieur, du tout ; ces affaires-là ne s'arrangent pas ! Douze procès en expropriation forcée !... Vous dites que votre notaire se nomme...

FRANVAL.

M. de Versac.

JOLIVET, lui donnant une plume et de l'encre.

Vous allez lui écrire un mot. Il faut envoyer chez lui chercher le titre et les pièces authentiques, et dès aujourd'hui nous commencerons. Mais tenez, voici M. Derville lui-même.

FRANVAL, écrivant.

C'est ça, un renfort. Les triples corsaires! on dirait qu'ils ont peur que leur proie ne leur échappe. Allons, morbleu! je ne m'étais pas trompé; ils se ressemblent tous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE.

JOLIVET, qui, pendant l'aparté de Franval, a parlé bas à Derville.

C'est comme je vous le dis là, une affaire magnifique, que j'ai déjà entamée chaudement : voilà comme on les menait de mon temps. (Voyant que Franval a écrit.) Il n'y a pas là de clercs... Je vais moi-même chez le notaire, et je reviens avec les pièces; c'est au bout de la rue. (Excitant Derville.) Allons donc, allons donc, et songez à soutenir la bonne opinion que je lui a donnée de vous. Il est disposé à merveille.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

DERVILLE, FRANVAL.

DERVILLE.

Je suis charmé, monsieur, de vous retrouver encore chez moi; j'avais été forcé de m'absenter.

FRANVAL.

Oui, monsieur, je sais pour quelle raison, mais vous étiez ici dignement remplacé. J'ai beaucoup appris dans la conversation de votre maître clerc, et j'en ai fait mon profit.

DERVILLE.

Oui; vous l'avez peut-être trouvé un peu trop craintif, un peu timide.

FRANVAL.

Corbleu! quelle timidité!

DERVILLE.

Après cela, c'est un garçon en qui j'ai beaucoup de confiance.

FRANVAL.

Je le crois bien! tel clerc, tel avoué. Je vous disais donc, monsieur...

DERVILLE, lui faisant signe de s'asseoir.

Je sais de quoi il s'agit; on vient de me l'expliquer. Puis-je vous demander d'abord qui vous a adressé à moi?

FRANVAL, à part.

Qui? morbleu! (Haut.) Votre nom... votre réputation.

DERVILLE.

Monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime. (A part, le regardant.) Allons, quoique brusque, il m'a l'air d'un brave homme, il faut le traiter en conscience. (Haut.) Je crois qu'en effet le bon droit est pour vous; mais faut-il vous parler avec franchise?

FRANVAL, brusquement.

Si ça se peut, pourquoi pas?

DERVILLE.

Il parait que vous êtes dans le commerce, que vous êtes immensément riche?

FRANVAL.

Cela ne fait rien à mon affaire.

DERVILLE.

Si vraiment.

Air du vaudeville des Amazones.

Quoiqu'avoué vous me croirez, je pense;
Mais je vous suppose discret,
Et je veux bien en conscience
Vous dire ici notre secret.
Être vainqueur est sans doute une gloire.
Mais en combats comme en procès,
Ah! croyez-moi, la plus belle victoire
Ne vaut jamais un bon traité de paix.

FRANVAL.

Comment, monsieur! c'est vous qui me conseillez un arrangement!

DERVILLE.

Oh! vous allez jeter les hauts cris, je le sais; mais calculons

un peu. Que d'ennemis cette affaire va vous susciter! que de regrets vous vous préparez! Celui qui plaide, monsieur, n'est plus le même homme : son humeur, son caractère, tout change chaque jour, à chaque incident de son procès; et pour une soixantaine de mille francs, dont vous n'avez pas besoin, vous allez sacrifier pendant deux ou trois ans votre bonheur, votre joie, votre tranquillité!... Non, monsieur,

Air du vaudeville de Turenne.

Vous m'en croirez; à moitié, je l'espère,
Nous obtiendrons un bon arrangement.

FRANVAL.

Quoi! vous parlez d'arranger une affaire!
Que de notre âge on médise à présent!
O siècle heureux! siècle étonnant!
Où le savoir avec l'esprit s'accorde,
Ou nous voyons enfin à l'unisson
Les jeunes gens et la raison,
Les procureurs et la concorde.

A moitié prix, c'est très-bien; mais vous m'avouerez que sacrifier ainsi trente mille francs...

DERVILLE.

C'est moi qui les perds; c'est-à-dire moi et mes confrères; car notre part allait là.

FRANVAL.

Mais vous, qui parlez, monsieur, à ce train de vie-là, vous devez vous ruiner; car, enfin, vous venez de faire là une mauvaise affaire.

DERVILLE.

C'est ce qui vous trompe; car je viens d'acquérir votre estime, votre amitié et votre clientèle.

FRANVAL.

Ma clientèle!

DERVILLE.

Oui, monsieur. Vous êtes négociant, vous avez des procès ou vous en aurez, de ces procès qu'on ne peut pas éviter; vous viendrez à moi, j'en suis sûr; vous me donnerez votre confiance, ou plutôt, tenez, je lis dans vos yeux; je l'ai déjà!

FRANVAL, lui donnant une poignée de main.

Oui, monsieur, vous l'avez; et j'aime mieux vous en croire vous-même que tous les rapports qu'on a pu me faire?

DERVILLE.

Vous avez raison : nous valons mieux que notre réputation; vous le verrez. Vous allez me donner le nom de quelques-uns de vos adversaires ; j'ai ce soir une espèce de petit bal : je vais les inviter. J'espère que vous me ferez aussi le plaisir d'accepter un verre de punch, et nous commencerons à entamer notre affaire.

FRANVAL.

Comment ! au milieu d'un bal ?

DERVILLE.

Je n'en fais jamais d'autre. Ce n'est pas dans le cabinet, c'est dans le salon qu'on traite les affaires. Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir que je vais dans le monde ; du tout, c'est encore une spéculation. Le matin, où voulez-vous que je rencontre mes confrères? pas un n'est chez lui ! tandis que le soir, allez à un écarté, ils y sont tous.

FRANVAL.

Je conçois. Mais vos conférences doivent vous revenir un peu cher, et j'ai entendu dire que votre goût pour la dépense, pour la société...

DERVILLE.

Ne blâmez pas cet usage-là. L'homme d'affaires dans son cabinet est dur, intraitable, intéressé : c'est l'habitude du monde, c'est la société des femmes qui le rendent plus doux, plus aimable, plus généreux. Les femmes, monsieur, ont sur nous une influence... Tenez, les jours où je dois voir celle que j'aime, il me semble que je suis meilleur, que je suis plus conciliant : j'arrangerais les affaires de tous mes clients.

FRANVAL.

J'entends : elle vient ce soir.

DERVILLE.

Vous l'avez dit, monsieur; et vous la verrez ; vous verrez comme mon Élise est jolie ! je suis sûr qu'elle vous plaira.

FRANVAL.

Ah çà ! qu'elle n'aille pas vous faire oublier mon affaire.

DERVILLE.

Soyez tranquille : le devoir d'abord, et le plaisir après.

FRANVAL.

Touchez là, monsieur l'avoué; vous êtes un aimable jeune homme ! et, comme vous disiez tout à l'heure, je commence à croire que vous avez fait une bonne spéculation.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; JOLIVET.

JOLIVET, avec une liasse de papiers.

Enfin, voilà! ce n'est pas sans peine; on m'a donné toutes les pièces.

DERVILLE.

Je vous remercie; mettez-les là, mon maître clerc les parcourra.

FRANVAL.

Comment! votre maître clerc? est-ce que ce n'est pas monsieur?

DERVILLE.

Non : c'est l'ancien procureur à qui appartenait cette étude, celui qui me l'a vendue, et à qui je la dois.

FRANVAL.

Ah! vous la lui devez? je comprends maintenant les éloges. (A part.) Un procureur de l'âge d'or.

JOLIVET, à Derville.

Et pourquoi ne pas examiner tout de suite?

DERVILLE.

Ce serait inutile : j'espère entrer en arrangement.

JOLIVET.

En arrangement! une cause superbe, dont le succès est immanquable!

DERVILLE.

Oui; mais j'ai expliqué à monsieur...

JOLIVET.

Il n'y a pas d'explications; et vous devez même, dans l'intérêt de votre client, le forcer à plaider. Oui, monsieur, vous plaiderez ou vous êtes déshonoré!

FRANVAL.

Eh mais, monsieur! je ne me suis pas encore prononcé; je ne dis pas que je ne plaiderai pas. (A Derville.) Ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entretenir votre connaissance, et d'aller souvent au bal.

DERVILLE.

Allons donc, vous plaiderez...

FRANVAL.

Non, monsieur; mais je veux au moins que vous examiniez mon affaire, et alors, si elle vous semble douteuse...

JOLIVET.

Douteuse... douteuse... monsieur, dès qu'il y a doute, on plaide ; et même quand il n'y en a pas, il faut encore voir.

DERVILLE.

Puisque vous le voulez absolument, je ne puis vous refuser cette satisfaction. Voyons les pièces, d'abord le testament.. (Ils s'asseyent tous les trois.)

DERVILLE, lisant.

« Aux États-Unis, etc. Par-devant, etc., est comparu Louis-
« Charles de Menneville, comte de Durfort... »

JOLIVET.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

DERVILLE.

« Qui donne et cède par ces présentes, à son neveu Emmanuel
« de Durfort. »

JOLIVET.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !

DERVILLE, regardant Jolivet.

« *Le domaine de Villiers...* » Mais je connais cela !

JOLIVET, se levant furieux.

L'acte est faux !

DERVILLE.

Comment ! ce serait...

JOLIVET.

Oui, oui ; mais vous ne plaiderez pas : il y a prescription ; et d'ailleurs, je l'ai bien et légitimement payé de mes propres deniers.

FRANVAL.

Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire ?

DERVILLE.

Que monsieur est l'acquéreur du domaine... et, comme tel, votre adverse partie.

FRANVAL.

Comment ! cet ancien procureur à qui vous devez votre charge ?

JOLIVET.

Oui, monsieur. Mais c'est une horreur ! une infamie, d'oser élever de pareilles réclamations !

FRANVAL.

Une cause superbe ! disiez-vous.

JOLIVET.

Elle est pitoyable !... on ne peut pas dépouiller un acquéreur

qui est de bonne foi ; et je l'étais : car j'ignorais complétement... Je le disais encore ce matin à monsieur... Et s'il entend vos intérêts, il doit vous empêcher de plaider.

FRANVAL.

Je serais déshonoré !

DERVILLE.

Mais, messieurs...

JOLIVET.

Oui... daignez lui expliquer...

FRANVAL.

Il n'y a pas d'explications ; (à Derville) et dans l'intérêt de votre client (à ce que monsieur disait tout à l'heure), vous devez l'obliger à plaider.

DERVILLE.

C'est en évitant une procédure ruineuse que je croyais prendre vos intérêts ; mais ce que vous venez de me dire suffit, et puisque vous le voulez, je me chargerai de l'affaire.

JOLIVET.

Il ne s'en avisera pas, ou, morbleu ! dès demain j'exige le payement de ma charge, et je le ruine.

DERVILLE.

Monsieur, de semblables menaces ne m'arrêteront pas.

JOLIVET.

Non... Eh bien ! morbleu ! nous verrons... Et songe que si tu fais une seule signification dans cette affaire-là, tu peux renoncer à la main d'Élise de Franval.

FRANVAL.

Que voulez-vous dire ?

DERVILLE, froidement.

Rien, rien, monsieur ; ce sont des considérations particulières qui ne m'empêcheront pas de plaider. Vous avez ma parole.

JOLIVET.

Eh bien ! comme subrogé tuteur d'Élise, demain je la marie à un autre.

FRANVAL.

Et moi, comme son tuteur, je la lui donne aujourd'hui même.

JOLIVET.

Grands dieux ! son tuteur ! quoi ! vous seriez...

FRANVAL.

Franval, banquier de Hambourg.

DERVILLE, stupéfait.

Monsieur Franval!

FRANVAL, à Derville.

Lui-même, qui voulait te connaître, et qui est content de son épreuve. Oui, monsieur Jolivet, je lui donne en mariage ma nièce et cent mille écus; ça vous convient-il, et croyez-vous que cela puisse payer votre charge?

JOLIVET.

Certainement, monsieur.

FRANVAL.

Et quant au procès que nous avons ensemble, et auquel sans vous je n'aurais jamais pensé, nous l'arrangerons comme vous voudrez; ça vous convient-il?

JOLIVET.

Monsieur... il faut que ce soit vous, car c'est le premier de ma vie que j'aie arrangé.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; DUBELAIR, LES CLERCS, ROSE.

CHOEUR.

DUBELAIR ET LES CLERCS.

Air : Sortez à l'instant, sortez.

Je viens de tout terminer :
Rien ne vaut un déjeuner.
Le greffier
Et l'huissier
S'y trouvaient tous
Avec nous ;
Quand le dessert a paru,
Tout était déjà conclu ;
C'est charmant,
A présent,
On travaille en déjeunant.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; PIEDLÉGER.

(Suite de l'air.)

Quel plaisir! quelle ivresse!
On vient d'accepter ma pièce.

Une estime
Unanime
A dicté leur choix.
De ce comité de sages,
J'ai les deux tiers des suffrages,
Et pourtant je crois
Qu'ils étaient au moins trois.

TOUS.

Oui ; mais c'est bien entendu,
Par un travail asssidu,
Mes amis (*bis*), rattrapons le temps perdu.
Oui, c'est un point arrêté,
Ici plus d'oisiveté,
Redoublons (*bis*) de zèle et d'activité.

DERVILLE.

Non, messieurs ; je donne congé, vu que je me marie.

FRANVAL.

Oui, messieurs, et la semaine prochaine j'invite toute l'étude à la noce ; je ne serai pas fâché de les faire danser ; ils sont si gentils !

TOUS.

Comment ! notre avoué se marie ? Nous serons garçons de la noce.

PIEDLÉGER.

Et moi, je me charge de la chanson, et ce ne sera pas long : j'ai déjà dans mon vaudeville deux couplets qui pourront servir.

VAUDEVILLE.

Air de M. Blanchard.

AUGUSTE.

Nous voilà tous d'accord, je pense.
Vous voyez bien qu'on peut unir
La jeunesse et l'expérience,
Les affaires et le plaisir.
(Jolivet et Derville se donnent la main.)
Dieu ! quel rapprochement sublime !
Sur mon honneur il fait tableau.
On croirait voir l'ancien régime
Qui donne la main au nouveau !

FRANVAL.

Voyez cette femme charmante
A côté de son vieil époux ;
Comme elle a l'air vive et brillante !
Comme il a l'air sombre et jaloux !

D'un ornement illégitime
S'il redoute, hélas! le fardeau,
C'est qu'il est de l'ancien régime
Et que sa femme est du nouveau!

ROSE.

Au temps présent, loin d'faire grâce,
Que d'mond' contre lui courroucé!
Jusqu'au marchand de vin en face,
Qui n'vante que le temps passé.
Comme cabar'tier, il n'estime
Que Bancelin, que Ramponneau;
Tout est chez lui d'l'ancien régime,
Hormis son vin, qu'est du nouveau!

DERVILLE.

Quoi qu'en dise maint Héraclite,
Tout n'est pas si mal, Dieu merci!
Nos pères avaient leur mérite,
Nous avons bien le nôtre aussi.
Avec leur gloire, que j'estime,
La nôtre est au moins de niveau;
Oui, respectons l'ancien régime,
Mais n'outrageons pas le nouveau!

PIEDLÉGER, au public.

Nous voudrions, je vous le jure,
Pouvoir vous donner sans façon
Quelques couplets de la facture
De Piron, Panard ou Laujon.
Où trouver leur verve sublime?
Ces vieux chansonniers du Caveau
Étaient tous de l'ancien régime,
Nous ne sommes que du nouveau.

MICHEL ET CHRISTINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Representée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 décembre 1821.

EN SOCIETÉ AVEC M. DUPIN.

PERSONNAGES.

STANISLAS, soldat.
CHRISTINE, jeune aubergiste.
MICHEL, son cousin.
GUILLAUME, garçon d'auberge.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente un jardin, qui au troisieme plan est clos par une haie; au milieu de la haie, une porte d'entrée; au-dessus de la porte d'entrée, une enseigne; à gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin, et sur le deuxième plan, la porte de l'auberge; du même côté, une table en bois et deux chaises; à droite, une table de pierre, un bosquet et un banc de gazon; dans le fond du théâtre et derriere la haie, une montagne qui domine le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

STANISLAS, GUILLAUME.

(Au lever du rideau on entend une marche de régiment. Guillaume sort de l'auberge pour l'écouter, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule.)

STANISLAS, parlant à la cantonade.

Rendez-vous à la caserne si vous le voulez; moi j'ai des connaissances en ville; je loge chez le bourgeois. (Au garçon d'auberge.) Eh bien! où sont tes maîtres? où est l'aubergiste? est-ce que c'est un blanc-bec comme toi qui est commandant de la place?

GUILLAUME.

Non, monsieur, madame est là...

STANISLAS.

C'est bon! Avance à l'ordre. Un bon déjeuner, deux bouteilles de vin; et dis à ta maitresse de venir me tenir compagnie, j'ai à lui parler.

GUILLAUME.

Peut-être que madame ne voudra pas recevoir ainsi, sans savoir le nom de monsieur.

STANISLAS.

Stanislas, soldat.

GUILLAUME.

Pas davantage...

STANISLAS.

Oui, soldat et Polonais, cela suffit ; avec ce nom-là on se présente partout et on entre idem. Marche, conscrit.

SCÈNE II.

STANISLAS, seul.

Je ne vois personne ici ; pas de servante, pas de fille d'auberge. Cette pauvre petite Christine n'y sera plus, je m'en doute bien ; mais la maîtresse de l'auberge pourra me donner quelques renseignements. Ouf, la marche est bonne ; dix lieues dans notre matinée, à travers les montagnes ; mais il ne faut pas nous plaindre. Ceux que nous poursuivions ont été plus vite que nous ; car, excepté quelques petits coups de fusil à l'aventure, il a été impossible de leur dire deux mots ; c'est fini, ils n'aiment plus les conversations ! Assez causé, qu'ils disent. (Défaisant son sac et le mettant sur la table.) Il me semble aussi, pour la première fois de ma vie, que mon bagage me pèse ; il faut que ce soient ces maudits billets de banque, il n'en était jamais entré dans mon havresac.

Air d'Aristippe.

Pour un soldat qui n'en a pas l'usage,
Ça gêne un peu ; mais, cependant,
Malgré ce surcroît de bagage,
Je chemine toujours gaiement.
Désormais sans risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,
Car j'ai du fer pour les défendre
Et de l'or pour les secourir.

Mon pauvre colonel ! je le vois encore, sur le champ de bataille. Tiens, me dit-il, je n'ai pas de parents, pas de famille, je ne veux pas que l'ennemi soit mon héritier ; prends ce portefeuille, et pense quelquefois à ton colonel. Morbleu ! ce n'étaient pas de ces chiffons de papier qu'il me fallait, c'étaient des cartouches ; et depuis ce temps je n'en envoie pas une à l'ennemi que ce ne soit à son intention.

SCÈNE III.

STANISLAS, CHRISTINE.

CHRISTINE, au garçon d'auberge.

Stanislas, dites-vous? un soldat? Ah, mon Dieu! où est-il?

STANISLAS.

Eh bien! est-ce enfin la bourgeoise?

CHRISTINE, l'apercevant et courant à lui.

Le voilà... Ah, monsieur! que je suis contente de vous revoir.

STANISLAS.

Et moi, donc! je n'en puis pas parler; mille-s-yeux, ça vous coupe la respiration.

CHRISTINE.

Quand j'ai appris que votre corps d'armée traversait ce pays, je me suis dit: Nous le reverrons, ou il nous donnera de ses nouvelles... Vous restez quelque temps avec nous?

STANISLAS.

Deux heures au plus, le temps de se reposer; et en avant, le sac sur le dos.

Air : On dit que je suis sans malice.

Quelque regret qu'on ait, ma belle,
Dès que le tambour nous appelle,
Faut sur-le-champ être sur pié;
Adieu l'amour et l'amitié.
A chaque instant changeant de gite,
Nous somm's forcés d'aimer plus vite,
Et de régler le sentiment
Sur la marche du régiment.

CHRISTINE.

Votre blessure... vous en êtes-vous ressenti?

STANISLAS.

Non pas, petite mère, elle a été trop bien soignée; mais je crois que sans vous je quittions le poste : et quand je pense que pendant un mois entier...

CHRISTINE.

Allons, allons, ne parlons plus de cela; votre présence en ces lieux nous a sauvés de bien d'autres choses...; sans vous cette maison peut-être serait brûlée, et moi, qui en étais la servante, je n'en serais pas aujourd'hui la maitresse.

STANISLAS.

Comment, mademoiselle Christine! vous êtes la bourgeoise?

CHRISTINE.

C'est une histoire que je vous raconterai; l'auberge, le jardin, et ses dépendances, tout cela est à moi; et jugez de mon bonheur, c'est chez moi que je vous reçois. Voulez-vous goûter de mon vin?... (Elle fait signe à Guillaume d'apporter une bouteille.)

STANISLAS.

Oui, parbleu! à condition que pendant ce temps-là vous me raconterez-votre histoire : on n'écoute jamais mieux que quand on boit.

CHRISTINE.

Vous savez combien j'étais malheureuse; orpheline, sans fortune, obligée de servir madame Ruders, l'ancienne bourgeoise, qui était si méchante.

STANISLAS.

Et qui vendait de mauvais vin. Je me suis toujours défié de cette femme-là.

CHRISTINE.

Lorsque, environ quatre mois après votre départ, un soldat qui retournait au pays me demande et me dit : « Mademoiselle, j'ai deux mille écus à vous remettre de la part d'un ami qui ne vous demande rien que d'être heureuse... Adieu. » Il était déjà parti, et sans même accepter un verre de vin; et depuis je ne l'avons plus jamais revu...

STANISLAS, vivement.

C'est très-bien; j'étais sûr que ce hussard-là était un brave homme...

CHRISTINE.

Comment! un hussard! et d'où savez-vous que c'était là son uniforme?

STANISLAS.

Eh mais! mais morbleu! c'est vous qui me l'avez dit.

CHRISTINE.

Du tout, et vous en savez plus que moi.

Air : Ainsi que vous, mademoiselle.

A qui dois-je un bienfait semblable?
Vous hésitez... je le sais à présent;
Oui, vous seul en êtes capable.

STANISLAS.

Qui? moi! j'y pense bien vraiment!

CHRISTINE.

Avouez-moi vos nobles artifices,
Ou d'vos bienfaits je ne veux plus :
J'n'ai pas rougi d'accepter vos services,
Vous rougissez de m'les avoir rendus.

STANISLAS.

Eh bien, oui! c'est à moi, ou plutôt à mon colonel, que vous le devez. Son portefeuille, qu'il m'a donné en mourant, contenait douze mille francs, que j'avais ainsi partagés : six pour vous et six pour mon père; la moitié à celui qui m'avait donné la vie, et l'autre à celle qui me l'avait conservée, c'est trop juste. J'avais chargé un de mes camarades de venir vous trouver; et le reste, j'avais été dernièrement le porter moi-même... Mais mon père, ancien soldat, vieil invalide...

CHRISTINE.

Eh bien!

STANISLAS.

Il n'en avait plus besoin, il n'est plus au service; c'est là haut qu'il reçoit sa paye... (S'essuyant les yeux.) Mais, tenez; ne parlons plus de cela, car je veux que vous acheviez votre histoire, et moi ma bouteille... Je devine que vous avez acheté cette maison.

CHRISTINE.

Qui était mal tenue, mal gouvernée, et qui, grâce à mes soins et à mon zèle, est devenue la meilleure auberge du canton.

STANISLAS.

Tant mieux, vous méritez d'être heureuse.

CHRISTINE.

Heureuse!

STANISLAS, hésitant.

Oui, morbleu! et certainement celui que vous daigneriez... Allons, morbleu! quand je resterai là une heure en position, c'est un retranchement qu'il faut enlever à la baïonnette. Tenez, mademoiselle Christine, depuis un an vous avez été mon chef de file, et vous étiez toujours à côté de moi au feu comme au bivouac. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, un cœur qui ne s'est pas encore donné, un bras qui ne s'est jamais vendu; tout cela est à votre service, et je vous l'offre : voulez-vous de moi?

CHRISTINE.

Comment, monsieur Stanislas! il serait possible?

STANISLAS.

Voulez-vous m'épouser? parlez, je n'ai que deux heures à rester ici, et je n'ai pas de temps à perdre.

CHRISTINE.

Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance; mais ce que vous me proposez est impossible : il faut encore le temps de s'aimer.

STANISLAS.

Eh bien! est-ce que vous ne m'aimez pas?

CHRISTINE.

Mais...

STANISLAS.

M'aimez-vous? oui ou non.

CHRISTINE.

Daignez, de grâce...

STANISLAS.

Je n'aime pas les phrases; répondez-moi par un seul mot, oui, ou non...

CHRISTINE, timidement.

Eh bien!... non.

STANISLAS.

Comment! vous ne m'aimez pas, moi votre frère, votre ami, qui irais me jeter pour vous à la bouche d'un canon, et qui vous chéris encore plus que mon pauvre colonel! Et pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? Je vous aime bien, vous qui me traitez plus durement qu'un caporal allemand ne traite une recrue.

CHRISTINE.

Je sais ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais; mais je n'en suis pas digne, et je vais tout vous rendre...

STANISLAS.

Me le rendre! il ne manquerait plus que cela. Cette fille-là a juré de me faire mourir de chagrin.

CHRISTINE.

Mais au moins écoutez-moi.

STANISLAS.

Je n'écoute rien.

CHRISTINE.

Stanislas...

STANISLAS.

Non.

CHRISTINE.

Mon ami...

STANISLAS, s'arrêtant.

A la bonne heure cela! parlez.

CHRISTINE.

Si ce que vous me demandez ne dépendait pas de moi? si, avant de vous connaître j'en aimais un autre?

STANISLAS.

Un autre! Je n'avais jamais pensé à cela... Vous en aimiez un autre?

CHRISTINE.

Eh bien! s'il était vrai, qu'est-ce que vous diriez?

STANISLAS.

Je dirais... je dirais que celui-là n'a qu'à bien se tenir, parce que si je le rencontre jamais...

CHRISTINE.

Qu'est-ce que vous lui ferez?

STANISLAS.

Je le tuerai.

CHRISTINE.

Et pourquoi le tueriez-vous.

STANISLAS.

Parce que ce blanc-bec-là a l'audace de vous aimer.

CHRISTINE.

Et s'il ne m'aimait pas?

STANISLAS, étonné.

Ah! c'est différent; mais je voudrais bien voir qu'il ne vous aimât pas, avec cette taille-là, ces yeux, cette mine; s'il y avait quelqu'un qui osât ne pas être amoureux de vous...

CHRISTINE.

Vous lui chercheriez querelle, n'est-ce pas?

STANISLAS.

C'est-à-dire non. Mais comment se fait-il?

CHRISTINE.

Rien n'est plus simple.

Air : De cet amour vif et soudain (de Caroline).

Voilà trois ans qu'un beau matin
J'quittai le lieu de ma naissance;
Là, j'avais un jeune cousin
Qui fut l'ami de mon enfance.

A ses serments mon cœur croyait :
On croit toujours ce qu'on désire.
Sans m'aimer il me le disait,
Et je l'aimais sans le lui dire.

STANISLAS.

Ah ! vous ne lui avez pas dit ?

CHRISTINE.

Jamais ; j'étais trop pauvre et lui aussi pour songer à nous marier ; mais dès que, grâce à vous, j'ai eu une petite fortune, je lui ai écrit de venir la partager, et d'arriver tout de suite, tout de suite pour m'épouser.

STANISLAS.

Eh bien !...

CHRISTINE.

Il n'est pas encore venu ; et cependant il a reçu ma lettre, j'en suis bien sûre. C'est alors que j'ai acheté cette auberge.

Air du vaudeville de la Somnambule.

En ces lieux je m'suis établie ;
En n'comptant plus sur mon cousin,
Loin de lui je passe ma vie
Dans la solitude et l'chagrin.

STANISLAS.

Puisque sa tendresse est trompeuse,
Puisque vos vœux sont superflus,
Qu'attendez-vous pour être heureuse?

CHRISTINE.

J'attends que je ne l'aime plus;
J'attends, hélas ! que je ne l'aime plus.

STANISLAS.

Christine, vous êtes une brave fille ; vous n'avez pas voulu me tromper. Ça vous tient donc encore là ? (*Montrant le cœur.*) ça ne s'en va pas ?

CHRISTINE.

Non.

STANISLAS.

Eh bien, c'est bon ; je repasserai plus tard. Promettez-moi seulement que, si vous pouvez l'oublier, ce sera moi...

CHRISTINE, *vivement.*

Oh ! je vous le jure.

STANISLAS.

C'est bon, vous serez madame Stanislas.

(On entend en dehors des cris de buveurs.)

Holà! hé! quelqu'un!

CHRISTINE.

Air: Partons, suivons les pas du héros qui nous guide (de Fernand Cortez).

ENSEMBLE.

Quel tapage effrayant!
On demande l'hôtesse...
Je vous quitte un instant,
Car là-bas on m'attend.

STANISLAS.

Oui, partez promptement.
On demande l'hôtesse:
Mais songez seulement
Qu'un ami vous attend.

CHRISTINE.

Vous êtes ici chez vous;
Pardon si je vous laisse.

STANISLAS.

Mon vœu le plus doux
Serait d'être chez nous.

ENSEMBLE.

Quel tapage, etc.

(Christine sort.)

SCÈNE IV.

STANISLAS, MICHEL; il porte un paquet au bout d'un bâton.

MICHEL.

Je vous demande pardon d'entrer ainsi sans façon. Pourriez-vous, monsieur le soldat, m'enseigner le chemin pour aller à la ville voisine?

STANISLAS.

Tiens, ce jeune cadet qui ne sait pas où est la grande route! Eh! mais nous sommes en pays de connaissance : c'est monsieur Michel, que nous avons vu, il y a un mois, à la ferme des Bois, à trente lieues d'ici. Vous ne me remettez pas? (Lui tendant la main.)

MICHEL, lui serrant la main de mauvaise grâce.

Si fait, si fait; j'y suis maintenant. Vous étiez du régiment qui a repoussé l'ennemi le jour où on s'est battu près de notre ferme; c'est que nous y étions tous.

Air de Marianne.

L'affaire était joliment rude.

STANISLAS.

J'crois mêm' qu'vous aviez un peu peur.

MICHEL.

Dam', quand on n'a pas l'habitude,
Et qu'on se bat en amateur !
Quoiqu' paysan
On est vaillant,
Surtout quand on n'peut pas faire autrement.
La fourche en main,
Bravant l'destin,
Nous étions là vingt héros
En sabots.
Pour ma part, d'estoc et de taille
J'frappais si bien, qu'après l'combat
L'général me nomma soldat
Sur le champ de bataille.

Mais ma nomination n'a pas eu de suite.

STANISLAS.

Cependant vous n'êtes plus garçon de ferme?

MICHEL.

Non, monsieur le soldat, je ne suis plus paysan, je suis bourgeois ; j'ai obtenu par des protections... C'est Pierre Durand, un fiscal de chez nous, qui m'a fait avoir un emploi civil : je suis dans l'octroi. Quand je dis civil, c'est presque militaire, parce que je serai commis à cheval dès que j'en aurai un : on se fournit de tout.

STANISLAS.

Et vous n'en avez pas encore?

MICHEL.

Moins que jamais.

STANISLAS.

Comment ! moins que jamais.

MICHEL.

Je vais vous conter ça. C'est que cette nuit je suis tombé dans un parti de hussards qui m'ont tout pris, et depuis ce moment-là je cours encore.

STANISLAS.

De sorte que vous n'avez pas encore eu le temps de penser à déjeuner.

MICHEL.

Si fait, j'y ai pensé; mais, vu les obstacles (*montrant son gousset*), je n'osais pas entrer dans cette belle auberge.

STANISLAS.

Comment! c'est pour cette raison. Touchez là, et ne craignez rien; c'est moi qui paye : nous déjeunerons ensemble. Holà! quelqu'un.

MICHEL.

Quoi! monsieur le soldat, vous êtes assez bon... c'est vous qui payez?

STANISLAS.

Cela vous étonne?

MICHEL.

Non du tout : ça m'étonnerait bien plus si c'était moi; mais je ne voudrais cependant pas vous coûter de l'argent.

STANISLAS.

Je vous dis de ne rien craindre; je suis chez moi. Holà! les garçons! mais ils sont occupés, et j'aurai plus tôt fait d'aller moi-même... Reposez-vous là; vous en avez besoin : je reviens dans un instant. Adieu, mon brave.

MICHEL.

Adieu, monsieur le soldat.

SCÈNE V.

MICHEL, *seul, sur le banc de gazon.*

Je n'étais pas d'abord enchanté de la rencontre, parce que je me rappelais très-bien ce Polonais-là; il est brutal comme un sapeur, et il vous donne un coup de sabre comme je donnerais un coup d'éperon à mon cheval... si je l'avais... Mais il est bon enfant; il paye à déjeuner, et cela arrive bien, car je tombe de besoin et de fatigue. Aussi, je lui rendrai cela quand j'aurai fait fortune; car, je le sens là, je ferai mon chemin, je parviendrai. Pierre Durand avait raison : c'est une duperie de se marier, parce qu'alors c'est fini, il n'y a plus moyen d'arriver : on végète, c'est le mot. (*Commençant à s'endormir.*)

Air : *Dans un délire extrême.*

Pour moi que rien n'enchaîne,
Ma fortune est certaine;
D'où vient qu'à mes projets
Se mêlent des regrets?

Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même,
Hélas ! malgré moi-même...

(Il s'endort tout à fait.)

(L'orchestre achève l'air, *On revient toujours à ses premiers amours*, et continue en sourdine pendant toute la scène suivante.)

SCÈNE VI.

MICHEL endormi; CHRISTINE, avec des assiettes, une nappe, etc., ce qu'il faut pour mettre le couvert; GUILLAUME.

CHRISTINE.

Oui, nous allons vous mettre-là le couvert. (Au domestique.) Et toi, Guillaume, dépêche-toi; soigne le déjeuner, et veille à ce que M. Stanislas et son ami soient bien servis.

MICHEL, rêvant.

Christine ! Christine !

CHRISTINE, se retournant.

Qui m'a nommée ? Grand Dieu ! qu'ai-je vu ? c'est lui ! (Faisant un pas vers lui.) Michel !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; STANISLAS, avec un panier de vin.

STANISLAS.

Me voilà ; j'arrive de la cave. Tubleu ! quel front de bataille ! un coup d'œil menaçant ; mais ce n'est pas encore cela qui me ferait reculer; et j'ai déjà commencé à éclaircir les rangs. (Posant à terre le panier.) Que je vous aide à mettre le couvert. Eh bien ! qu'avez-vous donc, petite mère ? Votre main tremble en prenant cette assiette.

CHRISTINE.

Moi ! du tout.

STANISLAS.

Si fait, morbleu ! quoique je ne m'y connaisse pas, je vois bien que vous êtes émue, agitée ; c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, n'est-ce pas ? Eh bien ! tant mieux, c'est bon signe. Ah çà ! vous allez vous mettre là, et nous tenir compagnie.

CHRISTINE.

Non, non, l'on a besoin de moi là-dedans; mais Guillaume res-

tera là, et moi aussi de temps en temps je viendrai pour vous servir, et voir si vous ne manquez de rien.

STANISLAS.

A la bonne heure. (Frappant sur l'épaule de Michel, qui est endormi.) En route, camarade.

(Christine se retire dans le fond; elle disparaît de temps en temps, mais écoute toujours pendant tout le temps de la scène suivante.)

MICHEL, s'éveillant en sursaut.

Hein! qu'est-ce que c'est? encore des hussards!

STANISLAS.

Eh non, c'est le déjeuner.

MICHEL.

Ah! quel dommage!

STANISLAS.

Comment! quel dommage?

MICHEL.

Au moment où vous m'avez réveillé, j'étais premier commis dans les droits réunis : de la fenêtre de mon hôtel je me voyais passer en carrosse, et j'allais dîner en ville.

STANISLAS, se mettant à table.

Des hôtels, des dîners en ville! je vois que vous donnez dans la fumée.

MICHEL.

Et vous?...

STANISLAS.

Je ne connais que celle du canon; je tiens au solide. Asseyons-nous. (Stanislas est à gauche des spectateurs; Michel est en face de lui, et tourne le dos à Christine.) Je gage qu'avec vos idées et votre tournure, un joli garçon comme vous doit trouver à la ville quelque bon parti!

MICHEL.

Oh! je crois bien qu'on n'en manquerait pas; mais, dans ma situation, je ne peux pas trop me marier, voyez-vous.

CHRISTINE, à part.

Que veut-il dire?

MICHEL.

Parce que je ne suis pas mon maître tout à fait. Il y avait quelqu'un au pays que j'avais promis d'épouser.

STANISLAS.

Eh bien! qui vous empêche?

(Christine se rapproche, et écoute avec attention.)

MICHEL, mangeant.

Oh! ce sont des raisons de famille.

STANISLAS.

C'est différent; ça ne me regarde pas. (Buvant.) A votre santé.

MICHEL.

Je ne demanderais pas mieux, parce que, quoiqu'il y ait longtemps que je ne l'aie vue... elle était si douce, si gentille! je l'aimais tant! Mais au moment où je vais me décider, je pense au chemin que je peux faire, moi, un monsieur, un homme en place: ces idées-là, cela chasse les autres, et ça empêche...

STANISLAS.

J'entends, ça empêche d'être honnête homme.

MICHEL.

Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur le soldat?

STANISLAS.

La vérité, morbleu! Qand on a promis à une femme ou à son colonel, c'est tout comme...

Air: Le choix que fait tout le village (des Deux Edmond).

Je vois bien que cet hyménée
N'a plus l'air de vous convertir,
Mais d'la parol' qu'on a donnée
Rien ne saurait nous affranchir.
Que la fortune ou non nous soit rebelle,
Tout peut changer, hormis nos sentiments;
Et l'on n'a pas le choix d'être infidèle
Lorsque l'honneur a reçu nos serments.

CHRISTINE, à part.

Brave garçon!

MICHEL.

Mais cependant, monsieur le soldat, si, en l'épousant, je ne devais pas la rendre heureuse?

STANISLAS.

C'est autre chose; alors on ne la trompe pas plus longtemps, et on lui écrit la vérité: « Ma'm'selle, je mets la main à la plume « pour vous avouer que je ne vous aime plus; par ainsi, vous « n'avez que faire de m'attendre; et vous pouvez de votre côté « en épouser un autre, si cela vous convient. *Signé* Michel. » Voilà comme on agit, quand on a de l'usage et des sentiments.

MICHEL.

Oui, sans doute, excepté que je n'écrirai jamais cela.

STANISLAS.

Comment ! mille-s-yeux !

MICHEL.

Je l'écrirai, monsieur le soldat ; mais je dis seulement que je le tournerai autrement.

Air : Mes yeux disaient tout le contraire.

J'lui dirai ben, Je n'vous aim' pas,
Puisque cet avis est le vôtre ;
Mais je n'pourrai jamais, hélas !
Lui dire d'en aimer un autre.
Oui, plus j'y pense, je le voi,
C'est un trésor que j'abandonne.
J'veux bien qu'il ne soit plus à moi,
Mais j'voudrais qu'il n'fût à personne.

STANISLAS.

Parce que... ?

MICHEL.

Parce que ça me ferait un chagrin...

STANISLAS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MICHEL.

Eh bien, non ! monsieur le soldat, non, cela ne m'en fera pas. Dès que vous me le demandez, vous sentez bien qu'après le déjeuner que vous venez de me donner, tout ce qui peut vous être agréable... (A part.) Quel diable d'homme !

STANISLAS.

Holà ! quelqu'un ! (Christine se retire à l'écart, et fait signe à Guillaume d'avancer.) De l'encre et du papier.

GUILLAUME.

Il y a tout ce qu'il faut dans la chambre à côté ; c'est là que madame écrit ses mémoires.

STANISLAS.

Eh bien ! mon jeune camarade, vite à la besogne, et nous prendrons par là-dessus une goutte d'eau-de-vie : il n'y a rien qui fasse bien à l'estomac comme d'avoir sur la conscience une bonne action et un petit verre.

MICHEL, un peu ému.

Oui, la bonne action, le petit verre... Vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

STANISLAS.

A la bonne heure !

(Michel entre dans le cabinet à droite, et Christine, qui s'est tenue à l'écart, redescend le théâtre et se trouve en scène.)

SCÈNE VIII.

STANISLAS ; CHRISTINE, se cachant les yeux avec son mouchoir.

STANISLAS, toujours à table.

C'te jeuness', on a de la peine à la mettre au pas. (Se retournant et apercevant Christine, qui pleure.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

CHRISTINE.

Non, non, ce n'est rien. (A part.) Malgré soi... on n'est pas maîtresse de ça ; mais j'aurai de la fermeté, du courage. (Haut, en essuyant ses yeux.) Stanislas, m'aimez-vous ?

STANISLAS.

Si je vous aime, morbleu ! plus que jamais.

CHRISTINE.

Eh bien ! moi, je ne sais pas ce que j'éprouve ; mais la colère, le dépit... je serais si heureuse de l'humilier, de me venger ! Je crois presque que je vous aime.

STANISLAS.

Comment ! il serait possible !

Air : Du partage de la richesse.

Mon bonheur a d'quoi me confondre ;
J'vous disais bien que ça viendrait.

CHRISTINE.

Pourtant, j'n'en voudrais pas répondre.

STANISLAS.

C'est égal, le plus fort est fait.
Il serait vrai ?... j'ai su vous plaire.

CHRISTINE, à part.

P't-être en mourrai-je de douleur ;
Mais je me sens trop en colère
Pour ne pas faire son bonheur.

(Haut.) Enfin, tantôt vous m'avez offert votre main.

STANISLAS, vivement.

Vous l'acceptez ?

CHRISTINE.

Pas maintenant, puisque vous repartez ; mais je ne serai jamais

à d'autre qu'à vous sans votre consentement, sans votre permission, je vous le promets; et dans un mois, ou à votre retour, je vous épouserai.

STANISLAS.

Vous le jurez?

CHRISTINE.

Oui, je le jure, à une seule condition.

STANISLAS.

Allons, toujours des conditions! Enfin, voyons, celle-là, quelle est-elle?

CHRISTINE.

C'est que dès à présent vous prendrez le titre de mon mari.

STANISLAS, étonné.

Comment!

CHRISTINE.

Oui, vous ne m'appellerez pas autrement que votre femme.

STANISLAS.

Et pourquoi?

CHRISTINE.

Je ne sais; mais enfin vous êtes le maitre de refuser. Cette condition-là vous parait-elle trop rigoureuse?

STANISLAS.

Air de la Sentinelle.

Vous l'exigez, je serai votre époux;
Mais d'vol' demande aujourd'hui je m'étonne :
Quand je voudrais donner mes jours pour vous,
C'est mon nom seul qu'il faut que je vous donne.
Il est à vous; et s'il ne brille pas,
Il est du moins sans tache et sans outrage :
C'est un avantage ici-bas
Que bien des gens ne pourraient pas
Vous apporter en mariage.

CHRISTINE.

Ah! le voilà.

SCÈNE IX.

CHRISTINE, STANISLAS, MICHEL.

MICHEL, sortant de la porte à droite. Il tient une lettre à la main, et la présente à Stanislas.

TRIO.

Air : Fragment du quatuor du Calife de Bagdad.

Tenez, mon brave homm'; je l'espère,
De moi vous serez satisfait;
Car vous ne vous attendez guère
Au contenu de ce billet.
(Apercevant Christine.)
Ah! grands dieux! ô surprise extrême!

CHRISTINE, feignant l'étonnement.

C'est lui...

MICHEL.

C'est Christine elle-même!

STANISLAS, à Christine.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Un de mes parents
Que j'n'ai pas vu depuis longtemps.

Ensemble.

MICHEL, mettant la lettre dans sa poche, et regardant Christine.

Plus que jamais elle est jolie :
Combien je la trouve embellie!
Oui, de surprise et de bonheur
Ah! je sens là battre mon cœur.

STANISLAS.

Est-il un sort plus dign' d'envie?
Époux d'une femme jolie,
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, c'en est fait, puisqu'il m'oublie,
Je veux punir sa perfidie :
Mais de dépit et de douleur,
Ah! je sens là battre mon cœur.

CHRISTINE, à Michel.

Ah! combien de te voir ici
Nous somm' charmés au fond de l'âme!

(A Stanislas avec intention.)
N'est-il pas vrai, mon bon ami?

MICHEL, étonné.

Son ami!

STANISLAS.

Je pense comme toi... ma femme...

MICHEL, interdit.

Sa femme... comment?

STANISLAS, la montrant.

Eh! oui,
C'est ma femme!

CHRISTINE, de même.

C'est mon mari.

Ensemble.

MICHEL.

Quel trouble affreux règne en mon âme!
Comment! Christin' serait sa femme!
Ah! de surprise et de douleur
Je sens, hélas! battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, d'un autre il me croit la femme.
Je vois le trouble de son âme!
Et sa surprise et sa douleur
Font malgré moi battre mon cœur.

STANISLAS.

Quel trouble heureux règne en mon âme!
Bientôt elle sera ma femme.
Oui d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Eh bien, Michel! qu'as-tu donc? Tu ne nous fais pas compliment? et après trois ans d'absence, est-ce que tu n'as rien à nous dire? Donne-moi des nouvelles du pays; parle-moi de toi, de tes affaires, de tes amours; comment cela va-t-il?

MICHEL.

Cela va bien, mademoiselle.

STANISLAS.

Qu'est-ce qu'il dit donc, mademoiselle?

MICHEL.

C'est-à-dire madame. Dieu! ce mot-là fait mal.

CHRISTINE, à Michel, qui s'appuie contre la table.

Eh bien, Michel! qu'as-tu donc?

MICHEL.

Rien ; mais je ne me sens pas à mon aise.

CHRISTINE.

Il a peut-être besoin de prendre quelque chose ?

STANISLAS.

Non pas ; il vient de déjeuner, et solidement : aussi il va faire ses adieux à sa cousine, et se remettre gaiement en route comme un joli garçon.

CHRISTINE.

Est-ce qu'il ne reste pas quelque temps avec nous ?

STANISLAS.

Il a des affaires à la ville voisine, un emploi qui l'attend.

MICHEL.

Aussi, je crois que je ferai bien de m'en aller ; j'aurais voulu seulement vous parler de quelques affaires de famille.

STANISLAS, s'asseyant.

Eh bien, mon garçon, ne vous gênez pas : nous écoutons.

MICHEL, embarrassé.

Oui, mais c'est que...

CHRISTINE, de même.

Peut-être ne voudrait-il confier cela qu'à moi seule ?

STANISLAS, bas.

C'est que j'aimerais mieux rester avec vous.

CHRISTINE, de même.

Oui, mais je veux que mon mari soit complaisant.

STANISLAS.

C'est différent ; il faut donc qu'un mari... ?

CHRISTINE.

Oui.

STANISLAS.

Allons, puisque je suis dans ce régiment-là, et qu'il paraît que c'est la consigne, je m'en vas. (Revenant.) Je m'en vais sans crainte, parce que vous m'avez donné votre parole : vous serez à moi, ou vous ne serez à aucun autre sans ma permission ; ainsi, je suis tranquille, parce que quand je la donnerai il fera chaud. Adieu, ma femme, je vais revenir tout de suite.

(Il sort.)

SCÈNE X.

CHRISTINE, MICHEL.

CHRISTINE, après un moment de silence.

Nous voilà seuls. Eh bien, Michel, qu'avais-tu à me dire? qu'avais-tu à me demander? Pouvons-nous t'être utiles à quelque chose, mon mari et moi?

MICHEL.

Je ne veux rien de vous, ni de votre mari.

CHRISTINE.

Et ces affaires de famille dont tu voulais me parler?

MICHEL.

Je n'en ai pas; je voulais seulement vous faire compliment sur votre constance, et je n'osais pas quand il était là.

CHRISTINE.

Comment, ma constance! Fallait-il rester fille toute ma vie, parce qu'il plaisait à monsieur de ne pas me répondre?

MICHEL.

Est-ce que je pouvais supposer que vous étiez si pressée? Et il fallait en effet l'être joliment pour prendre un mari comme celui-là.

CHRISTINE, vivement.

Et qu'est-ce qu'il a donc de si mal?

MICHEL.

Il n'y a pas besoin de parler si haut; mais on sait ce que c'est qu'un soldat: celui-là surtout, qui est brutal, qui est jaloux, et qui n'a pas le moindre usage.

CHRISTINE.

Quand il serait vrai, je suis sûre au moins qu'il m'aime, lui; et il a raison, car je le lui rends bien.

MICHEL.

Ah! vous le lui rendez!

CHRISTINE.

Oui, monsieur, je l'aime, je l'adore; je ne suis contente que quand je le vois.

MICHEL.

Ah, mon Dieu! je ne vous retiens pas; je ne vous empêche pas d'être avec lui; si vous croyez que je sois jaloux! Je l'aurais peut-être été d'un amant aimable et galant; mais d'un mari comme celui-là, c'est ce que je pouvais trouver de mieux. Un homme qui boit, qui fume, qui à chaque instant se met en colère, qui, j'en

suis sûr, vous rendra malheureuse ; eh bien ! c'est tout ce que je désire, c'est tout ce que je demande, au moins je serai vengé.

CHRISTINE.

Comment, monsieur Michel ! vous serez vengé, et de qui ? Quel mal vous ai-je fait ? Est-ce ma faute si vous m'avez refusée ? A qui ai-je pensé dès mon enfance ? à vous. Dès que j'ai eu un peu de fortune, à qui ai-je offert mon cœur et ma main ? à vous. Je me disais : Nous ne serons pas encore bien riches ; mais avec de l'ordre, du travail, nous pourrons le devenir. Et Michel, qui a toujours été un peu ambitieux, sera flatté de se trouver à la tête de la première auberge du canton, et sentira, quelque place qu'on lui offre, qu'il vaut mieux commander chez soi que d'obéir chez les autres. Et si par notre activité, si par nos économies notre maison finit par prospérer, quel bonheur de ne devoir sa fortune qu'à soi-même, et quel bon ménage nous ferons ! La journée sera consacrée au travail ; mais le soir nous nous verrons entourés de notre famille, de nos amis, qui viendront s'asseoir à notre table. Le dimanche, toute la jeunesse du pays viendra danser dans notre jardin. Aimés de nos voisins, estimés des voyageurs, chéris de nos enfants, tel est le sort qui nous attend. Voilà ce que je me disais, monsieur ; voilà les plans de bonheur que je formais pour vous, et dont vous voulez aujourd'hui vous venger.

MICHEL.

Dieux ! que je suis malheureux ! et quel ménage j'aurais eu ! Vous ne pouviez peut-être pas attendre ? C'est affreux, et je vous en veux plus que jamais de m'avoir privé d'un trésor comme celui-là.

CHRISTINE.

N'y avez-vous pas vous-même renoncé ? et tout à l'heure encore ne m'avez-vous pas écrit de vous oublier ? Et cette lettre...!

MICHEL.

Cette lettre ! qu'est-ce que ça prouve ? Allez, si vous saviez, si vous pouviez deviner mon secret !...

CHRISTINE.

Que dites-vous, un secret ? vous en auriez un ?

MICHEL.

Oui, mais je ne peux plus vous le dire, vous voilà mariée.

CHRISTINE.

N'importe, je veux le savoir.

MICHEL.

Ça ne se peut plus, vous dis-je. Vous aimez votre mari, vous l'adorez ; rien ne manque à votre félicité.

CHRISTINE.

Rien n'y manque ! vous ai-je dit cela ?

MICHEL.

Comment ! il serait possible ! vous ne seriez pas heureuse, vous, Christine ? Il ne manquait plus que ce chagrin-là. (A voix basse.) Je suis sûr qu'il est colère, qu'il est brutal : il vous bat peut-être. Dieux ! si j'osais lui chercher querelle !... Vous ne pouviez peut-être pas attendre, moi qui me serais laissé mener par vous !

CHRISTINE.

Air de Céline.

Eh bien ! si votre ancienne amie
Conserve encor quelque pouvoir,
Confiez-lui, je vous en prie,
Ce secret que je veux savoir.

MICHEL.

Puisque votre cœur le désire.
(Lui donnant la lettre.)
Mes secrets... les voilà, mais je vois
Qu'à présent il faut vous les dire.
(La regardant avec expression.)
Vous les deviniez autrefois.

CHRISTINE.

Que dites-vous ?

MICHEL.

Oui, dès que vous l'aurez lue... je vous quitte, je pars, et j'irai au bout du monde, s'il le faut...

CHRISTINE, lisant.

« Mademoiselle, je suis ambitieux, mais honnête ; un brave « homme avec qui je viens d'avoir une conversation m'a prouvé que « si je ne vous aimais plus, il fallait vous le déclarer ; je prends « donc la plume pour vous dire que... » (S'arrêtant.) Eh bien ! c'est effacé.

MICHEL.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Pour vous dire... que... je t'aime toujours ; car je n'ai ja- « mais pu écrire l'autre mot, et je sens maintenant qu'il m'est

« aussi impossible de le penser que de l'écrire. » (S'arrêtant.) Comment ! il serait vrai ?

MICHEL, pleurant.

Allez toujours.

CHRISTINE.

« Oui, ma petite Christine, c'est Pierre Durand et ses mauvais conseils qui m'ont égaré ; mais je n'ai jamais cessé de t'aimer, et je t'aime plus que jamais, et je t'épouserai aussi vite « que tu le voudras. Ton cousin et futur mari, Michel. »

MICHEL, prenant son chapeau.

Adieu ! adieu ! je m'en vas.

CHRISTINE.

Michel, encore un instant.

MICHEL.

Quoi ! vous me retenez après ce que vous venez de lire ! Vous voyez bien, madame Stanislas, que je vous aime toujours.

CHRISTINE.

Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ?

MICHEL.

Et votre mari, qui est jaloux ! S'il savait seulement...

CHRISTINE.

Qu'importe ?

MICHEL.

Comment ! qu'importe ! Eh bien ! par exemple, c'est pour le coup qu'il vous battrait. Vous battre, vous, Christine ! (La regardant avec douleur.) Vous ne pouviez peut-être pas attendre ? (Vivement, reprenant son chapeau et son bâton.) Adieu ! Christine... Adieu ! ma cousine.

(Il sort par la gauche, et rentre dans l'intérieur de l'auberge.)

SCÈNE XI.

CHRISTINE, seule.

Eh bien ! il part, il s'en va... Si je lui disais... Et Stanislas, à qui j'ai promis. Ah, mon Dieu ! le voilà.

(Elle entre dans le bosquet à droite.)

SCÈNE XII.

STANISLAS, MICHEL.

STANISLAS.

Eh ! où diable allez-vous par là, mon camarade ?

MICHEL.

Vous le voyez bien, je m'en vas.

STANISLAS.

Où avez-vous donc les yeux ? vous ne connaissez donc plus votre chemin ? (Lui montrant la porte du fond.) C'est par là que vous êtes entré.

MICHEL.

C'est que j'avais la vue un peu troublée. (Regardant autour de lui.) Elle n'est plus là ; je ne la verrai plus.

STANISLAS.

Ah çà ! mon garçon, vous avez dit adieu à votre cousine, vous l'avez embrassée ?

MICHEL, vivement.

Non, non ; ça, je l'ai oublié...

STANISLAS.

Eh bien ! c'est égal, je l'embrasserai pour vous. Voilà votre chemin, la route est belle ; bon voyage, et adieu, mon cousin.

MICHEL.

Oui, adieu, mon cousin. (A part.) Dieux ! que c'est dur à prononcer ; et dire que je les laisse là ensemble !

STANISLAS, se retournant.

Eh bien ! vous n'êtes pas encore parti ?

MICHEL.

Si fait, si fait ; c'est que je me rappelle ce petit verre... que vous m'avez promis.

STANISLAS.

Diable ! quelle mémoire vous avez ! Eh bien ! voyons : (Prenant la bouteille qui est restée sur la table, et versant deux petits verres.) Dépêchons et trinquons. (Voyant Michel, qui veut prendre une chaise.) Oh ! ce n'est pas la peine de vous asseoir ; cela se prend debout : cela descend plus vite. (Il avale son verre d'un trait, et regarde Michel, qui est très-longtemps à prendre le sien.) Eh bien ! ça passe-t-il ?

MICHEL.

Dieux ! que c'est fort !

STANISLAS, buvant encore.

Ah çà ! est-il en retard ! Je vois que ça n'entend rien à la charge en douze temps. Maintenant que vous avez bu le coup de l'étrier, en route, camarade.

MICHEL.

Oui, certainement, je ne demande pas mieux ; mais c'est qu'avant de partir j'avais quelque chose à vous demander.

STANISLAS, à part en secouant la tête.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Voilà un gaillard qui a bien de la peine à s'en aller. (Haut.) Eh bien ! voyons, je t'écoute.

MICHEL.

C'est que, voyez-vous, j'avais pensé...

STANISLAS.

Est-ce que tu vas être aussi longtemps à parler qu'à prendre des petits verres ? Je t'ai dit, pas accéléré... marche.

MICHEL, parlant très-vite.

Eh bien ! je dis que si vous voulez me donner chez vous une place de garçon d'auberge, vous serez content de mon zèle ; je ne demande rien que la nourriture, le logement, et pas de gages.

STANISLAS.

Ah ! tu veux entrer chez nous comme garçon d'auberge... Eh bien ! nous verrons, nous te prendrons à l'essai ; et quoique tu ne demandes pas de gages, je t'en donnerai ; c'est moi qui t'en promets.

MICHEL, un peu effrayé.

Je vous remercie, monsieur Stanislas ; c'est que vous me dites cela d'une manière... Il ne faut pas que cela vous gêne d'abord ; si cela ne vous plaît pas...

STANISLAS.

Si fait, si fait ; mais il faut que je sache d'abord si cela conviendra à ma femme.

MICHEL, vivement.

Oh, oui ! si ce n'est que cela, vous pouvez être sûr qu'elle ne s'y opposera pas.

STANISLAS.

Et comment le sais-tu ?

MICHEL.

C'est que c'est elle... qui tout à l'heure m'engageait à rester.

STANISLAS.

Ah ! elle t'a engagé... (A part.) Christine voudrait se jouer de moi, me tromper ! Mille-s-yeux ! je ne peux pas le croire, et quant à lui... (Haut.) Écoute ici, je vais chercher ma femme et m'entendre avec elle ; je crois que c'est nécessaire. En attendant, tu resteras chez nous à une condition : c'est que tu n'adresseras jamais la parole à Christine, entends-tu ?

MICHEL.

Oui, j'entends.

STANISLAS.

Et si tu voyais quelques blanc-becs tourner autour d'elle, et vouloir lui en conter, tu m'en avertirais, et leur affaire ne serait pas longue : ils auraient bientôt fait connaissance avec la lame de mon sabre. Je ne te dis que cela : adieu.

SCÈNE XIII.

MICHEL, seul, puis CHRISTINE.

MICHEL.

Il ne me dit que ça ; c'est bien assez.

CHRISTINE, sortant du bosquet.

Il n'y est plus...

MICHEL, l'apercevant.

C'est Christine, et ne pas oser lui parler !

(Prenant un tablier, qu'il met autour de lui.)

CHRISTINE.

Comment ! il est vrai, te voilà de la maison ? (Michel fait signe que oui.) Tu as donc renoncé à ta place, à tes idées d'ambition ? (Michel fait signe que oui.) Et tu resteras ici... toujours ?

MICHEL.

Il n'est pas là... il n'écoute pas...

Air : Qui n'aime pas Jeannette (de Jeanne d'Arc).

Oui, je l'atteste,
Je renonce aux grandeurs ;
Ici je reste :
Pourrais-je vivre ailleurs ?

CHRISTINE.

Quel destin est le nôtre !
Et quel tourment pour toi
De me voir près d'un autre !

MICHEL.

Du moins je te voi.

Deuxième couplet.

J's'rai par mon zèle
L'premier de tes valets;
De plus fidèle
Tu n'en auras jamais.
(Montrant le fond.)
Et quand sa main terrible
Se lèvera sur toi,
J'tâch'rai s'il est possible,
Qu'ça tombe sur moi.

CHRISTINE.

Pauvre Michel!

MICHEL.

En revanche, je ne te demande qu'une chose, une seule chose.

CHRISTINE.

Quelle est-elle?

MICHEL.

C'est que tu me permettras de t'aimer.

CHRISTINE.

Te l'ai-je défendu?

MICHEL.

Non, c'est vrai, et tu as bien fait, parce que quand ce grand diable lui-même voudrait m'en empêcher, il n'y aurait pas moyen. Et toi, m'aimeras-tu aussi?

CHRISTINE.

Non pas, Michel; cela est impossible : je ne suis plus à moi, je me suis engagée.

MICHEL, timidement.

Ah! ça ne se peut donc pas; eh bien, Christine, je ne t'en parlerai plus. Donne-moi seulement un seul baiser, et que ce soit le dernier.

CHRISTINE.

Un baiser! que dirait Stanislas?

MICHEL.

Parbleu! qu'il dise ce qu'il voudra; qu'est-ce que ça me fait? Dieu! le vilain homme! que j'aurais du plaisir à le faire enrager à mon tour! Comment, Christine! il n'y a pas moyen que tu m'aimes jamais?

CHRISTINE.

Si vraiment, un seul.

MICHEL.

Et quel est-il?

CHRISTINE.

C'est que tu lui en demandes la permission.

MICHEL, s'éloignant avec effroi.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

CHRISTINE.

Oui, cela maintenant dépend de lui; et s'il te permet... s'il te l'accorde, alors...

MICHEL.

Comment! il serait possible.

CHRISTINE.

Mais il faut lui demander.

MICHEL, à part.

C'est sûr, il me tuera sur la place.

CHRISTINE.

Vois si tu m'aimes assez pour cela.

MICHEL.

Si je vous aime! Au fait, mourir de ça ou de chagrin, cela revient au même. Dieux! c'est lui; je sens tout mon courage qui s'en va.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; STANISLAS.

STANISLAS.

Christine, Christine... ah! vous voilà! Je vous cherche partout! et je ne m'attendais pas à vous trouver là en tête-à-tête. (Avec douleur.) Est-ce que vous me fuyez, Christine? est-ce que vous vous défiez de moi? mille-s-y, s'il était vrai, je ne resterais pas ici une minute de plus.

CHRISTINE.

Quoi! vous pouvez penser, vous, mon ami... Je vous désirais, au contraire, car jamais je n'ai eu plus besoin de votre amitié.

STANISLAS.

De mon amitié! Avec ce mot-là elle me ferait faire tout ce qu'elle voudrait. Allons, j'ai eu tort de vous parler si durement. (A part.) Au fait, j'oublie toujours que je ne suis qu'un mari à l'essai.

(Haut.) Tiens, Christine, pardonne-moi; et pour faire la paix, viens m'embrasser.

CHRISTINE, étonnée.

Comment!...

MICHEL, bas, à Christine et la poussant.

Allez-y donc, il va se fâcher.

STANISLAS, lui prenant la main.

Vois-tu, ma petite Christine, il faut être juste, je ne peux pas non plus exercer toujours pour le roi de Prusse... (L'embrassant.) Ce sont les profits du mariage, et... (Apercevant la lettre de Michel, qu'elle a mise dans son sein.) Quel est ce billet?

CHRISTINE.

Ce billet? c'est une lettre d'amour.

STANISLAS.

Une lettre d'amour!

CHRISTINE.

Oui, on vient de me la remettre; et comme je n'ai pas de secret pour vous, (la lui donnant) lisez-la.

MICHEL, la tirant par son jupon.

Mais qu'est-ce que vous faites donc? Ne la lui laissez pas voir.

STANISLAS, ouvrant la lettre.

Une lettre d'amour! diable! moi qui parlais tout à l'heure des profits du mariage; en voilà déjà les inconvénients. (Il lit tout bas, et regarde de temps en temps Michel.)

MICHEL, tremblant.

Il va deviner que c'est moi, et je suis perdu.

CHRISTINE, le faisant passer.

Va maintenant, va lui faire ta demande; c'est le bon moment.

MICHEL, tremblant.

Oui, joliment!

STANISLAS, lisant toujours tout bas, et s'arrêtant.

Il serait possible! quoi! ce blanc-bec, c'était lui qu'elle regrettait! oui, c'est vraiment de l'amour; ce malheureux-là l'aime autant que moi. (Se retournant, et s'adressant brusquement à Michel, qui est près de lui, les yeux baissés et tout tremblant.) Eh bien! que me veux-tu?

MICHEL.

Monsieur le militaire, je ne sais comment m'y prendre, pour vous dire, ou plutôt pour demander...

STANISLAS, brusquement.

Allons, parle.

MICHEL.

Eh bien! monsieur Stanislas, ce n'est pas de ma faute, on n'est pas maître de ça, et il ne faut pas que cela vous mette en colère; mais je crois que j'aime votre femme.

STANISLAS fait un geste de colère, se retient, et lui montre la lettre.

Je le sais; après.

MICHEL, à part, toujours tremblant.

Allons, il ne l'a pas pris aussi mal que je le croyais, et voilà toujours cela de passé; mais le reste, comment lui tourner?

STANISLAS, avec impatience.

Eh bien! parleras-tu?

MICHEL.

M'y voilà. Monsieur le soldat, je voulais vous demander si cela vous serait égal, non, ce n'est pas cela que je veux dire, ça ne peut pas vous être égal, mais si vous vouliez bien permettre qu'à son tour votre femme...

STANISLAS.

Eh bien!

MICHEL.

M'aimât un peu, (vivement) rien qu'un peu, pas davantage. (S'éloignant avec effroi.) Dieux! c'est fait de moi. (Il se retourne en tremblant, et aperçoit Stanislas immobile et plongé dans ses réflexions.) Eh bien! il ne dit rien! comment, il ne se fâche pas?

STANISLAS, froidement.

Ah! et c'est à moi que tu le demandes.

MICHEL, tremblant encore, mais moins fort.

Dame! c'est tout naturel comme étant là dedans le plus intéressé.

STANISLAS.

Et qui t'a engagé à t'adresser à moi.

MICHEL, regardant Christine.

Faut-il le dire? (Christine fait signe que oui.) C'est Christine elle-même, qui a dit que cela dépendait de vous, et que sans cela il n'y aurait pas moyen.

STANISLAS, à part, avec expression.

Allons, c'est bien, c'est très-bien. (Haut, et allant à Christine.) Comment! Christine, c'est vous...

CHRISTINE.

Oui, monsieur; mais n'oubliez pas que vous êtes le maître de

refuser, que vous avez mes serments, et que, quels que soient vos ordres, je suis prête à y souscrire sans murmurer.

STANISLAS.

Air : Je t'aimerai.

Sans murmurer,
Votre douleur amère
Frapp'rait mes yeux... Plutôt tout endurer...
Moi, j'y suis fait; c'est mon sort ordinaire :
Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Michel, arrive ici; tu me demandes donc la permission d'aimer Christine?

MICHEL.

Oui, monsieur; si cela ne vous fâche pas.

STANISLAS.

Et tu me promets de la rendre heureuse?

MICHEL, à part.

Quelle singulière question! (Haut.) Dame! je tâcherai.

STANISLAS.

Et cependant tu n'as rien, tu ne possèdes rien; tandis que Christine est riche.

MICHEL.

Riche, c'est vrai; je n'y avais jamais pensé.

STANISLAS.

Eh bien! prends ce portefeuille, et va l'offrir à Christine : elle est à toi maintenant, et tu peux l'épouser.

MICHEL.

Épouser votre femme!

STANISLAS.

Ma femme, elle ne l'a jamais été; c'est un bien qui ne m'appartenait pas. (Montrant le portefeuille.) Celui-ci du moins, celui-ci, je peux en disposer.

Air des Amazones.

C'était l'argent d'un brave militaire,
Qui pour la gloire et son pays
Au champ d'honneur terminant sa carrière,
Comme un dépôt en mes mains l'a remis.
Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content :
Je viens de fair' des heureux, je l'espère;
Selon tes vœux j'ai placé ton argent.

CHRISTINE, refusant le portefeuille.

Et vous croyez que nous pourrons accepter le reste de votre fortune! jamais, n'est-ce pas Michel?

MICHEL, pleurant.

Sans doute, ne m'avez-vous pas déjà donné plus que je n'osais l'espérer?

STANISLAS.

Eh bien, mes enfants, eh bien, soit; gardez-le-moi, l'argent convient mal à un soldat; si je reviens, vous me donnerez une petite place au coin de votre feu; peut-être alors, Christine, aurai-je eu le courage de vous oublier. Eh bien, je vivrai avec vous; j'élèverai vos enfants, et je leur raconterai mes campagnes. Mais si, comme je le prévois, je dois bientôt rejoindre mon colonel, vous serez mes héritiers, et vous disposerez de cet argent-là comme vous le voudrez. Seulement, quand il se présentera à votre porte un soldat blessé, malheureux, sans asile, accueillez-le pour l'amour de moi, et en mémoire de votre ancien ami. Adieu! adieu! je m'en vais.

MICHEL et CHRISTINE.

Quoi! vous nous quittez déjà?

(On entend la marche militaire qu'on a exécutée à la première scène.)

STANISLAS.

Oui; entendez-vous? le devoir m'appelle; mon régiment se remet en marche. (Reprenant son sac et son fusil.)

Air de marche (de M. Aymon).

Il faut quitter tout ce que j'aime :
La gloire ailleurs guide mes pas.

CHRISTINE.

Vous éloigner à l'instant même!
Eh quoi! vous ne m'embrassez pas?

STANISLAS.

De l'amitié que vous daignez m'promettre,
J'accepte ici ce gage désiré...

(Il va pour l'embrasser, s'arrête, et se retourne d'un air timide du côté de Michel.)

Mais à mon tour c'est moi qui vous dirai :
Si vous voulez bien le permettre?
Adieu, adieu, encore!... (Il sort.)

MICHEL, le regardant partir.

Ah! puisse au gré de mon envie
Tous ses jours être fortunés,

Car je n'oublierai de ma vie
Tous les trésors qu'il m'a donnés !
Mais je suivrai son exemple à la lettre
En mon ménage, en mes amours.
Madam' Michel, je vous dirai toujours :
Si vous voulez bien le permettre...

CHRISTINE, au public.

Michel, malgré l'bonheur suprême
Que le ciel vient d'nous accorder,
Nous avons encore ici même
Un' permission à demander.
A votre arrêt nous venons nous soumettre,
Car notre sort à tous les deux
Dépend de vous, et nous serons heureux
Si vous voulez bien le permettre.

MICHEL et CHRISTINE.

Ce soir nous allons être heureux
Si vous voulez bien le permettre.

MÉMOIRES

D'UN COLONEL DE HUSSARDS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 févier 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

GUSTAVE DE MONTEMART.
MATHILDE, sa femme.
LÉON, sous-lieutenant.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison, en forme de tour ronde. Sur le premier plan, à la droite du spectateur, une fenêtre grillée; sur le second plan, la porte d'entrée; au fond, une grande fenêtre d'où l'on peut voir la terrasse où se promènent les prisonniers; à gauche sur le premier plan, une porte secrète. Sur le second plan, une lucarne élevée et grillée, et auprès de la fenêtre du fond une porte qui conduit à la chambre à coucher de Gustave.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, en négligé de prison, assis devant une table et regardant sa montre.

La journée ne finira pas! Cinq heures viennent à peine de sonner à la grande tour, et moi, qui vais bien, j'ai cinq heures trente-cinq: ces horloges de prison, ça retarde toujours! (Il se lève.) Ma foi, c'est une chose assez ennuyeuse que d'être en prison; cela m'a amusé le premier jour, parce qu'un colonel en prison, c'est assez original, mais on se fait à tout... Heureusement, me voilà au huitième et dernier jour, ce sera demain que je retournerai à Paris; que je reverrai ma femme! Ma jolie petite Mathilde, il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée. Allons! allons! encore un peu de patience. (Se promenant.) Mais qu'est-ce que je vais faire d'ici-là? Je me suis donné tous les divertissements que comportait ma situation; je me suis méthodiquement promené en long et en large; j'ai dessiné le plan de la dernière bataille; j'ai chanté tous mes airs d'opéra-comique; j'ai pensé à ma femme... il fallait bien s'en oc-

cuper! Mais à présent à qui vais-je penser? (S'approchant de la lucarne à gauche.) Qu'est-ce que je vois là de mon belvédère? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique? (Agitant son mouchoir par la croisée.) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (Criant.) Bonjour, camarade! ça vous va-t-il bien? (Écoutant comme si on lui répondait.) Ah! vous vous ennuyez! moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (Écoutant.) Qui je suis? Gustave de Montemart, colonel au sixième de hussards. Et vous? Hein!... à peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (Quittant la croisée.) Tiens, Léon; eh! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire : un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rougit en saluant une dame. Ah! c'est lui qui est en prison; à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah! le voilà qui revient. (Retournant à la fenêtre, et écoutant.) Hein!... vous voudriez me parler? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (Criant.) Bonjour, monsieur Doucet! (Écoutant.) Si j'ai été content? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander : voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite? (Écoutant.) Comment, si on m'entendait! (Criant de toutes ses forces.) Eh! qui voulez-vous qui m'entende? votre conscience? (A part.) Oh bien alors j'y suis. (Tirant sa bourse.)

Air du Bouffe et le Tailleur.

Allons, la place va se rendre,
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Aussitôt qu'on entend parler
Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(Lui jetant la bourse.) A vous!... c'est ça; la conscience ne dit plus rien : je savais bien que je la ferais taire. (A Léon.) Camarade, on va vous ouvrir. (Revenant sur le devant du théâtre.) Ma foi, je suis charmé de la rencontre; je ne passerai pas ma soirée tout seul. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pourquoi il veut me parler; sans doute pour me remercier du service que je lui ai rendu dans la dernière affaire... Je ris encore en y pensant; je le

vois, pendant que les balles sifflaient autour de nous, arrangeant sa cravate et les boucles de ses cheveux! Un instant après, il était au milieu des ennemis, et au moment du plus grand danger, lorsqu'une vingtaine de sabres le menaçaient... ne voilà t-il pas qu'il se baisse pour ramasser un flacon d'eau de Cologne qu'il avait laissé tomber... Eh! le voici.

(On entend tirer les verrous de la porte à droite.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON.

LÉON.

Ah! colonel, que je suis aise de vous voir, après tout ce que je vous dois... On me permet d'habiter jusqu'à demain la même prison que vous!

GUSTAVE.

Je n'ai qu'un regret: c'est que vous ne soyez pas venu huit jours plus tôt.

LÉON.

Je vous remercie de votre obligeance. Comment! voilà huit jours que vous êtes ici?

GUSTAVE.

Ah! mon Dieu, oui; je ne suis jamais resté aussi longtemps dans le même endroit.

LÉON.

Vous mettre en prison après la conduite que vous avez tenue! lorsque de toute l'armée votre régiment s'est le plus distingué!

GUSTAVE.

N'est-ce pas? mes hussards allaient joliment. Il est vrai que nous avions reçu l'ordre de rester en réserve, et que nous nous sommes trouvés sur la cavalerie ennemie je ne sais pas trop comment. Ils disent tous que j'ai crié: « *En avant!* » Le diable m'emporte si je m'en souviens; je crois plutôt que ce sont eux. Mais comme on ne pouvait pas mettre ici tout le régiment, c'est sur moi que cela est tombé: cela m'a valu la croix d'officier, et huit jours de prison.

LÉON.

Quand serai-je aussi heureux!

GUSTAVE.

Eh mais! cela commence: vous avez déjà la moitié de mon bon-

heur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien ! je vous fais rougir ; eh vous voilà tout déconcerté.

LÉON.

Oui, colonel ; c'est que... je vous prie de ne me plus parler de cette affaire-là ; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égaye à mes dépens ; j'ai entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries et même des calembours.

GUSTAVE.

Des calembours, ah ! c'est trop fort !

LÉON.

L'un disait que j'étais un militaire *à l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettrait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Jugez un peu quelle équipée !
A l'un d'entre eux il a fallu d'abord
Donner, monsieur, un coup d'épée,
Qui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE.

Mais c'est un diable que ce petit garçon-là. Allons, allons, il ira bien. Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus ; et, au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne !

LÉON.

Oh ! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... C'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE.

Qui vous l'avait donné.

LÉON.

A peu près. C'est la seule faveur que j'aie reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

GUSTAVE.

De la constance! qu'est-ce que c'est que cela? Oh! je me suis trompé, il n'ira pas.

LÉON.

J'ai donc eu tort?

GUSTAVE.

Parbleu, voilà une question!... Écoutez, voulez-vous me croire?

LÉON.

Oh! oui, colonel, je vous croirai, je ferai tout ce que vous me direz.

GUSTAVE.

A la bonne heure! (A part.) Au fait, il peut aller, et ce serait dommage de lui laisser prendre une mauvaise route. (Haut.) Voyez-vous, mon garçon, tout dépend du commencement; votre coup d'épée d'hier, c'est bien, cela promet, mais il faut vous défaire de vos mauvaises habitudes; moi, je vous parle comme à mon fils.

LÉON.

Je comprends bien; ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est que je n'ose pas.

GUSTAVE, d'un air de confidence.

Elle est donc bien jolie?

LÉON.

Si vous l'aviez vue, comme moi! un son de voix (mettant la main sur son cœur) qui va là... J'ai passé trois soirées avec elle... il y a deux mois, lorsque je me rendais au régiment.

GUSTAVE, souriant.

Voilà donc à quoi se bornent toutes vos campagnes? trois soirées, ce n'est pas trop.

LÉON.

Oui, mais l'une était au bal.

GUSTAVE.

C'est juste, cela doit compter double; et vous avez bien avancé vos affaires?

LÉON.

Oh, oui! ce jour-là j'ai été bien hardi : je m'étais emparé de son flacon, de ses gants, de son mouchoir, et je les ai embrassés sans qu'elle le vît.

GUSTAVE.

Diable! et vous n'avez pas eu peur de la compromettre?

LÉON.

Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE.

Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux; et, pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez?

LÉON.

J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimide; et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme. Est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel?

GUSTAVE.

Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires!

LÉON.

Comment! vos Mémoires?

GUSTAVE.

Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle, un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON.

Eh bien! pendant que vous étiez en prison?

GUSTAVE.

Oh! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (Montrant la table.) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse, ou Mémoires d'un Colonel de hussards.* Mais à chaque instant on est distrait... Eh, parbleu! une superbe occasion qui se présente. Pour combien de temps êtes-vous en prison?

LÉON.

Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE.

A merveille; vous resterez la nuit ici; après le souper, je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruire.

LÉON.

Mais, colonel...

GUSTAVE.

Le punch vous fait peur; mais c'est égal, pour écrire un ouvrage

de mœurs, il n'y a rien de tel que le punch... *Castigat bibendo mores*... et vous en boirez.

LÉON, se mettant à table.

Eh bien! soit; je me risque, commençons... moi, j'ai le désir de m'instruire.

GUSTAVE.

Il faut, avant tout, que je vous explique la division générale de l'ouvrage, et la distribution des chapitres. PREMIÈRE PARTIE : *Aventures du colonel lorsqu'il est garçon.* DEUXIÈME PARTIE : *Son mariage.* TROISIÈME PARTIE : *Après son mariage.*

LÉON.

Permettez donc, colonel; est-ce que vous êtes marié?

GUSTAVE.

Eh! sans doute, à cause de mon ouvrage! Il fallait bien un dénoûment, et vous verrez celui que j'ai choisi. La plus jolie petite femme, qui m'aimait éperdument, que j'ai presque enlevée... Mais nous verrons plus tard, dans la seconde partie : il ne s'agit pas ici de ma femme. CHAPITRE PREMIER : *Des fredaines du colonel, et de ses premières inclinations.*

LÉON.

Vous voulez dire, *sa première inclination?* car je suppose que vous avez commencé par une.

GUSTAVE.

Du tout, trois à la fois.

LÉON.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites-là?

GUSTAVE.

CHAPITRE II : *Comment le colonel se débarrasse de ses rivaux.*

LÉON.

Ah! nous y voilà! des duels!

GUSTAVE.

Laissez donc, je n'avais pas envie d'être toujours l'épée à la main; d'ailleurs, dans le nombre il y avait des rivaux légitimes... des maris, par exemple.

LÉON.

Comment, monsieur! il y avait des maris?

GUSTAVE.

Il y en a partout. CHAPITRE III : *Des billets doux et des déclarations.* CHAPITRE IV ET DERNIER : *De la manière de brusquer les dénoûments.*

LÉON.

Chapitre IV!!

Air du vaudeville de Jadis et Aujourd'hui.

Oh! celui-ci... rien que le titre
Doit effrayer les écoliers :
Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, souriant.

Autrefois, oui, c'était possible;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça :
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(On entend sonner une cloche.)

GUSTAVE.

C'est le souper.

LÉON.

C'est égal, continuons toujours; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE.

Oui, mais moi! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (On entend ouvrir la porte.) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préfériez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON.

Comment! vous avez un jardin?

GUSTAVE.

Oui, une terrasse où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, allant à gauche.

De ce côté?

GUSTAVE.

Non, ce sont d'autres prisons qui communiquent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LÉON.

C'est bon, je vais y réfléchir; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE.

Soyez tranquille; en même temps je commanderai le punch.

(Lui ouvrant la porte du fond.) Tenez, voilà le chemin du parc. Bien... vous descendez, c'est cela; prenez garde de vous casser le cou.

SCÈNE III.

GUSTAVE, seul.

Je suis très-content de mon élève; un joli sujet, qui me fera de l'honneur, et qui, en attendant, m'aura fait passer gaiement ma dernière soirée.

LÉON, que l'on voit à travers la croisée passer sur la terrasse.

Oh! le beau clair de lune! (A Gustave.) Vous ne serez pas longtemps?

GUSTAVE.

Je vais boire à votre santé et à vos succès futurs.

Air : Dans ce castel dame de haut lignage.

Que la folie à table m'accompagne,
Je vais enfin quitter ce vieux donjon.
Pour mes adieux, allons, force Champagne,
Car je l'adore... et surtout en prison.
Vin bienfaisant, par ta mousse légère,
Au prisonnier tu donnes la gaieté :
Tu viens encor lui fermer la paupière,
Et tu lui fais rêver la liberté.

(Il sort en riant par la porte, qui se referme sur lui.)

SCÈNE IV.

(La porte à gauche s'ouvre, et Mathilde paraît.)

MATHILDE, à sa femme de chambre, qui ne paraît pas.

N'avance pas, Anna, je t'en prie; mon mari n'aurait qu'à nous reconnaître, il n'y aurait plus de surprise; rentre, et prépare cette chambre. (La porte reste ouverte.) Pose là mes cartons, ma guitare. (A elle-même.) Ce cher Gustave!... Oh! c'est que j'ai une tête aussi, moi! et je veux lui prouver que j'étais digne d'être la femme d'un colonel de hussards! Si je l'avais su plus tôt, je serais venue partager sa captivité; mais ne pas m'écrire, pas une seule lettre depuis huit jours... Il devait bien se douter que je n'y tiendrais pas; que je prendrais la poste, que je viendrais moi-même savoir de ses nouvelles, et j'en ai appris de jolies... en pri-

son depuis huit jours !... Voilà donc son appartement ? Ce n'est pas joli une prison, cela ne vaut pas notre petit salon de la rue du Helder ! C'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée ; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais : je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (Écoutant.) Hein ! ah ! mon Dieu, j'ai cru que c'était lui : non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge ! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice ! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte, dont j'ai seule la clef... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi, au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et, comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort ; et d'abord, pour commencer, une musique mystérieuse.

Air : Celle que j'aime tant.

Qu'une douce harmonie en cette erreur le plonge !
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah, ah ! j'oubliais cette fenêtre ; si elle pouvait me servir ! (elle s'approche) elle donne sur une terrasse... Ah ! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier ; si c'était lui ! (Elle s'avance davantage.) Non ; oh ! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh mais ! comme il me regarde !

Air du vaudeville de Turenne.

Voyez donc quelle impertinence !
Il se place encore plus près.
Quoi ! des signes d'intelligence !
Eh mais ! quels sont donc ses projets ?
Il en conterait, j'imagine,
A la femme d'un colonel.
Un lieutenant !... mais, juste ciel !
Que devient donc la discipline ?

(Elle sort par la porte secrète.)

SCÈNE V.

LÉON, accourant.

(Il arrive essoufflé, s'arrête, et regarde de tous les côtés.)

Elle était là ! je l'ai vue... oh ! oui, c'était bien elle, je l'ai parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée ? qui peut l'avoir introduite dans la tour ? qui l'amène ici ? Si c'était... oh ! non : par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur.

(On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.)

Qu'entends-je ? elle est là.

(Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.)

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, un flambeau à la main.

GUSTAVE, ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.

Bonsoir, messieurs, bonsoir ! il n'y a qu'en prison que l'on boit du bon vin de Champagne.

LÉON.

Ah ! c'est vous, colonel !

GUSTAVE.

Oui ; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, lui faisant signe de la main.

Silence ! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LÉON.

Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE.

Une femme ! Eh bien ! ne tremblez donc pas comme cela.

LÉON.

C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE.

Où donc ?

LÉON.

Ici, dans cette chambre ; celle que j'aime..

GUSTAVE.

C'est impossible... Il croit voir des femmes partout.

(On entend un nouveau prélude.)

LÉON.

Écoutez.

(Même motif que le prélude de guitare.)

Air : Las ! j'étais en si doux servage.

ENSEMBLE.

Quelle aventure singulière !
Ce signal fait battre mon cœur.
Est-ce à { moi / lui } que l'on cherche à plaire,
Et que l'on promet le bonheur ?
(Ils se regardent l'un et l'autre.)
Mais il se trompe, je le vois, } *Bis.*
Et l'inconnue est là pour moi, }
Pour moi,
Pour moi.

LÉON.

Comment ! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici ?

GUSTAVE.

(Il prend une chaise, et s'assoit au milieu du théâtre.)

Il y a de fortes raisons contre ; mais enfin, dans le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, debout à la gauche de Gustave.

Au plus adroit, cela n'est pas généreux ; comment voulez-vous que moi, qui commence...

GUSTAVE.

Raison de plus, cette campagne-là vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires ; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique : vous allez voir.

LÉON.

A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous, qui avez une femme...

GUSTAVE.

Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique ça ne dit rien ; ainsi, attention ! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, colonel ! encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire ?

GUSTAVE.

Parbleu ! si je vous le dis, le beau mérite !

LÉON.

Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE.

Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la place de se rendre ; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.

LÉON.

Oui, au CHAPITRE TROISIÈME : *des billets doux et des déclarations.*

GUSTAVE.

Je suis déjà en train de composer mon manifeste.

LÉON, se mettant à la table.

Eh vite ! mettons-nous à l'ouvrage.

DUO.

Air : Tigre femelle (d'un Jour à Paris).

LÉON.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi ;
Mon âme émue
Tremble, je croi,
D'amour, d'effroi.

GUSTAVE.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher :
Beauté tigresse,
Cœur de rocher.

LÉON.

Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours
Même constance.

GUSTAVE.

Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas !
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.

LÉON.

Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce!
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

GUSTAVE.

Va, ne crains rien,
Vite prononce :
Mets ta réponse
Dans mon colback. Oui, c'est fort bien!

Ensemble.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Fort bien, c'est admirable!
Quand elle me lira,
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.
Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.
Ah! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant.

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher :
Beauté tigresse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre

Qui brûle, hélas!
Pour tes appas,
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.
Fort bien, c'est impayable!
Quand elle me lira,
Sa porte s'ouvrira.
Ah! c'est charmant!
Oui, c'est charmant.

LÉON, qui a ployé sa lettre.

Maintenant, comment faire parvenir? Si je pouvais gagner le geôlier, et l'engager à remettre ce billet?

GUSTAVE, ployant sa lettre, et regardant en dessous.

Il faut cependant tâcher de m'en débarrasser.

LÉON, à part.

Le plus terrible, c'est qu'il est toujours là; s'il s'en allait!

GUSTAVE, se levant.

Ah çà! mon jeune ami, est-ce que nous ne nous couchons pas de bonne heure au régiment?

LÉON, de même.

Si vraiment : et vous, colonel?

GUSTAVE.

Oh! moi, non; je ne rentrerai pas encore.

(Il s'assied sur son fauteuil, auprès de la table.)

LÉON.

Ni moi non plus.

(Il s'assied aussi sur une chaise de l'autre côté.)

GUSTAVE.

Il ne faut pas que ce soit par politesse; ne vous gênez pas, mon lit de camp est là-dedans.

LÉON.

Non, non, je vous attendrai.

GUSTAVE.

Je vois que vous êtes pour la guerre d'observation. (A part.) Il ne me quittera pas! Si je pouvais l'endormir avec mes campagnes d'Allemagne.

LÉON, à part.

Oh! la bonne idée : une fois sur le lit de camp, le vin de Cham-

pagne qu'il a bu... ce ne sera pas long, et pendant son sommeil... (Haut, il se lève.) Ma foi, mon général, j'ai beau regarder, l'ennemi ne se montre pas; je crois qu'il n'y aura rien à faire ce soir.

GUSTAVE.

Je le crois aussi. Nous ferons bien de battre en retraite, et de remettre l'attaque à demain matin.

LÉON.

Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE.

Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

Air nouveau de M. Granier.

ENSEMBLE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.

Ciel! de la lumière;
(Feignant d'écouter du côté de la fenêtre à droite.)
Écoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous.
Quelle voix douce et légère!
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare...
(Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps Gustave jette son billet par la lucarne à gauche.)
Eh non! quelle chimère!
Je n'ai rien entendu.

GUSTAVE.

Quoi! vous n'avez rien entendu?

LÉON, revenant de la croisée.

Eh non! quelle chimère! etc.

ENSEMBLE.

Je n'ai / Il n'a } rien vu.
Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil,

Car la guerre commence
Au lever du soleil.
(Ils sortent par la porte du fond, à gauche.)

SCÈNE VII.

MATHILDE, seule.

(Elle ouvre la porte précipitamment : elle tient la lettre que Gustave a jetée par la lucarne.)

Il n'y est plus, c'est bien heureux, car j'allais me trahir, lui faire une scène affreuse... Oui, oui, c'est bien son écriture. Quelle lettre! lui que je croyais la fidélité même, il ne sait pas plutôt qu'il y a une femme près de lui, qu'il lui écrit; et sans la connaitre, sans l'avoir jamais vue, il ose lui demander... Oh ! par exemple, cela me passe : un mari qui demande un rendez-vous à une autre qu'à sa femme! c'est une horreur, c'est une indignité. Eh bien! ce rendez-vous, il l'obtiendra, j'y viendrai, et nous verrons... (Réfléchissant.) Mais s'il n'avait voulu que s'amuser; s'il ne venait pas! Eh bien! maintenant j'en serais fâchée, oui, j'en serais fâchée, parce que cela me laisserait des doutes... Oui, décidément j'irai, et puis sa femme, il n'y a pas de danger. Voilà ma réponse... (Relisant la lettre de Gustave) « sous mon colback à main droite. » Ah! le voici, oui, c'est bien son colback, c'est moi qui l'ai brodé ; je n'aurais jamais pensé qu'il dût servir... Je l'entends. (Elle place la lettre sous le colback qui se trouve sur une chaise à côté de la porte à gauche.) Sauvons-nous.

(Elle sort par la porte secrète à gauche.)
(Ritournelle de l'air suivant.)

SCÈNE VIII.

LÉON, seul, sortant de la chambre, à gauche.

Air de Toberne.

(A voix basse.)
Il dort, de la prudence;
J'ai cru qu'il m'entendrait.
Avançons en silence
Vers cet aimable objet.
(Se retournant du côté de Gustave.)
Quand il dira qu'il l'aime,

Elle n'en croira rien;
Qu'elle juge elle-même
Mon amour et le sien!
Se peut-il que l'on aime
Lorsque l'on dort si bien?
Comme il dort bien!
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (Regardant la lucarne.) Si j'appelais, au moindre bruit, le colonel serait sur pied... Ah! en montant sur cette chaise, je puis atteindre à cette lucarne, la voir, lui parler; ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme.

(En ôtant le colback qui est sur la chaise, il voit la lettre de Mathilde.)

Qu'est-ce que je vois là? une lettre sous le colback du colonel! elle n'est pas cachetée; lisons: « *Impossible, colonel, de résister* « *à votre style séduisant : ce soir, à minuit, attendez-moi dans* « *cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend : c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui... Oh! voilà une bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne. Un rendez-vous! on lui accorde un rendez-vous! est-il heureux! Mais comment a-t-il pu faire? Et quel est donc son ascendant? il ne l'a pas vue, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... Oh! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc? il parlait de ruses de guerre : oui... celle-ci peut réussir.

(Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre, et le remet sous le colback.)

Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, de sa chambre à coucher.

Eh! camarade...

LÉON.

C'est lui, je l'entends.

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, se frottant les yeux.

Dieu me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'ennemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule?

LÉON.

Mon Dieu non, c'est qu'il m'est impossible de rester en place.

GUSTAVE.

Je conçois! un début...

Air : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Si le sommeil fuit sa paupière,
C'est qu'une femme est ici près;
Voilà l'effet d'une première affaire,
Ces conscrits ne dorment jamais :
Ils veillent par inquiétude.
Mais un vétéran, un mari,
Depuis longtemps a l'habitude
De dormir près de l'ennemi.

LÉON.

L'ennemi, je n'y songe plus; oh! mon Dieu, ce n'est pas à un écolier à se mesurer avec son maître. Mais puisque vous dormiez si bien, pourquoi donc êtes-vous venu ici?

GUSTAVE.

Ah! c'est que... c'est que j'avais oublié mon colback, je ne puis pas dormir sans lui.

LÉON, à part.

C'est bien cela... morbleu!

GUSTAVE.

Hein? il me semble que vous jurez.

LÉON.

Moi! colonel?

GUSTAVE.

A la bonne heure, au moins... vous vous formez; j'étais sûr qu'on ferait quelque chose de vous. (Prenant le colback, à part.) Je tiens la réponse. (Haut.) Encore une leçon comme celle-ci, et votre éducation sera bien avancée.

LÉON, avec malice.

Oui; je crois que je commence.

(Pendant ce temps, Gustave tourne le dos à Léon, et déroule le billet.)

GUSTAVE, lisant.

« *A minuit, sur la terrasse.* » (A part.) A merveille! mais comment pourra-t-elle me rejoindre? Il y a sans doute quelque escalier secret; d'ailleurs l'amour y pourvoira. (Haut.) Ah çà! camarade, (mettant son colback sur sa tête) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON.

Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE.

Et moi donc, je ronfle quelquefois!

LÉON, s'asseyant sur le fauteuil près de la table.

Je conçois, nous nous ferions du tort; ainsi, chacun pour soi.

Air : Mais en amour, comme à la guerre (Fragments des Rendez-Vous bourgeois).

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(Léon s'étend dans un fauteuil.)

GUSTAVE.

Dormirez-vous bien là?

LÉON.

Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.

Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rève
Vient encor vous troubler,
N'allez pas m'appeler.

LÉON, souriant.

Merci de ce zèle;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

Ensemble.

LÉON.

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire;
Car en amour, comme à la guerre,

Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

GUSTAVE.

Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire;
Enfermons-le; car à la guerre
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

(Gustave sort en emportant la bougie, et on entend fermer la porte à double tour.)

SCÈNE X.

LÉON, seul.

Eh bien! il me laisse sans lumière, il m'enferme; c'est égal, le champ de bataille me reste. Je suis encore tout étonné d'avoir pu le mettre en défaut, j'ose à peine croire à mon triomphe; oui, il est là-bas à se morfondre, et c'est ici qu'elle va venir! elle va venir... Oh! j'ai une peur, et jamais mon cœur n'a battu ainsi. Que vais-je dire? comment justifier une pareille hardiesse? Si elle se fâche... Ah! mon Dieu, pourquoi ai-je surpris ce rendez-vous? J'ai envie d'appeler le colonel, de lui tout avouer; mais c'est pour le coup qu'il m'appellerait un écolier, qu'il rirait de ma faiblesse. (Cherchant à s'enhardir.) Allons, du courage; oui, tant pis, j'en aurai; voilà que j'en ai! Je crois entendre du bruit; non, non, ce n'est pas encore elle. C'est que c'est terrible! se trouver ainsi en tête-à-tête, et pour la première fois de ma vie! Oh! si elle pouvait ne pas venir... La porte s'ouvre, c'est fini, je suis perdu.

SCÈNE XI.

MATHILDE, entrant par la porte à gauche; LÉON.

DUO.

Air de Joconde: Ah! monseigneur, je suis tremblante.

MATHILDE.

Dieu, quel moment! mon cœur palpite:
Comment cacher mon embarras?

LÉON.

Dieu, quel moment! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas! faire un seul pas.

ENSEMBLE.

Dieu, quel moment! mon cœur { s'agite, / palpite,
Comment cacher mon embarras?

MATHILDE.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE.

L'obscurité me favorise, et si je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. Êtes-vous-là?

LÉON.

Oui, je vous attendais.

MATHILDE, à part.

Comme il est ému! tant mieux, c'est qu'il pense à moi, et qu'il a des remords. (Haut.) Je fais mal en venant ainsi, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, à part, et intimidé.

Ah! mon Dieu, elle se doute de quelque chose. (Haut.) Non, madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, à part.

Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (Haut.) Eh bien! me voilà; que voulez-vous me dire?

LÉON.

Ne le devinez-vous pas?

MATHILDE.

Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... Vous hésitez (Lui prenant la main.) Vous avez raison.

LÉON.

Vous croyez que j'ai raison? La jolie main! il me semble que ma frayeur se dissipe; oh! que c'est joli, une femme!

MATHILDE, à part.

Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir; voyons encore. (Haut.) Eh bien, mon ami...

LÉON.

Mon ami! Que ce ce nom-là est doux! jamais on ne m'appela ainsi. (S'encourageant.) Oui, c'est le moment; souvenons-nous des leçons du colonel. (Haut.) Eh bien! oui, madame; oui, je crois que je vous aime.

MATHILDE.

Vous m'aimez!

LÉON.

Ah! ne vous fâchez pas.

MATHILDE, retirant sa main.

Le perfide!

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Après cette trahison-là,
Non, je ne veux plus lui répondre;
Et je veux voir, pour le confondre,
Jusqu'à quel point il m'oubliera.

LÉON, lui reprenant la main.

Rendez-moi cette main si chère...
Mais à peine elle se défend. (*Bis.*)
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

Deuxième couplet.

Oui, mon cœur bat en ce moment
De crainte ainsi que d'espérance;
(Apercevant l'anneau qui est au doigt de Mathilde.)
Gage d'amour et de constance,
Laissez-moi cet anneau charmant.
(A part.)
A mes vœux loin d'être contraire,
Elle se tait... elle y consent.
(Mettant l'anneau à son doigt.)
Eh mais! vraiment, elle y consent.
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

(Il baise la main de Mathilde, et dit à part.)

Allons, montrons-nous digne de notre maître... CHAPITRE IV.

(On entend à la porte à gauche le bruit des verrous que l'on tire.)

MATHILDE, s'enfuyant et rentrant par la porte secrète.

Qui peut venir? fuyons.

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, soufflant dans ses doigts et frappant du pied. En entrant, il pose la bougie sur la table.

Ouf! je suis gelé; une heure de faction par un vent diabolique! et personne!

LÉON.

Ah çà! colonel, est-ce que vous êtes somnambule?

GUSTAVE.

Pourquoi donc?

LÉON.

Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous; heureusement que vous aviez pris votre colback.

GUSTAVE, étonné et le regardant.

Qu'est-ce qu'il a donc, le petit sous-lieutenant? Ses yeux éveillés...

LÉON.

Colonel, si vous vouliez mon fauteuil? (Appuyant.) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, l'arrêtant.

Un moment, un moment, camarade; je vois que vous avez deviné ma mésaventure; eh bien! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (D'un air de confidence.) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

COUPLETS.

Air : A Paris, et loin de sa mère (du Traité nul).

J'ignore d'où vient ce mystère.

LÉON, avec malice.

Quoi! vraiment vous n'avez rien vu?
Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.
(Avec un air de triomphe.)
Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.

GUSTAVE.

Quoi! tout de bon?

LÉON, souriant.

Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*Bis.*)

GUSTAVE, d'un air de satisfaction.

Voyez-vous, mes élèves! c'est bien, c'est très-bien; oh çà! vous n'avez pas fait de gaucheries?

LÉON.

Deuxième couplet.

A votre estime j'ai des titres;
Car j'ai suivi, dans mes essais,
Mot pour mot vos premiers chapitres.

GUSTAVE.

Et le dernier?

LÉON, souriant.

Je commençais.
(Montrant l'anneau de Mathilde, et le lui passant.)
Autant que je puis m'y connaître...

GUSTAVE.

On vous a fait un pareil don!

LÉON.

Voyez vous-même, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*Bis.*)

GUSTAVE, regardant l'anneau.

Une alliance! eh, mais! mon ami, c'est une femme mariée.

LÉON, fâché.

Laissez donc!

GUSTAVE.

C'est bien plus drôle. (A part.) Parbleu! je vais voir le nom du mari. (Il l'ouvre, et reste stupéfait.) Ah! mon Dieu!

LÉON.

Eh bien! qu'avez-vous donc?

GUSTAVE, troublé.

Rien, rien; c'est que je ne suis pas à mon aise.

LÉON, tirant son flacon.

Voulez-vous mon flacon, colonel.

GUSTAVE, le repoussant.

Eh! non, non; il ne me manquerait plus que cela.

LÉON, regardant par la fenêtre.

Ah, mon Dieu! voilà déjà le jour!

GUSTAVE.

Eh bien! faites-moi le plaisir de descendre chez le concierge, pour faire préparer nos *laissez-passer*.

LÉON.

Oui, colonel. Ah çà! et mon anneau.

GUSTAVE.

Je vous le rendrai tout à l'heure ; c'est que j'en ai un presque pareil, et je ne suis pas fâché de comparer.

(Léon sort.)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, seul.

Ah, par exemple ! celui-ci est un peu fort ! voyons donc encore une fois. (Il regarde l'anneau.) MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter ; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées. (Il entend ouvrir la porte secrète.) Quel bruit ? eh mais ! cette porte s'ouvre. (Mathilde paraît.) Ah, mon Dieu ! ma femme ! Il n'y a plus de doute.

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE.

Comment, monsieur ! voilà l'accueil que vous me faites, moi qui arrive de Paris pour vous délivrer ?

GUSTAVE, interdit.

Non, non, ma bonne amie. Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas ?

MATHILDE, lui prenant la main.

Pourquoi cette question.

GUSTAVE, regardant sa main.

Mais pour... Mathilde, où est votre anneau ?

MATHILDE.

Mon ami, est-ce à vous de me le demander ?

GUSTAVE.

Comment, madame ! il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, tendrement.

Ingrat ! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (Le voyant à sa main.) Eh ! tenez, le voici.

GUSTAVE.

Comment, madame ! il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE.

Vous en doutez encore ? oui, monsieur, j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

GUSTAVE.

Ah ! je devine tout. (A part.) C'est ce petit coquin-là qui, sans s'en douter... Ah, il a une étoile malheureuse !

MATHILDE, avec bonté.

Ne vous désolez pas, mon ami, je ne vous ferai pas de reproches, je sens trop que votre situation mérite des ménagements.

GUSTAVE.

Vous êtes trop bonne ; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais. Écoutez, Mathilde, je ne vous demande qu'une chose pour ma punition, c'est de me répéter bien exactement tout ce que je vous ai dit cette nuit.

MATHILDE, baissant les yeux.

Vous le dire, quand je voudrais l'oublier ?

GUSTAVE, à part.

Ah, mon Dieu ! (Haut.) Je crois me souvenir d'abord que vous m'avez repoussé.

MATHILDE.

Oh, non ! quoique je fusse bien en colère.

Air : Il n'est pas temps de nous quitter.

Pour moi jugez quelle douleur,
Vous voir aimer une autre belle !
Heureusement qu'en votre ardeur
Vous m'êtes demeuré fidèle.

GUSTAVE, à part, avec joie.

J'ai été fidèle !

MATHILDE

Jamais je ne vous aurais vu
Si vous aviez plus loin porté l'audace.

GUSTAVE, transporté.

Ah ! quel bonheur ! (A part.) J'étais perdu
Si j'avais occupé sa place.
(Il se jette aux genoux de Mathilde, et lui baise la main.)

Ma chère Mathilde ! vous me pardonnez ?

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉON.

LÉON.

Colonel, quand vous voudrez partir? Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE.

Un officier!

GUSTAVE, sans se deranger.

Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, confondu.

Sa femme! (Bas.) Ah! colonel, si je l'avais su...

GUSTAVE, se levant et lui serrant la main.

C'est bon, c'est bon. (Haut.) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant notre mariage.

MATHILDE, saluant.

Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, à part.

Elle s'en souvient. (Haut.) C'est un jeune homme qui promet, mon élève.

LÉON, timidement.

Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, à part.

Me faire honneur! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, à Léon.

J'espère que monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, l'interrompant.

Oui, oui, nous songerons à son avancement; je lui ferai avoir une lieutenance, dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, soupirant.

A Perpignan! c'est un peu loin; mais c'est égal. (A demi-voix, à Gustave.) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE.

Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

GUSTAVE, prenant son manuscrit, et le déchirant.

Air du vaudeville du Piége.

Oui, je renonce à mes anciens projets ;
Et vous, si vous voulez m'en croire,
Sages époux, jadis mauvais sujets,
N'écrivez jamais votre histoire.
A votre honneur ces feuillets imprudents
Pourraient bien être attentatoires,
Si votre femme allait à vos dépens
S'instruire en lisant vos mémoires.

LÉON.

Plus d'une femme, au printemps de ses jours,
Conçut le dessein téméraire
De retracer ainsi de ses amours
L'histoire complète et sincère.
Mais ces projets trop inconsidérés
Devenaient bientôt illusoires :
Presque toujours on trouvait déchirés
Les derniers feuillets des mémoires.

GUSTAVE.

Quoique gravés sur l'airain le plus dur,
Que de noms le temps sut détruire!
Mais nos exploits ont un registre sûr
Qui des ans peut braver l'empire.
Tous ces pays, ces cités et ces champs,
Illustrés par tant de victoires,
Voilà le livre où, sans craindre le temps,
L'honneur écrivit nos mémoires.

MALTHIDE, au public.

Vous devinez, messieurs, en ce moment
Quelle crainte nous inquiète :
Ce droit fatal qu'on achète en entrant
Nous impose à tous une dette.
Sur ce chapitre on pourrait, je le sens,
Signaler des erreurs notoires;
Mais sans compter, créanciers indulgents,
Daignez acquitter nos mémoires.

LA LOGE DU PORTIER,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 janvier 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

PERSONNAGES.

M. SELMAR, négociant, maître de la maison.
MADAME JACOB, la portière.
PETIT JACOB, son fils.
PHILIPPE, valet de chambre.
ANNETTE, femme de chambre.
M. RAYMOND, propriétaire à Marseille.
ADOLPHE, son neveu.
MORODAN, cocher de M. Raymond.
PIED-LÉGER, facteur de la poste aux lettres.

Le théâtre représente le vestibule d'un hôtel. Au fond, la porte cochère. À gauche, sur le premier plan, la loge du portier. Sur le second, un escalier dérobé. À droite, sur le premier plan, le grand escalier d'honneur, avec une rampe en fer et en cuivre doré. Au coin de l'escalier, et sur le devant du théâtre, un grand poêle. Une grande lampe non allumée descend de la voûte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, enveloppé d'un *quiroga*, et descendant l'escalier avec précaution.

Sept heures viennent de sonner, et je puis sortir, je crois, sans être aperçu. Comment! les portes de l'hôtel ne sont pas encore ouvertes! il me semblait de là-haut avoir entendu; mais non, cette maudite portière est là qui dort tranquillement. Ces gens-là sont d'une paresse... Et si les autres domestiques venaient à s'éveiller; je n'ose maintenant remonter par ce petit escalier que je connais si bien. Annette, la femme de chambre, n'aurait qu'à m'entendre, tout serait perdu. Quand j'y pense, quelle situation est la mienne! être obligé de me cacher, d'avoir recours au mystère; moi, avec les droits et le titre que j'ai. (On entend frapper.) Qui vient de si bon matin? (Il se cache contre la rampe de l'escalier. On frappe de nouveau.) Cette fois, il faudra bien que l'on ouvre.

JACOB, qu'on ne voit pas et qui est dans la loge.

Ma mère, est-ce que vous n'entendez pas? voilà la seconde fois que l'on frappe.

MADAME JACOB, dans la loge.

Eh bien! lève-toi, et va tirer les gros verrous.

JACOB.

Ce n'est pas la peine : il était si tard hier que je ne les ai pas mis, ça a été plus tôt fait.

ADOLPHE.

Voilà une maison bien gardée... (On frappe de nouveau.) Allons, ils n'en finiront pas.

JACOB.

Mais, tirez donc le cordon; on fait un tapage qui va réveiller ces dames.

(On entend tirer le cordon, la porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE II.

PIED-LÉGER, avec sa boîte aux lettres; ADOLPHE, toujours caché.

PIED-LÉGER, allant à la loge et frappant aux carreaux.

Mère Jacob! mère Jacob! c'est le facteur.

Air du ballet des Pierrots.

Eh bien! quand serez-vous levée?
Peut-on s'éveiller aussi tard!

ADOLPHE.

A merveille! son arrivée
Pourra protéger mon départ.
Enfin, grâce à lui, je m'esquive.
On voit souvent de ces jeux-là :
Et c'est parce que l'un arrive,
Que bien souvent l'autre s'en va.

(Il sort par la porte, qui était restée ouverte.)

PIED-LÉGER, se retournant et l'apercevant sortir.

Voilà un des bourgeois de l'hôtel qui est matinal. (Il frappe de nouveau à la loge.) Eh bien, madame Jacob! vous réveillerez-vous? Elle ne répondra pas... c'est pire que la Belle au bois dormant.

SCÈNE III.

PIED-LÉGER, MADAME JACOB, paraissant, LE PETIT JACOB.

MADAME JACOB.

Eh bien, monsieur Pied-Léger! qu'y a-t-il?

PIED-LÉGER.

Il y a que, depuis une heure, vous me faites attendre à la porte; j'en ai l'onglée, et la distribution en souffre. Voilà d'abord vos journaux. (Cherchant parmi ceux qu'il a.) Monsieur Selmar, négociant, rue de la Chaussée-d'Antin.

MADAME JACOB.

Y sont-ils tous les trois?

PIED-LÉGER.

Eh oui! y compris le journal des modes. Mais savez-vous, madame Jacob, qu'excepté vous, on se lève de bon matin dans votre maison. Au moment où j'entrais, il y a un monsieur qui descendait l'escalier.

MADAME JACOB.

Monsieur de Selmar serait déjà sorti! à cette heure! à pied! cela n'est pas possible.

PIED-LÉGER.

Je vous dis que je l'ai vu... un petit, enveloppé dans un *quiroga*.

MADAME JACOB.

Un petit... et M. de Selmar est grand, et puis, (à son fils) dis donc, Jacob, est-ce que monsieur a un *quiroga?*

JACOB.

Est-ce que je le sais! Ne me parlez pas de manteaux et de pelisses; moi, ça m'embrouille.

Air : Tenez, moi, je suis un bon homme.

C'te mode nouvelle à moi m'semble
Devoir produire des abus,
Par ce moyen tout l'mond' se r'semble,
Jeunes et vieux sont confondus :
Et l'autre soir vous savez comme
C'te jeun' dame en sortant d'ici,
S'en allait avec un bel homme
Qu'elle avait pris pour son mari.

MADAME JACOB.

Il faut cependant que ce soit monsieur ; car il n'y a pas d'autre personne dans la maison, l'hôtel entier n'est habité que par M. de Selmar et sa femme... et mademoiselle Gabrielle, leur fille; pas d'autres locataires.

PIED-LÉGER.

Ce serait en effet assez bizarre. (Il regarde dans la loge.) Ah ! mon Dieu ! votre pendule va-t-elle bien? Ma levée de huit heures, qui devrait être terminée ; voilà vos lettres, nous réglerons une autre fois.

MADAME JACOB.

Dites donc, monsieur Pied-Léger, vous viendrez un de ces jours, faire la partie de *loto*... Lundi nous recevons; une soirée tranquille, sans cérémonie, le cidre et les marrons; et nous causerons des nouvelles du quartier.

PIED-LÉGER.

Justement : j'en ai de bonnes : vous savez bien, la portière du N° 9.

MADAME JACOB.

Cette jeune veuve !

PIED-LÉGER.

Ah, bien oui ! je vous apporterai une lettre de faire part... la mère et l'enfant se portent bien. A ce soir, madame Jacob, à ce soir après la dernière levée.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME JACOB ; JACOB, se mettant à déjeuner.

MADAME JACOB.

Voilà une aventure bien singulière, et qu'il faut absolument que j'éclaircisse.

(Elle cherche à entr'ouvrir les lettres, et à lire malgré le pli.)

SCÈNE V.

JACOB, dans la loge; MADAME JACOB ; M. RAYMOND, couvert d'une redingote brune.

MADAME JACOB, à M. Raymond, qui entre.

Qu'y a-t-il? Que demandez-vous?

RAYMOND.

C'est une lettre qu'on m'a dit de remettre à M. de Selmar : on attend la réponse.

MADAME JACOB.

M. de Selmar n'y est pas. Quand je dis qu'il n'y est pas, c'est-à-dire qu'il pourrait bien y être, car moi je ne l'ai pas vu sortir. (A part.) Mais voilà un bon moyen pour connaître la vérité. (Haut.) Voulez-vous prendre la peine d'attendre? je vais porter moi-même la lettre à M. de Selmar. (A part.) S'il est là-haut, il est bien évident que ce n'est pas lui qui tout à l'heure... Alors, nous saurons peut-être quel est ce beau jeune homme qui ne demeure point ici, et qui sort de si bon matin. (Haut, à Raymond.) Je suis à vous. (A son fils.) Jacob, reste là, et garde bien la porte.

JACOB, criant.

Oui, ma mère.

SCÈNE VI.

JACOB, dans la loge; RAYMOND.

RAYMOND.

Il paraît que madame Jacob, c'est la portière. Mais comment ne sait-elle pas si son maître est absent ou non? Je crains bien alors que mon plan ne réussisse pas, et que ce déguisement... Après tout, qu'est-ce que je risque? dans ma position...

Air de la Robe et les Bottes.

Riche et garçon j'avais pour espérance
Un seul neveu, mais l'ingrat m'a quitté;
Et je me trouve au sein de l'opulence
Sans nul parent, sans amis, sans gaieté.
Être heureux seul, cela ne peut suffire!
Il faut encor, pour contenter son cœur,
Un autre cœur à qui l'on puisse dire :
Je suis heureux, partagez mon bonheur.

On m'écrit au fond de ma province pour me proposer une alliance honorable, une fortune solide, une jeune personne douce, aimable, modeste, enfin parfaite, comme toutes les demoiselles à marier; mais qui me prouvera qu'on m'a dit la vérité? Faut-il en croire mes correspondants ou aller aux informations?... Moi j'ai

toujours été un peu romanesque, un peu bizarre; j'aime mieux m'en rapporter à moi qu'aux autres; j'aime mieux écouter qu'interroger. Me voici dans l'hôtel du beau-père, et je pense que, pour la guerre d'observation que je médite, il n'y a pas de position plus favorable que la loge du portier : c'est le seul endroit où l'on sache fidèlement ce qui se passe au premier; c'est la partie officielle de la maison : aussi j'y établis pour aujourd'hui mon quartier général, et d'après les rapports favorables ou contraires, je formerai ma demande ou je reprendrai la poste... Qui descend le grand escalier? C'est la femme de chambre : ce doit être, si je ne me trompe, un puissant auxiliaire.

SCÈNE VII.

RAYMOND; ANNETTE, descendant le grand escalier; JACOB.

ANNETTE, allant à la loge.

Jacob, les lettres de madame.

JACOB.

Voilà, mademoiselle Annette : ces gens-là sont bien heureux d'avoir appris l'écriture; si j'en savais autant, je vous écrirais tous les jours.

ANNETTE.

A moi, Jacob!

JACOB.

Mais c'est la faute de ma mère, qui ne veut pas que j'aille à la classe du soir.

ANNETTE.

Il me semble que vous pouvez vous en passer, puisque j'ai la complaisance de vous donner de temps en temps des leçons d'écriture.

JACOB.

Oui, mais c'est si rarement! je finirai par oublier.

ANNETTE.

Eh bien! tantôt, au boudoir de madame, où je travaille toute la matinée.

JACOB, avec joie.

Ah, oui! mademoiselle Annette.

ANNETTE.

Et surtout ne passez pas par le grand escalier et par l'anticham-

bre ; il y a toujours là Philippe, le valet de chambre, et les autres domestiques. Ce n'est pas certainement qu'on fasse du mal ; mais il n'est pas nécessaire que tout le monde sache... Ces gens-là sont si mauvaises langues !

JACOB.

Oui, surtout ce M. Philippe. Allez, j'ai de bons yeux, je suis sûr qu'il vous fait la cour, et qu'il ne vous est pas indifférent. Dieux ! que je suis malheureux !

ANNETTE.

Allons, Jacob, vous êtes un enfant, vous n'êtes pas raisonnable.

RAYMOND, à part.

C'est clair, le fils de la portière aime la femme de chambre : intrigue subalterne qui ne me regarde pas.

JACOB.

Aussi, si ma mère l'avait voulu, il y a longtemps que j'aurais pris du service.

ANNETTE.

Du service, Jacob ?

JACOB.

Oui, je voulais me faire jockey, pour rapprocher les distances ; mais madame Jacob a des idées d'orgueil et de fierté ; elle dit que quand, depuis cinquante ans, on est portier de père en fils, il ne faut pas déroger ; elle fait des phrases ; elle dit comme ça que la livrée ne vaut pas l'indépendance du cordon... Est-ce que je sais ; elle a un tas de raisonnements qui seront cause que là devant mes yeux je vous verrai en épouser un autre. Dieux ! ce M. Philippe, que je le déteste ! Il est bien heureux d'être valet de chambre ; si j'avais le bonheur d'être son égal !

ANNETTE.

Jacob, je vous ordonne d'être sage, de vous modérer. Déjà ce matin je n'ai pas été contente de vous ; je vous défends bien de recommencer, et si ces enfantillages-là vous arrivent encore...

JACOB.

Comment ! mademoiselle Annette, qu'est-ce que j'ai donc fait ?

ANNETTE.

Je vous ai bien entendu de grand matin dans le corridor ; qu'est-ce que cela signifie ? Vous savez bien que ma chambre est à côté de celle de ces dames, et vous allez marcher, vous arrêter devant ma porte, soupirer, et surtout vous faites un bruit en descendant le grand escalier...

RAYMOND.

Oh! oh!

JACOB.

Moi, mademoiselle!

ANNETTE.

Oui, sans doute : croyez-vous que je n'ai pas distingué les pas d'un homme.

JACOB.

Ce n'était pas moi, je vous jure; et la preuve, c'est que je dormais, et je rêvais à vous.

ANNETTE.

Ce n'était pas vous?

JACOB.

Attendez, m'y voilà! il n'y a pas de doute, c'était le monsieur de ce matin, le jeune homme au beau manteau.

ANNETTE.

Un jeune homme qui sortait de chez nous, à une pareille heure!

RAYMOND, avançant.

Hein! qu'est-ce que cela signifie?

JACOB, à Annette.

C'est ma mère : taisez-vous, je vous raconterai tout cela.

RAYMOND.

Eh bien! à la bonne heure! voilà un commencement qui promet.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME JACOB, descendant le grand escalier.

MADAME JACOB.

Je n'ai pu entrer chez monsieur; mais il paraît que décidément il y est : car madame m'a dit positivement qu'elle venait d'entrer dans son cabinet, où il était à travailler; qu'il ne voulait recevoir personne ce matin, (à Raymond) et que vous n'auriez de réponse que sur les dix heures. Ainsi, mon cher, repassez dans la matinée.

RAYMOND.

C'est qu'on m'a dit de ne revenir qu'avec la lettre de M. de Selmar.

MADAME JACOB.

C'est donc bien important! En ce cas, vous ne risquez rien d'attendre, si vous avez le temps.

RAYMOND.

Oh! je ne demande pas mieux.

JACOB.

Tenez, mettez-vous là, près du poêle, et puis, si vous savez lire, voilà les journaux pour vous amuser.

RAYMOND.

Pour m'amuser!

ANNETTE.

Ah! donnez-moi le Journal des Modes.

RAYMOND.

Mais ils ne sont pas décachetés.

JACOB, les déployant.

Tiens, qu'est-ce que cela fait? Ici, on les lit toujours avant les maîtres : ça, le sou pour livre et la bûche, c'est le fixe de notre état.

RAYMOND.

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

Voilà tout ce que je désire!
Ce journal me sert à souhaits;
Avec soin feignons de le lire,
Et prêtons l'oreille aux caquets :
Pour s'instruire c'est la recette,
Et je vais, quelle rareté!
Apprendre ici la vérité
Tout en lisant une gazette.

ANNETTE, montrant Raymond.

Dites donc, madame Jacob, il a l'air d'un brave homme, il y aurait conscience à lui faire perdre son temps; renvoyez-le.

MADAME JACOB.

Et pourquoi?

ANNETTE.

C'est que monsieur ne lui donnera pas réponse aujourd'hui.

MADAME JACOB.

Puisque madame m'a dit...

ANNETTE.

C'est égal, je vous atteste, moi, que monsieur n'est pas ici; et même je vous dirai plus, il n'y a pas couché.

RAYMOND, à part.

Comment! mon beau-père!

MADAME JACOB.

Il se pourrait! et d'où le savez-vous?

ANNETTE.

De Philippe, qui est entré ce matin dans sa chambre, dont la

porte était fermée à double tour; mais il avait sa double clef, et il m'a assuré que rien n'était dérangé dans l'appartement.

RAYMOND, ayant l'air de lire le journal, et avançant la tête.

Un instant, redoublons d'attention.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE.

MADAME JACOB.

C'est M. Philippe. (Allant à lui.) Comment, mon cher ami! monsieur a passé la nuit dehors, et nous n'en savions rien?

PHILIPPE.

Chut! il y a là-dessous un mystère, mais nous le découvrirons.

RAYMOND, à part.

A merveille! voilà un autre corps d'armée qui vient au secours.

PHILIPPE.

D'abord, on fait tout au monde pour cacher le départ de monsieur.

MADAME JACOB.

Je crois bien, puisque madame m'a dit tout à l'heure qu'il s'était renfermé dans son cabinet.

PHILIPPE.

Et à moi, elle m'a dit qu'il était sorti, il y a un quart d'heure, pour aller déjeuner en ville, rue Pigale; et, en ma présence, elle a donné l'ordre à Lafleur d'aller le prendre avec le cabriolet un peu avant dix heures.

MADAME JABOB.

C'est en effet à cette heure-là que madame m'a dit qu'il rendrait la réponse à ce brave homme (montrant Raymond) qui est là pour une affaire très-importante. (A Raymond.) N'est-ce pas?

PHILIPPE.

Un instant; procédons par ordre. Il y a quelques jours que j'ai porté une lettre à l'agent de change de monsieur, qui, en la lisant, s'est écrié d'un air mécontent: « Attendre à aujourd'hui, lorsque nous sommes en baisse! » D'où j'ai conclu que monsieur faisait vendre ses rentes, et les faisait vendre avec perte.

MADAME JACOB.

C'est évident.

PHILIPPE.

Donc, il y était obligé: donc, il avait besoin d'argent.

ANNETTE.

Mais, monsieur a donné un bal la semaine dernière.

PHILIPPE.

Raison de plus.

Air : Tout ça passe.

Telle est la règle aujourd'hui.
Un banquier dans la détresse
Annonce un grand bal chez lui,
A venir chacun s'empresse :
Il s'esquive avec adresse
Au doux bruit des instruments :
L'honneur, les danseurs, la caisse,
Tout ça saute... en même temps.

Ce n'est rien encore ; je conduis monsieur hier matin en cabriolet chez un de ses amis ; je remarque dans la cour une chaise de voyage toute prête, et j'aperçois au bout de la rue des chevaux de poste, qu'on avait envoyé chercher, et qui arrivaient. « Philippe, me dit monsieur, vous ne viendrez pas me prendre, je « vais faire des adieux à un ami qui part, je ne reviendrai à l'hô« tel que pour dîner ; mais si je n'étais pas rentré à cinq heures, « qu'on ne m'attende pas. » Je n'ai rieu dit, parce que ce pouvait être vrai ; mais maintenant je me rappelle son air un peu embarrassé, un passe-port qu'il y a quelques jours j'ai été faire viser pour Rouen ; son appartement, où il n'a pas mis les pieds. Il n'y a plus de doute, monsieur n'était pas hier à Paris.

MADAME JACOB.

Donc, il a été à Rouen pour affaire de commerce.

PHILIPPE.

Il sera revenu cette nuit, et arrivé ce matin rue Pigale, où il est censé avoir déjeuné, et où Lafleur doit aller le reprendre. Voilà son itinéraire mot pour mot, et il est impossible que cela ait pu se passer autrement.

TOUS.

Il a raison.

RAYMOND, à part.

D'où je conclus que mon beau-père est mal dans ses affaires.

MADAME JACOB.

Ce n'est pas tout, et nous avons bien d'autres nouvelles ; un jeune homme est sorti ce matin de l'hôtel.

TOUS.

Un jeune homme !

ANNETTE.

Un jeune homme ! et comment?

JACOB.

Air de Toberne;

Maintenant je devine.
Hier soir dans c'logis
On frappe à la sourdine;
Pour monsieur je l'ai pris :
J'avais cru reconnaître...

PHILIPPE.

A qui donc se fier?
Le prendre pour ton maître!

JACOB.

On s'tromp' quoique portier.
Qui sait! l'on s'est peut-être
Trompé d'mêm' au premier.

TOUS, à voix basse.

Comment! il se pourrait!
Voilà, voilà tout le secret!

ANNETTE.

Justement. J'y suis à mon tour : c'est lui que j'aurai entendu ce matin dans le corridor, sur les sept heures; ce qui est très-désagréable, parce qu'enfin, quoiqu'on ne soit qu'une femme de chambre, on tient à sa réputation.

PHILIPPE.

Attendez donc : un jeune homme d'une taille moyenne.

MADAME JACOB.

Précisément ; le facteur l'a dit.

PHILIPPE.

M'y voilà peut-être.

MADAME JACOB.

Vous savez donc...

PHILIPPE.

Rien encore, mais nous n'en sommes pas loin.

TOUS ensemble.

Écoutons tous.

RAYMOND.

C'est fini, ils vont trop m'en apprendre.

PHILIPPE.

Je revenais l'autre semaine, à pied, lundi dernier, le jour où j'avais été à cette noce ; il était quatre heures du matin ; en approchant des murs du jardin, j'aperçois un homme qui en descendait

lestement. Je ne peux pas trop vous dire ce que j'éprouvai en ce moment; mais par un mouvement involontaire, j'ouvrais la bouche pour crier *au voleur*, lorsqu'un geste menaçant m'arrête juste à la première syllabe. « Tais-toi, je ne suis point un voleur; mais « je t'assomme si tu parles. » Je ne réponds que par mon silence. « Tiens, voilà deux napoléons; prends, et, sur ta tête, ne me « suis pas. » A ces mots, il était déjà parti.

TOUS.

Eh bien?

PHILIPPE.

J'ai pris les deux napoléons, et je l'ai suivi, mais de loin; il s'est arrêté ici près, rue Saint-Lazare, maison du débit de tabac, a frappé à une allée; la porte s'est refermée, et quelques minutes après j'ai vu de la lumière au second.

RAYMOND, écrivant sur son calepin.

Rue Saint-Lazare, maison du débit de tabac, au second. C'est là qu'il faut maintenant établir mon quartier général. Diable! une allée. C'est fâcheux! il n'y aura pas de portière; mais il y a des voisins. (Il se lève, et dit:) Pardon, madame, je reviendrai dans une heure.

(Madame Jacob tire le cordon, il sort.)

ANNETTE.

Quelles pouvaient être les intentions de ce jeune homme?

PHILIPPE.

Il n'y a pas à hésiter; il venait pour madame, ou pour mademoiselle. Mais la circonstance d'aujourd'hui... Monsieur qui se trouve à Rouen, vous entendez... tandis qu'une autre personne se trouve ici; vous comprenez... Tout cela me fait croire que c'est pour madame.

MADAME JACOB.

Enfin, nous saurons bien.

PHILIPPE.

Sans doute, car c'est ici que s'éclaircissent tous les mystères.

Air de la ronde du Solitaire.

Qui connait les nouvelles
De tout notre quartier?
Par des récits fidèles
Qui va les publier?
Qui sait que la lingère
Passe en cabriolet?

Qui sait que la laitière
Met de l'eau dans son lait?
C'est notre portière,
Qui sait tout, qui voit tout,
Entend tout, est partout.

TOUS.

Oui! c'est la portière,
Qui sait tout, qui voit tout,
Entend tout, est partout.

PHILIPPE.

Écoutez, le bruit d'un cabriolet; il s'arrête. C'est monsieur qui rentre. (On entend en dehors : Porte, s'il vous plaît.)

JACOB.

Maman, je vais ouvrir la porte.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SELMAR, LAFLEUR.

M. DE SELMAR, parlant à Lafleur.

Non, ce n'est pas la peine de rentrer le cabriolet, qu'il attende à la porte, je ressortirai peut-être tout à l'heure. (Descendant le théâtre, et à part.) Tout s'est passé à merveille : parti hier pour Rouen, revenu ce matin; et personne ne s'en est seulement douté. Quand on le veut bien, on est toujours maître de ses secrets. Moi je ne me confie jamais à mes domestiques; aussi, ils ne savent rien de mes affaires. Allons, la perte ne sera pas aussi considérable que je le croyais. Que je trouve ce matin seulement une soixantaine de mille francs, je fais face à tout, et mon crédit n'aura pas éprouvé la moindre atteinte.

Air des Habitants des Landes.

Qu'un négociant fléchisse,
Ou qu'un mari soit trompé!
Qu'un autre nous éblouisse
Par un crédit usurpé!
C'est du secret, du mystère
Que tout dépend dans Paris :
En amour, comme en affaire,
Pour les banquiers, les maris,
Tout va bien, (*bis*)
Quand personne ne sait rien.
Tout va bien,
Quand personne ne sait rien.

TOUS LES DOMESTIQUES, à part.

Tout va bien,
Il ne peut nous cacher rien.

M. DE SELMAR.

Bonjour, Annette; je ne t'ai pas vue ce matin, je suis sorti de bonne heure.

ANNETTE.

C'est vrai, monsieur.

M. DE SELMAR, à madame Jacob.

Mes journaux. (Jacob les lui donne.) Voyons la rente.

PHILIPPE, qu'on a vu causer avec Lafleur, s'approchant d'Annette, lui dit tout bas :

Eh bien! tout s'est passé comme je vous l'avais dit; je ne me suis pas trompé d'une syllabe; mais les maîtres sont d'une confiance, d'une bonhomie!... Ce n'est pas nous qu'on abuserait ainsi.

ANNETTE

Non, sans doute.

JACOB, bas, à Annette.

Vous ne m'avez pas dit à quelle heure, au boudoir?

ANNETTE, vivement.

A trois heures, par le petit escalier, et taisez-vous.

M. DE SELMAR.

Il n'y a pas de lettres?

MADAME JACOB.

En voici une qu'un commissionnaire a apportée, et qui doit être importante, car il a attendu deux heures, et ne s'en est allé que quand il a eu perdu patience.

M. DE SELMAR, après avoir parcouru la lettre.

Ah, mon Dieu! c'est de la part de ce riche propriétaire de Marseille, celui qu'on nous a proposé pour gendre! (Haut). Et il ne m'a pas trouvé, et on l'a fait attendre. (A madame Jacob.) S'il revenait quelqu'un de la part de M. Raymond, ou bien M. Raymond lui-même, qu'on le fasse monter sur-le-champ, qu'on le conduise dans mon cabinet. Entendez-vous, Philippe, et avec les plus grands égards.

(Il monte par le grand escalier.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, hors M. DE SELMAR.

PHILIPPE.

Monsieur Raymond ! qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME JACOB.

Connaissez-vous cela ?

PHILIPPE.

Ah ! mon Dieu, non !

JACOB.

Ni moi.

ANNETTE.

Ni moi, je n'en ai jamais entendu parler.

(Ils sont tous quatre réunis, et forment un groupe.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; M. RAYMOND, en habit de ville très-riche.

RAYMOND.

C'est bien, c'est bien, restez à vos chevaux; je n'ai pas besoin qu'on me suive, je m'annoncerai bien moi-même. (Aux quatre domestiques qui se retournent.) Monsieur de Selmar est-il rentré ?

PHILIPPE.

Oui, monsieur. (Le regardant.) Ah ! mon dieu !

ANNETTE, de même.

Comment ! il se pourrait ?

MADAME JACOB.

C'est le monsieur de tout à l'heure.

JACOB.

C'est le commissionnaire !

RAYMOND, froidement.

Voulez-vous bien me conduire vers lui, et annoncer monsieur Raymond.

PHILIPPE.

Comment ! vous êtes monsieur Raymond ?

ANNETTE, aux deux autres.

C'est monsieur Raymond.

JACOB, et sa mère.

Monsieur Raymond !

RAYMOND.

Oui, lui-même. (A part.) Je conçois leur surprise ; et voilà un événement qui ouvre un vaste champ aux conjectures. Heureusement je n'ai rien à craindre, je ne suis pas leur maître ; et comme ils ne me connaissent pas, je puis, je crois, défier leur curiosité.

PHILIPPE, se rangeant et montrant l'escalier.

Si monsieur veut prendre la peine de monter, Lapierre, qui est dans l'antichambre, annoncera monsieur.

(Raymond monte par le grand escalier.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté RAYMOND.

PHILIPPE, les rassemblant tous autour de lui.

Eh bien, mes amis! concevez-vous ce que cela veut dire? Voilà bien une autre aventure!

MADAME JACOB.

Ce matin, en commissionnaire, et une heure après en beau monsieur.

JACOB.

Je voudrais bien savoir s'il était déguisé ce matin, ou s'il l'est maintenant.

PHILIPPE.

Quel qu'il soit, nous découvrirons ce mystère, il y va de notre honneur; et, pour moi, je pense d'abord... (On entend une sonnette.) C'est monsieur qui m'appelle. Il n'y a rien d'insupportable comme les maîtres; il vous sonnent toujours quand on est occupé.

ANNETTE.

C'est égal, ce monsieur Raymond avait des intentions; et puisqu'il est venu déguisé, mon avis est que... (On entend une autre sonnette.) C'est madame qui a besoin de moi. La, c'est comme un fait exprès! je vous demande s'il y a moyen de rien savoir? (Les deux sonnettes se font entendre en même temps.)

MADAME JACOB.

Mais allez donc; monsieur et madame s'impatientent.

Air : Quel carillon.

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre!
Quel carillon
Retentit dans la maison!

JACOB.

Il part, c'est bon !
Au boudoir je vais me rendre ;
Attention ;
N'oublions pas la leçon.

TOUS.

Quel carillon
Dans ces lieux se fait entendre !
Quel carillon
Retentit dans la maison !

(Philippe et Annette montent par le grand escalier, Jacob se glisse par le petit.)

SCÈNE XIV.

MADAME JACOB, seule.

Je n'en reviens pas. Et comment pénétrer ce mystère ? Dire qu'il était là tantôt avec une simple redingote brune, et maintenant (allant à la porte, et regardant dans la rue) un bel équipage, deux chevaux gris, deux laquais et un cocher d'une ampleur ! Il paraît qu'on ne maigrit pas à son service. Entrez donc, monsieur, entrez donc, vous devez avoir froid dans la rue ; et si vous vouliez vous chauffer un instant au poêle ?

SCÈNE XV.

MADAME JACOB; MORODAN, en grosse redingote garnie de fourrure.

MORODAN.

Ma foi, madame, ce n'est pas de refus; mais c'est que j'ai là mes bêtes. La, la, Petit-Gris ! Saint-Jean, veillez un peu à mes chevaux.

MADAME JACOB.

Monsieur ne nous avait pas encore fait l'honneur de venir nous voir.

MORODAN, s'asseyant près du poêle.

Non, madame ! nous sommes arrivés depuis peu de Marseille, et nous y retournons bientôt ; car je crois que nous ne sommes ici que pour nous marier.

MADAME JACOB.

Vous marier !

MORODAN.

A ce que m'a dit Saint-Jean, le domestique de monsieur ; car

je ne suis à son service que depuis trois jours; il m'a pris dans les Petites Affiches, une feuille purement littéraire, avec laquelle je suis habituellement en rapport; oui, c'est là que monsieur a trouvé ma notice : « *Morodan, cocher-expert, connu pour aller vite.* » Avec moi, il faut ou qu'on verse, ou qu'on arrive, je ne connais que cela.

MADAME JACOB.

Vous dites donc que vous allez vous marier! Monsieur Raymond, votre maître, est donc veuf?

MORODAN.

Non, nous sommes garçon, toujours à ce que m'a dit Saint-Jean. Monsieur avait un neveu avec qui il s'est brouillé, et qu'il est venu, je crois, chercher à Paris.

MADAME JACOB.

Vous y êtes donc établi dans ce moment?

MORODAN.

Oui, nous demeurons rue de Tournon, n° 32; la maison est à nous, et justement, dans ce moment nous avons besoin d'un portier.

MADAME JACOB.

Ah! vous avez besoin... (A part.) Maudit cocher! il n'arrivera pas.

MORODAN, parlant de sa place, aux chevaux.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que je vous disais! entendez-vous le démon? Ohé! oh! la la. Ce Petit-Gris ne peut pas rester en place : aussi, c'est la faute de monsieur, qui ce matin nous fait attendre deux heures au détour de la rue.

MADAME JACOB.

Comment! ce matin vous l'avez attendu? Sur les neuf heures, n'est-ce pas?

MORODAN.

Oui; mais c'est une aventure, un déguisement : il ne faut pas dire...

MADAME JACOB.

Je sais ce que c'est. Il est arrivé ici en redingote brune, en petite perruque.

MORODAN.

Je vois que vous êtes au fait. Eh bien, alors, dites-moi donc ce que cela veut dire?

MADAME JACOB, à part.

Il s'adresse bien.

MORODAN.

Il y avait une heure que je rongeais mon frein, quand monsieur est accouru. Vite, rue Saint-Lazare, au débit de tabac; fouette, cocher. Nous arrivons : monsieur se précipite dans la boutique; et, du haut de mon siége, j'entends qu'on demande des renseignements sur un jeune homme qui demeure dans la maison, au second étage.

MADAME JACOB.

Je comprends, il nous aura écoutés : c'est le *quiroga.*

MORODAN.

Le *quiroga !*

MADAME JACOB.

Oui, oui, allez toujours.

MORODAN.

« Monsieur, reprend la marchande de tabac, le jeune homme « dont vous parlez n'est pas rentré hier. »

MADAME JACOB.

Je crois bien, c'est cela même; nous y sommes.

MORODAN.

« Mais voici un petit mot qu'il a envoyé à onze heures du soir : « *Qu'on ne m'attende point, je ne rentrerai pas.* » Monsieur prend le billet, le regarde. Dieux! s'écrie-t-il, quelle écriture! il serait possible!

MADAME JACOB.

Il a dit cela?

MORODAN.

Ces propres paroles : quelle écriture! il serait possible!

Air de Marianne.

Soudain nous nous mettons en route,
Et jusqu'ici je l'ai conduit;
Mais dans la voiture sans doute
Il aura r'pris son autre habit.
Tout confondu,
Quand je l'ai vu
En beau monsieur redescendre impromptu :
J'dis : Quels chang'ments!
Si tant de gens
Qui roul'nt carrosse, ou derrière ou dedans,
De mon maître imitant l'allure,

Allaient, s'éveillant en sursaut,
Se trouver des gens comme il faut
En descendant d'voiture.

Je vous le demande maintenant, qu'est-ce que cela signifie?

MADAME JACOB.

Eh bien! je me le demande aussi; mais patience, nous sommes sur la bonne route, nous y arriverons.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, descendant vivement l'escalier.

PHILIPPE.

Madame Jacob! madame Jacob! j'ai des nouvelles.

MADAME JACOB.

Et moi aussi.

PHILIPPE, montrant Morodan, qui s'est assis auprès du poêle.

Quel est ce cocher étranger?

MADAME JACOB.

Il est de la maison de ce M. Raymond.

PHILIPPE, le saluant.

Monsieur, j'ai bien l'honneur.

MORODAN, se levant et saluant aussi.

Monsieur, c'est moi qui...

PHILIPPE.

Je vous en prie, je suis chez moi; restez donc.

MORODAN.

Du tout, j'ai l'habitude d'être assis; si vous vouliez prendre mon siége.

PHILIPPE.

Ne faites donc pas attention, je passe ma vie à être debout. Je crois avoir déjà eu l'honneur de voir monsieur; n'avons-nous pas dîné ensemble chez ce prince russe?

MORODAN.

C'est mon avant-dernière maison. Nous nous sommes aussi rencontrés quelquefois à l'Opéra.

PHILIPPE.

L'année dernière; cette année, nous sommes abonnés aux Bouffons.

MORODAN.

Et vous avez bien raison; j'aime mieux ce théâtre, la salle est plus petite, et il fait plus chaud... sous le péristyle.

MADAME JACOB.

Eh ! messieurs, vous parlerez spectacle une autre fois. (A Philippe.) Racontez-moi vite ce que vous savez. Vous pouvez tout dire devant monsieur ; c'est un bon enfant.

PHILIPPE.

Ah ! c'est un bon enfant. Eh bien, mes amis, le maître de monsieur est un prétendu ; il vient pour épouser mademoiselle.

MADAME JACOB.

Eh ! nous le savons de reste.

PHILIPPE.

Mais l'explication a été chaude, car on entendait leurs voix de l'antichambre.

MADAME JACOB.

Et vous n'avez pas écouté ?

PHILIPPE.

J'étais de là, l'oreille contre la porte. « Monsieur, (à Morodan) « disait votre maître, on m'a trompé sur votre fortune; je sais « que dans ce moment vous êtes gêné. — Monsieur, disait M. de « Selmar, il n'est pas nécessaire de parler si haut; je vois que « vous refusez de vous allier à nous ; mais ce n'est pas une raison « pour me perdre. — Au contraire, je viens pour vous sauver, et « j'ai cent mille francs à votre service ; mais c'est à une condition. »

MADAME JACOB.

Eh bien ! cette condition ?

MORODAN.

Oui, quelle est-elle ?

PHILIPPE.

Je ne l'ai pas entendue, car monsieur venait à la porte, qu'il a ouverte. « Philippe ! » Vous comprenez bien que j'étais déjà à dix pas de là, assis près de la croisée, tenant à la main *le Solitaire*, et feignant de dormir, comme quelqu'un qui aurait lu. Philippe ! j'étends les bras, je me frotte les yeux... « Descendez, et défendez « ma porte, je n'y suis pour personne. — Et nous, reprend votre « maître, passons chez ces dames. » Alors... (On frappe.) Hein, qui est-ce qui frappe ?

MADAME JACOB, tirant le cordon sans regarder.

C'est égal, allez toujours.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ADOLPHE.

ADOLPHE.

M. de Selmar?

PHILIPPE, le regardant.

Ah! mon Dieu! si je ne me trompe...

ADOLPHE.

M. de Selmar?

MADAME JACOB, à part.

N'oublions pas la consigne. (Haut.) Monsieur est sorti.

ADOLPHE.

Sorti!

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

ADOLPHE.

Tu mens, coquin!

PHILIPPE.

Monsieur me reconnaît; moi aussi, je reconnais monsieur. Lundi dernier, la nuit, le mur du jardin... oh! je n'ai rien dit.

ADOLPHE, lui donnant une bourse.

Prends, et tais-toi.

PHILIPPE.

Je prends, et je me tais. (Bas.) Monsieur est chez lui.

ADOLPHE, de même.

C'est bon. (Haut, à madame Jacob.) Vous dites donc que monsieur ne reçoit pas. Il y a pourtant une voiture à la porte.

MADAME JACOB.

C'est égal, dès que monsieur dit qu'il n'y est pas. (A part.) Est-il obstiné!

PHILIPPE, bas.

C'est la voiture d'un futur.

ADOLPHE.

Un futur!

PHILIPPE, bas.

Il vient pour épouser.

ADOLPHE.

Épouser! c'est ce que nous verrons. Mais je suis bien bon,

n'ai-je pas la clef? et cet escalier dérobé... Adieu, adieu, mes amis; puisque votre maître n'est pas visible, je reviendrai demain.

(Il fait semblant de sortir par le fond, et se glisse par le petit escalier.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté ADOLPHE.

MADAME JACOB.

Eh bien donc, monsieur Philippe, continuez, puisqu'enfin le voilà parti.

PHILIPPE.

Parti... Ah! madame Jacob! aurez-vous donc toujours des yeux pour ne point voir?

MADAME JACOB.

Comment?

PHILIPPE.

Il est monté par le petit escalier.

MADAME JACOB.

Vous l'avez vu?

PHILIPPE.

Oui, sans doute. Il paraît qu'il connaît le chemin; et puisqu'il faut tout vous dire, c'est le jeune homme de l'autre soir, le monsieur aux louis d'or.

MADAME JACOB.

J'y suis; c'est le manteau de ce matin, ce monsieur qui venait pour...

PHILIPPE.

Ou pour... car nous ne savons pas encore au juste; mais, je vous le demande, madame Jacob, quelles mœurs!

MORODAN.

C'est pourtant vrai, quelles mœurs! Ce n'est pas dans notre classe que...

PHILIPPE.

Moi, je ne loge pas au premier, je ne suis qu'un laquais; mais, si j'épouse Annette, c'est que je sais à quoi m'en tenir. Mademoiselle Annette est la sagesse même.

MADAME JACOB.

Oh, oui! la sagesse même. Où donc est ce petit Jacob? (Appelant.) Jacob!... Moi qui avais une commission à lui donner.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; ANNETTE.

ANNETTE.

Ah, mes amis! si vous saviez l'émotion et surtout la surprise...

PHILIPPE.

Eh bien! Annette? ma chère Annette! elle se trouve mal!

MADAME JACOB.

Tenez, c'est des vapeurs dans le genre de madame.

ANNETTE.

Ce ne sera rien. Le flacon de ma maîtresse, dans mon tablier.

PHILIPPE, *prenant le flacon dans la poche d'Annette.*

Le voilà... elle revient.

ANNETTE.

Dans un autre moment, il y aurait eu de quoi se trouver mal tout à fait... Imaginez-vous que tout à l'heure dans le boudoir de madame, où j'étais à travailler seule, voilà que tout à coup nous entendons, c'est-à-dire j'entends madame, qui crie : Annette! Annette! ouvrez; pourquoi êtes-vous enfermée?

PHILIPPE.

Vous étiez enfermée!

MADAME JACOB.

Mais où donc est Jacob! je croyais qu'il était là!

ANNETTE.

Oui, je ne sais comment, par inadvertance. Enfin je me dépêche le plus possible; j'ouvre, et je vois ma maîtresse et sa fille avec monsieur et cet étranger... M. Raymond.

PHILIPPE.

Comme je vous le disais tout à l'heure, ils étaient passés chez ces dames.

ANNETTE.

Annette,... sortez, me dit ma maîtresse; et la porte se referme.

PHILIPPE.

Il fallait faire comme moi, écouter.

ANNETTE.

Impossible, ils parlaient à voix basse; mais que disaient-ils? voilà ce que je ne pouvais deviner; aussi la curiosité, l'impatience, d'autres idées encore, tout cela réuni, fait que je n'y puis plus tenir; je tourne le bouton de la porte, et j'entre audacieusement.

— Madame a sonné? — Du tout, mademoiselle. — Je demande pardon à madame, je suis certaine d'avoir entendu sonner. — Vous vous êtes trompée, laissez-nous. — Dans ce moment, la porte, que j'avais laissée tout contre, s'ouvre avec fracas; un jeune homme se précipite...

MORODAN.

Parbleu, celui de tout à l'heure.

PHILIPPE.

Je vous disais bien qu'il était monté.

ANNETTE.

En l'apercevant, mademoiselle jette un cri...

MORODAN.

Décidément, c'était pour mademoiselle.

ANNETTE.

Mais le jeune homme regarde l'étranger.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu! ils vont se battre!

MORODAN.

Mon maître se battre! Monsieur, voilà nos deux maisons brouillées.

ANNETTE, ayant l'air de reprendre haleine.

Le jeune homme regarde l'étranger, s'élance vers lui... Celui-ci lui tend les bras, et ils s'embrassent tous deux, tandis que monsieur, me poussant par les épaules, me met hors du cabinet, et tout cela si rapidement, que j'ai à peine le temps de me reconnaître; je descends, je me trouve mal, et voilà.

PHILIPPE.

Air de Turenne.

Mais que veut dire ce mystère?
Et quels sont ces deux inconnus?

ANNETTE.

Est-ce son fils?

MADAME JACOB.

Est-ce son père?

MORODAN.

Attendez donc!... je n'y suis plus.

TOUS.

Nos soins seraient-ils superflus?

MADAME JACOB.

Faut-il souffrir que par de tels outrages
Un maître ainsi blesse nos intérêts?

PHILIPPE.

Garder pour eux tous leurs secrets,
C'est presque nous voler nos gages.

C'est fini, au moment où nous croyons tenir le fil, le voilà plus embrouillé que jamais; et nous n'y sommes plus.

MORODAN.

Il est de fait que vous n'y êtes plus.

MADAME JACOB.

Et dire que nous ne pourrons pas pénétrer ce mystère!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JACOB.

JACOB, descendant le petit escalier.

Ma mère, madame Jacob... ohé... les autres!

MADAME JACOB.

Ah! le voilà enfin... Eh bien! qu'y a-t-il donc?

JACOB.

Allez, de fameux événements, et je peux vous en apprendre, car je connais toute la manigance.

TOUS.

Il serait possible!

MADAME JACOB, le caressant.

Quand je vous le disais, est-il gentil! Parle donc, mon enfant.

TOUS.

Eh, oui! parle vite.

PHILIPPE.

Mais par quel moyen as-tu appris...

JACOB.

Par quel moyen? ça c'est mon secret à moi, vous ne le saurez pas; mais pour celui de nos maîtres, c'est différent! Imaginez-vous donc que M. Adolphe qui vient d'arriver est le neveu de M. Raymond.

ANNETTE.

Son neveu!

MORODAN.

Notre neveu!

JACOB.

Eh, oui! vraiment! Il était dans la disgrâce de son oncle, au su-

jet d'un mariage qu'il avait refusé à Marseille. Alors, il était venu ici à Paris, et il était tombé amoureux de mademoiselle.

MADAME JACOB, à Philippe.

Amoureux de mademoiselle! Vous le voyez.

PHILIPPE.

Parbleu! c'est moi qui vous l'ai dit.

MORODAN.

Du tout, vous disiez de madame.

ANNETTE.

Laissez-le donc achever.

JACOB.

Étant sans fortune, et brouillé avec son oncle, il n'osait pas lui parler de son amour, et demander son consentement; d'un autre côté, M. de Selmar lui aurait refusé sa fille. Alors, depuis quelques jours, et sans en parler à personne, ils s'étaient mariés secrètement.

TOUS.

Secrètement.

ANNETTE.

Vous voyez, monsieur Philippe, avec vos idées... Moi, j'étais bien sûre que ma maîtresse...

JACOB.

Là-dessus, des reproches, des explications, des pardons avec des sanglots : Mon père, ma fille; et ainsi de suite. Finalement, il a été convenu que, pour l'honneur de la famille, cela serait tenu secret; que le mariage ne serait censé avoir lieu qu'aujourd'hui; qu'on allait tout préparer pour cela, et qu'on ne parlerait pas des soixante mille francs que M. Raymond doit prêter à notre maître. Alors, ils se sont tous réconciliés, et sont enfin sortis du boudoir; (Bas, à Annette) heureusement pour moi, car j'étouffais.

ANNETTE, d'un air d'intérêt.

Comment! vous étouffiez?

JACOB, bas, à Annette.

Oui, cette armoire où vous m'aviez fait cacher était si étroite

ANNETTE, de même.

Taisez-vous, voici ces messieurs.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE SELMAR, M. RAYMOND, ADOLPHE.

M. DE SELMAR.

Mon cher Raymond, mon cher Adolphe, si vous saviez combien je suis heureux de cette alliance! mais vous sentez comme moi que la plus grande discrétion...

RAYMOND.

Moi, d'abord, je vous réponds de mes gens.

M. DE SELMAR.

Moi des miens; et la bonne raison, c'est qu'ils ne savent rien.

PHILIPPE, à Adolphe.

J'espère que monsieur est content de moi, et que maintenant qu'il va être notre maître il ne m'oubliera pas.

M. DE SELMAR.

Comment! Philippe, vous savez...

PHILIPPE.

Oui, monsieur; les bonnes nouvelles se répandent vite; et comme madame nous avait promis que le jour du mariage de mademoiselle...

M. DE SELMAR.

En effet. Eh bien! quand ma fille se mariera, ce qui ne va pas tarder, nous verrons.

PHILIPPE.

Ah! monsieur, je suis tranquille; c'est comme si c'était déjà fait.

M. DE SELMAR.

Hein! qu'est-ce que cela signifie?

PHILIPPE.

Que quand même nous connaîtrions la vérité, ce n'est pas avec des domestiques aussi fidèles et aussi dévoués à leurs maîtres qu'il y a jamais rien à craindre.

RAYMOND, bas, à M. de Selmar.

Ils sont au courant de tout.

M. DE SELMAR.

Puisque vous étiez si bien instruits, pourquoi dès hier ne m'avoir pas averti?

ANNETTE.

Monsieur sait bien qu'hier c'était impossible.

M. SELMAR, troublé.

Ah ! c'était... Allons, ils n'en ont pas manqué un.

RAYMOND.

Ce n'est pas étonnant; si vous aviez pris les mêmes précautions que moi.

MADAME JACOB, faisant la révérence à M. Raymond.

Puisque monsieur n'a pas de portier pour sa maison de la rue de Tournon , n° 32, s'il voulait prendre mon fils Jacob.

RAYMOND.

Comment ! vous savez qui je suis?

MADAME JACOB.

Qui ne connaît M. Raymond, riche propriétaire de Marseille...? J'ose croire que monsieur en serait content, et que pour le zèle, l'activité et la discrétion...

RAYMOND.

Oui, il est à bonne école.

M. DE SELMAR, bas, à M. Raymond.

Eh bien! qu'en dites-vous? et quel parti faut-il prendre pour échapper à la maligne curiosité de ces argus?

RAYMOND.

Aucun, mon cher ami; et puisqu'on ne peut se soustraire à cette surveillance intérieure, à cette inquisition domestique; puisqu'il est impossible de leur cacher aucune de nos actions, tâchons qu'elles soient toujours telles qu'on n'y puisse rien blâmer, et rappelons-nous toujours ce poëte qui disait :

« La loge du portier
« Est le vrai tribunal où se juge un quartier. »

VAUDEVILLE.

Air : Dieux! que c'est beau! (de la Petite Lampe merveilleuse.)

RAYMOND, à Jacob.

De mon hôtel je te crois digne
D'être portier : sois donc heureux;
Mais retiens bien cette consigne :
Quand il viendra quelques fâcheux,
Ferme bien la porte sur eux :
Mais lorsque vient l'humble mérite,
Quand la beauté me rend visite,
Sur-le-champ en portier discret :
Le cordon, s'il vous plaît.

M. DE SELMAR.

Qu'une maison soit opulente,
Que le maître occupe un emploi;
Soudain l'amitié diligente
Frappe à la porte... Ouvrez, c'est moi;
Croyez à mon zèle, à ma foi :
Mais le jour du malheur arrive,
Soudain l'amitié fugitive,
S'écrie, en faisant son paquet :
« Le cordon, s'il vous plaît. »

PHILIPPE.

Des demandeurs la foule est grande,
Et même chez nos grands seigneurs,
Chacun en veut, chacun demande
Ou de l'argent ou des honneurs.
L'un voudrait avoir une place,
L'autre, se courbant avec grâce,
Dit, en présentant son placet :
« Un cordon, s'il vous plaît. »

MORODAN.

Moi, j'en conviens, de la Turquie
J'aime assez les goûts et les mœurs;
On y vit sans cérémonie,
On y meurt plus gaiement qu'ailleurs;
Sitôt qu'un muet vous arrête,
Loin de fuir pour sauver sa tête,
On dit, en baissant son collet :
« Le cordon, s'il vous plaît :

JACOB, au public.

Que de portiers, dans leur paresse,
Craignent de tirer le cordon;
Moi, messieurs, je voudrais sans cesse
Avoir du monde à la maison :
Aussi, messieurs, je vous exhorte
A venir souvent à ma porte
Dire en prenant votre billet :
« Le cordon, s'il vous plaît. »

L'INTÉRIEUR D'UN BUREAU,

OU

LA CHANSON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 25 février 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. YMBERT ET VARNER.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOUR, chef de division.
EUGÉNIE, sa fille.
M. DUMONT, chef de bureau.
VICTOR, jeune employé.
BELLE-MAIN, vieil expéditionnaire.
DEUX GARÇONS DE BUREAU.

La scène se passe dans un Ministère.

Le théâtre représente l'intérieur d'un bureau, dont le fond est occupé par une grande tablette contenant des cartons et des dossiers. A la droite du spectateur, dans le fond, la porte d'entrée, qui est toujours ouverte, et qui laisse voir sur le mur extérieur le mot *Escalier*, écrit en gros caractères. A gauche une croisée. Sur un plan plus avancé, à droite, une porte au-dessus de laquelle on lit : *Première division*, 3e *bureau*, M. DUMONT, *chef*. Sur le même plan, à gauche, une autre porte, au-dessus de laquelle on lit : *Première division. Le cabinet du chef de division est à droite.*

Une grande table au fond. A gauche une table. A droite une autre table, garnie de tout ce qui est nécessaire à un employé de bureau : cartons, papiers, encrier, plumes, canif, grattoir. Un vieux fauteuil, près de cette table, etc. A côté, une petite manne d'osier pour mettre les vieux papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, devant la table à gauche et écrivant.

Personne encore au ministère! il est à peine huit heures, et me voilà déjà à mon poste. Depuis trois jours mes créanciers s'établissent de si bon matin à ma porte, que je suis forcé d'arriver au bureau au point du jour. Cela a bien son bon côté; et si tous les employés étaient aussi exacts que moi... Il faudra que je soumette cette idée-là à son excellence. (Écrivant.) Recette pour faire arriver les commis de bonne heure : Vous prenez deux, trois créanciers, ou même plus, vous ne les payez pas, ce qui est toujours d'une exécution facile... Ma foi, ce plan me sourit, et il faut

que je l'écrive, cela me fera toujours passer le temps; c'est plus amusant que la romance que j'avais commencée. D'ailleurs, moi, je ne connais que cela, quand on est au bureau, il faut s'occuper.

Air de la Robe et les Bottes.

Est-il des maux, divine poésie,
Que tes bienfaits ne fassent oublier?
Sans fortune dans cette vie,
Je suis par toi riche sur le papier.
O perspective aimable et séduisante!
Je suis seigneur de ce riant coteau,
Et, s'il le faut, la rime complaisante
Va, d'un seul vers, me donner un château.

SCÈNE II.

VICTOR; M. BELLE-MAIN, le parapluie et une liasse de papier sous le bras, culotte de nankin, bas chinés.

VICTOR.

Eh! c'est monsieur Belle-Main, notre expéditionnaire!

BELLE-MAIN, en entrant, accroche son chapeau à un portant.

Est-ce que je serais en retard? (Regardant sa montre.) Non, c'est vous qui êtes en avance. Ah çà! monsieur Victor, vous avez donc été diminué?

VICTOR.

Pourquoi?

BELLE-MAIN.

C'est que, comme d'ordinaire l'exactitude est en raison inverse des appointements, j'ai cru que depuis quelques jours les vôtres avaient essuyé une forte réduction.

VICTOR.

Ce cher Belle-Main! et vous en étiez fâché?

BELLE-MAIN.

Certainement, parce que vous êtes un brave garçon. Mais, d'un autre côté, je me disais: « C'est peut-être là-dessus que M. le « chef de division doit prendre les fonds de cette gratification que « l'on me promet depuis cinq ans; » et cela m'aidait à prendre votre chagrin en patience.

VICTOR.

Je comprends; mais comment, vous, monsieur Belle-Main, qui avez une écriture superbe, qui êtes le plus ancien expéditionnaire

de l'administration, ne demandez-vous pas quelque chose de mieux qu'une gratification? Une place de sous-chef, par exemple : cela vous est bien dû.

BELLE-MAIN.

M'en préserve le ciel! Tenez, jeune homme, vous voyez ce bureau et ce fauteuil : il y a aujourd'hui vingt ans que je m'y installai avec armes et bagages, je veux dire, mon canif, mes plumes, et mon parapluie; il est là pour le dire, c'est toujours le même. Depuis ce temps, employés, sous-chefs, chefs et ministres, combien j'en ai vu entrer et sortir; combien cette main a copié de lettres de diminutions, suppressions et réformes définitives; tout a été changé, ou renversé, tout, excepté mon fauteuil, qui, malgré ses oscillations continuelles, est encore sur ses pieds, comme moi sur les miens. Il est toujours là, scellé dans le parquet, stationnaire, immobile, et je fais comme lui; je n'avance pas, mais je reste en place, c'est toujours ça.

VICTOR.

Et jamais, malgré votre talent, vous n'avez été inquiété?

BELLE-MAIN.

Jamais.

Air de Marianne.

Loin d'imiter maint camarade,
Qui voudrait être protégé,
Je tremble de monter en grade,
Voilà toute la peur que j'ai.
Commis hier,
L'un est tout fier
Du nouveau bref
Qui le nomme sous-chef.
Le lendemain,
Revers soudain
Qu'il eût bravé
Sans ce poste élevé.
Aussi je me dis, et pour cause,
Lorsque je vois les temps si durs,
Ne soyons rien, pour être sûrs
De rester quelque chose.

Par bonheur, il y a tant de gens qui pensent à eux qu'on ne pense jamais à moi.

VICTOR.

Et vous trouvez qu'une gratification n'offre pas les mêmes inconvénients?

BELLE-MAIN.

Sans doute : ce n'est pas un fixe, c'est accidentel, c'est de la main à la main, et puis je n'en abuse pas ; voilà cinq ans que l'on me remet toujours au prochain conseil d'administration ; le conseil s'assemble, la bonne volonté s'arrête, le rapport reste en chemin, la gratification languit, et cette pauvre mademoiselle Charlotte, ma future, fait comme la gratification.

VICTOR.

Comment ! Belle-Main, il serait possible ! vous êtes amoureux ?

BELLE-MAIN.

Oui, monsieur, quand je ne suis pas au bureau s'entend, c'est-à-dire, depuis quatre heures du soir, jusqu'à... et les dimanches et fêtes. Vous saurez que j'ai cinquante-deux ans, et mademoiselle Charlotte trente-six ; mais quand on se marie, il y a toujours des frais extraordinaires, des frais d'installation, et si on prenait cela sur les appointements de l'année, on ne s'y retrouverait plus. Aussi voilà cinq ans que nous attendons cette gratification.

VICTOR.

Comment ! mon cher Belle-Main, vous n'avez pas autre chose à offrir à mademoiselle Charlotte ?

BELLE-MAIN.

Que voulez-vous ? en ma qualité d'expéditionnaire, je lui offre ma main, c'est tout ce que j'ai de mieux.

VICTOR.

Eh bien, mon cher ! priez le ciel que je réussisse, que j'épouse celle que j'aime, et vous verrez comme je vous pousserai.

BELLE-MAIN, vivement.

Non pas.

VICTOR, montrant son fauteuil.

Sur place, une gratification tous les ans ; je marie mademoiselle Charlotte, et je suis le parrain du premier enfant.

BELLE-MAIN.

Un instant, un instant ; comme vous y allez !

VICTOR.

Vous avez raison, car je ne suis guère plus avancé que vous ; ce n'est pas avec cent louis de traitement, (à part) et mille écus de dettes, (haut) qu'on peut demander en mariage une jeune personne charmante, la fille d'un homme en place, vingt mille livres de rente.

BELLE-MAIN.

Peut-être.

Air de Préville et Taconnet.

Monsieur le chef vous trouve du mérite;
Il vous salue, et d'un air amical,
A ses concerts souvent il vous invite,
Et chez lui vous allez au bal;
Pour avancer c'est là le principal.
Trop heureux les commis ingambes!
Ah! dans la place où je me vois,
J'aurais déjà fait mon chemin, je crois,
Si le destin avait mis dans mes jambes
L'agilité qu'il plaça dans mes doigts.

Cela me fait penser que j'ai là à vous un tas de minutes à expédier; ces papiers que vous m'avez donnés hier...

VICTOR.

C'est bien, c'est bien, je ne vous parle plus. (Belle-Main va à son bureau, met à chacun de ses bras de petites manches de toile, prend ses plumes, et se dispose à écrire.) Au fait, ce cher Belle-Main a raison, je ne vois pas pourquoi je n'aspirerais pas à la main d'Eugénie. Son père est notre chef de division; mais il me reçoit avec plaisir; je lui ai même lu quelquefois des vers auxquels il n'entend rien, mais qu'il me fait l'honneur de corriger, parce que, comme tant d'autres, il est connaisseur. Par exemple, je ne lui ai pas montré ma dernière chanson, et je ne la montrerai à personne; c'est pour moi. (Il fouille dans sa poche.) Où l'ai-je donc mise? (Il cherche encore.) Il me semble que le dernier couplet est un peu fort; car, après tout, le ministre peut avoir été trompé comme un autre. (Il cherche dans ses poches.) Il me semble que je l'avais sur moi; non, je me rappelle très-bien maintenant que j'ai laissé ma chanson dans une feuille de papier à la *Tellière*. Ce sera comme l'autre jour; cet état de mes dettes que j'avais fourré dans une situation de la caisse. (Feuilletant plusieurs papiers.) Ah! (avec joie) j'y suis; ces rapports que j'ai portés tout à l'heure au secrétariat...

Air : Vers le temple de l'hymen.

C'est là que sont mes couplets,
Ou du moins je le soupçonne;
Il n'a dû venir personne :
Courons et reprenons-les.
Sans cela mauvaise affaire;

Et le ministre en colère
Pourrait bien, d'un ton sévère,
Me dire, en me supprimant :
« Monsieur, ne vous en déplaise,
« Vous chantiez, j'en suis fort aise;
« Eh bien, sautez maintenant. »
(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

BELLE-MAIN, seul.

Eh bien! eh bien! où va-t-il donc? il laisse là son travail; ces jeunes gens ont une tête. Hein! j'entends un équipage. (Il se lève, et va regarder par la fenêtre.) C'est sans doute celui du chef de division; oui, et en même temps le cabriolet du chef de bureau. C'est singulier, dans cette administration (montrant son parapluie) nous avons presque tous voiture; aussi, comme cela marche! (Regardant par la porte qui est en face de la croisée.) Eh mais! c'est M. de Valcour et sa fille. La fille du chef de division ici! dans les bureaux! Il faut qu'il y ait aujourd'hui de l'extraordinaire.

(Il retourne à son bureau.)

SCENE IV.

BELLE-MAIN, à son bureau; M. DE VALCOUR, suivi d'un garçon de bureau qui tient son portefeuille et des papiers; EUGÉNIE.

M. DE VALCOUR.

Oui, ma chère Eugénie, la femme de son excellence désire te voir ce matin, et il est convenable que je t'y conduise moi-même. Elle a été ravie du goût exquis avec lequel tu as chanté cette romance, au concert où elle t'a rencontrée. Le fait est que tu l'as phrasée comme un ange.

EUGÉNIE.

Le sujet servait un peu mes efforts.

M. DE VALCOUR.

C'est clair; tu es la jeune personne malheureuse, M. Victor le troubadour adoré, et moi le père barbare qui contrarie ton inclination.

EUGÉNIE.

Est-ce juste, aussi! Vous le recevez, vous lui faites accueil; il conçoit des espérances, et maintenant...

M. DE VALCOUR.

Air du vaudeville du Jaloux malade.

Tiens, Victor a trop de jeunesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra parvenir.

M. DE VALCOUR.

Il n'a pas l'ombre de richesse.

EUGÉNIE.

Tant mieux, il pourra s'enrichir.

M. DE VALCOUR.

Il est léger, plein d'imprudence;
Lorsqu'il travaille, c'est, je croi,
A tout autre chose qu'il pense.

EUGÉNIE.

Ah! tant mieux; c'est qu'il pense à moi.

Enfin tout le monde convient que Victor est d'une excellente famille, qu'il a de l'esprit; et vous, à qui l'on en accorde beaucoup...

M. DE VALCOUR, la caressant.

Tu crois que j'ai beaucoup d'esprit?

EUGÉNIE.

Je l'entends dire à toutes les personnes qui viennent dîner chez nous.

M. DE VALCOUR.

Du goût, un peu de littérature, le tort d'avoir fait quelques vers qui ne sont pas mal tournés, voilà ce qui m'a valu cette réputation; mais il ne faut pas parler ainsi, ma chère enfant, cela peut nuire à un chef de division.

EUGÉNIE.

Je ne vois pas que ce puisse jamais être un tort que d'être spirituel.

M. DE VALCOUR.

Si vraiment, c'en est un en administration. Ainsi, une fois pour toutes, en petit comité, je veux bien convenir que j'ai de l'esprit, mais ici je n'avoue que du talent. Au surplus, je prendrai sur la conduite de Victor des informations certaines; car on prétend qu'il est très-léger, très-étourdi, et peu assidu. (Apercevant Belle-Main.) Et tiens, nous ne pourrions pas mieux nous adresser; c'est un ancien expéditionnaire de ce bureau, sans haine, sans envie, M. Belle-Main. (Allant à lui.) Bonjour, mon cher Belle-Main; voici des lettres à expédier pour aujourd'hui.

BELLE-MAIN, quittant son fauteuil et allant recevoir les lettres des mains de M. de Valcour.

Ce sera fait, monsieur, si on ne vient pas me bousculer comme à l'ordinaire.

M. DE VALCOUR.

Un moment; je voulais vous demander quelques détails sur le compte de M. Victor; je vois qu'il n'est pas encore venu.

BELLE-MAIN.

Si vraiment, il l'était avant moi; vous voyez son chapeau.

Air de Préville.

Depuis trois jours son ardeur est extrême,
C'est le modèle des commis;
Il est encor plus exact que moi-même,
Et vous savez pourtant si je le suis :
De la plus humble des demeures,
Fort ponctuel à m'exiler,
Vers mon bureau quand on me voit aller,
Chaque bourgeois se dit : voilà neuf heures,
Et prend sa montre afin de la régler.

M. DE VALCOUR.

Et Victor est de même?

BELLE-MAIN.

Pire encore; je crois qu'il passe les nuits au bureau.

EUGÉNIE, à M. de Valcour.

Vous l'entendez. (A Belle-Main.) Ah! mon Dieu, monsieur! que vous avez l'air d'un bien bon commis, et que mon père avait raison de dire que vous étiez un honnête homme!

BELLE-MAIN.

Comment! M. le chef de division a daigné vous dire officiellement?

EUGÉNIE, à Belle-Main, avec timidité.

Monsieur, nous donnons ce soir un bal dont je fais des honneurs; si j'osais vous prier...

M. DE VALCOUR, bas, à sa fille.

Aujourd'hui; y pensez-vous?

BELLE-MAIN.

Me prier, mademoiselle, de quoi?

EUGÉNIE.

De venir demain passer la soirée.

M. DE VALCOUR.

Oui, sans façon, nous n'aurons personne; j'ai, d'ailleurs, plu-

sieurs lettres d'invitation, que je vous prierai de m'écrire comme les dernières, vous savez?

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, mais je ne me rappelle pas.

M. DE VALCOUR.

Cependant vous les aviez copiées?

BELLE-MAIN.

Oui, monsieur; mais je ne les ai pas lues.

M. DE VALCOUR.

Adieu, mon cher Belle-main; si vous voyez M. Dumont, le chef de bureau, priez-le de m'attendre ici, je lui parlerai en sortant du cabinet du ministre. (A sa fille.) Viens, ma chère Eugénie.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

EUGÉNIE, à Belle-Main.

Adieu, monsieur, à demain.

BELLE-MAIN.

Certainement, mademoiselle. (A part.) Si je pouvais lui glisser quelques phrases de galanterie administrative. (Haut et saluant Eugénie.) Mademoiselle, agréez l'assurance des sentiments respectueux (en ce moment, Eugénie, qui est près de la porte de l'appartement où son père est entré, entre aussi avant que Belle-Main ait fini sa phrase) avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant... (levant les yeux, et s'apercevant qu'Eugénie est entrée), et cætera; elle n'a pas entendu la fin, mais c'est égal.

SCÈNE V.

BELLE-MAIN, seul.

Quel bonheur! aller passer demain la soirée chez le chef de division; depuis vingt ans, je n'ai jamais été aussi fort en faveur, et voilà une belle occasion pour toucher deux mots de ma gratification; je crois maintenant que je l'aurai, et quand je pense à cela... Attaquons toujours cette pyramide de paperasses... (Il prend une plume, qu'il taille et qu'il apprête tout en parlant). Un avantage de mon état, c'est que tout en écrivant on peut faire de petits châteaux en Espagne; je rêve, et la plume va toujours; je m'amuse à dépenser la gratification que j'espère; je me promets la redingote de Louviers, le pantalon pareil : et je marchande déjà pour mademoiselle Charlotte la robe de mérinos.

Air de Lantara.

Sans aspirer à la corbeille,
Vers le schall j'ose me lancer ;
J'achète la boucle d'oreille,
Et quand je viens de tout dépenser,
Quatre heures sonnent... je m'éveille ;
Mais plus heureux qu'on ne peut le penser,
Malgré le luxe de la veille,
Le lendemain je peux recommencer.

(Il va s'asseoir au bureau.)

Il est vrai que par ce moyen je ne retiens jamais un mot de ce que je copie ; mais c'est un mérite de plus, et cela m'a donné dans l'administration une réputation *d'homme discret*, qui a son côté utile, (montrant les papiers qui sont sur son bureau) parce que tout le monde s'adresse à moi ; il n'y a que M. Dumont, mon chef de bureau, que je ne puis jamais contenter : avec lui, il faut toujours mettre les points sur les I ; et s'il m'arrive de faire un pâté, de mettre un *S* pour un *T*, et réciproquement, il ne manque pas de me relever...

(Il écrit, et, lisant ce qu'il écrit, il continue.)

« Et pour éviter mainte erreur
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur...

(Interrompant son ouvrage.) Nous proposons, nous proposons... tous leurs rapports finissent comme cela.

(Il continue d'écrire.)

« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe. »

(Il écrit toujours en parlant.) Ce n'est pas que M. Dumont ne soit un très-brave homme, intègre, délicat ; mais il n'est pas insensible à certaines politesses que je ne peux pas lui faire : j'ai remarqué, entre autres, qu'une invitation ne lui déplaisait pas, et qu'il s'en souvenait en temps et lieu. Ah ! mon Dieu, voilà une tache d'encre, quand j'en étais au dernier mot !

SCÈNE VI.

BELLE-MAIN, travaillant; DUMONT.

DUMONT, encore sur l'escalier.

C'est bon, c'est bon, dites que je n'y suis pas.

BELLE-MAIN.

J'entends, je crois, notre chef de bureau.

DUMONT, entrant, et toujours à la cantonade.

Cependant vous recevrez ce grand monsieur... (A part.) J'ai diné hier chez lui, (à la cantonade) et ce petit qui vient quelquefois... (à part) diable! je dois diner chez lui demain; (à la cantonade) du reste, je n'y suis pour personne. Si on ne savait pas choisir son monde et se débarrasser des importuns, on ne s'en tirerait jamais; tout mon temps est véritablement gaspillé par les invitations et les diners en ville; pour faire un métier comme celui-là, il faut avoir un cœur de bronze, et un estomac de fer; voilà pourtant où en sont les gens en évidence.

BELLE-MAIN.

Monsieur...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est?

BELLE-MAIN.

Monsieur le chef de division doit vous parler en sortant du travail, et vous prie de l'attendre.

DUMONT.

C'est bien; tenez, voilà un rapport qu'il faut expédier d'urgence.

BELLE-MAIN.

Allons, il avait déjà peur que le tas ne diminuât. J'ai l'honneur de vous faire observer que tout ce que j'ai là est déjà urgent.

DUMONT.

Parce que vous n'avancez à rien, et que vous êtes d'une lenteur... Vous n'aurez donc jamais d'activité?

BELLE-MAIN.

Ma foi, monsieur, j'en ai pour douze cents francs; mais j'ose dire, en revanche, que la correction et le fini du dessin... (prenant un papier sur le tas) je vous prie seulement de regarder cette majuscule : comme c'est détaché! Que diable! pour m'apprécier il ne faut que des yeux; (à part) mais je tombe justement sur un chef qui a la vue basse!

DUMONT, regardant.

Oui, pas mal, c'est assez net; mais quel est ce travail que vous venez de terminer?

BELLE-MAIN.

Celui-là? oh! je ne veux pas que vous le voyiez, parce que vous, qui n'aimez pas les pâtés...

DUMONT, prenant le papier et lisant.

Qu'est-ce que c'est que cela?

BELLE-MAIN.

Je savais bien que vous ne seriez pas content; ce n'est pas l'embarras, le plein est peut-être plus hardi, mais le délié n'est pas aussi subtil.

DUMONT, à part.

Est-il possible! une chanson contre le ministre! quelle indignité!

Air : de Turenne.

Qui le croirait? malgré son air modeste,
C'est donc ainsi qu'il employait son temps.
(A Belle-Main.)
Je n'aurais jamais, je l'atteste,
Soupçonné de pareils talents.

BELLE-MAIN.

Pourquoi pas? Lorsque je calcule,
J'en ai plus d'un, en vérité.

DUMONT, à part.

Lui, de l'esprit! qui s'en serait douté?
Depuis vingt ans qu'il dissimule.

J'en rendrai compte; mais, en attendant votre réforme définitive, je vous suspens de vos fonctions; vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Comment! me suspendre! Qu'est-ce qu'il dit donc là? il faut absolument qu'il se trompe, et qu'il me prenne pour quelqu'un qui en vaille la peine. (A Dumont.) Je vous ferai observer, monsieur, que c'est moi, Belle-Main, expéditionnaire; douze cents francs de traitement, ça ne se supprime jamais.

DUMONT.

Il y a commencement à tout, monsieur; vous connaissez très-bien le motif.

BELLE-MAIN.

Moi, monsieur?

DUMONT.

Il suffit, monsieur, on vous le fera alors connaître sous peu ; et, je vous le répète, vous pouvez vous retirer.

BELLE-MAIN.

Vous me permettrez bien, monsieur, de prendre mes effets, canifs, règles et grattoirs, et de faire un paquet de la totalité. J'ai, d'ailleurs, ici à côté, des papiers à mettre en règle, et ce n'est pas après vingt ans d'exactitude, que l'on veut sortir comme un brouillon. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort par la porte de l'escalier.)

SCÈNE VII.

DUMONT, seul, lisant la chanson.

Je ne reviens pas de ma surprise. Qui jamais se serait douté qu'un expéditionnaire?... où diable l'esprit va-t-il se nicher? Si cela gagne une fois les bureaux, nous voilà perdus! et l'on ne peut pas réprimer trop sévèrement ... (Riant.) Ah, ah! c'est qu'elle est fort drôle, une âpreté, un mordant... Pour quelqu'un qui le connait, c'est d'une vérité... Il y aurait de quoi faire proverbe, s'il n'était plus en place! je voudrais, pour je ne sais quoi... Ah! c'est monsieur le chef de division.

(Il cache sa chanson.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR.

Ah! c'est vous, mon cher Dumont, je vous cherchais partout.

DUMONT.

Comme vous voilà en grande tenue!

M. DE VALCOUR.

Je viens de l'appartement du ministre, et vous savez combien, même le matin, il est sévère sur l'étiquette. Ignorez-vous la nouvelle?

DUMONT.

Qu'avez-vous appris?

M. DE VALCOUR, mystérieusement.

De grands événements. Le ministre a envoyé ce matin sa démission au roi.

DUMONT, étonné.

Est-il possible?

M. DE VALCOUR.

Je le tiens de sa femme, et l'on désigne, pour son successeur, M. de Saint-Phar, notre ancien camarade ; rien n'est plus sûr.

DUMONT, d'un air de doute.

Sûr! mais sûr?

M. DE VALCOUR.

Je viens d'envoyer ma carte chez Saint-Phar.

DUMONT, d'un air de conviction.

Je vous crois.

M. DE VALCOUR.

Et en même temps, une invitation pour lui et sa femme.

DUMONT, à part.

Plus de doute. (Haut.) C'est fort heureux pour nous, qui connaissons M. de Saint-Phar.

M. DE VALCOUR.

On ne pouvait faire un meilleur choix : de grandes vues, une tête vaste. Il a été deux fois directeur général et deux fois destitué, voilà des titres; et puis il est essentiellement administrateur.

DUMONT.

Certainement. Et, si vous voulez que je vous dise hardiment ma façon de penser, (en confidence) je ne suis pas fâché de cette démission.

M. DE VALCOUR, de même.

Ni moi non plus.

DUMONT.

Exigeant pour le travail.

M. DE VALCOUR.

Voulant tout voir par ses yeux.

DUMONT.

Défiant.

M. DE VALCOUR.

Ombrageux.

DUMONT.

Puisque nous en sommes sur ce chapitre (prenant la chanson qu'il avait mise dans sa poche) on peut vous divertir.

M. DE VALCOUR.

Comment?

DUMONT.

Vous qui entendez la bonne plaisanterie, et qui êtes homme de goût et d'esprit.

M. DE VALCOUR.

Qu'est-ce que cela?

DUMONT, souriant à l'oreille.

Une chanson.

M. DE VALCOUR, la prenant.

Une chanson, sur notre ex-ministre.

DUMONT, se frottant les mains.

Sur notre ex-excellence?

M. DE VALCOUR, la parcourant.

Parfait, c'est une pièce délicieuse... Oh! mais, c'est lui : quel est cet air-là?

DUMONT.

Je l'essayais tout à l'heure sur celui de *Femmes, voulez-vous éprouver*.

M. DE VALCOUR.

Du tout, quelque chose de plus neuf, tra, la, la, la. (Chantant.)

« Pour prévenir plus d'une erreur
« Dont la raison parfois s'indigne,
« Nous proposons à monseigneur
« De lire les lettres qu'il signe.

(Riant.) C'est que c'est vrai, l'autre jour encore...

DUMONT.

Mais surtout, le suivant.

M. DE VALCOUR.

Oui, j'y suis.

« Pour être admis auprès de lui,
« Il faut être en grande tenue.

C'est ce que je vous disais tout à l'heure, vous voyez, l'habit à la française.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume,
« La vérité n'entre jamais,
« Sans doute à cause du costume. »

Celui-là est très-fin! Vous comprenez, la vérité qui est nue, et qui n'entre pas à cause du costume. Allons, allons, je sais à quoi m'en tenir. (Le regardant.) Mais, j'y pense, cette chanson-là, c'est vous qui l'avez faite?

DUMONT.

Moi!

M. DE VALCOUR.

Vous-même.

DUMONT.

Allons donc.

M. DE VALCOUR.

Pourquoi feindre? hier cela pouvait avoir des conséquences, aujourd'hui le successeur en rira comme un fou.

DUMONT.

Vous croyez?

M. DE VALCOUR, riant.

Et je suis tenté d'en donner l'exemple. (Ils rient tous deux.) Allons, convenez-en, que diable! avec moi...

DUMONT.

Mais je vous avoue que ces choses-là, on doit y attacher si peu d'importance.

M. DE VALCOUR.

Comment donc! Saint-Phar aime beaucoup les chansons; ce sont des titres...

Air du Piége.

Il les tourne fort joliment;
Rappelez-vous que sa muse facile
Fit autrefois en déjeunant
Une moitié de vaudeville.

DUMONT.

Mais vous savez que, malgré les efforts
Et des loges et du parterre,
Le pièce est tombée... et qu'alors
Elle fut de son secrétaire.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai; mais c'est égal, je trouve votre chanson délicieuse, et j'en veux prendre une copie. (Il tire son carnet, son crayon, et se met à écrire au bureau qui est à gauche.)

DUMONT.

Comment! vous daignez...

M. DE VALCOUR.

Laissez donc, des couplets inédits, c'est une bonne fortune.

SCÈNE IX.

M. DE VALCOUR, au bureau, écrivant; DUMONT; BELLE-MAIN, avec sa canne, son chapeau, son parapluie, un rouleau de papier, plusieurs paquets de plumes, et une grande règle.

BELLE-MAIN.

Me voilà! Après vingt années de service, je sors de mon admi-

nistration comme j'y suis entré, les mains nettes, la conscience légère, et la bourse idem.

DUMONT, l'apercevant.

Eh bien! qu'est-ce donc que cet attirail?

BELLE-MAIN.

Celui d'un employé, d'un expéditionnaire en disgrâce; vous m'avez dit de m'en aller, et je m'en vas. Par exemple, c'est la première fois, depuis quinze ans, que je sors du bureau avant quatre heures.

DUMONT, le regardant avec bonté.

Ce pauvre Belle-Main!

BELLE-MAIN.

Certainement, je réclamerai, on me rendra justice, et peut-être même ma place.

DUMONT, lui frappant sur l'épaule.

Comment! vraiment vous avez pris au sérieux? Allons, allons, n'en parlons plus. Un mouvement d'impatience et d'humeur, cela peut arriver à tout le monde.

BELLE-MAIN.

Que dites-vous?

DUMONT.

Avez-vous pu penser, mon cher Belle-Main, que vous, un ancien employé...

BELLE-MAIN.

C'est ce que je me disais, monsieur; le doyen des expéditionnaires ne se renvoie pas comme cela.

DUMONT, lui montrant ses effets.

Croyez-moi, remettez tout cela en place, et qu'il n'en soit plus question.

BELLE-MAIN.

Il n'y a donc plus d'orage? décidément le temps est revenu au beau, et on peut déposer le parapluie. Mais expliquez-moi au moins...

DUMONT.

Je ne le peux pas dans ce moment, je suis occupé là, avec monsieur le chef de division; un travail...

M. DE VALCOUR, écrivant toujours.

Tenez, mon cher Dumont, voilà un vers que je me permets de changer.

DUMONT.

Oh ! je m'en rapporte à vous. (A Belle-Main.) Je parie, mon cher Belle-Main, que vous n'avez pas déjeuné ?

BELLE-MAIN, montrant sa flûte, qu'il se dispose à manger.

Non, monsieur, et j'allais...

DUMONT.

Vous pouvez aujourd'hui descendre au café, et faire un meilleur repas. Nous penserons à la gratification.

BELLE-MAIN.

Vrai ?

DUMONT.

Je vous le promets.

BELLE-MAIN.

Je l'attends de votre équité. Allons porter cette bonne nouvelle à mademoiselle Charlotte.

(Il sort.)

SCÈNE X.

M. DE VALCOUR, DUMONT.

M. DE VALCOUR, achevant d'écrire.

Voilà qui est fini. Je vous atteste, mon cher Dumont, moi qui m'y connais un peu, qu'avec les deux ou trois changements que j'ai faits, votre chanson est un vrai chef-d'œuvre ; et puis, il n'y a rien à dire, vous ne faites grâce à personne, pas même à vous.

DUMONT, surpris.

Je ne comprends pas.

M. DE VALCOUR.

Ce vers charmant sur les dîners en ville... Allons, c'est très-bien, vous ne vous épargnez pas.

DUMONT, riant à contre-cœur.

Oui, oui. Moi, d'abord, j'y mets de la franchise. Il est inutile de vous recommander le secret ?

M. DE VALCOUR.

Cela va sans dire. Ces chansons-là, personne ne les a jamais faites ; et, loin de vous compromettre, je la prendrais plutôt sur mon compte.

DUMONT.

Vous êtes trop bon ; mais je vous prie de croire qu'alors j'ignorais la disgrâce de son excellence ; sans cela...

M. DE VALCOUR.

Bien, mon ami; de l'esprit, cela ne gâte rien; mais de la délicatesse avant tout, et ces sentiments-là vous font honneur.

DUMONT.

Air du Ménage de garçon.

Ah! monsieur, quel plaisir j'éprouve;
Pour moi, c'est bien un grand succès!
De voir qu'un si bon juge approuve
Et ma conduite et mes couplets.
Je vais, puisqu'ils ont votre estime,
Les lancer, mais avec pudeur,
Toujours en gardant l'anonyme,
Car je respecte le malheur.

(Il entre dans son bureau à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE VALCOUR, seul.

L'idée de cette chanson n'est vraiment pas mal; mais c'était écrit avec une négligence...: cela avait grand besoin d'être retouché, d'autant que dans ces sortes d'ouvrages les pensées ne sont rien, c'est la manière de les présenter qui fait tout; il faut là un point d'admiration, c'est de rigueur.

« Aussi dit-on qu'en son palais,
« Se conformant à la coutume,

Ce n'est pas cela, c'est...

« Ne connaissant pas la coutume,
« La vérité n'entre jamais.

Il n'y a pas de comparaison; comme cela, ils sont bien, et j'en suis assez content, cela fera les délices de ma soirée.

(Il a l'air de corriger encore quelques mots.)

SCÈNE XII.

M. DE VALCOUR, écrivant toujours; VICTOR, dans le fond.

VICTOR.

Allons, c'est comme un fait exprès, j'ai bouleversé tous les cartons, impossible de retrouver ces maudits couplets; et s'ils parviennent jusqu'au ministre, quel sera son ressentiment? quel

sera surtout celui de M. de Valcour? C'est pour le coup qu'il n'y aura plus de protection, plus de mariage à espérer.

M. DE VALCOUR l'apercevant.

Eh! c'est monsieur Victor, notre jeune poëte. Vous savez, mon cher, que nous donnons ce soir un bal, un petit concert; nous vous y verrons, je l'espère!

VICTOR, s'inclinant.

Certainement, monsieur.

M. DE VALCOUR.

Vous nous chanterez quelque chose, n'est-il pas vrai? D'abord, nous chanterons tous, et moi-même j'ai là quelques couplets sur lesquels je ne serais pas fâché d'avoir votre avis.

VICTOR.

C'est trop d'honneur. (Prenant le carnet; à part.) Ciel! ma chanson! je suis perdu.

M. DE VALCOUR.

Eh bien! qu'en dites-vous?

VICTOR, balbutiant.

Elle est écrite de votre main.

M. DE VALCOUR.

Oui, assez mal, vous ne pouvez peut-être pas lire; mais quand on compose.

VICTOR.

Quoi! vous seriez...?

M. DE VALCOUR.

Voilà précisément ce que je ne voulais pas vous dire avant d'avoir votre avis.

VICTOR.

Comment, monsieur, les couplets sont de vous?

M. DE VALCOUR.

J'y ai travaillé, du moins; ainsi donc, votre avis?

VICTOR, à part.

Je ne vois pas pourquoi je ferais aussi le modeste. (Haut.) Ma foi, monsieur, je les trouve charmants.

M. DE VALCOUR, gaiement.

Vrai?

VICTOR.

Ce n'est pas parce qu'ils sont de vous, mais je vous donne ma parole d'honneur que je les crois très-bons, voilà mon avis; je me permettrai seulement une observation; ces couplets sont très-

piquants, mais en même temps très-hardis ; et ne craignez-vous pas... ?

M. DE VALCOUR.

Pourquoi donc craindre ? On doit aux gens en place la vérité tout entière. Et de qui l'apprendraient-ils si ce n'est de ceux qui les approchent tous les jours ? Allons, vous nous les chanterez ce soir. Eugénie vous accompagnera.

VICTOR.

Monsieur, je n'oserai jamais.

M. DE VALCOUR.

Est-ce que vous auriez moins de courage que moi ?

VICTOR.

Ma foi, je n'y conçois rien, et je ne le reconnais plus.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS ; EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

En vérité, mon papa, vous n'êtes guère aimable. Depuis deux heures je suis dans le salon du ministre à tenir compagnie à sa femme, et j'attendais toujours que vous vinssiez me chercher, comme vous me l'aviez promis.

M. DE VALCOUR.

C'est vrai ; mais des affaires importantes...

VICTOR, gravement.

Oui, des affaires d'administration...

M. DE VALCOUR.

Et puis je n'osais trop rentrer dans le salon ; il doit y avoir bien du changement dans ce moment, n'est-il pas vrai ?

EUGÉNIE.

Sans doute ; quand je suis arrivée, la figure de l'huissier était aussi lugubre que son habit ; le précepteur était dans un coin du salon, qui donnait leçon aux enfants ; jamais je ne l'ai vu si sévère ; je crois presque qu'il les a grondés. Quant à madame elle-même, elle était distraite, préoccupée, et, tout en causant avec moi de sa campagne et du bonheur d'y vivre tranquillement, elle regardait toujours par la croisée de la cour, comme si elle attendait quelque message.

M. DE VALCOUR.

Cette femme-là n'a pas l'ombre de philosophie ; elle se croit toujours destinée à être la moitié d'une excellence !

EUGÉNIE.

Tout à coup les deux battants de la porte s'ouvrent avec fracas, et la scène change. On a refusé la démission.

M. DE VALCOUR.

Il serait possible !

EUGÉNIE.

Il est plus en pied que jamais ; on a même augmenté ses pouvoirs.

M. DE VALCOUR, reprenant vivement le carnet des mains de Victor.

Rendez-moi ces couplets.

VICTOR.

Eh, mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

M. DE VALCOUR, très-ému.

Rien, rien ; je vous expliquerai tout à l'heure... (A Eugénie) Eh bien ! après ?

EUGÉNIE.

Air : A soixante ans.

Cette nouvelle a chassé la tristesse,
Le précepteur caresse les enfants ;
Soudain les cœurs s'ouvrent à l'allégresse,
Et l'antichambre aux courtisans ;
Même l'huissier que l'influence gagne
D'un ton plus fier les annonce déjà ;
Madame enfin, depuis ce moment-là,
N'a plus de goût pour la campagne,
Et va ce soir au bal de l'Opéra.

VICTOR, à part.

Je devine à présent.

M. DE VALCOUR.

Mon cher Victor, vous comprenez, comme moi, de quelle importance est le secret que je vous ai confié, vous seul en êtes instruit ; mais à peine avez-vous parcouru ces couplets, et déjà sans doute vous les avez oubliés ?

VICTOR.

Du tout ; il est des vers que l'on retient si aisément.

M. DE VALCOUR.

Quoi ! vous pourriez abuser...

VICTOR.

Jamais, monsieur ; le père d'Eugénie peut être sûr de ma dis-

crétion; et, sans me vanter, j'y ai plus de mérite qu'un autre; car je savais déjà les couplets par cœur : je pourrais vous les réciter sans me tromper d'une syllabe.

M. DE VALCOUR.

Du tout, du tout, mon ami; (à part) ah! maudite mémoire! (Haut.) Victor, ce sacrifice-là ne sera pas perdu, et je saurai reconnaître... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut que je me présente chez son excellence. (A Eugénie.) Tu vas m'attendre dans mon cabinet... (Eugénie entre dans le cabinet.) Ah! mon Dieu! cette carte que j'ai mise chez Saint-Phar, cette invitation surtout, quelle imprudence! si l'on allait mal interpréter... Mais le désinviter serait pire encore; allons, une mesure générale. (A Victor.) Mon cher Victor, courez chez moi à l'instant même. Que l'on prévienne toutes les personnes invitées que ma soirée ne peut avoir lieu, qu'elle est remise. On dira que ma fille est malade; croyez, mon cher Victor, que je reconnaîtrai un jour votre zèle, et surtout votre silence; il est certaines espérances dont je me suis aperçu, et que je ne désapprouve pas entièrement.

VICTOR.

Ah, monsieur! j'avais idée que cette chanson-là me porterait bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M. DE VALCOUR, seul, se promenant à grands pas avec beaucoup d'agitation.

C'est une chose affreuse! cette maudite chanson... je n'y suis pour rien; mais jamais on ne soupçonnera cet épais Dumont; moi, c'est différent, je suis connu. J'ai le malheur d'avoir de l'esprit et de la verve satirique; il n'y a qu'un moyen, c'est d'agir franchement, de prendre l'initiative, et de porter moi-même cette chanson à son excellence!

SCÈNE XV.

M. DE VALCOUR; DUMONT, sortant de son bureau et tenant à la main quelques copies de la chanson.

DUMONT.

J'ai fait tirer quelques copies de nos couplets; et s'il vous était agréable d'en avoir.

M. DE VALCOUR, d'un air froid et sévère.

Comment, monsieur, des copies?

DUMONT.

Oui, pour les répandre.

M. DE VALCOUR.

Y pensez-vous, monsieur? Est-ce là ce dont nous sommes convenus? Répandre des couplets que l'on peut tout au plus confier à la discrétion d'un ami, ou à l'oreille indulgente d'un chef?

DUMONT.

Mais, monsieur, vous disiez tout à l'heure...

M. DE VALCOUR.

Oui, entre nous, entre particuliers, j'ai pu approuver, littérairement parlant, des vers que je blâme comme homme public; et la preuve, c'est que je vous en avais demandé le secret.

DUMONT.

Non, monsieur, c'était moi.

M. DE VALCOUR.

Vous, moi, qu'importe? il n'en est pas moins vrai que vous aviez senti comme moi l'inconvenance d'un pareil procédé. Vous pouviez être sûr, pour ma part, que je n'en aurais jamais parlé, que j'aurais même fait semblant de ne pas les connaître; mais maintenant que, grâce à vous, cette chanson court le monde, qu'elle est connue, qu'elle est presque publique, je ne puis me taire, et j'ignore ce qui en arrivera.

(Il entre dans son cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

DUMONT, seul.

Eh mais! Dieu me pardonne, je crois qu'il va faire un rapport contre moi, lui qui tout à l'heure était enchanté de ces couplets. (Il regarde par la croisée.) Ah! mon Dieu, ces équipages dans la cour! et monsieur le chef de division qui, dans un pareil moment, va faire sa cour! J'y suis, la démission n'est pas acceptée, le ministre garde sa place, et dans ce moment-ci je ne suis pas trop sûr de conserver la mienne: aussi, je vous le demande... quelle idée m'a pris... à cinquante ans, et pour la première fois de ma vie... m'aviser d'aller faire de l'esprit... Est-on bête comme cela? Heureusement, on a des protecteurs, des amis que l'on peut faire

agir. (Il va s'asseoir auprès de la table, prend du papier et une plume, comme pour se disposer à écrire; puis, se levant tout à coup, il continue.) Mais il y a une justice, et je réclamerai; parce qu'après tout, je suis chef de bureau, et je ne suis pas auteur; je n'ai pas fait cette chanson, je ne la connais pas, et la destitution, s'il y a lieu, doit tomber sur le vrai coupable... Ah! voici M. Belle-Main.

SCÈNE XVII.

DUMONT, BELLE-MAIN.

BELLE-MAIN, en entrant sans voir Dumont.

Cette pauvre Charlotte, quelle a été sa joie! notre mariage est maintenant assuré. (Apercevant Dumont.) Mais voici notre bon et respectable chef.

DUMONT.

Monsieur, je vous attendais; tout à l'heure, je suis à vous.
(Il s'assied auprès de la table, et écrit quelques lettres sans faire attention à ce que dit Belle-Main.)

BELLE-MAIN.

Je vous demande pardon, c'est qu'en venant je suis entré dans la boutique de M. Guillaume, le marchand de draps; j'ai fait mesurer et couper devant moi trois aunes de Louviers, seconde qualité, pour redingote et pantalon pareils.

Air : Le choix que fait tout le village.

Pour profiter de ma bonne fortune,
J'ai fait porter le drap chez le tailleur;
Pourquoi faut-il qu'une idée importune
Me trouble encor au sein de mon bonheur?
(Touchant son habit râpé, et le regardant avec attendrissement.)
Ce vieil habit, couvert de cicatrices,
Vient malgré moi réveiller ma pitié;
Il est cruel, après tant de services,
De réformer un ancien employé.

Pour chasser ces idées-là, je suis entré au café, où j'ai fait un petit *extra*... quarante-cinq sous, pour mon déjeuner; le carafon de Beaune, et le bifteck de la gratification. Dieu! m'en suis-je donné!

DUMONT, sans se lever.

Vous avez peut-être eu tort de vous presser...

BELLE-MAIN, stupéfait.

Pourquoi donc cela?

DUMONT, se levant, et allant à lui en pliant le papier qu'il vient d'écrire.

Parce que l'usage n'est point de donner des gratifications à ceux qui ne font plus partie des bureaux, et que dès ce moment vous êtes dans ce cas-là.

BELLE-MAIN.

Hein ! qu'est-ce que vous me dites donc ?

DUMONT.

Il me semble que c'est assez clair ; je vous répète que vous n'êtes plus de l'administration. Mais quand on fait des vers comme ceux-là...

BELLE-MAIN.

Moi, des vers !

DUMONT.

Oui, vous connaissez peut-être cette chanson ?

BELLE-MAIN.

Des vers, des chansons !... Que je sois supprimé radicalement sans espoir de pension de retraite, si je sais seulement ce que cela veut dire !

DUMONT.

Oh ! sans doute vous allez nier que vous en soyez l'auteur ; on ne convient jamais de ces choses-là, au risque de compromettre ses collègues ou ses chefs ; mais par bonheur nous avons des preuves, et dans peu vous recevrez votre suppression définitive.

BELLE-MAIN.

Moi, ma suppression ! au moment même où j'avais la certitude.. Ah çà ! monsieur, est-ce que vous croyez qu'on peut vivre comme cela ? Je suis d'un tempérament calme et pacifique, et par mon état je suis habitué à rester en place ; mais si une fois je me révolutionne... Qu'est-ce que c'est donc que cela ? à chaque instant, des hauts, des bas, me pousser de ma place, m'y remettre, m'en ôter encore ; et à moins qu'on ne m'ait choisi pour une expérience du mouvement perpétuel...

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est, monsieur ?

BELLE-MAIN, tout à fait hors de lui.

Oui, monsieur, je ne connais plus rien ! mon mariage est arrêté avec mademoiselle Charlotte, j'ai commandé mon habit de noces, et pris un déjeuner à compte sur la gratification ; j'ai monté mes dépenses sur un pied de luxe inusité jusqu'à présent, et c'est dans ce moment que vous venez m'annoncer ma suppression dé-

finitive... Non, monsieur, non, elle n'aura pas lieu. (S'asseyant.) Je m'établis sur ce fauteuil, à cette table, où depuis vingt ans mes doigts assidus se sont noircis pour le service de l'administration, et nous verrons si l'on vient m'en arracher... Appelez vos garçons de bureau, appelez-les.

DUMONT.

Je ne prendrai point cette peine. Mais voici monsieur le chef de division.

BELLE-MAIN.

Je lui demanderai justice.

DUMONT.

Il va vous confirmer lui-même votre renvoi définitif.

BELLE-MAIN.

Et lui aussi! il n'y a plus d'espoir. (Prenant son parapluie.) O Charlotte!...

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE VALCOUR.

M. DE VALCOUR, entrant sur la scène d'un air rêveur.

Je viens de voir le ministre, et je ne sais comment interpréter l'air froid avec lequel il m'a reçu... N'importe, j'ai fait mon devoir; en arrivera maintenant ce qu'il pourra. Antoine! (Un garçon paraît.) Prévenez ma fille, qui m'attend là, dans mon cabinet. (A Victor, qui entre.) Eh bien! mon cher Victor?

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; VICTOR, ensuite EUGÉNIE.

VICTOR.

Monsieur, vos ordres ont été exécutés.

M. DE VALCOUR.

C'est bien. (A Eugénie, qui sort du cabinet.) Allons, ma fille, partons. (Il se dispose à sortir avec Eugénie: Belle-Main s'avance pour le saluer.) Eh bien, mon cher Belle-Main, que me voulez-vous?

VICTOR.

En effet, quel air triste et malheureux! et d'où vient cet équipage?

BELLE-MAIN.

Vous me voyez avec le parapluie du départ; on me donne mon

congé définitif, et pourquoi? pour des vers. Je vous demande à quoi cela rime?

VICTOR.

Des vers à ce pauvre Belle-Main !

M. DE VALCOUR, le regardant.

Allons donc, ce n'est pas possible.

DUMONT.

Si, monsieur. Cette chanson inconvenante et déplacée, qui a excité, ce matin, votre colère et la mienne, apprenez qu'elle est véritablement de lui.

BELLE-MAIN.

De moi?

DUMONT, tirant un papier de sa poche.

Je l'ai là, écrite de sa main.

VICTOR.

Comment ! c'est pour cela qu'on le renvoie? Un instant, je ne le souffrirai pas; j'en connais l'auteur, et ce n'est pas lui.

M. DE VALCOUR, bas à Victor.

Victor, de grâce, songez à votre promesse, (montrant Eugénie) et à la mienne.

VICTOR.

Je sais, monsieur, à quoi je m'expose en parlant; mais n'importe, je n'en dois pas moins hommage à la vérité, et je la dirai tout entière.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR.

Je la dirai.

M. DE VALCOUR.

Vous ne la direz pas.

VICTOR, avec feu.

Je la dirai, et je le puis, sans compromettre personne, car je suis le seul coupable. C'est moi qui l'ai faite.

TOUS.

Vous!

M. DE VALCOUR, à part.

Je respire. (Bas, à Victor.) Bien, bien, jeune homme; je reconnaîtrai une pareille générosité.

VICTOR.

Non, monsieur, vous ne devez m'en savoir aucun gré, je vous le répète, cette chanson est véritablement de moi.

BELLE-MAIN.

Quoi ! monsieur Victor, vous en êtes l'auteur?

VICTOR.

Pourquoi pas? tout comme un autre, puisqu'ici tout le monde l'a faite; seulement, j'en suis l'auteur responsable.

DUMONT.

Tant pis pour vous, tant pis, jeune homme; cela peut avoir des suites graves; car, enfin, voilà monsieur qui a été obligé d'en rendre compte.

VICTOR, surpris, regardant M. de Valcour, qui baisse les yeux.

Quoi ! monsieur, c'est vous?

M. DE VALCOUR, déconcerté.

Que voulez-vous? ma position particulière... Le ministre l'aurait toujours appris: moi, j'ai présenté les choses du bon côté; et puis, je n'ai nommé personne.

VICTOR.

Je le crois sans peine.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; UN GARÇON de bureau.

LE GARÇON, à M. de Valcour, lui remettant une lettre.

De la part de son excellence.

M. DE VALCOUR, prenant la lettre.

C'est la réponse à mon rapport... Maintenant je n'ose l'ouvrir.

VICTOR.

Allez toujours.

M. DE VALCOUR, lisant.

« Monsieur, je viens de lire la chanson que vous m'avez adres-
« sée; et j'ai vu avec plaisir que j'étais seul attaqué. Je trouve les
« couplets charmants, quoiqu'un peu durs; mais quelque forme
« que prenne la vérité pour se présenter, elle doit toujours être
« accueillie *avec ou sans costume*.

DUMONT.

Je reconnais bien là monseigneur. Cet homme-là a un esprit !...

M. DE VALCOUR.

Oui, ce dernier trait-là est charmant.

(Continuant la lecture de la lettre.)

« Je vous charge de découvrir l'auteur de cette chanson : il m'a
« rendu service en me signalant des abus; et quel qu'il soit, il

« mérite une récompense. Je vous prie donc de m'en proposer « une pour lui, etc., etc. »

VICTOR.

Est-il possible!

BELLE-MAIN.

Est-il heureux! le voilà sûr de sa gratification.

VICTOR, lui donnant une poignée de main.

Mon cher Belle-Main, vous savez ce que je vous ai dit; je ne vous oublierai pas.

DUMONT.

Du tout, c'est moi que cela regarde; et je lui ai déjà promis, avec l'autorisation de M. le chef de division, une gratification de trois cents francs, le quart de ses appointements.

M. DE VALCOUR.

Ce n'est pas assez, mon cher; on l'a injustement soupçonné, on lui doit une réparation. Je propose au directeur six cents francs de gratification.

BELLE-MAIN, élevant au ciel ses mains, qui tiennent encore le parapluie.

O mademoiselle Charlotte!

M. DE VALCOUR, à Victor.

Quant à vous, jeune homme, il s'agit à présent de justifier les bontés de son excellence; je ne vous perdrai pas de vue, et c'est à vous de mériter par votre assiduité et votre travail (montrant Eugénie) la récompense que je vous ai promise.

VICTOR.

Avec un tel espoir, je frémis de la quantité de rapports et de circulaires que je vais abattre.

BELLE-MAIN, faisant le geste d'écrire.

Dieu! m'en voilà-t-il en perspective! je ne risque rien de tailler mes plumes.

VICTOR.

Et quant à ma chanson, puisque je lui dois mon bonheur... combien je me félicite maintenant de l'avoir faite!

DUMONT.

Et moi, jeune homme, de l'avoir fait connaître!

M. DE VALCOUR.

Moi, de l'avoir corrigée!

BELLE-MAIN.

Et moi, de l'avoir copiée!

VAUDEVILLE.

Air : T'en souviens-tu?

BELLE-MAIN, au public.

Ainsi que moi, Charlotte vous supplie
De confirmer l'hymen qui nous attend;
Car le bonheur dont on nous gratifie
De vous encor dépend en cet instant.
Sans vous, hélas! il est une disgrâce,
Chefs et commis, qui nous supprime tous;
Daignez, messieurs, pour que je reste en place,
Venir souvent en prendre une chez nous.

LE MENTEUR VÉRIDIQUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 avril 1823.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE SAINT-MARCEL.
FRANVAL, riche négociant.
LUCIE, sa fille.
ÉDOUARD DE SAINVILLE.
LOLIVE, valet du comte.
ROSE, suivante de Lucie.
UN VALET A LIVRÉE.
UN DOMESTIQUE DE L'HÔTEL.

La scène se passe dans un hôtel garni.

Le théâtre représente un salon élégant, avec porte de fond et portes latérales. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOLIVE, ROSE.

ROSE, faisant entrer Lolive.

C'est toi, Lolive? Pour un valet de chambre de grand seigneur, comme tu es matinal? Peste! levé avant dix heures!

LOLIVE.

J'ai su hier que vous deviez descendre à cet hôtel, et j'accours réclamer ta foi et le prix de onze mois de soupirs.

ROSE.

Ah çà! tu m'as donc été d'une fidélité...

LOLIVE.

Effroyable; cela me fait du tort dans les antichambres : ma constance est passée en proverbe, et l'on ne m'appelle plus que le *Céladon* de la livrée. Quant à toi, je ne te fais pas de questions sur ce chapitre-là.

Air de Julie.

La confiance est la vertu première
Et d'un amant et d'un mari :
Tendre ou jaloux, infidèle ou sincère,
Rien n'empêche d'être trahi.
Et comment soulever le voile

Qui nous cache la vérité?
Qu'un autre croie à la fidélité,
Moi je ne crois qu'à mon étoile.

ROSE.

Impertinent! tu pourrais supposer...

LOLIVE.

Du tout; en province il faut bien être fidèle, on n'a que cela à faire. Que voulais-tu m'annoncer?

ROSE.

Que M. Franval, mon maître, le plus honnête et le plus riche armateur de Bordeaux, vient à Paris marier sa fille; et que celle-ci, qui m'aime beaucoup, m'a promis une dot le jour où l'on signerait son contrat.

LOLIVE.

Une dot! c'est à merveille. Je ne te demande pas quelle est la somme.

ROSE.

Mille écus.

LOLIVE, avec exaltation.

Peu m'importe; l'amour compte-t-il les billets de banque. (*Froidement.*) Est-ce comptant?

ROSE.

Oui.

LOLIVE.

Tant mieux, parce que premier valet de chambre d'un grand seigneur, de M. le comte de Saint-Marcel; tu sens que je ne pouvais former une alliance sans y trouver de quoi soutenir mon rang; tu as une dot, tout est dit, je t'accorde ma main.

ROSE, soupirant.

Ah, Lolive! le mariage de ma maîtresse n'est pas encore fait.

LOLIVE.

Qui pourrait l'empêcher?

ROSE.

Je ne sais; pendant le voyage, j'ai cru remarquer quelques mésintelligence entre le père et la fille. Mademoiselle Lucie est triste, inquiète, et je crains qu'un obstacle...

LOLIVE, vivement.

Un obstacle! il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir; ma tendresse, notre bonheur, mille écus comptant, il faut absolument que ce mariage se fasse. Rose, l'honneur, la délicatesse, tout vous

fait un devoir de tromper le père s'il le faut; et si vous avez besoin de moi...

ROSE.

Encore faut-il savoir de quoi il s'agit; justement, mademoiselle Lucie va venir; je t'engagerais bien à rester, mais je crains que ton maître, M. de Saint-Marcel, ne t'attende.

LOLIVE.

Mon maître! oh! je le forme.

Air : Un homme pour faire un tableau.

Maint solliciteur chaque jour
Implore humblement sa présence;
Mais de mon cher maître à mon tour
J'exerce aussi la patience.
Si chez lui l'on attend, dit-on,
Il attend son valet de chambre,
Et c'est dans son propre salon
Que je lui fais faire antichambre.

D'ailleurs, aujourd'hui j'ai ma journée à moi; madame la comtesse est indisposée; une aventure hier au bal masqué... je te conterai cela. Voici notre belle affligée; de la fermeté, Rose, et songez qu'il y va pour vous d'une fortune et d'un mari.

SCÈNE II.

LUCIE, ROSE, LOLIVE.

LUCIE.

Rose, Rose, je te cherchais; Édouard n'a pas encore paru?

ROSE.

Non, mademoiselle.

LUCIE.

Quelle est cette personne avec qui tu causais?

LOLIVE, bas à Rose.

Présente-moi donc.

ROSE.

Mademoiselle, c'est le jeune homme dont je vous ai parlé à Bordeaux.

LUCIE.

Ah! j'entends, M. Lolive; je t'en fais compliment; mais si votre mariage doit se célébrer le même jour que le mien, je crains bien que vous n'attendiez encore.

ROSE.

Et pour quelle raison ?

LUCIE.

Je suis au désespoir, mon père veut rompre avec Édouard.

LOLIVE, bas à Rose.

Ah ! mon Dieu ! et nos mille écus ?

ROSE.

Cela n'est pas possible ; même famille, même fortune, c'est un mariage trop convenable, et monsieur votre père n'oserait pas.

LUCIE.

Aussi, ne vient-il à Paris que pour chercher un prétexte.

ROSE.

Il n'en trouvera pas ; M. Édouard est un jeune homme charmant.

Air des Maris ont tort.

Plein de raison et d'imprudence,
Plein de folie et de bonté,
Souvent il donne à l'indigence
L'argent qu'il gagne à l'écarté.
Rendre service est sa méthode;
Enfin chez lui sont confondus
Les défauts qui sont à la mode
Et les vertus qui n'y sont plus.

LUCIE.

Oui ; mais puisque tu parles de ses défauts, il en est un que jusqu'ici j'avais su cacher à mon père, et auquel il ne pardonne pas ; un négociant comme lui, qui a toute la droiture et même la rudesse d'un ancien marin, estime avant tout la franchise, et M. Édouard est sans doute un fort aimable jeune homme ; mais, soit étourderie, soit distraction, il a contracté l'habitude de ne jamais dire un mot de vérité.

LOLIVE.

J'y suis ; il a beaucoup voyagé.

ROSE.

Non ; mais d'abord il est de Bordeaux !

LOLIVE.

Je comprends ; l'influence du sol natal.

ROSE.

Et puis, voilà six mois qu'il est à Paris.

LOLIVE.

Et c'est là que tout se perfectionne.

LUCIE.

Enfin, mon père m'a déclaré qu'au premier mensonge bien avéré, bien prouvé, tout serait rompu.

LOLIVE.

Allons donc, on voit bien que monsieur votre père est aussi du pays, et son projet est une plaisanterie, une gasconnade ; vouloir empêcher un jeune homme à la mode de mentir ! autant vaudrait faire remonter la Garonne vers sa source.

LUCIE.

C'est ce que vous ne ferez jamais comprendre à mon père, et je ne sais comment prévenir Édouard.

ROSE.

Je vais l'attendre; il loge ici dessus dans le même hôtel; et avant qu'il entre chez monsieur votre père, je le préviendrai de prendre garde à lui, et de n'annoncer rien que d'officiel, si c'est possible.

LUCIE.

Tais-toi donc ! on parle dans la chambre de mon père, j'ai reconnu la voix d'Édouard.

ROSE.

Il aura passé par l'autre escalier.

LUCIE.

Tout est perdu ! et s'il a causé avec mon père, je parie que déjà... Il y attache si peu d'importance qu'il ment par habitude et sans y penser.

ROSE.

Alors le coup de maitre serait d'empêcher M. Franval de s'apercevoir de ses petits écarts; qu'est-ce que cela nous fait qu'il mente, pourvu que votre père ne s'en doute pas ?

LOLIVE.

Elle a raison ; ceci est beaucoup plus facile : et si mademoiselle veut me donner plein pouvoir sur lui...

LUCIE.

Ah ! si vous parvenez à cacher son défaut à mon père, ma reconnaissance... Vous pensez bien qu'une fois mariée, je suis sûre de le corriger ; sans cela...

LOLIVE.

Cela va sans dire, il ne faut pas que M. Édouard me voie ; mais si je pouvais l'entendre, et prendre une idée de son caractère...

ROSE, montrant le cabinet à droite.

Eh mais! ce cabinet... Il a précisément un escalier dérobé sur la cour. On vient, entre vite.

LOLIVE.

Air de la Nouvelle télégraphique.

Ne craignez rien,
Tout ira bien,
Et par mes soins j'espère
Le dégager,
Le protéger,
Au moment du danger.

ROSE.

D'après les termes du traité,
Nous servons votre père;
Un mensonge bien attesté
Vaut une vérité.

ENSEMBLE.

Ne craignons rien, etc.

(Lolive sort par la droite.)

SCÈNE III.

ROSE, LUCIE, FRANVAL, ÉDOUARD.

FRANVAL.

Par exemple, celui-là est trop fort! cent mille écus de rente.

ÉDOUARD.

C'est comme je vous le dis : une Polonaise, une comtesse; car dans ce pays-là on ne peut guère être moins que cela. La comtesse Valniska, et elle me faisait proposer sa main.

Air de Marianne.

Mais pour accepter sa tendresse
(Regardant Lucie.)
J'aimais trop... et vous savez qui.

FRANVAL.

Et c'était bien une comtesse?

ÉDOUARD.

Qui descend de Sobiesky.

FRANVAL.

Mais cette belle,
Où donc est-elle?
Je veux la voir.

ÉDOUARD.

Êtes-vous malheureux !
Elle est partie
Pour Varsovie.

FRANVAL.

C'est très-fâcheux.

ROSE, à part.

Non pas, c'est très-heureux.

FRANVAL.

Ce trait sent un peu la Gascogne.

ROSE, en montrant Franval.

Je ne crains rien, car le voilà
Forcé de croire celui-là,
Ou d'aller en Pologne.

ÉDOUARD.

Ma chère Lucie, que je suis heureux de vous voir; mais descendre hier dans cet hôtel, sans m'en faire prévenir... Si je l'avais su, je n'aurais pas été au bal de l'Opéra, quoiqu'il m'y soit arrivé une aventure charmante. Une jeune dame que l'on allait enlever pour une autre, si je ne m'en étais mêlé... Il faut que je vous conte cette histoire-là.

LUCIE, d'un air suppliant.

Mon cousin, ne la dites pas.

ÉDOUARD.

Oh! ne craignez rien! elle peut se raconter, et puis, je vous en donne ma parole d'honneur, celle-là est vraie.

FRANVAL.

Comment! les autres ne l'étaient donc pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment, elles le sont toutes; mais celle-là encore plus que les autres. (A Lucie.) Imaginez-vous... Mais qu'avez-vous? d'où vient cette tristesse? Vous ne savez donc pas que votre père consent à nous unir aujourd'hui même?

LUCIE.

Il serait vrai?

ÉDOUARD.

Oui, et il m'a promis que ce soir, après dîner, il signerait notre contrat, à une seule condition, qu'il n'a pas voulu me dire, mais que vous devez connaître, n'est-il pas vrai?

LUCIE.

Oui; et je crains que déjà il ne soit plus en votre pouvoir de la remplir.

FRANVAL.

Je crois du moins qu'il aura de la peine ; mais je suis équitable, et je ne condamnerai pas sans preuves, bien persuadé, mon cher Édouard, que tu ne seras pas embarrassé de m'en fournir d'ici à ce soir.

ÉDOUARD.

Il paraît qu'en province on parle par énigmes, car je n'y conçois rien. Mais qu'importe? vous m'aimez, je vous aime, je suis si heureux de vous voir; depuis six mois que nous étions séparés...

FRANVAL.

J'espère que tu as mis ce temps à profit, que tu t'es fait des amis, des protecteurs. Tu ne nous parlais pas dans tes lettres de M. le comte de Saint-Marcel, le meilleur ami de ton père : est-ce que, par hasard, tu ne le voyais plus?

ÉDOUARD.

Si vraiment, tous les jours; une maison charmante, une femme fort aimable; l'autre jour encore, j'ai fait une chanson pour elle, dont je devais aujourd'hui même lui porter la musique.

ROSE, à Lucie.

Ah, mon Dieu! j'ai bien peur; Lolive, qui est à son service, me l'aurait dit.

ÉDOUARD.

Ce bon M. de Saint-Marcel, il m'a servi chaudement, il avait pour moi mille bontés; et la preuve, c'est que j'ai dans ce moment-ci deux ou trois places à ma disposition; on m'offre la recette de Strasbourg, celle de Marseille...

FRANVAL.

Je préfère cette dernière; et je suis d'avis qu'aujourd'hui même nous allions...

ÉDOUARD.

A peine arrivé, vous occuper déjà d'affaires; songeons un peu aux plaisirs de la capitale, j'en veux faire les honneurs à ma jolie cousine. Il y a une pièce nouvelle aux Français, j'ai fait retenir une loge, ensuite il y a bal masqué.

FRANVAL.

Oh! d'abord, le bal de l'Opéra, nous n'irons pas, nous n'avons ni masques ni dominos.

ÉDOUARD.

Et *Babin*, le costumier qui demeure là en face, sur le palier.

Est-ce qu'on est jamais embarrassé à Paris, au centre de la civilisation et de la rue de Richelieu? A propos, comment trouvez-vous l'appartement que je vous ai retenu? un peu petit, n'est-ce pas? mais, voyez-vous, je loge au-dessus; il y a un peu d'égoïsme dans mon fait.

FRANVAL.

J'aurais préféré le boulevard.

ÉDOUARD.

Ah! si j'avais su cela! ma maison qui est juste au coin des *Italiens.*

LUCIE.

Votre maison!

FRANVAL.

Tu as une maison à Paris, toi?

ÉDOUARD.

Et qui ne m'a pas coûté cher, un billet de loterie... moi qui n'y mets jamais.

FRANVAL.

Peste! c'est avoir la main heureuse.

ÉDOUARD.

Une maison charmante, toute neuve, entre cour et jardin, dix mille francs de glaces seulement au premier, avec un billard, salle de bains; cela avait été bâti pour une danseuse qui l'a trouvée trop petite.

FRANVAL.

Parbleu! moi qui ne suis pas si difficile que ces dames, j'irai y loger.

ÉDOUARD.

Ah! que je suis donc fâché! je l'ai vendue avant-hier.

FRANVAL.

Déjà?

ÉDOURAD.

Soixante mille francs, ça n'est pas cher, mais il y avait des réparations à faire.

FRANVAL.

Des réparations? une maison toute neuve!

ÉDOUARD.

C'est-à-dire qu'il y avait un pavillon mal construit... Vous concevez...

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Des maçons l'on n'est jamais quitte.

FRANVAL.

A construire on est donc bien long?

ÉDOUARD.

Mais, au contraire, on va trop vite :
On improvise une maison.
En quinze jours elle est bâtie;
Mais les travaux doivent encor durer;
Car à peine est-elle finie,
Qu'on se met à la réparer.

Aussi, j'ai mieux aimé mes soixante mille francs, c'est plus sûr.

FRANVAL.

Et ton acquéreur est-il solide?

ÉDOUARD.

Oh! très-riche, un ancien marchand, M. *Guillaume;* il doit même m'apporter mon argent ce matin ; oh! je n'en suis pas inquiet

ROSE, à part.

Ni moi non plus.

LUCIE.

Ah, Rose! j'ai bien peur que ce n'en soit un.

ROSE.

Et moi aussi.

(Rose sort.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; UN VALET de l'hôtel.

LE VALET, donnant une lettre à Franval.

M. Franval, de Bordeaux.

FRANVAL.

C'est bien... (Ouvrant la lettre.) Ah! ah! c'est pour ce payement... (Le valet sort.) Voyons mes lettres de change. Pardon, mon cher Édouard, j'ai quelques papiers à mettre en ordre ; cause avec ma fille.

(Il tire son portefeuille et s'assied à gauche.)

LUCIE, à droite, à demi-voix, à Édouard.

Vous êtes donc incorrigible!

ÉDOUARD.

Est-ce de mon amour que vous parlez?

LUCIE.

Non, mais de vos défauts, qui nous perdent. Mon père a juré

de rompre notre mariage si d'ici à ce soir il s'aperçoit d'un seul mensonge.

ÉDOUARD.

Dieu, qu'ai-je fait !

LUCIE.

Quoi, monsieur ! tout ce que vous venez de lui dire...

ÉDOUARD.

Est vrai, quant au fond ; mais les détails... ; moi, ce n'est jamais avec mauvaise intention..., mais la moitié du temps... à raconter les choses telles qu'elles sont, c'est si ennuyeux...

LUCIE.

Que vous ne pouvez résister au désir de les embellir, et que pour déployer les richesses de votre imagination...

ÉDOUARD.

Me voilà corrigé, et je vous jure que jamais...

LUCIE.

Taisez-vous, mon père s'approche...

ÉDOUARD.

Oh ! je ne crains rien.

Air du vaudeville de Turenne.

Si j'obtiens cette main si chère,
Vrai modèle des bons maris,
Vous me verrez toujours sincère,
Toujours constant, toujours épris.

LUCIE.

Toujours... cessez donc ce langage.
Si mon père vous entendait !
Toujours... ce mot seul suffirait
Pour rompre notre mariage.

FRANVAL, tenant un papier.

Je n'aurai jamais assez de fonds... Eh, parbleu ! Édouard, tu peux me rendre ce service.

ÉDOUARD, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est, beau-père ?

FRANVAL.

Une lettre de change de six mille francs à escompter !

ÉDOUARD, riant.

Ma foi, cela se rencontre mal ; je n'ai pas le sou.

FRANVAL.

Bah ! et cet argent ?

ÉDOUARD.

Quel argent?

FRANVAL.

Le prix de ta maison.

ÉDOUARD.

Ma maison... Ah! oui, c'est juste... c'est que... dans ce moment...

FRANVAL.

En as-tu disposé?

ÉDOUARD.

Non, non; c'est-à-dire dans un sens...

LUCIE, bas, à Édouard.

Voyez-vous ce que c'est que de mentir?

ÉDOUARD.

Au fait, je ne vois pas pourquoi je ne vous avouerais pas franchement la chose. (A voix basse.) J'avais quelques dettes.

LUCIE, sévèrement.

Encore un...

ÉDOUARD.

Non, c'est la vérité; un jeune homme ne peut guère vivre sans cela; et par un hasard assez drôle, il se trouve que mon acquéreur, un monsieur... monsieur *Lenoir*.

FRANVAL.

Tu m'as dit M. *Guillaume*.

ÉDOUARD.

M. *Guillaume Lenoir*... un usurier...

FRANVAL.

Tu m'avais dit un marchand.

ÉDOUARD.

Marchand, parce qu'il fait l'usure en gros; bref, cet honnête homme était celui qui m'avait prêté...; si bien qu'en achetant ma maison... il y a eu compensation.

FRANVAL.

Et tu devais à ton acquéreur?

ÉDOUARD, étourdiment.

Une quarantaine de mille francs.

FRANVAL.

Mais puisque tu as vendu soixante, c'est vingt mille francs qu'il te redoit.

ÉDOUARD, embarrassé.

Vingt mille francs... c'est ce que je vous disais; mais... (A part.) Comment diable me tirer de là?

FRANVAL, le regardant.

Est-ce que tu m'aurais fait un conte? Est-ce que par hasard ton acquéreur n'existerait pas?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; **LOLIVE**, déguisé en vieux marchand; **ROSE**

ROSE, annonçant.

M. *Guillaume Lenoir!*

ÉDOUARD, stupéfait.

Monsieur...

FRANVAL, de même.

Comment?

LOLIVE, courant à Édouard.

Mille pardons, mon cher monsieur Édouard, de vous poursuivre ainsi chez les autres; mais les affaires avant la politesse... On vient de me dire que vous étiez en famille, et je n'ai pas cru être indiscret; c'est sans doute monsieur votre père et mesdemoiselles vos sœurs que je me fais l'honneur de saluer? Désolé de vous interrompre... Deux mots, et je me sauve.

ÉDOUARD, à part.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LUCIE.

Ces messieurs ont à causer d'affaires; mon père, permettez-moi de me retirer.

ÉDOUARD.

Pourquoi donc? je n'ai de secrets pour personne, moi...

LOLIVE.

Ah! ce n'est pas amusant, pour une jeune personne, d'entendre parler d'enregistrement, d'état de lieux;... si c'était un contrat de mariage, je ne dis pas: on prend patience, parce qu'on se dit: les affaires avant la politesse.

FRANVAL.

Va, mon enfant, nous te rejoindrons bientôt.

LUCIE, à Rose en s'en allant.

Ne les quittez pas, ma chère Rose.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LUCIE.

LOLIVE.

Ah çà, mon cher monsieur, je viens voir si vous voulez enfin terminer l'affaire de votre maison?

ÉDOUARD, étonné.

De ma maison?

LOLIVE.

Quand je dis votre maison, c'est-à-dire la mienne. J'ai acheté, vous m'avez vendu, il ne s'agit plus que de me mettre en possession. Du reste, mille choses aimables de la part de madame *Guillaume Lenoir,* mon épouse : je ne vous en parlais pas d'abord, parce que les affaires avant la politesse.

ÉDOUARD.

Ah! vous veniez pour... (A Franval.) Par exemple, voilà bien l'aventure la plus extraordinaire.

FRANVAL.

Qu'est-ce que tu y trouves donc d'extraordinaire? tu as vendu ta maison.

ÉDOUARD.

J'entends bien : ce n'est pas cela qui m'étonne; mais si vous saviez...

LOLIVE.

Air du vaudeville de l'Écu de six francs.

La minute n'est pas signée
Mais tout est réglé comme il faut;
Et pendant la présente année
C'est vous seul qui payez l'impôt.

ÉDOUARD.

Quoi! je le paye, est-ce possible!
Il ne manquait plus que cela;
Et grâce à cette maison-là,
Je vais me trouver éligible.

C'est dommage de l'avoir vendue.

LOLIVE.

Mais c'est fait, l'argent est prêt, et quand vous voudrez...

ÉDOUARD, à part.

C'est une mystification; mais, parbleu! je vais bien l'attraper.

(Haut). Puisque mon argent est prêt, mon cher *Guillaume*, c'est une affaire faite; donnez-le moi.

LOLIVE.

Certainement, monsieur; (fouillant dans sa poche, et tirant sa tabatière) aussitôt que vous aurez signé le contrat, et que le délai pour purger les hypothèques sera écoulé.

FRANVAL.

C'est juste.

LOLIVE.

Du reste, vous savez nos conventions : il ne vous revient que vingt mille francs.

ÉDOUARD, à part.

Je ne conçois pas que l'on puisse mentir avec ce front-là.

LOLIVE.

Et je les ai déposés chez votre notaire.

ÉDOUARD.

C'est fâcheux : j'aurais voulu savoir de quelle couleur est votre argent; et je vous avoue même qu'à cause de mon beau-père, et pour d'autres considérations, si vous aviez pu me payer sur-le-champ... (à part) la plaisanterie aurait été bien meilleure.

LOLIVE.

Je conçois que, dans votre situation, vous devez avoir besoin d'argent, ne fût-ce que pour votre cautionnement.

ÉDOUARD.

Mon cautionnement!...

LOLIVE.

Oui, pour votre recette de Marseille.

FRANVAL.

Comment! il serait vrai? Ce que tu me disais de cette place...

LOLIVE.

La nomination est publique, et c'est grâce au crédit de M. de Saint-Marcel.

Air du vaudeville de la Somnambule.

Je l'ai vu ce matin encore,
Il a pour vous beaucoup d'égards;
Madame surtout vous adore,
Même je dois vous gronder de sa part.
Donnez-lui donc la musique nouvelle,
Cette musique... oui, vous savez, mon cher,
De la chanson que vous fites pour elle,
Et qui ne peut aller sur aucun air.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! celui-là est trop effronté. (Haut.) Ah çà ! monsieur...

LOLIVE.

Adieu, monsieur le receveur... Une place superbe, où, avec un peu d'esprit et de bons conseils, on peut faire son chemin : on criera après vous, on dira, monsieur le receveur par-ci, monsieur le receveur par-là; moquez-vous de tout cela, faites toujours fortune, quand cela devrait les désobliger, parce que, les affaires avant la politesse. Sur ce, je vous baise bien les mains. Votre très-humble serviteur, de tout mon cœur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté LOLIVE.

ÉDOUARD, le regardant sortir.

Voilà bien le plus hardi hâbleur.

FRANVAL.

Mon cher Édouard, que j'ai d'excuses à te faire : crois-tu que j'avais suspecté ta bonne foi?

ÉDOUARD.

Comment vous auriez pu...?

FRANVAL.

Mais voici qui change bien la thèse : je veux qu'à l'instant même nous allions chez M. de Saint-Marcel, que tu me présentes à lui comme ton beau-père, et que je le remercie.

ROSE, à part.

C'est fait de lui.

ÉDOUARD, embarrassé.

C'est aujourd'hui lundi; il sera à sa petite maison de Saint-Ouen, un endroit délicieux, au bord de la Seine, vis-à-vis l'île de *Cage*. Nous y allons une ou deux fois par semaine. Imaginez-vous, beau-père, qu'il y a là un billard sur lequel l'autre jour j'ai fait un coup...

FRANVAL.

Oui; mais M. de Saint-Marcel n'y jouera pas aujourd'hui; M. Guillaume nous a dit l'avoir vu ce matin à Paris; ainsi, comme je ne me soucie pas d'y aller sans toi, partons.

ÉDOUARD.

Demain, si vous voulez; mais aujourd'hui cela m'est impossible.

FRANVAL.

Et pour quelle raison?

ÉDOUARD.

J'ai ce matin des amis que j'attends, et ils se faisaient même une fête de se trouver avec vous.

FRANVAL.

Je ne peux... je déjeune en ville, chez Saint-Phar.

ÉDOUARD, vivement.

La! moi qui ai commandé un déjeuner magnifique.

Air : Dans ce castel de haut lignage.

J'ai dix flacons d'un Champagne admirable,
Dinde truffée et vrai pâté d'Amiens.
Mon cœur d'avance en ce banquet aimable
A confondu vos amis et les miens.
Jeunes et vieux, dès le premier service,
Sont du même âge; et par un charme heureux,
A table il faut que chacun rajeunisse;
Là, le vin seul a le droit d'être vieux.

(Pendant ce couplet, Rose a l'air d'écouter attentivement les détails du repas.)

FRANVAL.

A la bonne heure; mais il est dix heures, ton déjeuner sera, comme le mien, pour midi, et d'ici là nous aurons le temps de faire une visite. Ainsi, tu vas venir avec moi, je l'exige : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ÉDOUARD, à part.

Il n'en démordra pas.

ROSE, à part.

Le pauvre jeune homme ne sait plus où donner de la tête.

FRANVAL.

Eh bien! qu'as-tu donc? et d'où vient cet air embarrassé? tu ne peux pas t'absenter de chez toi pour une demi-heure?

ÉDOUARD.

Eh bien, non, beau-père, puisqu'il faut vous le dire, puisque, malgré mes efforts, il est impossible de vous le cacher : je ne puis de toute la matinée m'absenter une seule minute. (A voix basse.) J'ai une affaire d'honneur, j'attends mon adversaire.

FRANVAL.

Ah! mon dieu!

ROSE.

J'en étais sûr; voilà du nouveau.

FRANVAL.

Et alors, ce déjeuner que tu me décrivais avec tant de facilité...

ÉDOUARD.

Il est là, il est toujours là. Je comptais prier un de mes amis, que j'attends de me servir de témoin.

FRANVAL.

C'est cela, une mauvaise tête, un écervelé qui va tout gâter : c'est moi que cela regarde, je me charge d'arranger l'affaire.

ÉDOUARD.

Mais non, beau-père, ne vous mêlez pas de cela, et laissez-nous faire ; cela peut vous compromettre, tandis que nous autres jeunes gens...

FRANVAL.

Du tout; je veux savoir de quoi il s'agit, et comment cela est arrivé, ou sinon point de mariage.

ÉDOUARD, à part.

Quel diable d'homme! (Haut.) Mais votre déjeuner chez Saint-Phar?

FRANVAL.

Est-ce que j'y pense maintenant! il m'attendra : quand il s'agit de ton honneur, de tes jours, toi, le fils de mon meilleur ami, mon propre fils; car maintenant je te regarde comme tel. Allons, parle, et raconte-moi tous les détails.

ÉDOUARD, à part.

Au fait, c'est un brave homme. (Haut.) Écoutez donc, beau-père, vous prenez cela trop au tragique; c'est une aventure comme tant d'autres, un malentendu, une plaisanterie.

FRANVAL.

Une plaisanterie! qui compromet votre existence, ou celle d'un compatriote.

ÉDOUARD.

D'abord, c'est un Anglais.

FRANVAL.

C'est égal. Mais pourquoi vas-tu t'exposer à des voies de fait?

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas touché.

FRANVAL.

Ou à des paroles.

ÉDOUARD.

Je ne lui ai pas parlé.

FRANVAL.

Mais alors...

ÉDOUARD.

Voilà ce qui est arrivé : Je dînais hier dans une maison charmante; et vu la beauté de la journée, vraie journée d'été, toute la société prenait le café sur une petite terrasse qui donne sur le boulevard, une terrasse de la hauteur d'un entresol, et qui n'a pas même de balustrade, notez bien le fait.

ROSE, à part.

Voilà une exposition qui me fait frémir.

ÉDOUARD, comme un homme qui cherche toujours ce qu'il va dire.

La maîtresse de la maison... une femme fort aimable... jeune encore, des yeux noirs magnifiques.... la maîtresse de la maison me versait un moka brûlant; et, occupé à la regarder et à lui adresser quelques compliments, je ne m'apercevais pas que le trop plein de ma tasse tombait perpendiculairement sur mon pied, qui n'était défendu que par un simple bas de soie. Un geste rétrograde que je fais pousse un monsieur qui était derrière moi, au bord de la terrasse, et ma foi...

FRANVAL et ROSE.

Ah ! mon Dieu !

ÉDOUARD.

Pas le moindre danger... cinq ou six pieds d'élévation ; mais le malheur veut que, juste au même moment, passe un Anglais qui le reçoit sur ses épaules.

ROSE, riant.

Ah ! ah ! je n'y tiens plus !

FRANVAL.

Comment, Rose ! cela te fait rire ?

ROSE.

Oui, monsieur, je n'ai pu m'en empêcher.

ÉDOUARD.

C'est ce que fit aussi toute la société. L'Anglais, furieux, s'en prend à moi, prétend que j'ai jeté exprès un homme sur lui. Je cherche à arranger l'affaire ; je lui propose même sa revanche, en lui accordant un étage de plus, c'est-à-dire qu'on le jettera sur moi du premier. Il se refuse à toute espèce d'arrangement ; nous échangeons nos adresses, et lord *Cook Brook*, mon adversaire, doit venir me prendre ce matin avec son épée.

FRANVAL, secouant la tête.

Je t'avouerai que cette histoire-là me semble bien extraordinaire ; mais n'importe, je ne te quitte pas, je serai ton témoin.

ÉDOUARD, à part.

Est-il tenace! (Haut.)

Air du Petit Courrier.

Franchement je n'ai pas le droit
De vous faire attendre, beau-père;
Car enfin, si mon adversaire
Ne venait pas..., cela se voit.
Il est des gens pleins de sagesse,
Craignant fort de s'aventurer,
Et qui demandent votre adresse,
Pour ne jamais vous rencontrer.

FRANVAL.

Eh bien! s'il n'arrive pas, nous irons chez lui.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LOLIVE, en Anglais; UN VALET.

LE VALET, annonçant.

Milord *Cook Brook*.

FRANVAL, étonné.

Comment! il se pourrait!

ÉDOUARD, stupéfait.

Encore! ce tour-là vaut l'autre.

ROSE, à part.

A merveille! courons prévenir ma maîtresse, et prendre ses ordres.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LOLIVE, ÉDOUARD, FRANVAL.

LOLIVE, baragouinant.

Je venais, messié, prendre vous pour le petit boxage à l'épée.

ÉDOUARD, à part.

A l'épée!

FRANVAL.

Quoi, milord, cette aventure d'hier!

LOLIVE.

Elle était fort désagréable, et c'était pour en garder le colère que je avais gardé le *chapelier* comme il était hier. (Montrant son

chapeau tout défoncé.) Voyez-vous, aussi je demandrai réparation dans les formes.

ÉDOUARD.

Je n'y suis plus, et je cherche à me rappeler si par hasard je n'aurais pas dit vrai.

LOLIVE.

Yes, messié, ce était une conduite incivile; je n'empêche point à vous de jeter un homme, s'il faisait plaisir; mais on devait auparavant crier par le fenêtre : *gare l'homme!* car enfin, je avais un parapluie que j'aurais pu ouvrir.

ÉDOUARD, à part.

Parbleu! je saurai quel est le mauvais plaisant qui a juré de me mystifier ainsi. (Haut.) Eh bien, monsieur! puisque vous êtes venu pour vous battre, nous nous battrons ici, à l'instant même.

FRANVAL, les séparant.

Édouard, est-ce là la modération dont vous m'avez parlé?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; LUCIE.

LUCIE, accourant.

Eh, mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

LOLIVE, bas à Lucie.

Venez nous séparer. (Haut à Édouard.) Je batterai pas moi.

ÉDOUARD.

C'est ce que nous verrons.

FRANVAL.

Et moi, je vous ordonne de m'écouter; qu'est-ce que c'est donc que cela? (A part.) Moi, qui croyais d'abord que c'était une plaisanterie; je vois trop qu'il y va bon jeu bon argent. (A Lolive.) C'est vous, monsieur, qui êtes l'offensé?

ÉDOUARD.

Du tout, c'est moi.

FRANVAL.

Lorsque vous avez manqué de le tuer, de le blesser!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas vrai.

LOLIVE.

C'est vrai.

FRANVAL.

Oui, monsieur, c'est vrai, vos torts ne sont que trop réels.

ÉDOUARD.

Puisque vous l'attestez, il faut bien que je le croie.

FRANVAL.

A la bonne heure, il reconnaît ses torts, il revient à la raison; de votre côté, milord, j'espère que vous devez oublier votre ressentiment.

LOLIVE.

Si monsieur n'a pas eu l'intention.

FRANVAL.

Il ne l'a pas eue.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas eue.

FRANVAL.

Alors, que tout soit oublié; et pour mieux sceller le raccommodement, milord déjeunera avec nous.

LUCIE.

A merveille. Je respire.

ÉDOUARD.

Au fait, je n'ai pas trop à me plaindre, et je dois plutôt remercier l'original qui s'acharne ainsi à me rendre service. Holà! Rose, Lafleur, quelqu'un! Il faudrait faire préparer à la hâte...

FRANVAL.

A quoi bon?

ÉDOUARD.

Puisque monsieur déjeune avec nous.

FRANVAL.

Eh bien! ce superbe repas que tu as commandé ce matin, et qui est ici!

ÉDOUARD, regardant Lolive.

Ah, oui! certainement; mais peut-être qu'un déjeuner à la française ne conviendra pas à monsieur?

LOLIVE.

Pardon : en Français comme en Anglais je déjeunai toujours; mon estomac il était cosmopolite.

ÉDOUARD.

Allons, me voilà pris.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; ROSE.

ROSE.

Monsieur, le déjeuner est servi.

ÉDOUARD, étonné.

Le déjeuner!

ROSE.

Un coup d'œil magnifique : un pâté d'Amiens, et du vin de Champagne, au moins dix bouteilles.

ÉDOUARD, à part.

Dix! elles y sont! C'est fini, je ne peux plus mentir; aussi maintenant je ne risque rien, et cela me donne une confiance...

Air : Amis, voici la riante semaine.

Allons, milord, déjeunons en famille;
Le verre en main nous allons voir beau jeu;
C'est dans le vin que la vérité brille.

ROSE, bas à Édouard.

Prenez bien garde, et buvez-en très-peu.

ÉDOUARD, à Lolive.

Oui, c'en est fait, abjurons la vengeance,
Et qu'en nos cœurs elle n'ait plus d'accès.

(Sur la ritournelle de l'air, il traverse le théâtre, et donne une poignée de main à Lolive.)

La haine expire où l'appétit commence,
Un déjeuner vaut un traité de paix.

TOUS ENSEMBLE.

La haine expire, etc.

(Édouard, Lolive, Lucie et Franval sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE XII.

ROSE, seule.

Pauvre jeune homme! il n'en revient pas; il n'est pas habitué à un pareil régime : condamné à la vérité pour vingt quatre heures! Aussi il nous donne une peine; car il est d'une étourderie dans ses mensonges : il avait déjà oublié son déjeuner; heureusement que nous y avions pensé; et, grâce à l'argent de mademoiselle et au voisinage de madame Chevet, on peut créer à Paris un déjeuner complet en cinq minutes.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

On pourra s'offenser peut-être
De voir que Lolive, un valet,
Se place à la table du maître...
La nécessité l'exigeait.
A ses talents je rends justice ;
Mais je crains, moi qui le connais,
Que l'appétit ne le trahisse...
Il est vrai qu'il fait un Anglais.

Alors il n'y a plus à craindre que cette visite de remerciment que son beau-père veut rendre à M. de Saint-Marcel. Comment l'en empêcher ? il n'y a qu'un moyen ; en faisant venir ici M. de Saint-Marcel. Je vais prévenir Lolive, il faut qu'il expédie son déjeuner, et qu'il nous fasse encore ce personnage-là ; cela ne lui sera pas bien difficile, car son maître... Hein ! que veut ce monsieur ?

SCÈNE XIII.

ROSE, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

M. Édouard de Sainville n'est-il pas ici ?

ROSE.

Oui, monsieur ; mais il est à déjeuner avec M. de Franval, son futur beau-père.

M. DE SAINT-MARCEL.

Un déjeuner de famille, un déjeuner de noce ; me préserve le ciel de le déranger ! j'attendrai.

ROSE.

Si monsieur voulait dire son nom ?

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est inutile.

ROSE.

Ce n'est pas pour savoir ; mais si on connaissait seulement pour quelle affaire...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je la lui expliquerai moi-même, à lui ou à son beau-père.

ROSE.

Comme monsieur voudra.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FRANVAL.

FRANVAL, la serviette à la main, à la cantonade.

Je suis à vous, milord; je veux ratifier le traité d'alliance avec d'excellente liqueur de Bordeaux, que j'ai rapportée moi-même.

ROSE, à M. de Saint-Marcel.

Voici justement M. Franval.

FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est ?

ROSE.

Un monsieur qui voulait dire deux mots, à vous ou à votre gendre. (A part.) Allons vite préparer Lolive au nouveau rôle qu'il doit jouer.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

FRANVAL, M. DE SAINT-MARCEL.

M. DE SAINT-MARCEL.

C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler ? Enchanté, monsieur, de vous trouver à Paris; je ne vous connaissais que de réputation, et d'après les récits de mon vieux camarade, M. de Sainville, qui, dans toutes ses lettres, me parlait de vous et de son fils Édouard.

FRANVAL.

Vous êtes un ami de M. de Sainville ?

M. DE SAINT-MARCEL.

Son plus ancien et son meilleur ami, M. de Saint-Marcel.

FRANVAL.

Comment, monsieur le comte ! vous vous donnez la peine de venir nous voir; c'est moi qui aujourd'hui même voulais vous faire ma visite, pour vous remercier de toutes les bontés dont vous avez comblé mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Des bontés !... il me semble que je n'ai encore rien fait pour lui; mais c'est sa faute : j'apprends hier, par ma femme, madame de Saint-Marcel, qu'il était à Paris : et comment l'a-t-elle su ? au bal de l'Opéra.

FRANVAL.

Au bal de l'Opéra!

M. DE SAINT-MARCEL.

Oui. Sans Édouard, qui pourtant ne la connaissait pas, la comtesse se trouvait compromise dans la plus sotte affaire...

FRANVAL.

Qu'est-ce que vous dites là? comment! depuis trois mois...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je ne l'ai pas vu une seule fois; et j'ai reçu avant-hier de son père une lettre qui me paraissait une énigme : il se plaignait de ce que son fils n'avait pas encore obtenu une recette à Marseille. Que diable! quand on veut obtenir, on demande; moi je ne pouvais pas deviner, et je venais exprès pour lui faire une querelle.

FRANVAL.

Parbleu! j'en ai bien d'autres à lui faire. Comment, monsieur! Édouard de Sainville ne va pas habituellement chez vous?

M. DE SAINT-MARCEL.

Non, monsieur.

FRANVAL.

Je ne dis pas à Paris, mais à votre petite maison de campagne.

M. DE SAINT-MARCEL.

Ma maison de campagne! je n'en ai pas.

FRANVAL.

Soit; mais un pied-à-terre à Saint-Ouen; une vue magnifique... une salle de billard.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je suis très-maladroit, et je n'y joue jamais.

FRANVAL.

J'aurais dû m'en douter. Imaginez-vous, monsieur, un système de mensonges tellement compliqué, tellement combiné, que maintenant je ne peux pas m'y reconnaître. Mais, vous voilà, vous m'aiderez à le confondre; et bien certainement, il n'aura pas ma fille.

M. DE SAINT-MARCEL.

Y pensez-vous? moi qui me faisais une fête de lui offrir mon présent de noce.

FRANVAL.

Il ne sera pas mon gendre.

M. DE SAINT-MARCEL.

Mais votre parole?

FRANVAL.

Je la retire, et il n'a pas droit de se plaindre. Je l'ai prévenu qu'au premier mensonge que je pourrais prouver, tout serait rompu. Je suis trop heureux de vous avoir rencontré, et nous allons voir comment il soutiendra votre présence. Le voici ; je vous prie de ne pas vous nommer.

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et moi qui venais pour le remercier d'un service...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; ÉDOUARD, LUCIE, ROSE.

ÉDOUARD.

Parbleu ! vous êtes tous d'aimables convives : vous, beau-père, vous nous quittez au milieu du déjeuner, et un instant après, milord disparait à la seconde bouteille de Champagne.

ROSE.

Quelqu'un le demandait.

ÉDOUARD.

Ah, oui ! peut-être quelque jeune homme qui était dans l'embarras, car je suis forcé de convenir qu'il est fort obligeant ; il rend service, et sans intérêt ; c'est beau. Dites donc, beau-père ! qu'est-ce que nous faisons ce matin ?

FRANVAL.

J'avais envie de sortir ; mais voici une visite qui nous arrive : un ami de la famille.

ÉDOUARD, à M. de Saint-Marcel.

Pardon ; je n'avais pas eu le plaisir de voir monsieur. Monsieur est de Bordeaux ?

FRANVAL.

Justement.

ÉDOUARD.

Je l'aurais parié ; nous autres gens du Midi, nous avons un air de loyauté, de franchise. Si monsieur est pour quelque temps à Paris, je me ferai un plaisir de lui servir de guide, de conducteur. Je vous en prie, ne vous gênez pas avec moi ; dès que vous êtes l'ami du beau-père...

M. DE SAINT-MARCEL, à Franval.

Je vous fais compliment, monsieur ; votre gendre me paraît un aimable garçon.

FRANVAL, bas, à M. de Saint-Marcel.

Attendez, attendez. (A Édouard.) Il faut te dire, mon ami, que monsieur est ici pour solliciter, et aurait besoin de M. de Saint-Marcel.

ÉDOUARD.

Tant mieux. On dit que c'est un homme juste et impartial, dont tout le monde s'accorde à faire l'éloge.

FRANVAL.

Oui. Mais toi, qui le connais intimement, ne pourrais-tu, par ton crédit...

ÉDOUARD.

Ah! certainement; et j'aurai l'honneur de lui présenter monsieur. Vrai, vous en serez content... Un homme charmant, qui, sans me vanter, me veut du bien.

FRANVAL, riant.

Hein!

M. DE SAINT-MARCEL, bas, à Franval en riant.

Eh mais! jusqu'à présent, je trouve qu'il dit vrai.

ÉDOUARD.

Et d'une gaieté... Ce n'est pas lui qui m'aurait laissé seul à table, comme vous l'avez fait. Tenez, hier encore, nous avons déjeuné ensemble chez lui.

FRANVAL et M. DE SAINT-MARCEL.

Vous avez déjeuné...

ÉDOUARD.

Oui; nous étions à côté l'un de l'autre.

FRANVAL.

Il faut donc que depuis hier il soit bien changé.

ÉDOUARD.

Pourquoi cela?

FRANVAL, montrant M. de Saint-Marcel.

C'est que le voilà, et que tu ne l'as pas reconnu.

ÉDOUARD, surpris.

M. de Saint-Marcel!

ROSE, à part.

C'est fait de nous.

LUCIE, de même.

Tout est perdu.

ÉDOUARD, se remettant sur-le-champ.

Comment! c'est là M. de Saint-Marcel!... Je suis désolé, mais je n'ai pas l'honneur de reconnaître...

FRANVAL.

Je le crois bien ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est lui.

ÉDOUARD.

Permettez donc, beau-père, je ne dis pas le contraire ; mais ce n'est pas avec monsieur que j'ai déjeuné hier, voilà l'exacte vérité. Vous expliquer comment cela se fait, je l'ignore ; mais à moins qu'il n'y ait dans Paris plusieurs Saint-Marcel...

M. DE SAINT-MARCEL.

Je n'en connais pas d'autre que Théodore de Saint-Marcel, mon frère, qui est au ministère des affaires étrangères.

ÉDOUARD.

Précisément ; c'est chez lui sans doute que j'ai été présenté, et c'est avec lui probablement que j'aurai déjeuné hier.

M. DE SAINT-MARCEL.

Je le croirais assez sans une petite difficulté, c'est que depuis trois mois il est en Angleterre.

ÉDOUARD, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Il sera donc revenu secrètement ; car hier il était à Paris.

FRANVAL.

Il n'y était pas.

ÉDOUARD.

Il y était.

FRANVAL.

Eh bien, mon garçon, j'oublie tout, si tu peux me prouver celui-là.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; UN VALET, LOLIVE, en habit brodé, le chapeau à plumes sous le bras.

LE VALET annonçant.

M. de Saint-Marcel.

LOLIVE, d'un air d'aisance.

Eh bien ! qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Que vois-je ! c'est ce fripon de Lolive, mon valet de chambre.

LOLIVE.

Nous voici bien du monde... Serviteur, messieurs. Bonjour, mon cher Édouard.

ÉDOUARD.

C'est vous, mon cher protecteur! J'avoue que cette fois je n'y comptais plus. Mon étoile avait pâli, et vous faites bien de venir à mon secours. Je vous présente à mon beau-père et à monsieur votre frère.

LOLIVE s'avance d'un air dégagé, et, apercevant M. de Saint-Marcel.

Dieu! mon maître!

M. DE SAINT-MARCEL, à part.

Et avec mon habit brodé!

FRANVAL, étonné.

Ils se reconnaissent.

(Édouard, Franval, Lolive et Lucie restent tous immobiles de surprise.)

M. DE SAINT-MARCEL.

Quel tableau! personne n'y est plus. Venons à leur secours; car ils ne s'en tireraient jamais. (Allant à Lolive.) Eh bien! mon cher frère!

TOUS.

Son frère!

M. DE SAINT-MARCEL.

Pourquoi ce trouble, cet embarras? Vous vouliez donc me faire un mystère de votre arrivée?

ÉDOUARD.

Comment, monsieur! c'est votre frère, Théodore de Saint-Marcel, qui revient d'Angleterre?

M. DE SAINT-MARCEL.

Eh oui! Est-ce que cela ne vous arrange pas?

ÉDOUARD.

Si vraiment; mais aujourd'hui, c'est comme un fait exprès, je n'invente que des vérités. Ce n'est pas ma faute, beau-père; mais, en conscience, vous êtes obligé de me donner votre fille.

M. DE SAINT-MARCEL, riant.

Oui, monsieur, il faut consentir à cette union. Vous n'avez plus de mensonge à lui reprocher.

FRANVAL.

Excepté celui de la recette de Marseille.

M. DE SAINT-MARCEL.

La voici; c'est le présent de noce que je lui destinais.

LUCIE.

Comment! il se pourrait...

ÉDOUARD.

Ah ! je parie que c'est vrai ; tout est vrai aujourd'hui. Ainsi, beau-père, consentez, tout le monde vous en supplie.

FRANVAL.

Je suis sûr qu'on me trompe.

LOLIVE.

Et moi aussi.

M. DE SAINT-MARCEL.

Et moi aussi ; et cependant vous consentez...

FRANVAL.

Il le faut bien, ne fût-ce que par curiosité, et pour avoir le mot de l'énigme.

LOLIVE, *jetant son chapeau.*

Vivat ! La parole de monsieur vaut de l'or. Je reprends la livrée, et mets aux pieds de Rosette M. Guillaume Lenoir, mylord Cook Brook, et bien plus, le fidèle Lolive, valet de chambre de monsieur le comte.

ÉDOUARD.

Comment, coquin, c'était toi ?

FRANVAL.

Fais donc l'étonné.

ÉDOUARD.

Je vous jure que je n'en savais rien, et que je ne le connaissais pas.

FRANVAL.

Encore ! par exemple, c'est là le plus difficile à croire.

LUCIE.

Et cependant, mon père, c'est la vérité ; nous vous mettrons au fait de tout.

ÉDOUARD.

Le ciel m'est témoin que, si j'en ai imposé aujourd'hui, c'était pour la dernière fois, et à mon corps défendant. Oui, monsieur, oui, mon cher protecteur, je jure de me corriger, de ne plus retomber dans un défaut dont je vois trop les dangers. Lolive, je me souviendrai de ta leçon ; je te promets une récompense.

LOLIVE.

Bien sûr !

LUCIE, *lui donnant une bourse.*

Et moi je te la donne.

LOLIVE.

C'est encore mieux.

(Pesant la bourse.)

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable

VAUDEVILLE.

LUCIE.

De vérités trop redoutables
L'amour-propre peut s'offenser ;
La Fontaine a su par des fables
Le corriger sans le blesser.
Dans un charme heureux il nous plonge
Par sa douce naïveté,
Et c'est à l'aide du mensonge
Qu'il fait passer la vérité.

FRANVAL.

Si les belles ont des caprices,
C'est afin qu'on les aime plus.
Si l'on est faux, c'est que les vices
Rapportent plus que les vertus.
Si maint Crésus que l'ennui ronge
Par ses courtisans est flatté,
C'est qu'on gagne avec le mensonge
Bien plus qu'avec la vérité.

M. DE SAINT-MARCEL.

En tout temps loyal et sincère,
Du grand jour rechercher l'éclat,
Tel fut toujours le caractère
Du véritable homme d'état.
Pour que son crédit se prolonge,
Pour que son nom soit respecté,
Il n'a pas besoin du mensonge,
Et ne craint pas la vérité.

ROSE.

Vous qui ne contemplez les astres
Que pour nous prédire des maux ;
Vous qui ne rêvez que désastres,
De grâce, messieurs les journaux,
Pourquoi par de si tristes songes
Effrayer la crédulité?
Faites-nous de plus doux mensonges,
Ou dites-nous la vérité.

LOLIVE.

Cherchez la vérité! l'un prouve
Qu'on la rencontre dans le vin ;
L'autre en un puits dit qu'on la trouve ;

Ce fait me paraît plus certain.
Car à Paris, où, plus j'y songe,
Bacchus est souvent frelaté,
C'est dans le vin qu'est le mensonge,
C'est dans l'eau qu'est la vérité.

ÉDOUARD, au public.

Ce matin, selon mon usage,
Lorsqu'à tout propos je mentais,
J'ai dit du bien de cet ouvrage,
J'ai même prédit un succès.
Daignez réaliser ce songe,
Et grâces à votre bonté,
Que pour moi ce dernier mensonge
Soit encore une vérité.

LA MAITRESSE AU LOGIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 9 juin 1823.

PERSONNAGES.

M. DE MERTEUIL.
LÉON } DE SAINT-YVES, ses neveux.
FORTUNÉ }
HORTENSE, jeune veuve.
JULIE, femme de chambre d'Hortense.
GERVAIS, jardinier d'Hortense.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond. Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, GERVAIS.

GERVAIS, au milieu du salon, avec un pot de fleurs sous le bras.

Mademoiselle Julie, mademoiselle Julie, entendez-vous la sonnette de madame?

JULIE, sortant de la porte à gauche du spectateur.

Eh, sans doute! madame demande sa robe de noce; mais dans un jour comme celui-ci, on ne sait auquel entendre... On y va, on y va.

(Elle entre dans l'appartement à droite.)

GERVAIS, seul.

Il me semble cependant qu'une robe de mariage c'est assez essentiel; moi, d'abord, je suis pour qu'on se fasse beau et surtout qu'on s'amuse un jour de noce. C'est si agréable ce jour-là... surtout pour nous autres!

Air : De sommeiller encor, ma chère.

Grâce au ciel, nous savons l'usage;
A chacun l'on fait un présent,
Le jour où l'on entre en ménage;
C'est fort bien vu, c'est très-prudent;
Car l'hymen ressemble, et pour cause,
A ces spectacles où souvent
L'on ne donnerait pas grand' chose,
Si l'on ne payait qu'en sortant.

(Julie entre.)

Eh bien, mademoiselle! vous voilà déjà revenue?

JULIE.

Eh oui, sans doute; madame ne veut pas de cette robe : elle prétend que cela lui donnerait un air de mariée, et c'est ce qui lui déplait le plus au monde. Alors, quand on a de semblables idées, on ne prend pas un mari, et on reste veuve.

GERVAIS.

Du tout, mademoiselle; le veuvage ne vaut rien... pour les domestiques. Il n'y a qu'une volonté, partant il faut obéir. Dans le mariage, au contraire, ce qui est l'avis de monsieur n'est pas l'avis de madame; si l'on est maltraité par l'un, on est protégé par l'autre, et souvent par les deux; car nous avons les querelles, les raccommodements, les rapports, les rapports surtout.

Air : Il me faudra quitter l'empire.

L'un pour parler souvent vous récompense;
Pour ne rien dir' l'autre vous donne aussi.

JULIE.

Faire payer jusques à ton silence...

GERVAIS.

C'est de l'argent bien gagné, Dieu merci.
On d'vrait l'payer plus cher encore.
Jug' quel trésor qu'un serviteur discret :
Puisqu'en ménage on prétend que l'on est
Bien plus heureux par les chos' qu'on ignore
Que par celles que l'on connait.

JULIE.

Vraiment, Gervais', je ne t'aurais jamais cru autant de talent d'observation, et je crois d'ailleurs que le prétendu t'a mis dans ses intérêts.

GERVAIS.

C'est vrai; ce M. Fortuné de Saint-Yves me parait un brave jeune homme; d'abord, il a une belle fortune.

JULIE.

Oui, il n'y a que cela à en dire.

GERVAIS.

C'est un beau cavalier.

JULIE.

C'est un sot.

GERVAIS.

Laissez donc; il a toujours l'argent à la main.

JULIE.

Oui, c'est là l'esprit des gens riches.

GERVAIS.

Pas toujours, j'en connais qui cachent leur esprit; et, en outre, celui-ci a un air bon enfant.

JULIE.

Oui, ni humeur, ni volonté, ni caractère, toujours de l'avis du dernier qui lui parle; il ne faudrait pas s'y fier, il n'y a rien de pis que ces gens-là; et je ne conçois pas comment madame, qui est jeune et riche, et maîtresse d'elle-même, a été faire un pareil choix.

GERVAIS.

Pourquoi? c'est qu'elle l'aimait.

JULIE.

Je n'en voudrais pas répondre; vous voyez comme cette noce a un air triste; pas d'amis, pas de parents, personne d'invité, point de bal, ni au salon, ni à l'office; moi qui avais un costume charmant.

GERVAIS, regardant la porte du fond.

Vous voyez bien, vous disiez qu'il n'y avait pas d'invitations, v'là un monsieur qui a un air de famille; c'est quelque père, ou quelque cousin pour le moins.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE MERTEUIL, entrant par le fond.

M. DE MERTEUIL.

Votre maîtresse est-elle visible?

JULIE.

Je ne saurais vous dire. Monsieur ignore peut-être qu'aujourd'hui il y a une noce.

M. DE MERTEUIL.

Si vraiment, je le sais.

JULIE.

C'est que madame avait dit qu'elle n'attendait personne.

M. DE MERTEUIL.

Aussi, je viens sans être invité; vous pouvez annoncer M. de Merteuil, l'oncle du marié.

GERVAIS.

La, je disais bien que monsieur avait un air d'oncle, ou de quelque chose d'approchant; vous dites M. de Merteuil? j'y vais; je suis si content que M. de Saint-Yves, que monsieur votre

neveu... (A Julie.) Moi, d'abord, il me tardait qu'il y eût un maître dans la maison, parce que d'obéir à une femme...

JULIE.

Eh bien! par exemple.

GERVAIS.

Oui, j'ai le cœur bien placé; je ne suis que jardinier, mais je suis fier comme un laquais. (A M. de Merteuil.) Je vais vous annoncer.

M. DE MERTEUIL.

Restez, j'aperçois votre maîtresse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HORTENSE, sortant de l'appartement à droite.

HORTENSE, faisant la révérence.

Comment! monsieur de Merteuil dans ce pays! Je vous croyais encore au fond de la Bourgogne. (Aux domestiques.) Laissez-nous. Gervais, passez à la mairie; vous vous informerez si tout est prêt pour la cérémonie; vous direz ensuite que l'on mette les chevaux, et vous reviendrez m'avertir.

GERVAIS.

Oui, madame. (A part.) C'est cela, trois ou quatre ordres à la fois. Mais, patience, ça va changer.

SCÈNE IV.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Vous allez sans doute me trouver bien indiscret?

HORTENSE.

Vous ne pouvez jamais l'être. Croyez, monsieur, que nous ignorions votre retour, sans cela nous nous serions empressés, votre neveu et moi...

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi! madame, ce que j'ai appris est donc vrai! vous allez vous marier?

HORTENSE.

Mais, oui; dans deux heures à peu près.

M. DE MERTEUIL.

Comment! il y a deux mois, je viens demander votre main pour

le plus jeune de mes neveux, Saint-Yves, que j'ai élevé, que j'aime, mon enfant d'adoption, un cavalier charmant, dont chacun vante l'esprit, l'amabilité, le caractère. Vous le refusez; vous ne lui permettez même pas de se présenter chez vous et de détruire les injustes préventions que vous aviez contre lui. Persuadé que vous voulez toujours rester veuve, je vais faire un voyage dans une de mes terres; et ce matin, à mon retour, j'apprends que, non contente d'avoir refusé mon pauvre neveu, vous allez épouser son cousin, un génie épais et massif comme son individu. Du reste, il ne m'appartient pas d'en dire du mal, puisque c'est un de mes parents; mais enfin, sous aucun rapport, il ne peut entrer en comparaison avec mon autre neveu. Tout cela n'est-il pas vrai? répondez.

HORTENSE.

Oui, monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Comment donc son cousin a-t-il pu vous séduire? car enfin, puisqu'il est l'époux de votre choix, vous avez sans doute pour lui un amour...?

HORTENSE.

Non, monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Et vous l'épousez?

HORTENSE.

Oui, monsieur.

M. DE MERTEUIL.

Par exemple, madame, vous me permettrez de vous dire que voilà une conduite...

HORTENSE.

Bizarre, inexplicable; allons, convenez-en; avec sa nièce on peut tout dire, on n'a pas besoin d'être galant.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! pour profiter de la permission, je vous dirai que vous allez commettre une... une imprudence.

HORTENSE.

Ah! vous me ménagez encore; et vous vouliez dire mieux.

M. DE MERTEUIL.

Eh bien! oui, madame, une folie; et c'en est une que rien ne peut justifier.

HORTENSE.

Peut-être d'abord, monsieur, s'il n'avait tenu qu'à moi, je ne

me serais jamais remariée, je serais toujours restée veuve : il est si doux d'être libre, de n'être point soumise aux volontés, aux caprices d'un maître, ou d'un époux, comme vous voudrez; moi, je l'avoue, j'aime à commander : le pouvoir a tant de charmes! Mais c'est pour nous autres femmes que l'indépendance est une chimère; et je m'aperçus bientôt que j'avais fait un rêve impossible à réaliser. Dans le monde, dans les sociétés, aux spectacles, comment se présenter seule? il faut agréer malgré soi les soins d'un chevalier. Dès qu'on entre dans un salon, on se demande : Quelle est cette dame? C'est madame une telle, une veuve. Ah! c'est une veuve! Ce titre de veuve inspire tant de hardiesse, tant de confiance; tout le monde se croit des droits, depuis le vieux conseiller jusqu'au jeune lycéen qui sort de son collége. Vous voyez donc bien que pour sa réputation on ne peut pas rester veuve.

M. DE MERTEUIL.

Raison de plus pour bien réfléchir au choix d'un époux.

HORTENSE.

C'est ce que j'ai fait. Je me suis d'abord promis de ne pas me marier par inclination. Je me suis rappelé ensuite que mon premier mari, qui m'avait rendue fort malheureuse, avait infiniment d'esprit, beaucoup plus que moi.

M. DE MERTEUIL.

J'ai peine à le croire, madame.

HORTENSE.

Et moi, je n'en puis douter; car il avait pris sur moi un ascendant qui me forçait toujours à lui obéir, quelque absurdes, quelque injustes que me parussent ses volontés; et comme je ne vous ai pas caché que je voulais, malgré mon mariage, rester chez moi maîtresse souveraine et absolue, j'ai dû, d'après mon système, me défier des gens charmants, aimables, spirituels. Voilà pourquoi j'ai refusé le parti que vous m'aviez proposé.

M. DE MERTEUIL.

Je conçois, madame, tout ce que cette exclusion a d'honorable pour mon pauvre neveu; et je comprends maintenant comment son heureux cousin a dû l'emporter sur lui.

HORTENSE.

Vous auriez tort, monsieur, d'en rien induire de défavorable à celui que j'ai choisi. Il y a en tout un juste milieu à observer: un

homme peut être fort bien, sans être charmant, et être fort aimable, sans être un Voltaire.

Air du Pot de fleurs.

De l'art des vers les amours font usage,
Mais pour l'hymen l'humble prose suffit;
Car on est heureux en ménage
Plus par le cœur que par l'esprit :
Que m'apprendront ces vers faits pour séduire?
Que mon époux est fidèle et constant?
Si son amour le prouve à chaque instant,
Qu'a-t-il besoin de me le dire?

M. DE MERTEUIL.

A la bonne heure, madame! Mais au moins vous ne serez point inaccessible à la pitié; et je suis sûr que mon neveu est au désespoir. Si vous l'aviez entendu comme moi, quand je lui ai porté votre refus; si vous lisiez ses lettres, si vous saviez tous les partis qu'il a refusés pour vous!

HORTENSE.

Pour moi?

M. DE MERTEUIL.

Oui, madame; il en est temps encore, rompez ce mariage, ou du moins retardez-le de quelques jours.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; GERVAIS.

GERVAIS.

Un jeune homme qui est en bas voudrait parler à M. de Merteuil.

M. DE MERTEUIL.

Ah, mon Dieu! si c'était lui; s'il venait me supplier de tenter un dernier effort... Parlez, madame, que lui dirai-je?

HORTENSE.

Qu'il n'est pas raisonnable, ni vous non plus : les choses sont trop avancées; que peut-être sans cela... Mais tout est disposé pour le mariage, n'est-il pas vrai?

GERVAIS.

Oui, madame, tout est prêt; je venais vous le dire.

HORTENSE.

Vous le voyez; nous n'attendons plus que le futur.

GERVAIS.

Il est ici, madame, dans le petit salon ; mais, sachant que vous étiez avec monsieur, il attend vos ordres pour se présenter.

M. DE MERTEUIL.

Je me retire, madame.

HORTENSE.

Non pas, j'espère que vous passerez la journée avec nous ; n'êtes-vous pas notre plus proche parent ? Voyez seulement ce que l'on vous veut, et quelle est la personne qui vous demande.

GERVAIS.

C'est un jeune paysan, qui tient une lettre à la main.

M. DE MERTEUIL.

Puisque vous le voulez, madame, je reviens dans l'instant.

SCÈNE VI.

HORTENSE, GERVAIS.

HORTENSE.

A-t-on jamais vu une pareille obstination ? Et pouvais-je penser que ce jeune homme que j'ai rencontré deux ou trois fois en société irait se prendre ainsi de belle passion ? Ah ! mon Dieu ! et mon mari, que j'oublie. (A Gervais.) Dis-lui donc qu'il peut se présenter. (Gervais entre dans le salon à gauche.) M. de Merteuil a beau dire, je n'ai là dedans rien à me reprocher ; et s'il m'aime, c'est un malheur dont je ne suis pas responsable.

SCÈNE VII.

GERVAIS, HORTENSE ; SAINT-YVES, habit noir, gilet et culotte clairs, guêtres larges, à l'anglaise, et de même couleur, perruque blonde, bouclee ridiculement ; il sort du salon à gauche.

GERVAIS.

Oui, monsieur, madame est visible et vous attend.

HORTENSE.

Que j'ai d'excuses à vous faire ! J'ignorais, je vous le jure, que vous fussiez là. Vous vous êtes ennuyé sans doute ?

SAINT-YVES.

Du tout ; j'étais là dans un fauteuil, où je crois que je me suis endormi ; moi, d'abord, je ne m'impatiente jamais.

HORTENSE.

C'est d'un heureux caractère; mais vous pouviez entrer, car j'étais là à causer avec M. de Merteuil, votre oncle.

SAINT-YVES.

Ah! mon oncle de Merteuil est ici? j'en suis enchanté, c'est-à-dire, enchanté... j'entends par là que ça m'est bien égal, parce qu'il ne m'a jamais beaucoup aimé, à cause de mon cousin Léon, qu'il me préférait. Connaissez-vous mon cousin Léon?

HORTENSE.

Fort peu.

SAINT-YVES.

Eh bien, vous verrez un joli garçon! On dit que nous nous ressemblons un peu; mais il est bien mieux; et puis, voyez-vous, mon cousin Léon est un gaillard qui a des connaissances, de l'instruction; et ses études... donc!... Je peux dire qu'il les a faites doubles; je vais vous expliquer comment.

Air du vaudeville du Petit Courrier.

Dans le collége où nous étions,
Nos devoirs étaient tous les mêmes;
C'est lui qui me faisait mes thèmes
Et qui dictait mes versions.
Je me fâche peu, d'ordinaire;
Mais quand on m'insultait, ma foi,
S'il fallait se mettre en colère,
C'est lui qui s'y mettait pour moi.

Parce que moi, voyez-vous, au collége je n'ai jamais été fort d'aucune manière. (En riant.) Ah! ah! aussi, je n'ai pas peur de perdre mon latin; ah! ah!

HORTENSE.

Mais taisez-vous donc; si on vous entendait.

SAINT-YVES, reprenant l'air soumis et serieux.

Je me tais, madame.

HORTENSE.

Avez-vous fait ce dont nous étions convenus?

SAINT-YVES.

Oui, madame, oui; j'ai été chez la marchande de modes, lingère, bijoutier, etc., et j'espere que vous avez dû être contente de la corbeille de noce que je vous ai envoyée hier.

HORTENSE.

Oui, sans doute; elle était d'une élégance! d'un goût exquis... Je n'en revenais pas.

SAINT-YVES.

Je le crois bien ; aussi ce n'était pas moi qui l'avais choisie, pas si bête ; j'en avais chargé mon cousin Léon, parce que lui, il s'entend à toutes ces niaiseries-là. Ah, ah, ah !

HORTENSE.

Je vous ai déjà dit qu'on pouvait vous entendre.

SAINT-YVES.

Je me tais, madame. Voici en même temps votre portrait. Si le cadre ne vous plaît pas, ce n'est pas ma faute ; je voulais le faire entourer de brillants, mais mon cousin Léon n'a pas voulu ; savez-vous pourquoi ? c'est assez bête ; il m'a dit : « A quoi bon « des diamants ? ceux qui regarderont ce portrait ne les verront « pas. » Ce qui est une niaiserie, parce que des diamants, ça se voit toujours ; alors, je lui ai dit : « Fais comme tu voudras. »

HORTENSE.

Comment, est-ce que ce serait lui aussi ?

SAINT-YVES.

Oui, madame.

Air : Qu'il est flatteur d'épouser celle.

Mais je ne veux plus, je l'atteste,
A mon cousin avoir recours ;
Pour mettre un cadre aussi modeste,
On l'a fait attendre huit jours ;
Il faut qu'il soit bien bon apôtre.
Huit jours ! est-ce là du bon sens ?
(Montrant le portrait.)
Il en aurait fait faire un autre
Qu'il n'eût pas été plus longtemps.

Il est vrai qu'à Paris les ouvriers, eh, eh !...

HORTENSE.

Encore, monsieur !

SAINT-YVES.

Je me tais, madame ; mais en tous cas vous lui en ferez tout à l'heure vos reproches, car il va venir.

HORTENSE.

Il va venir ! et comment ?

SAINT-YVES.

C'est moi qui suis allé ce matin à Paris, pour l'inviter à ma noce ; quant à mes autres parents, ils demeurent tous dans les environs, et seront ici dans l'instant.

HORTENSE.

Il ne manquait plus que cela ! Et pourquoi l'avez-vous fait sans me consulter ? Je vous avais dit que je voulais que ce mariage se fît sans bruit, sans éclat.

SAINT-YVES.

Aussi, madame, vous le voyez, j'ai suivi vos ordres ; mariage incognito, tenue de campagne.

HORTENSE.

C'est bien ; mais votre cousin, vos autres parents...

SAINT-YVES.

Ah, mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là ? vous allez vous fâcher contre moi.

HORTENSE.

Non, sans doute ; mais après la cérémonie, vous aurez la bonté d'aller sur-le-champ désinviter tout le monde.

SAINT-YVES.

Oui, madame.

HORTENSE.

Quant à votre cousin Léon... vous ne pourrez pas retourner à Paris, à six lieues d'ici.

SAINT-YVES.

Non, madame.

HORTENSE.

Il faut donc bien le laisser arriver ; mais on lui dira... Enfin, nous trouverons quelque prétexte.

SAINT-YVES.

Oui, madame.

HORTENSE.

Quant à votre oncle Merteuil... (*Se retenant.*) Le voici, je l'entends.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; puis M. DE MERTEUIL.

SAINT-YVES.

C'est bon, je vais le renvoyer.

HORTENSE.

Du tout.

SAINT-YVES.

Puisqu'il est de mes parents, autant commencer par lui.

HORTENSE.

Au contraire, je veux que vous l'engagiez à rester aujourd'hui.

SAINT-YVES.

C'est que vous m'aviez dit d'abord...

HORTENSE.

Je dis maintenant autrement; et surtout que ça ait l'air de venir de vous.

SAINT-YVES.

Oui, madame.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Eh bien, monsieur? quelle nouvelle vous annonçait-on?

M. DE MERTEUIL.

Ce n'était point du tout ce que je croyais; c'est une affaire assez délicate, et pour laquelle on me donnait des instructions.

SAINT-YVES, allant à lui.

Vous vous portez bien, mon cher oncle?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon cher neveu, et je te félicite de ton bonheur. Je t'avoue après cela que, si on m'avait consulté d'avance, ce qui arrive aujourd'hui n'aurait peut-être pas eu lieu. Mais il faut bien se prêter de bonne grâce, lorsqu'on ne peut pas faire autrement...

SAINT-YVES.

Hein! est-ce d'un bon oncle? Voilà comme il a toujours été pour moi. A propos de cela, on m'a chargé de vous inviter à dîner avec nous; mais je vous prie de croire que ça vient de moi. Comme dit la chanson : « *De moi-même et sans effort.* » Ah, ah! (Il rencontre un regard d'Hortense, et se calme sur-le-champ.) Ah! vous acceptez, n'est-ce pas?

M. DE MERTEUIL.

Oui, mon garçon, oui, je te le promets; mais ne compte pas sur moi pour te servir de témoin.

SAINT-YVES.

Nous n'en avons pas besoin; ils sont avertis. La mairie est à deux pas, et nous n'avons qu'à signer.

GERVAIS, avec un gros bouquet au côté.

La voiture de monsieur.

HORTENSE.

Hein! qu'est-ce que c'est?

GERVAIS, répétant plus fort.

La voiture de monsieur.

HORTENSE, souriant.

C'est juste.

SAINT-YVES.

Air des Comédiens.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée,
Dans un instant je serai votre époux.

HORTENSE, à M. de Merteuil.

Pour compléter cette heureuse journée,
Nous reviendrons la finir avec vous.

M. DE MERTEUIL.

Hâtez-vous donc ici de reparaître.

GERVAIS, à part.

C'est qu'à madam' j'étais las d'obéir;
Ne pouvant pas encore être mon maître,
J'en change au moins, ça fait toujours plaisir.

ENSEMBLE.

Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée, etc.

(Saint-Yves et Hortense sortent.)

SCÈNE IX.

M. DE MERTEUIL; JULIE, sortant de la chambre à droite.

M. DE MERTEUIL.

Ma foi...

JULIE, entrant mystérieusement.

Monsieur... monsieur...

M. DE MERTEUIL.

Ah! la femme de chambre de madame. Eh! mon Dieu, d'où vient cet air mystérieux?

JULIE.

Monsieur, comme oncle de mon maître et de ma maîtresse, je crois devoir vous prévenir d'un événement qui les intéresse l'un ou l'autre, et peut-être tous les deux.

M. DE MERTEUIL.

Qu'est-ce donc?

JULIE.

Une espèce de paysan, celui même qui tout à l'heure vous a apporté une lettre, vient de m'aborder dans l'avenue, et m'a dit tout bas à l'oreille : Mademoiselle Julie, un jeune homme qui connaît l'attachement que vous portez à votre maîtresse aurait un secret important à vous confier : trouvez-vous d'ici à un quart

d'heure dans le petit pavillon au bout du jardin ; votre fortune en dépend.

M. DE MERTEUIL.

Voilà tout ?

JULIE.

Voilà tout... si ce n'est cette bourse qu'il a laissée en s'enfuyant, et dans laquelle on avait oublié une vingtaine de pièces d'or. Je vous le demande, monsieur, qu'est-ce que vous dites de cela ?

M. DE MERTEUIL.

Mais, toi-même, qu'est-ce que tu en dis ?

JULIE.

Moi ? rien, monsieur. Je pense que c'est un des adorateurs de madame, un prétendant malheureux, peut-être même ce jeune homme que madame a refusé... M. Léon, votre neveu.

Air : On dit que je suis sans malice.

C'est lui surtout que j'appréhende.
Dois-je ou non, je vous le demande,
Aller à ce rendez-vous là ?
C'est pour ma maitresse, et voilà
D'où vient mon embarras extrême,
Si ce n'était que pour moi-même,
Monsieur sent bien qu'en pareil cas,
Hélas ! je n'hésiterais pas.

M. DE MERTEUIL.

Moi, je n'ai point d'avis à te donner ; fais ce que tu voudras.

JULIE.

Je remercie monsieur : mon devoir était de le prévenir, car je n'aurais osé rien prendre sur moi ; mais dès que monsieur est instruit et qu'il m'autorise...

M. DE MERTEUIL.

Du tout ; je ne suis pour rien là dedans ; je te l'ai dit, fais ce que tu voudras ; je vois seulement que ta volonté est d'y aller.

JULIE.

Oui, monsieur, pour lui apprendre que maintenant ma maîtresse est mariée (ce qu'il ignore sans doute), et qu'alors il m'est impossible de l'écouter. Voilà, je crois, tout ce qu'il est possible de faire.

M. DE MERTEUIL.

Très-bien, très-bien ; et tu y as d'autant plus de mérite, qu'il me semble que tu n'aimes pas beaucoup le mari de madame.

JULIE.

Je vous en demande pardon, puisque c'est aussi votre neveu. Mais, moi, monsieur, je ne peux pas le souffrir; et si madame avait écouté mes conseils... Du reste, maintenant, ils seraient inutiles. Le voilà le mari de madame, et mon devoir est de le servir avec tout le zèle et l'affection que l'on doit à son maître. Adieu, monsieur, je cours au petit pavillon.

(Elle sort.)

HORTENSE, dans la coulisse.

C'est bien, monsieur, c'est bien; partez, mais revenez vite.

M. DE MERTEUIL.

Elle fait d'autant mieux que voici sa maîtresse.

SCÈNE X.

M. DE MERTEUIL, HORTENSE.

M. DE MERTEUIL.

Eh quoi, madame! la cérémonie est déjà terminée?

HORTENSE.

Eh, mon Dieu, oui... le temps d'apposer sa signature au bas de ce grand registre, et d'entendre la lecture que nous a faite monsieur l'adjoint.

M. DE MERTEUIL.

Il me semble que cette lecture vous a donné des idées assez tristes.

HORTENSE.

Non; mais il n'y a rien de bien divertissant dans les actes de l'état civil.

M. DE MERTEUIL.

Oui, c'est moins gai qu'un roman... Beaucoup de gens cependant prétendent que le mariage en est un.

HORTENSE, en souriant.

En tout cas, il ne faudrait pas le juger d'après le premier chapitre.

M. DE MERTEUIL.

Mais dites-moi donc, où est mon neveu votre mari?... Je ne le vois pas avec vous.

HORTENSE.

Il est allé chez plusieurs de nos parents qu'il avait invités sans m'en prévenir, et que je ne me soucie pas de recevoir. J'aime

mieux que nous ne restions que nous trois... en petit comité.

M. DE MERTEUIL.

Comment a-t-il pu vous quitter, même pour quelques instants?

HORTENSE.

Eh mais... il l'a bien fallu, je le lui avais dit.

M. DE MERTEUIL.

Pardon; j'oubliais que vous vous étiez réservé par contrat de mariage le droit de commander.

HORTENSE.

Non, mais je compte bien le prendre.

M. DE MERTEUIL.

Et vous pensez qu'en ménage ce bonheur-là peut tenir lieu de tous les autres?

HORTENSE.

A peu près du moins, et je connais beaucoup de dames qui seraient de mon avis.

Air de Céline.

De toute femme raisonnable
Je ne crains pas le désaveu!
Ce plaisir du moins est durable,
Et les plaisirs le sont si peu!
Il n'est qu'un temps pour la jeunesse,
Il n'est qu'un temps pour les amours;
On ne saurait aimer sans cesse,
Et l'on peut commander toujours.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, un jeune homme qui est en bas demande à vous parler.

HORTENSE.

Et que veut-il?

GERVAIS.

Ce n'est pas moi, c'est mademoiselle Julie qui l'a reçu : elle dit qu'il arrive de Paris en voiture, et qu'il s'appelle M. Léon de Saint-Yves : c'est un cousin de monsieur, un joli cavalier.

HORTENSE.

Comment! M. Léon? Dites que je ne peux recevoir... ou plutôt que je n'y suis pas.

GERVAIS.

Oh ! non, madame... non... on lui a dit que vous y étiez.

HORTENSE.

Et qui vous a prescrit d'agir ainsi ?

GERVAIS.

C'est monsieur : il a dit en partant qu'il allait désinviter tous ses parents ; mais que si cependant il en venait quelques-uns, on les amènerait auprès de madame.

HORTENSE.

C'est bien ; mais cet ordre ne regarde pas M. Léon : vous pouvez le congédier.

GERVAIS.

Il n'y a pas moyen, madame, monsieur l'a défendu ; et puisqu'il y a un maître maintenant, c'est à lui de commander.

HORTENSE.

Eh bien, par exemple ! voilà qui est nouveau.

M. DE MERTEUIL.

Calmez-vous, je vous prie, et faites attention qu'après ce que vos gens ont dit à mon neveu Léon, vous ne pouvez guère vous dispenser de le recevoir.

HORTENSE.

Comment, monsieur ! vous voulez...

M. DE MERTEUIL.

Un pareil refus paraîtrait fort singulier : c'est un parent de votre mari, et il faudra toujours qu'il se présente chez vous ; d'ailleurs, une visite de noce, une visite de cérémonie, c'est l'affaire de cinq minutes.

HORTENSE.

Puisque vous le jugez convenable... (*A Gervais.*) A la bonne heure. (*Gervais fait un geste de joie.*) Dis à Julie de le faire entrer.

GERVAIS.

Oh, non ! j'y vais moi-même ; il faut que je le voie.

HORTENSE.

Et pour quelle raison ?

GERVAIS.

Parce que monsieur m'a ordonné de regarder tout ce qui arriverait, et de tout examiner afin de lui rendre compte.

HORTENSE, *avec un mouvement de colère.*

Comment ! (*Se reprenant froidement.*) Sortez ! (*Gervais sort.*) Je n'en reviens pas ; une pareille idée, un ordre aussi inconvenant !

M. DE MERTEUIL.

Il y a des gens curieux qui veulent tout savoir... Ah çà! pendant que vous allez vous faire des compliments, je vais déjeuner.

HORTENSE.

Comment, monsieur! vous me quittez?

M. DE MERTEUIL.

Je n'ai rien pris d'aujourd'hui : un jour de noce!... moi qui comptais sur le déjeuner dinatoire.

HORTENSE.

Mais la présence de votre neveu...

M. DE MERTEUIL.

Ne fera rien à mon estomac, et le plaisir de le voir ne calmera pas mon appétit. Je reviens dans l'instant; ne vous dérangez donc pas, je vais demander à vos gens un verre de madère; la moindre chose...

HORTENSE.

Je vais donner l'ordre...

M. DE MERTEUIL.

Ce n'est pas la peine, je leur commanderai moi-même, si vous voulez bien le permettre; aussi bien aujourd'hui, je vois qu'ici tout le monde s'en mêle!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

HORTENSE; LÉON en grand costume, tout en noir, perruque brune.

LÉON, à la cantonade.

C'est bien, mon garçon, ne te donne pas la peine, je m'annoncerai moi-même.

(Ils se saluent.)

HORTENSE.

Je suis fâchée, monsieur, que mon mari soit absent; il sera privé du plaisir de vous voir.

LÉON.

Qu'à cela ne tienne, madame; peut-être une autre fois serai-je assez heureux pour le rencontrer : avec un peu de persévérance, on finit toujours... D'ailleurs il y a de bonnes raisons pour que dans ce moment je ne m'aperçoive pas de son absence.

HORTENSE, embarrassée.

Monsieur, certainement...

LÉON.

Et puis, vous sentez bien que ce n'est pas précisément avec mon cousin que je désirais faire connaissance; il y a longtemps qu'elle est faite : nous avons été au collége ensemble; nous nous sommes rarement quittés, et je lui avais toujours prédit que son nom lui porterait bonheur.

HORTENSE, souriant.

On dit cependant qu'au collége vous étiez plus heureux que lui?

LÉON, la regardant.

Oui, madame, mais depuis il a pris sa revanche; et je viens joindre mes félicitations à celles de ses amis sur le mariage qu'il vient de contracter. Daignerez-vous, madame, recevoir mes compliments!

HORTENSE.

Oui, monsieur, et j'espère bientôt avoir le plaisir de vous les rendre. Avec votre fortune, votre naissance, et surtout votre mérite, il est impossible qu'il ne se présente pas bientôt un parti digne de vous. Soyez persuadé, monsieur, que je le désire plus que personne, et qu'il me serait doux de trouver dans votre femme une cousine et une amie.

LÉON.

Je vous remercie pour elle, madame.

Air : Du partage de la richesse.

Pour moi c'est moins flatteur peut-être;
Jamais de vous je n'obtins rien, hélas!
Et vous aimez déjà sans la connaître,
Ma femme qui n'existe pas!
D'un tel espoir je suis ravi, madame,
Et pour mon cœur il est bien doux
Que vous daigniez rendre à ma femme
L'amitié que j'aurai pour vous.

Mais je doute que je puisse profiter de votre générosité, car je ne me marierai jamais.

HORTENSE.

Et pour quelle raison? pourquoi ne pas faire un choix?

LÉON.

J'en avais fait un, madame, que tout le monde aurait approuvé :

l'amabilité, les grâces, l'esprit, la raison, tout se réunissait pour le justifier; mais celle qui en était l'objet a refusé mes hommages, et n'a même pas daigné me recevoir. J'avais juré de me venger, de l'oublier; mais j'ai réfléchi depuis que ma colère était injuste, et mon serment impossible; qu'il n'était pas plus en son pouvoir de m'aimer qu'au mien de cesser de l'adorer; alors, d'après ces sentiments, nous avons pris tous les deux le seul parti qui nous convînt; elle de se marier, et moi de rester toujours garçon.

HORTENSE.

Eh quoi, monsieur!...

LÉON.

Oui, madame, c'est un parti pris; et je ne dis pas cela pour qu'on m'en sache gré, car je n'attends rien, je n'espère rien, et je ne sais pas en effet à quoi l'on pourrait m'employer, puisqu'on ne me trouve pas bon même pour faire un mari... Vous sentez bien que ce n'est pas...

HORTENSE, souriant.

Je vois, monsieur, que ce refus a touché plus que votre cœur, car il a blessé votre amour-propre. Eh bien! peut-être avez-vous tort. Si en effet la personne dont vous parlez, craignant de se donner un maître, eût redouté l'ascendant de votre esprit; si, par exemple, elle ne vous eût offert sa main qu'à la condition de rester toujours maîtresse absolue, qu'auriez-vous fait?

LÉON.

Ce que j'aurais fait, madame? c'est moi qui aurais refusé.

HORTENSE.

Il se pourrait!

LÉON.

Oui, madame.

Air du vaudeville de Turenne.

Malgré l'excès de ma tendresse,
Loin d'accepter une pareille loi,
J'aurais refusé ma maitresse,
Pour elle... encor plus que pour moi.
D'un homme libre, et généreux, et brave,
Le noble amour doit nous enorgueillir;
Mais c'est vouloir soi-même s'avilir,
Que d'être aimé par un esclave.

HORTENSE.

C'est-à-dire, messieurs, que la seule chose qui vous flatte dans le mariage est l'empire que vous comptez exercer sur nous?

LÉON.

Non pas, madame, je n'ai pas dit cela; et je voudrais, au contraire, que dans un bon ménage personne ne commandât, que personne n'eût d'autorité absolue; quand c'est le mari qui veut s'en prévaloir, elle est tyrannique; elle devient humiliante quand c'est la femme qui l'exerce. Entre deux amants, entre deux époux qui s'aiment, amour, plaisirs, tout est commun... pourquoi le droit de commander ne le serait-il pas? L'homme le plus extravagant peut souvent avoir raison; la femme la plus raisonnable peut quelquefois avoir tort; pourquoi ne pas s'éclairer mutuellement? pourquoi ne pas régner deux? Ah! si le ciel eût comblé mes vœux, si celle que j'aime eût été sensible à mon amour, j'eusse été non son esclave, mais son ami, son guide, son conseil; elle eût été le mien; j'aurais été fier de céder à ses avis, d'obéir non pas au joug du caprice, mais à celui de la raison; et peut-être elle-même... Mais pardon, madame, me voici malgré moi bien loin du sujet qui m'amenait ici : j'oublie que de pareilles idées ne me sont plus permises, et que je trace là des plans de bonheur qu'un autre que moi est appelé à réaliser.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; GERVAIS.

GERVAIS.

Madame, faut-il servir? il est cinq heures.

HORTENSE.

Comment, déjà! et mon mari?

GERVAIS.

Le voilà qui revient; car j'ai aperçu la voiture au bout de l'avenue. (A part.) Diable, il me semble que quand je suis entré ils étaient bien près, et que ce monsieur parlait vivement... J'en prendrai note.

LÉON.

Comment! mon cousin Fortuné est déjà de retour?

HORTENSE.

Ne désiriez-vous pas le voir?

LÉON.

Oui, tout à l'heure; mais maintenant!... J'avoue qu'en arrivant ici j'avais bien pris ma résolution, et je me croyais le courage

de le voir, de le féliciter tranquillement sur son mariage... Je sens à présent que cela me serait impossible, et je vous demande la permission de me retirer.

HORTENSE.

En conscience, je ne puis vous l'accorder; vous êtes resté ici pendant son absence, et vous partiriez au moment où il arrive... ce ne serait pas convenable.

LÉON.

Oui; mais ce serait beaucoup plus prudent.

HORTENSE.

Vous êtes le maître, monsieur; mais vous me feriez beaucoup de peine.

LÉON.

Je reste, madame, je reste; je ne vous désobéirai pas, pour la première fois que vous daignez me donner des ordres.

HORTENSE.

Je vous remercie de votre complaisance; mais en attendant le dîner, vous trouverez au salon M. de Merteuil, votre oncle; nous vous y rejoignons à l'instant. Gervais, conduisez monsieur, et allez sur-le-champ veiller à ce qu'on nous serve.

(Léon, conduit par Gervais, entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIV.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Oui, je crois que j'ai bien fait de le retenir; monsieur de Merteuil et mon mari m'en sauront gré; d'ailleurs, j'ignore pourquoi je craignais de le voir : je m'en étais fait une tout autre idée; je pensais trouver en lui un étourdi, un jeune homme à la mode... le commencement de sa conversation me l'avait fait croire; mais la fin de notre entretien... Ah, oui! il est trop raisonnable pour être jamais à craindre.

JULIE, entrant.

Madame!

HORTENSE, sans l'écouter ni l'apercevoir.

Comment! malgré l'amour qu'il avait pour moi, il aurait eu, disait-il, la force, le courage de me résister; j'aurais bien voulu voir cela.

JULIE.

Madame!

HORTENSE.

Ah ! c'est toi, Julie ?

JULIE.

Oui, madame; voilà plusieurs fois que je vous parle, mais vous étiez préoccupée.

HORTENSE.

Moi, du tout; qu'y a-t-il? que me veux-tu ?

JULIE.

Vous prier de descendre un instant, pour apaiser monsieur, car il est d'une humeur...

HORTENSE.

Lui, de l'humeur; et bien, par exemple ! cela lui va bien.

JULIE.

Croyez-vous donc qu'il n'y a que les gens d'esprit qui en ont? Monsieur conduisait lui-même le cabriolet, et en entrant il a eu la maladresse d'accrocher : alors il s'est mis dans une colère contre le concierge, sans doute de ce que la porte n'était pas plus grande; voyant ensuite les deux beaux vases qui ornent le vestibule, et qui apparemment lui choquaient la vue, il a donné ordre de les casser.

HORTENSE.

Comment ! ces albâtres qu'on m'a rapportés d'Italie, ces deux vases antiques ?

JULIE.

C'est ce que je lui ai dit, madame, il m'a répondu : « Raison de « plus, il y a assez longtemps qu'ils servent. »

Air : Traitant l'amour sans pitié.

Sur ce mot, et malgré nous,
On s'est permis de sourire,
Alors je ne peux vous dire
Ses transports et son courroux.
Puisqu'auprès de vous qu'il aime,
C'est la docilité même,
Puisqu'à votre ordre suprême,
A l'instant il obéit,
Vous feriez bien, sur mon âme,
De lui commander, madame,
D'avoir un peu plus d'esprit.

Tenez, vous pouvez l'entendre encore; c'est lui, je me sauve.

SCÈNE XV.

HORTENSE; SAINT-YVES, dans le premier costume; GERVAIS.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que c'est que de pareils insolents? Que cela vous arrive encore. (Apercevant Hortense, il lui dit d'un ton doucereux.) Ah! vous étiez là, madame? je vous prierai d'interposer votre autorité auprès de vos gens, qui me manquent de respect.

HORTENSE.

Il me semble que vous n'avez pas besoin de moi, et que vous vous acquittez assez bien du soin de les rappeler à l'ordre.

SAINT-YVES.

Je vous demande bien pardon; mais c'est que je ne peux pas souffrir que quand je parle à des domestiques, ils se permettent de me répondre.

HORTENSE.

Cependant, monsieur, si vous les interrogez...

SAINT-YVES.

Mon Dieu! madame, vous avez raison, et je suis tout à fait de votre avis; aussi je ne demande pas mieux que de vous obéir, à vous, à la bonne heure : mais à vos domestiques, c'est autre chose; je suis bien leur serviteur, et je vous demanderai la permission de les chasser tous, excepté Gervais par exemple; (lui frappant sur l'épaule) celui-là c'est un bon enfant, et nous nous entendons bien ensemble, n'est-ce pas?

HORTENSE.

Y pensez-vous? Que vous ayez confiance en lui, à la bonne heure; mais une telle intimité est-elle convenable? Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, qu'est-ce que c'est, s'il vous plait, que les ordres que vous lui avez donnés ce matin? Je veux qu'il s'explique là-dessus, et devant vous. Allons, réponds.

GERVAIS, à Saint-Yves.

Monsieur, faut-il répondre?

SAINT-YVES.

Sans doute.

GERVAIS.

Eh bien! c'est au sujet de ce que vous m'aviez dit tantôt d'examiner ce que ferait madame... et j'en ai pris note, ainsi que...

HORTENSE.

Cela suffit, taisez-vous.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il me taire?

SAINT-YVES.

Eh oui!

HORTENSE.

Dois-je croire, monsieur, ce que dit ce valet? Est-il vrai que vous ayez pu...

SAINT-YVES.

Écoutez donc, madame; moi, je ne m'abuse pas sur ce que je peux valoir, je me connais très-bien : vous avez de l'esprit, et je n'en ai point; si j'en avais je n'aurais pas besoin de précautions; mais on n'en a pas, et on prend ses sûretés.

GERVAIS.

C'est bien vu.

HORTENSE.

Mais au moins, monsieur, faudrait-il que les moyens de défense fussent convenables.

SAINT-YVES.

Est-ce un mal que de chercher à savoir? Parce que l'on est bête, cela n'empêche pas la curiosité.

GERVAIS.

C'est juste, il y a des bêtes curieuses.

HORTENSE.

Il fallait alors, monsieur, vous adresser tout simplement à moi-même; je me serais fait un plaisir de vous raconter tout ce qui s'est passé en votre absence; je vous aurais dit que votre cousin Léon est venu vous voir, qu'il est arrivé pendant que j'étais ici à causer avec M. de Merteuil.

GERVAIS, bas à Saint-Yves.

Oui, mais l'oncle s'est en allé, et les a laissés seuls.

HORTENSE.

Nous avons causé quelques instants.

GERVAIS, bas à Saint-Yves.

Une heure entière; et quand j'ai annoncé votre retour, madame a dit : *Déjà!*

HORTENSE.

Qu'y a-t-il? et qu'est-ce que Gervais vous disait là?

SAINT-YVES.

Rien, madame; c'est que...

HORTENSE.

C'est bien. (A Gervais.) Vous n'êtes plus à mon service; sortez.

GERVAIS.

Monsieur, faut-il que je sorte.

SAINT-YVES.

Sans doute, si madame le veut; mais je serai obligé d'en prendre un autre pour le même objet : autant garder celui-là, qui est déjà au fait.

HORTENSE.

Comment, monsieur! vous persistez?

SAINT-YVES.

Permettez donc, j'ai promis de faire en tout votre volonté, pour ce qui est des détails du ménage, du matériel de l'administration, à la bonne heure; mais pour ce qui est du personnel, cela me regarde; ce sont des choses dont vous ne sentez pas l'importance. Et puisqu'il s'agit ici de mon cousin Léon, je me rappelle maintenant... Voyez-vous ce que c'est que d'être... comme je vous disais tout à l'heure, et de ne pas faire attention; je me rappelle très-bien qu'il a eu votre portrait entre les mains, et qu'il le regardait avec des yeux... et qu'il me parlait de vous avec des soupirs... Certainement il n'est pas venu ici sans intention, et je cours m'expliquer là-dessus.

HORTENSE.

Y pensez-vous, monsieur? un jour comme celui-ci aller faire une scène!

SAINT-YVES.

Du tout, je ne me fâcherai pas, mais je lui dirai de s'en aller; il ne peut pas m'en vouloir... dès qu'il connaîtra les motifs... Je lui dirai : « Cousin, tu es aimable, tu as de l'esprit... ma femme te trouve fort bien... elle pourrait t'aimer. »

HORTENSE.

Comment, monsieur! vous lui direz...

SAINT-YVES.

Tiens... vous croyez qu'entre parents on se gêne... Je lui en dirai bien d'autres : je vais trouver mon cousin au salon, je vais lui parler; ce ne sera pas long.

HORTENSE.

Comment, monsieur!... vous me laissez?

SAINT-YVES.

Voilà mon oncle Merteuil, qui va vous tenir compagnie.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

HORTENSE, M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, entrant par le fond, et suivant de l'œil Saint-Yves, qui s'en va parlant toujours d'un ton très-élevé.

Eh! qu'a-t-il donc, votre mari?

HORTENSE.

Je n'en reviens pas encore. Et comment aurais-je pu soupçonner... Vous voilà, mon oncle... je vous croyais au salon.

M. DE MERTEUIL.

Non, j'ai été, après mon déjeuner, faire un tour dans votre parc. Mais qu'avez-vous donc? il me semble que pour un jour de noce, vous avez une physionomie bien sombre.

HORTENSE.

Ah! ce n'est rien; j'ai éprouvé un instant de contrariété.

M. DE MERTEUIL.

De la part de ce mari... si soumis, si débonnaire!

HORTENSE.

Non, certainement; je n'ai point à m'en plaindre... : Mais il y a peut-être quelques convenances... que j'aimerais à lui voir observer.

M. DE MERTEUIL.

Écoutez donc, c'est une bonne chose en ménage que d'être sans esprit; mais cela ne tient pas lieu de tout. Heureusement qu'il faut espérer que sa docilité... sa douceur...

On entend, dans la salle à côté, SAINT-YVES, qui crie très-haut et très-vivement :

Ah, parbleu! nous verrons!... si je n'étais pas le maître de recevoir les gens qui me conviennent!

M. DE MERTEUIL.

Eh mais! n'est-ce pas lui que j'entends?

HORTENSE.

Ah, mon Dieu! ils se disputent.

M. DE MERTEUIL.

Eh! qui donc?

HORTENSE.

Mon mari... et M. Léon... Un faux rapport qu'on lui a fait... il s'est imaginé... Mon cher oncle, je vous en prie, voyez ce que c'est; apaisez-les par votre présence, et empêchez que cela n'ait des suites.

M. DE MERTEUIL.

En effet, quel tapage !... J'y vais... Voyez de quel avantage vous vous privez : un homme d'esprit dans un pareil cas ne fait jamais de bruit.

(Il entre dans le salon.)

SCÈNE XVII.

HORTENSE, JULIE.

HORTENSE.

Ciel ! qu'ai-je fait ? et quel espoir me reste-t-il ? Avec du temps, des soins, de la patience, tout autre caractère peut changer; mais lui ! que lui dire ? il ne me comprendrait pas. Aujourd'hui même, et sans le vouloir, à quelles humiliations il m'expose ! Ah, Julie ! te voilà.

JULIE.

Oui, madame... encore tout émue ! Pauvre jeune homme ! en me parlant il avait les larmes aux yeux ! il semblait en quittant ces lieux, qu'il s'éloignait de tout ce qu'il avait de plus cher.

HORTENSE.

De qui parles-tu ?

JULIE.

De M. Léon. Je l'ai vu au moment où il sortait du salon; il a écrit à la hâte ces mots au crayon, et m'a dit de vous les remettre.

HORTENSE.

A moi ! que peut-il me dire ?

JULIE.

Ce n'est pas sans doute un grand secret, car le billet est tout ouvert.

HORTENSE, lisant.

« Je ne puis obéir à vos ordres, madame, je suis forcé de vous « quitter. Je viens d'avoir avec mon cousin une explication qui « aurait été beaucoup plus loin... si je ne m'étais rappelé qu'il « était votre mari. Je n'avais plus maintenant qu'un seul moyen

« de vous prouver mon amour ; c'était de sacrifier mon ressenti-
« ment à la crainte de vous compromettre, et je n'ai point hésité...
« Adieu, madame. — Adieu, pour jamais ! » (*A part.*) Pauvre jeune homme !

JULIE.

Air du vaudeville de l'Homme vert.

C'est pour la suite que je tremble ;
Car, hélas ! voilà maintenant
Les deux cousins brouillés ensemble.

HORTENSE.

Dieu, quel funeste événement !

JULIE.

Oui, certes, rien n'est plus funeste
Qu'un départ comme celui-là,
Surtout lorsque celui qui reste
Ne vaut pas celui qui s'en va.

HORTENSE.

Il ne t'a rien dit de plus ?

JULIE.

Non, madame ; il m'a seulement prié de lui accorder une grâce.

HORTENSE.

Et c'était...

JULIE.

C'était... de voir madame pour la dernière fois... afin de lui demander ses ordres.

HORTENSE.

Vous avez bien fait de le refuser.

JULIE.

Du tout, madame, je ne mérite pas vos éloges. Il était si malheureux que je n'ai pu m'y résoudre, et... il est là... à côté.

HORTENSE.

Qu'avez-vous fait ! Renvoyez-le à l'instant... je ne veux pas le voir.

JULIE.

Dites-le lui donc vous-même, madame..., car, pour moi... je n'en aurai jamais le courage.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

HORTENSE; LÉON, entrant par la porte à droite.

HORTENSE.

Que vois-je!... monsieur Léon!

LÉON.

Parlez bas, je vous en prie : d'ici à côté l'on pourrait vous entendre, et vous ne voudriez pas...

HORTENSE.

Grand Dieu! laissez-moi sortir. Après ce qui s'est passé... vous sentez bien, monsieur, qu'il m'est désormais impossible de vous entendre.

LÉON.

Air : Ah! si madame me voyait (de Romagnesi).

Il faut obéir au devoir;
Mais en fuyant votre présence,
Faut-il partir sans l'espérance,
Hélas! de jamais vous revoir! (*Bis.*)
Eh mais! quel trouble vous agite?
Vous êtes émue.

HORTENSE.

En effet,
Oui, de frayeur mon cœur palpite;
(A part.)
Ah! si mon mari le voyait! (*Bis.*)

Deuxième couplet.

LÉON.

Ce seul mot que j'implore ici
Peut-il donc blesser votre gloire?

HORTENSE, troublée.

A votre amitié je veux croire.

LÉON.

Moi, madame, moi, votre ami!
Je ne puis être votre ami.
Ce serait vous tromper encore;
Sachez mon funeste secret :
Je vous aime, je vous adore!...

HORTENSE, lui mettant la main sur la bouche.

Ah! si mon mari l'entendait! (*Bis.*)

Je vous le repète, monsieur, après ce qui s'est passé... il m'est désormais impossible de vous voir.

LÉON.

Je le sais, madame; mais, dans le monde, dans d'autres sociétés... vous me permettrez du moins de me présenter devant vous.

HORTENSE.

Non, monsieur : je vous prie au contraire, si j'ai quelque pouvoir sur vous, de ne point vous offrir à mes yeux, d'éviter ma présence autant qu'il vous sera possible.

LÉON.

Qu'entends-je? me prescrire de pareilles lois! Pensez-vous, madame, aux idées qu'elles pourraient me donner? C'est presque me juger redoutable; c'est avouer que je puis avoir quelque influence sur votre repos.

HORTENSE.

Je ne veux ni ne dois vous répondre. Je vous crois, monsieur, un homme d'honneur... et digne de la confiance que j'ai eue en vous. Quelles que soient les idées que vous attachiez à ces mots... partez... et ne me revoyez jamais.

LÉON, se jetant à ses pieds.

Ah! rien n'égale mon bonheur. Hortense, voilà tout ce que je demandais.

HORTENSE.

Monsieur! que faites-vous? Au nom du ciel!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; GERVAIS.

GERVAIS, traversant l'appartement, et apercevant Léon aux pieds d'Hortense.

Dieu! qu'ai-je vu? quelle bonne nouvelle pour monsieur!

HORTENSE.

C'est Gervais... il nous a vus!

LÉON.

Du tout.

HORTENSE.

Il va avertir mon mari...

LÉON.

Il ne le trouvera pas.

HORTENSE.

C'est lui... je l'entends.

LÉON, toujours à genoux.

Cela m'est égal... je suis décidé à tout braver.

HORTENSE.

Monsieur... voulez-vous me perdre? on vient.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; JULIE entrant par la droite.

JULIE.

Ah, mon Dieu! qu'est-ce que je vois là?

HORTENSE, à Saint-Yves.

Quelle humiliation! devant tous mes gens!

SAINT-YVES.

Ne craignez rien, j'ai un excellent moyen de sauver votre réputation. Ma chère Julie! tu vois le plus heureux des hommes... (Montrant Hortense.) Voilà ma femme.

HORTENSE.

Comment!

SAINT-YVES.

Mon cousin Fortuné a disparu... il me cède tous ses droits.

HORTENSE, à part.

Ah, mon Dieu! le pauvre jeune homme! la tête n'y est plus. (A Saint-Yves.) Léon! quelle extravagance! revenez à vous... Comment voulez-vous qu'elle puisse croire...

SAINT-YVES.

Pourquoi pas? avec un peu d'audace et d'adresse... J'espère bien vous le prouver à vous-même. Oui, madame, c'est moi qui, après le départ de mon oncle, désolé de vos refus, mais ne désespérant pas de vous fléchir, ai appris, par une dame de vos amies, et vos motifs et vos projets; c'est moi qui, pendant six semaines, ai eu le courage de vous faire la cour sous ce déguisement; c'est moi, enfin, qui n'ai jamais eu d'autre nom que Fortuné de Saint-Yves; c'est sous celui-là que ce matin j'ai signé mon bonheur, que j'ai juré de vous adorer sans cesse... Commencez-vous à croire que la raison me revient?

HORTENSE.

O ciel! que dois-je penser? (Regardant Saint-Yves.) Cet air de bonheur qui brille dans tous ses traits... (Regardant Julie.) Ces regards d'intelligence, qu'est-ce que cela signifie? se fait-on un jeu de mes tourments?... Ah! ce serait trop cruel! Parlez... tout ce que vous venez de me dire...

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE MERTEUIL.

M. DE MERTEUIL, qui est entré pendant les derniers mots de la scène précédente.

Est la vérité même, c'est moi qui vous l'atteste.

HORTENSE, prête à se trouver mal.

Ah! que je suis heureuse! Quoi! votre autre neveu... M. de Saint-Yves...

SAINT-YVES.

Ne vous a jamais vue, heureusement pour moi.

HORTENSE.

Et pour moi aussi... (A M. de Merteuil.) Mais vous, monsieur, comment avez-vous pu vous prêter à une pareille ruse?

M. DE MERTEUIL.

Je l'ignorais quand je suis arrivé : c'est depuis, que j'ai eu connaissance du stratagème; cette lettre... ce paysan...

SCÈNE XXII.

LES PRÉDÉDENTS; GERVAIS.

GERVAIS.

C'est étonnant, je ne peux pas trouver monsieur; que diable est-il donc devenu? (Apercevant Saint-Yves.) Comment! monsieur, encore ici?

SAINT-YVES, baisant la main d'Hortense.

Oui, mon cher Gervais.

GERVAIS.

Eh bien, par exemple!... Comment, madame, vous osez...?

HORTENSE, le regardant.

Ah çà! il continue donc encore son rôle?

SAINT-YVES.

Du tout, il était de bonne foi. Dans tous les complots il y a des compères qui sont au fait, et d'autres qui ne s'en doutent pas. Gervais était de ceux-ci.

GERVAIS.

Qu'est-ce que cela veut dire?

JULIE.

Que c'est là notre maître, et que les deux n'en font qu'un.

GERVAIS.

Il serait possible! C'est fait de moi; je suis chassé.

HORTENSE.

Non, je te pardonne... Du moins, mon ami, si vous le voulez.

SAINT-YVES.

Dès que vous le désirez... qu'il reste donc, pour lui prouver que vous êtes toujours LA MAÎTRESSE AU LOGIS.

HORTENSE.

Air : Amis, voici la riante semaine.

Je vois enfin, je vois qu'en cette vie
Tout galant homme aimant à nous céder,
Accorde tout à la femme qui prie,
Refuse tout à qui veut commander.
(Au public.)
Pour applaudir à cette œuvre légère,
Venez, messieurs, vous serez bien reçus;
Songez-y bien, ce n'est qu'une prière;
Vous le savez, je ne commande plus,
Où vous régnez je ne commande plus.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

